



# La SOCILOGIE

- Histoire
  - Idées
- Courants

Éditions  
SCIENTIFICO  
EDUCATION

# **LA SOCIOLOGIE**

## **Histoire, idées, courants**

Ouvrage coordonné par  
Xavier Molénat

**La Petite Bibliothèque de Sciences Humaines**  
*Une collection dirigée par Véronique Bedin*

# Table des matières

[Couverture](#)

[Titre](#)

[Table des matières](#)

[Copyright](#)

[ONT CONTRIBUÉ À CET OUVRAGE](#)

[Introduction LES TRAJECTOIRES DE LA SOCIOLOGIE](#)

[Pourquoi la sociologie ?](#)

[Les préoccupations de la sociologie](#)

[Diagnostiquer et combattre la souffrance sociale](#)

[Connaître, décrire, comprendre la société](#)

[Construire un corpus scientifique](#)

[La fonction critique](#)

[Traditions, courants et institutions](#)

[Quelques interrogations majeures](#)

[Le lien social](#)

[La modernité et sa nature](#)

[La domination et le pouvoir](#)

[L'action](#)

[Raison ou déraison ?](#)

[Les structures de la société](#)

[Une sociologie sans société ?](#)

[LE TEMPS DES FONDATEURS](#)

[Les débuts de la sociologie \(tableau chronologique\)](#)

[Deux précurseurs : Saint-Simon et Auguste Comte \(encadré\)](#)

[TOCQUEVILLE ET LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE](#)

[Une nouvelle forme de société](#)

[Une classe moyenne généralisée](#)

[La démocratie peut être malade d'elle-même](#)

[Dans l'ombre et la lumière](#)

[KARL MARX UNE VIE DE LUTTES ET D'ÉCRITURE](#)

[MARX ET LA SOCIOLOGIE](#)

[Une conception de la société](#)

[La théorie des classes sociales](#)

[La théorie des idéologies](#)

[Le rôle ambigu de l'État](#)

[Y a-t-il encore des classes sociales ? \(encadré\)](#)

[MAX WEBER, SOCIOLOGUE DE LA MODERNITÉ](#)

[Une œuvre abondante mais en friche](#)

[Une science de l'action sociale](#)

[Sociétés modernes, sociétés rationnelles ?](#)

[Les types de domination](#)

[L'organisation bureaucratique](#)

[Weber et la religion](#)

[Lire Weber](#)

[É. DURKHEIM : LE PÈRE DE LA SOCIOLOGIE MODERNE](#)

[Une date dans l'histoire des sciences humaines](#)

[La science des sociétés humaines](#)

[Le suicide, psychologie ou sociologie ?](#)

[Le changement social et ses conséquences morales](#)

[La religion est chose « éminemment sociale »](#)

[L'éducation morale](#)

[La réforme sociale : vaincre l'anomie](#)

[Lire Durkheim](#)

[Les règles de la méthode sociologique \(encadré\)](#)

[L'école durkheimienne \(encadré\)](#)

[GEORG SIMMEL, UNE SOCIOLOGIE DES FORMES SOCIALES](#)

[Action réciproque et lien social](#)

[Une sociologie des formes](#)

[La tragédie culturelle de la modernité](#)

[Lire G. Simmel](#)

[LE XXe SIÈCLE LA SOCIOLOGIE AMÉRICAINE](#)

[L'école de Chicago, la ville au scalpel \(encadré\)](#)

[TALCOTT PARSONS ET LA GRANDE THÉORIE](#)

[Les normes et les valeurs](#)

[La société comme système](#)

[Une sociologie de l'American way of life](#)

[ENTRE THÉORIE ET EMPIRISME, LA SOCIOLOGIE DE R. K. MERTON](#)

[Les théories de moyenne portée](#)

[Les prophéties auto-réalisatrices](#)

[La construction de typologies](#)

[Merton et la sociologie des sciences](#)

#### [L'ESSOR DE LA SOCIOLOGIE INTERACTIONNISTE](#)

[Comprendre la dynamique des échanges](#)

[Erving Goffman et la dramaturgie du quotidien](#)

[Harold Garfinkel et l'ethnométhodologie](#)

[Vers une grammaire des interactions](#)

#### [ERVING GOFFMAN LE MONDE COMME UN THÉÂTRE](#)

[L'analyse des interactions sociales](#)

[L'observation participante](#)

[Lire E. Goffman](#)

[À propos de... L'ARRANGEMENT DES SEXES](#)

#### [HOWARD BECKER : DE L'ÉCOLE DE CHICAGO À L'INTERACTIONNISME SYMBOLIQUE](#)

[Lire H. Becker](#)

#### [LES INTERACTIONS, TRAME DE LA VIE SOCIALE Entretien avec Howard Becker](#)

[À propos de... OUTSIDERS : ÉTUDES DE SOCIOLOGIE DE LA DÉVIANCE](#)

[Une nouvelle définition de la déviance](#)

[La dimension temporelle](#)

#### [P. L. BERGER ET T. LUCKMANN : LES INITIATEURS DU CONSTRUCTIVISME](#)

#### [LA CONSTRUCTION SOCIALE DE LA RÉALITÉ](#)

[La connaissance et le monde ordinaire](#)

[Les trois moments de la construction](#)

[Une brillante synthèse](#)

[À propos de... ENTRE SCIENCE ET RÉALITÉ, LA CONSTRUCTION SOCIALE DE QUOI ?](#)

#### [ETHNOMÉTHODOLOGIE, LA SOCIÉTÉ EN PRATIQUES](#)

[Comment l'ordre est-il produit ?](#)

[La société comme accomplissement](#)

[La « secte » ethnométhodologique](#)

#### [À QUOI SERT L'ÉTHNOMÉTHODOLOGIE ? Rencontre avec Albert Ogien](#)

#### [LE XXe SIÈCLE LA SOCIOLOGIE EUROPÉENNE](#)

#### [NORBERT ELIAS UNE ŒUVRE ENGLOBANTE](#)

[Ouvrages de Norbert Elias en français :](#)

#### [NORBERT ELIAS PUDEUR, POLITESSE ET CIVILISATION](#)

[Le pouvoir d'État, moteur de la civilisation](#)

[La civilité est intériorisée](#)

[Critiques et controverses](#)

#### [L'école de Francfort : la théorie critique de la société moderne](#)

#### [EDGAR MORIN DE LA SOCIOLOGIE À LA PENSÉE COMPLEXE](#)

[La mort, le cinéma et l'imaginaire](#)

[Penser la complexité...](#)

[Quand le présent éclaire le passé](#)

[La nature de la société](#)

[La sociologie de la sociologie](#)

[À propos de... UNE COMMUNE EN FRANCE : LA MÉTAMORPHOSE DE PLOZEVET \(1967\)](#)

[À propos de... LE PARADIGME PERDU : LA NATURE HUMAINE LA MÉTHODE](#)

[RAYMOND BOUDON DE L'ACTION INDIVIDUELLE À L'ORDRE SOCIAL](#)

[L'individu au centre](#)

[Une analyse de la rationalité](#)

[Le social comme un agrégat](#)

[L'INDIVIDU ET SES INTENTIONS Entretien avec Raymond Boudon](#)

[À propos de... L'INÉGALITÉ DES CHANCES](#)

[LE PARCOURS DE PIERRE BOURDIEU \(1930-2002\)](#)

[1964 : l'École pratique des hautes études](#)

[1982 : le Collège de France](#)

[Années 1990 : l'intellectuel engagé](#)

[DANS LES COULISSES DE LA DOMINATION](#)

[L'argent et la culture](#)

[Du train de vie au style de vie](#)

[Montrer sa différence](#)

[Possédés par le social](#)

[La violence \(symbolique\) à l'école](#)

[La reproduction de la domination](#)

[Vendre la mèche](#)

[L'espace des positions sociales \(encadré\)](#)

[ALAIN TOURAINE, UN SOCIOLOGUE DE L'ACTION SOCIALE](#)

[De l'analyse des mouvements sociaux...](#)

[à la recherche du sujet](#)

[Principaux ouvrages d'A. Touraine](#)

[DES MOUVEMENTS SOCIAUX AU SUJET Entretien avec Alain Touraine](#)

[À propos de... UN NOUVEAU PARADIGME](#)

[MICHEL CROZIER UN SOCIOLOGUE DE L'ORGANISATION ET DU POUVOIR](#)

[JEUX DES ACTEURS ET DYNAMIQUE DU CHANGEMENT Entretien avec Michel Crozier](#)

[À propos de... L'ACTEUR ET LE SYSTÈME](#)

[Des acteurs rationnels ?](#)

[Jouer sur l'incertitude](#)

[LES THÉORIES CONTEMPORAINES : INDIVIDU, RÉFLEXIVITÉ ET MODERNITÉ](#)

## LA SOCIÉTÉ LIQUID(É)E ?

Les pesanteurs sociales ont de beaux restes

## DANILO MARTUCCELLI, THÉORICIEN DU NOUVEAU MONDE SOCIAL

À propos de... SOCIOLOGIE DES MOBILITÉS

## L'INDIVIDU RÉFLEXIF, NOUVEAU MODÈLE SOCIOLOGIQUE ?

L'acteur, un « idiot culturel » ?

La réflexivité, un thème de réflexion contemporain

Construire le sens de son action

Peut-on se fonder soi-même ?

## ANTHONY GIDDENS LE SOCIOLOGUE DU « RADICAL CENTER »

Parmi ses nombreuses publications

Ouvrages traduits en français :

## LA SOCIOLOGIE COMME CONSCIENCE DE SOI DE LA MODERNITÉ Entretien avec Anthony Giddens

À propos de... DE LA SOCIÉTÉ DU RISQUE À LA SECONDE MODERNITÉ

Détraditionnalisation et réflexivité

Autour de la seconde modernité

## LA VIE COMME UNE EXPÉRIENCE Entretien avec François Dubet

À propos de... LE DÉCLIN DE L'INSTITUTION

## L'HOMME PLURIEL LA SOCIOLOGIE À L'ÉPREUVE DE L'INDIVIDU

Effet d'échelle ou effet de société ?

Pluralité des contextes, pluralité des habitudes

Socialisations multiples et malaises individuels

À propos de... L'INDIVIDU DÉMOCRATIQUE, SELON J.-C. KAUFMANN

Selon vous, l'individu tel que nous le concevons aujourd'hui est ap paru il y a seulement un demi-siècle...

C'est dans ce cadre que vous soulignez l'importance de la « réflexivité » ?

## LUC BOLTANSKI, OBSERVATEUR DE LA SOCIÉTÉ CRITIQUE

La construction des collectifs

De la sociologie critique à la sociologie de la critique

Une sociologie au service minimum ?

Contre les sociologies « bulldozers »

À propos de... LUC BOLTANSKI... EN QUELQUES OUVRAGES

Les cadres. La formation d'un groupe social (Minuit, 1982)

L'amour et la justice comme compétences (Métailié, 1990)

De la justification. Les économies de la grandeur (avec Laurent Thévenot, Gallimard, 1991)

Le Nouvel Esprit du capitalisme (avec Eve Chiappello, Gallimard, 1999)

La condition fœtale Une sociologie de l'engendrement et de l'avortement, Gallimard, 2004.

## BRUNO LATOUR DU LABORATOIRE À LA SOCIÉTÉ

Les microbes sont des acteurs sociaux

Quelques ouvrages

Une sociologie de la traduction

## BRUNO LATOUR, SOCIOLOGUE ICONOCLASTE

La science, une croyance comme une autre ?

Imposteur ou précurseur ?

À propos de... CHANGER DE SOCIÉTÉ. REFAIRE DE LA SOCIOLOGIE

## ANNEXES

### Petit dictionnaire de la sociologie

Acteur

Action

Action collective

Anomie

Aron, Raymond (1905-1983)

Beck, Ulrich (né en 1944)

Becker, Howard (né en 1928)

Bell, Daniel (né en 1919)

Boudon, Raymond (né en 1934)

Bourdieu, Pierre (1930-2002)

Capital

Champ

Chicago (école de)

Cicourel, Aaron (né en 1928)

Classes sociales

Communauté/communautarisme

Compréhension et explication

Comte, Auguste (1798-1857)

Conflit social

Constructivisme

Crozier, Michel

CSP (ou PCS)

Culturalisme

Déviance

Durkheim, Émile (1858-1917)

Elias, Norbert (1897-1990)

Enquêtes

Quelques grandes enquêtes en sociologie :

État

Ethnométhodologie

Fonctionnalisme

[Francfort \(école de\)](#)

[Garfinkel, Harold](#)

[Giddens, Anthony \(né en 1938\)](#)

[Goffman, Erving \(1922-1982\)](#)

[Habermas, Jurgen \(né en 1929\)](#)

[Habitus](#)

[Halbwachs, Maurice \(1877-1945\)](#)

[Holisme](#)

[Idéal-type](#)

[Individualisme méthodologique](#)

[Interactionnisme symbolique](#)

[Lazarsfeld, Paul F. \(1901-1976\)](#)

[Le Play, Frédéric \(1806-1882\)](#)

[Luhmann, Niklas \(1927-1998\)](#)

[Marx, Karl \(1818-1883\)](#)

[Merton, Robert K. \(1910-2003\)](#)

[Mills, Charles Wright \(1916-1962\)](#)

[Modernité/modernisation](#)

[Morin, Edgar \(né en 1921\)](#)

[Mouvement social](#)

[Olson, Mancur \(1932-1998\)](#)

[Organisation](#)

[Paradigme](#)

[Pareto, Vilfredo \(1848-1923\)](#)

[Parsons, Talcott \(1902-1979\)](#)

[Positivisme](#)

[Rational choice \(ou choix rationnel\)](#)

[Rationalisation](#)

[Rationalité](#)

[Rationalité limitée](#)

[Réflexivité](#)

[Schütz, Alfred \(1899-1959\)](#)

[Simmel, Georg \(1858-1918\)](#)

[Simon, Herbert A. \(1916-2001\)](#)

[Sociabilité](#)

[Socialisation](#)

[Spencer, Herbert \(1820-1903\)](#)

[Structure/Structuralisme](#)

[Systemique](#)

[Tarde, Gabriel \(1843-1904\)](#)

[Tocqueville, Alexis de \(1805-1859\)](#)

[Tönnies, Ferdinand \(1855-1936\)](#)

[Touraine, Alain \(né en 1925\)](#)

[Utilitarisme](#)

[Violence symbolique](#)

[Weber, Max \(1864-1920\)](#)

[Quelques livres clés de la sociologie](#)

[Bibliographie générale](#)

[Ouvrages thématiques](#)

[Index thématique](#)

[Index des noms de personnes](#)

[Table des notes de lecture](#)

LA SOCIOLOGIE

Maquette couverture et intérieur : Isabelle Mouton.

Retrouvez nos ouvrages sur

[www.scienceshumaines.com](http://www.scienceshumaines.com)  
[www.editions.scienceshumaines.com](http://www.editions.scienceshumaines.com)

**Diffusion : Seuil**  
**Distribution : Volumen**

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2009**  
38, rue Rantheaume  
BP 256, 89004 Auxerre Cedex  
Tel. : 0386720700/Fax : 0386525326  
**ISBN =9782361061791**

Le format ePub a été préparé par Isako [www.isako.com](http://www.isako.com) à partir de l'édition papier du même ouvrage

# ONT CONTRIBUÉ À CET OUVRAGE

## **Howard Becker**

Professeur émérite de sociologie à l'Université de Washington (Seattle).

## **Raymond Boudon**

Professeur émérite à l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV).

## **Philippe Cabin**

Journaliste scientifique.

## **Michel Crozier**

Directeur de recherche émérite au CNRS, membre de l'Institut, fondateur du Centre de sociologie des organisations.

## **Jean-François Dortier**

Fondateur et Directeur magazine *Sciences Humaines*.

## **François Dubet**

Professeur à l'Université de Bordeaux, directeur d'études à l'EHESS, chercheur au CADIS (Centre d'analyse et d'intervention sociologique).

## **Martine Fournier**

Rédactrice en chef du magazine *Sciences Humaines*.

## **Anthony Giddens**

Professeur émérite, London School of Economics ; King's College de Cambridge.

## **Catherine Halpern**

Journaliste scientifique au magazine *Sciences Humaines*.

## **Nicolas Journet**

Journaliste scientifique au magazine *Sciences Humaines*.

## **Jean-Claude Kaufmann**

Directeur de recherche au CNRS, CERLIS (Centre d'études et de recherche sur les liens sociaux, Université Paris-V Sorbonne).

## **Éric Kessler**

Professeur de sociologie à Paris-Dauphine.

## **Bernard Lahire**

Professeur de sociologie à l'Université de Lyon, École normale supérieure Lettres et Sciences Humaines.

## **Michel Lallement**

Professeur de sociologie au CNAM.

## **Xavier Molénat**

Journaliste scientifique au magazine *Sciences Humaines*.

## **Laurent Mucchielli**

Directeur de recherche au CNRS, Directeur du CESDIP (Centre d'études et de sociologie sur le droit et les institutions pénales)

**Albert Ogien**

Sociologue, directeur de recherches au CNRS, membre du Centre d'étude des mouvements sociaux (EHESS).

**Dominique Picard**

Professeur à l'Université Paris-XIII.

**Alain Touraine**

Directeur d'études à l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales)

**Vincent Troger**

Maître de conférences à l'IUFM des pays de Loire/Université de Nantes.

Cet ouvrage reprend un certain nombre d'articles publiés dans le magazine *Sciences Humaines*, actualisés et augmentés d'articles et contributions inédites.

## Introduction

# LES TRAJECTOIRES DE LA SOCIOLOGIE

**F**ille de la modernité, la sociologie est née de la volonté de comprendre la société, le fait social et d'agir sur eux. Elle s'est développée au fur et à mesure des évolutions sociales, politiques et culturelles. Par son objet même, elle est, plus que toute autre science, le reflet de son époque : de ses valeurs, de ses inquiétudes, des rapports sociaux, des problèmes économiques et politiques...

Retracer et aider à comprendre les cheminements de la sociologie : telle est la démarche de cet ouvrage, qui entend présenter un bilan complet des connaissances et des acquis de la discipline, depuis les fondateurs jusqu'aux développements les plus actuels.

## **Pourquoi la sociologie ?**

La sociologie naît d'un bouleversement, de la transition vers une société nouvelle, au carrefour de trois révolutions : politique (la Révolution française), économique (la révolution industrielle) et intellectuelle (le triomphe du rationalisme, de la science et du positivisme). Bref, du passage, pensé à l'époque de manière radicale, de la Tradition à la Modernité. Les précurseurs de la sociologie (Auguste Comte, Alexis de Tocqueville, Karl Marx...) se sont attachés à penser le nouvel ordre social en émergence.

Le premier volet de ce changement concerne la nature même de la société. Dans les sociétés antérieures à la Révolution française, l'organisation sociale était pensée comme déterminée par des forces extérieures, transcendantes ou naturelles. Dans la société moderne, le social a des lois de fonctionnement qui lui sont propres, et qu'il est possible d'élucider. En montrant comment le suicide d'un individu, acte personnel

par excellence, est déterminé par des forces sociales (sa religion, ses réseaux de relation, sa profession, etc.), Émile Durkheim ouvre ainsi la voie à la « découverte du social ».

Le XIX<sup>e</sup> siècle est aussi le moment de la révolution industrielle. L'essor du capitalisme marchand, la mécanisation des procédés de fabrication, la création de vastes unités de production, la constitution de la classe ouvrière, l'urbanisation sont autant de manifestations de ce bouleversement économique. Le paysan des campagnes cède la place à l'ouvrier des villes, qui éveille la peur du bourgeois. Cette crainte des pathologies (violence, déviance, désordre) est directement à l'origine des premières enquêtes sociales : par exemple, celle de Villermé sur le monde ouvrier, dès 1840. De même, la sociologie américaine naît, au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, de la volonté de comprendre et d'accompagner les phénomènes d'urbanisation et d'immigration.

La sociologie procède d'un troisième changement : l'avènement de la pensée scientifique et de la rationalisation. A. Comte annonce l'arrivée de l'âge du positivisme, c'est-à-dire un monde fondé sur l'explication scientifique, soumise à la connaissance des faits et à l'expérimentation. Il utilise le terme de sociologie, et veut en faire la discipline de l'observation empirique et rigoureuse des phénomènes sociaux. Dans une perspective différente, Max Weber, autre figure fondatrice, décrit l'histoire de la civilisation capitaliste comme le triomphe de la pensée rationnelle et comme une marche vers le « désenchantement du monde ».

## **Les préoccupations de la sociologie**

### ***Diagnostiquer et combattre la souffrance sociale***

Tous ces bouleversements créent un besoin de connaissance et d'instrumentation, sous la forme d'un savoir constitué et rigoureux. Dans ce cadre général, la sociologie répond, tout au long de son histoire, à des préoccupations diverses :

Science des phénomènes collectifs, la sociologie est en premier lieu vue comme un moyen de diagnostiquer et de soigner un certain nombre de pathologies, et d'améliorer le fonctionnement de certains organes de la société. « J'ai vu naître en 1827 (...) les souffrances sociales qui ont pris aujourd'hui un caractère si dangereux ; et comme mes condisciples les plus éminents, j'ai tout d'abord songé au moyen d'y porter remède<sup>1</sup>. » : les mots sont de Frédéric Le Play, l'un des pionniers de

l'enquête sociale. É. Durkheim, le père de la sociologie française, est pour sa part inquiet de ce qu'il appelle l'anomie, c'est-à-dire la perte des repères liée à l'atomisation de la société : soucieux de la cohésion sociale, il voit dans la sociologie un moyen de mieux appréhender cette menace pour en limiter les effets.

Dès ses débuts, la sociologie américaine est conçue comme une expertise sociale : on cherche à mettre de l'huile dans les rouages, à éviter la surchauffe d'une société jeune, dynamique, qui invente chaque jour. Avec, par conséquent, des problèmes de stabilisation, de cohabitation de minorités, de concentration de populations dans les villes... : l'école de Chicago émerge au début du xx<sup>e</sup> siècle pour analyser ces phénomènes. Plus tard, c'est dans l'idée de comprendre les déterminants du rendement au travail qu'Elton Mayo, précurseur de la sociologie industrielle, entreprend une série d'expériences dans les ateliers de la General Electric à Hawthorne. Cette fonction explique l'ancrage précoce de la sociologie américaine dans le corps social : bien avant ses homologues européennes, elle est implantée dans l'université, elle est reconnue comme un moyen d'action.

Cette faculté opérationnelle n'a cessé de marquer le développement de la sociologie. Elle se manifeste par la construction et la formalisation de multiples instruments ainsi que par la mise au point de méthodes d'intervention. La sociologie des organisations offre aujourd'hui par exemple une large panoplie de moyens pour accompagner le management, comme l'analyse stratégique, mise au point par Michel Crozier et Erhard Friedberg. Plus généralement, on a assisté depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale à une professionnalisation croissante de la discipline. Les chercheurs sont de plus en plus nombreux. La demande d'expertise sociale s'intensifie et se structure : organismes de recherches, rapports commandés à des sociologues... Santé, travail social, urbanisme, gestion des ressources humaines, communication : toutes ces nouvelles fonctions sociales nécessitent des formations et des compétences sociologiques.

## ***Connaître, décrire, comprendre la société***

La sociologie a pour vocation de décrire, le plus fidèlement possible, la société et son fonctionnement. Les premiers sociologues cherchent à caractériser les deux mondes qui se succèdent sous leurs yeux : c'est ce qu'entreprend dès 1887 le sociologue allemand Ferdinand Tönnies, avec l'opposition qu'il établit entre communauté et société.

Certes, les moyens d'accéder à cette connaissance du social diffèrent selon les approches. Très rapidement, deux attitudes vont s'opposer. Une posture « objectiviste » et extérieure, symbolisée par É. Durkheim : le sociologue doit

s'extraire du social pour poser un regard objectif, il doit considérer les faits sociaux « comme des choses », pour les expliquer. L'autre démarche cherche plutôt à les comprendre : elle entend saisir de l'intérieur la subjectivité des individus, en se mettant à leur place. Cette sociologie compréhensive est incarnée par M. Weber. Elle part du principe que ce qui fait la matière première du social, c'est l'action des individus, et que l'on ne peut comprendre cette dernière qu'en accédant au sens que les personnes donnent à cette action.

Quelle que soit la posture adoptée, le souci des sociologues sera toujours de construire des instruments d'enquête et de mesure fidèles et fiables. Les débuts de la statistique sociale sont marqués par le souci d'une mesure rigoureuse. La tradition d'une sociologie quantitative et empirique va se perpétuer et connaître un essor considérable après 1945. L'impulsion de quelques centres de recherche (aux États-Unis, Paul Lazarsfeld et son équipe de l'université de Columbia), la nécessité pour les pouvoirs publics de disposer de données empiriques, l'invention et la sophistication des techniques d'enquête (sondages, enquêtes par questionnaire, et aujourd'hui l'explosion des possibilités de traitement informatique des données) vont contribuer à la constitution d'un appareillage quantitatif. Sur l'autre versant, celui de l'approche qualitative et compréhensive, les techniques ne vont, là aussi, cesser de se diversifier et de s'enrichir : monographie, analyse de contenu, dynamique de groupe, entretien non directif... F. Le Play a été le premier à tenter de mettre au point une méthode de l'observation directe, ethnographique et comparative. Les courants de l'interactionnisme symbolique, de l'ethnométhodologie, plus près de nous des chercheurs comme Jean-Claude Kaufmann se situent dans cette volonté d'utiliser et d'améliorer des outils qui restituent au mieux les nuances du jeu social dans sa dimension interactive et subjective.

## ***Construire un corpus scientifique***

Le souci de saisir au plus près les subtilités et les caractéristiques du social s'inscrit dans un autre dessein : celui de construire une connaissance scientifique et rationnelle. A. Comte, É. Durkheim croient en la science et en la raison. Pour eux, la sociologie doit se construire sur le modèle des sciences exactes, comme la chimie ou la physique. Elle vise à mettre en évidence les lois du fonctionnement des sociétés. Dans *Les Règles de la méthode sociologique* (1895), É. Durkheim entend jeter les bases d'une approche scientifique des faits sociaux.

Cette représentation scientiste, si elle reste importante pour comprendre l'édification de la discipline, n'est aujourd'hui pas unanimement partagée, comme l'illustre la sociologie française récente. Pierre Bourdieu a cherché à montrer qu'il y a

des structures sous-jacentes du social. Il défend (au moins dans la première partie de son œuvre) une conception exigeante, presque rigoriste, de la construction et du traitement scientifique de l'objet. Raymond Boudon opte aussi pour l'idée d'une méthode empirique et rigoureuse, mais il dénonce la vision nomothétique (prétendre établir des lois de fonctionnement du social) selon lui hégémonique. Il réclame que l'on admette l'idée d'une indétermination partielle du social, car ce dernier-ci est le résultat, au moins en partie, de l'exercice par les individus de leur libre arbitre.

## ***La fonction critique***

La fonction critique est d'abord incarnée par Karl Marx. Celui-ci a mis son œuvre au service de la dénonciation de l'ordre social. La pensée marxiste aura d'ailleurs une influence certaine sur la sociologie, notamment en France dans les années 1950 à 1970. Bien d'autres courants importants se situent dans une optique de réaction ou de dénonciation : l'école de Francfort, l'interactionnisme symbolique... Le travail de P. Bourdieu est entièrement pensé comme une entreprise de dévoilement, de démystification d'un ordre social dissimulé. Cette volonté critique, placée au cœur même de la démarche scientifique, ne doit cependant pas être strictement assimilée à la posture de son auteur comme intellectuel engagé.

## **Traditions, courants et institutions**

La sociologie n'est pas une science unifiée : elle est, depuis ses origines, en débat, répartie en une multiplicité de foyers. Et toute son histoire est aussi celle d'individus, de stratégies, de traditions, d'institutions.

La sociologie naît, dans les années 1890-1900, dans trois berceaux différents : la France, l'Allemagne et les États-Unis. Cette triple origine renvoie à des démarches intellectuelles radicalement opposées. L'École française est marquée par la personnalité d'É. Durkheim, par son approche explicative et objectiviste, et par l'inscription de la sociologie dans le champ global de la science, sous le modèle des sciences de la nature.

La conception allemande en revanche est dualiste : elle distingue nettement sciences de la nature et sciences de l'esprit, explication et compréhension. La sociologie allemande, avec ses deux pères fondateurs Max Weber et Georg Simmel, sera compréhensive. Là où É. Durkheim voit des « faits sociaux », M. Weber voit de l'« activité sociale ». Ainsi, « le rationalisme expérimental et le naturalisme

constituent le fond sur lequel s'édifie le programme durkheimien ; le sens et l'activité sociale, celui que promeut la sociologie allemande »<sup>2</sup>.

Les pionniers de la sociologie américaine ont une vision beaucoup plus pragmatique de leur discipline : elle a vocation à intervenir, à traiter de manière empirique de problèmes concrets. Albion Small, fondateur de l'école de Chicago, crée des laboratoires, lance des programmes de recherche, publie des manuels, lance une revue. Contrairement à É. Durkheim, qui a une stratégie d'institutionnalisation, M. Weber n'a pas cherché à fonder une école, même si sa postérité est considérable. Il reste qu'en 1945 on ne parle plus d'école française ou d'école allemande. La sociologie se structure désormais autour de pôles plus réduits.

Ce constat est valable pour les États-Unis, puisque, dès les années 1930, deux courants doivent être distingués : l'école de Chicago, qui s'inscrit dans une tradition de sociologie urbaine privilégiant les méthodes qualitatives et participantes ; et l'école de Columbia, qui cherche, par des études à grande échelle, à décrire la société américaine, et qui deviendra la capitale de l'empirisme quantificateur. Après la guerre, un troisième pôle, davantage porté sur la théorisation (T. Parsons), émerge à Harvard.

Si l'on prend maintenant le cas de la France, il faut se rappeler que la discipline est quasiment en ruine en 1945. Le rôle des reconSTRUCTEURS (Jean Stoetzel, Georges Gurvitch, Georges Friedmann, Raymond Aron), l'impulsion et les financements des pouvoirs publics, mais aussi les réticences du milieu universitaire et la méfiance des autres disciplines (philosophie, histoire) vont aboutir à un champ sociologique riche, dynamique, marqué par l'empirisme, mais aussi fait d'une multiplicité de coalitions et de chapelles. Une impression d'émiettement accentuée par le processus de spécialisation que l'on observe : ainsi se développent de façon autonome une sociologie de l'éducation, une sociologie de la famille, une sociologie des organisations, une sociologie de la culture...

Dans les années 1980, le champ sociologique français reste cependant marqué par quatre courants « reconnus », autour de quatre œuvres majeures : celles de Pierre Bourdieu, de Raymond Boudon, de Michel Crozier et d'Alain Touraine. Les années 1990 sont celles de l'effacement des clivages et de l'ouverture vers des apports extérieurs. La dimension interactive et constructiviste (issue de l'influence croissante d'auteurs comme G. Simmel, N. Elias, H. Becker, E. Goffman) occupe une place de plus en plus grande. Les apports de la sociologie de la connaissance, de l'ethnométhodologie, des sciences cognitives, l'émergence de nouveaux paradigmes (comme l'analyse de réseaux) contribuent à morceler encore plus le champ de la recherche sociologique en France. À l'inverse, les querelles de chapelles s'atténuent et les débats s'apaisent.

## **Quelques interrogations majeures**

Quelle que soit l'époque, et en dépit de la diversité que nous venons d'évoquer, les grandes questions que traite la sociologie ne sont finalement pas si nombreuses. Elles sont le pendant des préoccupations présentées ci-dessus.

## ***Le lien social***

Comment se fait-il que les collectivités humaines ne tombent pas dans la violence généralisée, ou n'éclatent pas en une infinité de micro-groupes ? Cette question est omniprésente dès les origines de la discipline. Les réponses apportées sont très diverses. Ainsi N. Elias décrit-il le processus historique de « civilisation des mœurs » de nos sociétés : la violence, l'expression des passions sont peu à peu inhibées, voire bannies de la vie sociale. Pour E. Goffman, le lien social tient au caractère théâtral de la vie en commun : pour que la société fonctionne, il faut que les gens « jouent le jeu » et acceptent de se mettre en scène. Pour d'autres encore, le lien social n'est rien d'autre que le résultat des calculs et des mécanismes d'échanges rationnels entre individus (courant du *rational choice*).

## ***La modernité et sa nature***

Faire émerger ce qui est l'essence des sociétés occidentales. Les œuvres de K. Marx ou de M. Weber sont de vastes fresques décrivant le capitalisme : son histoire, son fonctionnement, ses principes. Des années 1970 aux années 1990, cette ambition a été prolongée : de l'analyse de la société de consommation (J. Baudrillard, E. Morin), en passant par le concept de société postindustrielle dû à Daniel Bell et Alain Touraine, jusqu'à celui de société en réseaux décrit par Manuel Castells. Aujourd'hui, des sociologues comme Anthony Giddens ou Ulrich Beck font l'hypothèse que nous avons basculé dans une forme de modernité « radicale », qui tend à faire peser sur l'individu le poids de son destin.

## ***La domination et le pouvoir***

Pourquoi les hommes acceptent-ils l'ordre social ? Pourquoi laissent-ils d'autres exercer le pouvoir à leur place ? M. Weber fut l'un des premiers à systématiser une

réflexion sur cette question, en proposant une typologie des formes de pouvoir. Parmi les sociologues contemporains, P. Bourdieu est sans doute celui qui a creusé le plus obstinément le sillon des mécanismes de domination comme phénomènes centraux de l'organisation sociale. Il a pour ce faire renouvelé l'appareillage conceptuel : les notions d'*habitus*, de violence symbolique, de reproduction... font désormais partie du vocabulaire courant de la sociologie.

## ***L'action***

Quels sont les ressorts de l'action humaine ? Depuis le « retour de l'acteur » dans les années 1980, la vision durkheimienne (les actions des hommes sont, pour une large part, le résultat de forces sociales qui les dépassent) est devancée par d'autres théories.

Des approches mettent l'accent sur la marge de liberté dont disposent les individus dans leurs choix, même dans un champ de contraintes, et considèrent que la vie sociale n'existe que par les individus qui agissent en son sein. L'individualisme méthodologique (R. Boudon), l'analyse stratégique (M. Crozier) en font partie.

D'autres courants s'intéressent aux interactions : c'est par le jeu des échanges interpersonnels quotidiens que se construisent, en permanence, la société, ses règles, son devenir. L'interactionnisme symbolique (Howard Becker), l'ethnométhodologie (Harold Garfinkel) sont représentatifs de cette démarche.

Sur un troisième versant, des travaux insistent sur la présence, chez chacun d'entre nous, d'une pluralité des modèles de conduite. L'étude des comportements consiste alors à analyser comment s'opèrent les choix ou la gestion simultanée de ces différents modèles (travaux de Bernard Lahire) ou régimes d'action (François Dubet).

## ***Raison ou déraison ?***

Là encore, M. Weber a montré la voie, avec son analyse du processus de rationalisation du monde moderne et sa classification des formes de rationalité.

La conception utilitariste importée de la théorie économique (les gens n'agissent qu'en termes de calculs coûts-bénéfices) fait son entrée dans la sociologie, avec le courant du *rational choice*. Mais cette vision, jugée trop limitative et irréaliste, sera contestée au profit de représentations plus larges de la rationalité : c'est le concept de rationalité limitée dû à Herbert Simon et repris par M. Crozier et E. Friedberg ; ce sont les « bonnes raisons » chères à R. Boudon.

D'autres sociologues encore (E. Morin) réfutent l'idée de séparer le côté rationnel de l'homme de sa dimension irrationnelle et affective.

## ***Les structures de la société***

Quelle est l'architecture des sociétés ? Comment s'organisent-elles ? Dans la tradition marxiste, ce sont les structures matérielles (l'économie, l'appareil de production, la propriété) qui déterminent l'organisation sociale.

Plus tard, les sociologues s'inspireront de l'anthropologie (fonctionnalisme et structuralisme) pour penser cette problématique. T. Parsons décrit la société comme un système stable organisé autour de quatre fonctions essentielles : l'adaptation, la poursuite d'objectifs, l'intégration, le maintien des normes.

Mais la question des structures se pose aussi quant à la description de la société. Pendant longtemps il semblait aller de soit que celle-ci était avant tout composée de classes (les ouvriers, les agriculteurs, les bourgeois...), de strates, ou de catégories socioprofessionnelles. Aujourd'hui, si personne ne nie la disparité des conditions sociales, d'autres façons de découper ou d'observer les nouvelles formes de mobilité sociale sont employées.

## **Une sociologie sans société ?**

Sur un plan théorique, aujourd'hui, tout se passe comme si les sociologues avaient perdu les clés de la société. Un auteur comme Zygmunt Bauman décrit une société « liquide », en perpétuel changement pour souligner le fait que tout ce qui donnait à nos sociétés un caractère stable et prévisible (institutions, traditions...) s'efface, pour laisser place à un monde où « les conditions dans lesquelles ses membres agissent changent en moins de temps qu'il n'en faut aux modes d'action pour se figer en habitudes et en routines<sup>3</sup> », tandis qu'Alain Touraine décrète, lui, que nous n'avons même plus besoin de l'idée de « société ». Bref, les sociologues s'interrogent, comme le fait Danilo Martuccelli, sur « la consistance du social ».

Par ailleurs, le thème de la réflexivité, associé à celui de l'individu placé au cœur de la problématique sociologique, occupe désormais une place assez centrale dans les débats. La réflexivité désigne une spécificité de notre époque, où la production et la circulation de savoirs sur les pratiques sociales modifient ces mêmes pratiques

(Anthony Giddens). Pour de nombreux chercheurs, elle semble jouer un rôle-clé pour se démarquer d'approches classiques en sociologie de l'action.

Ces nouveaux débats semblent permettre, en apparence, de dépasser les oppositions classiques autour desquelles s'est constituée la discipline, telles que individuel/collectif, subjectif/ objectif, micro/macro, théorie/pratiques... Mais la sociologie reste un champ éclaté, et des désaccords profonds persistent entre les divers courants qui la composent. En témoignent les controverses récentes autour des ouvrages de Bruno Latour, qui remet en question le fait que le social existe en lui-même<sup>4</sup> et dont les travaux sont taxés de « relativisme », par exemple, ou de Luc Boltanski qui tente<sup>5</sup> de définir les conditions dans lesquelles sociologie critique et sociologie de la critique pourraient se réconcilier.

---

<sup>1</sup> - F. Le Play, *La Méthode sociale*, 1879, cité dans J.-M. Berthelot, *La Construction de la sociologie*, Puf, 1991.

<sup>2</sup> - J.-M. Berthelot, *La Construction de la sociologie*, *op.cit.*

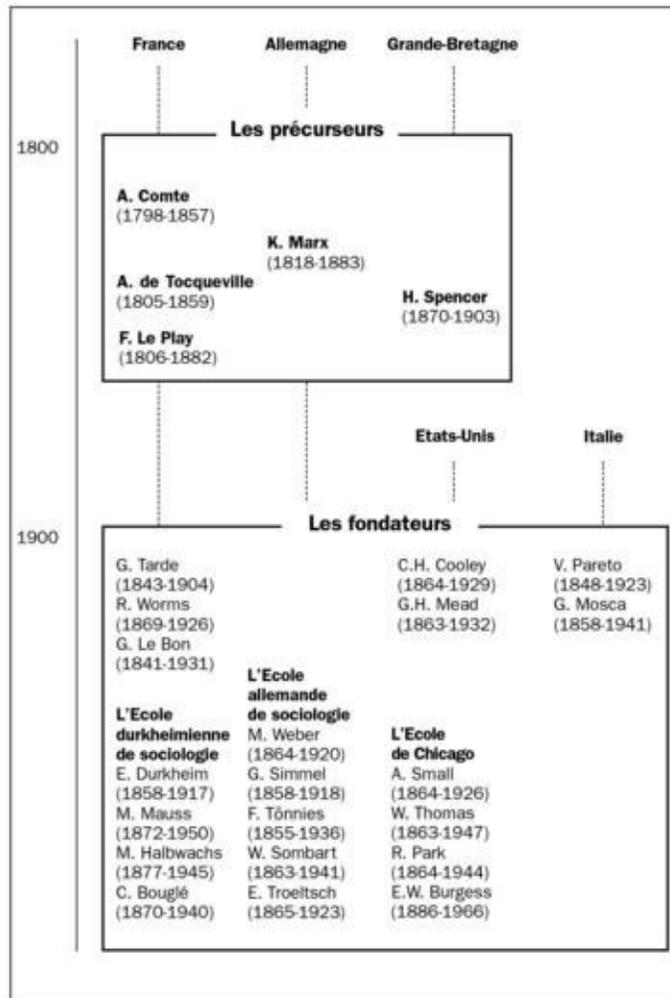
<sup>3</sup> - *La Vie liquide*, Le Rouergue/Chambon, 2006.

<sup>4</sup> - B. Latour, *Changer de société. Refaire de la sociologie*, La Découverte, 2006.

<sup>5</sup> - *De la critique*, Gallimard, 2009.

# **LE TEMPS DES FONDATEURS**

# Les débuts de la sociologie



## **Deux précurseurs : Saint-Simon et Auguste Comte**

### **Claude-Henri de Saint-Simon (1760-1825) : la science des progrès de l'esprit humain**

Aristocrate marginal, Saint-Simon est de ceux qui ont le mieux entrevu la vitalité et la force naissante du XIX<sup>e</sup> siècle. Très jeune, il participe à la guerre d'Indépendance américaine dans l'état-major d'un membre de sa famille, puis revient en France où il observe la Révolution sans s'y impliquer, s'enrichit en spéculant, échappe de peu à la guillotine et vit fastueusement sous le Directoire. À partir de 1798, il se consacre à de très sérieuses études scientifiques et fréquente les meilleurs savants de son époque, en liaison étroite avec la toute récente École Polytechnique qui restera marquée pendant des générations par la pensée saint-simonienne.

Il publie ses premiers écrits en 1802 et construit peu à peu son œuvre, dont la forme est déroutante, mêlant les lettres publiques, les traités plus ou moins aboutis et d'innombrables Mémoires adressés à diverses autorités. Loin d'être un handicap, cette improvisation permanente, jointe à son charisme personnel, va créer autour de lui une sorte d'atelier de création collective alimenté aussi bien par ses textes que par ceux de ses sympathisants, sans que la propriété littéraire en soit toujours très clairement définie. On distingue mieux aujourd'hui parmi les œuvres de Saint-Simon, celles dont il est le seul auteur de celles qu'il a écrites avec l'un ou l'autre de ses principaux collaborateurs. Mais chacun d'eux, Auguste Comte surtout, a fait preuve pendant son passage auprès de Saint-Simon d'un bonheur et d'une vivacité d'expression qui ne se manifesteront plus au même point dans leurs écrits ultérieurs. Dans son désordre créatif, la nébuleuse saint-simonienne fonctionne et se perpétue, justement, grâce aux conflits de pensée ou de personnes, grâce au rayonnement et à l'excentricité de personnalités comme Prosper Enfantin.

Il est d'ailleurs remarquable que ni les dérives religieuses, ni les schismes, les procès ou les scandales qui ont agité les cercles saint-simoniens après le décès de leur maître, ne semblent avoir diminué l'influence du Saint-Simonisme auprès des entrepreneurs, des banquiers, des industriels et des ingénieurs. Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'essentiel du décollage industriel et technologique de la France se fera avec d'anciens Saint-Simoniens ou sympathisants de sa pensée, comme Prosper Enfantin, Olinde Rodrigues, Michel Chevalier, Paulin Talabot, les frères Pereire et bien d'autres.

On reconnaît dans la pensée de Saint-Simon une science des progrès de l'esprit humain qui semble avoir été précisément écrite pour accompagner la mutation des techniques et des sociétés au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle.

### **Auguste Comte (1798-1857) et le positivisme**

Auguste Comte a le premier utilisé de façon systématique le terme de « sociologie » malgré lui, semble-t-il, car le savant belge Adolphe Quetelet lui avait « soufflé » le terme de physique sociale qui lui agréait davantage. On sait aujourd'hui que la première formulation du terme « sociologie » se trouve dans une page manuscrite de Sieyès où ce dernier aligne toute une série de néologismes possibles à partir du terme « social ». On voit ainsi, de façon assez émouvante, voisiner « Socionomie, Socialcratie, Sociologie, Sociocratie », et quelques autres<sup>1</sup> !

Dans son *Cours de philosophie positive* (1830-1842), Comte envisage le développement de la pensée humaine comme une succession de trois âges ou trois états (théologique ou fictif, métaphysique ou abstrait, et enfin l'âge positif). La démarche positive doit conduire chacun à abandonner les théories générales et absolues et à s'en tenir à l'objectivité des connaissances et au raisonnement rigoureux. Comte ne fut pas un sociologue dans l'acception que le xx<sup>e</sup> siècle a donné à ce terme. Il reconnaissait lui-même n'avoir qu'ébauché la sociologie, mais il l'a rendu possible en affirmant son autonomie au sein de l'ensemble des disciplines scientifiques. Comme toute discipline, la science de la société, ou sociologie, doit devenir une science positive et se préserver des mirages de la « science globale ». Pour cela, il distingue clairement la « statique sociale » (organisation de la société) de la « dynamique sociale » (son évolution). Enfin, la sociologie, et c'est sa responsabilité spécifique, apporte à l'homme la connaissance de son rôle dans l'histoire et dans la société.

La vie souvent malchanceuse d'Auguste Comte prêle assez injustement à la caricature. Il vaut mieux en retenir, d'abord, la précocité géniale de cet adolescent qui, à 16 ans, est admis à l'École Polytechnique, où il ne pourra terminer sa scolarité puisqu'elle sera fermée pour des raisons politiques. À 19 ans, il devient, après Augustin Thierry, le secrétaire de Saint-Simon, dont la personnalité charismatique et l'intelligence visionnaire l'envoûtent jusqu'à leur inévitable rupture en 1824, lorsque Comte comprend qu'il est temps pour lui de s'autonomiser. Il aura quelques mots durs sur son bienfaiteur, puisqu'il évoque encore, dans la préface de son *Système de politique positive*, sa « funeste liaison de jeunesse avec un jongleur dépravé », mais il saura à plusieurs reprises reconnaître plus objectivement le génie personnel de Saint-Simon.

Le reste de sa vie, marquée par sa liaison platonique de deux ans avec Clotilde de Vaux, ne sera plus que travail et approfondissement, dans des conditions toujours difficiles matériellement, avec l'aide intermittente de quelques disciples et amis. La dérive messianique de ses toutes dernières années – lorsqu'il se réclamait « le souverain pontife de l'humanité » et

voyait dans la doctrine positiviste la nouvelle religion laïque – ne doit pas masquer son apport fondamental : la découverte de l'autonomie du social.

### « Une science essentiellement française »

Émile Durkheim (1858-1917) n'a pas seulement fondé et unifié la sociologie française, après des années de lutte entre tendances rivales. Il l'a aussi « re-fondée », en revendiquant l'héritage des deux vastes entreprises intellectuelles de Saint-Simon et d'Auguste Comte, qui semblaient pourtant s'être égarées dans le mysticisme et les querelles de chapelle. Pour É. Durkheim en effet<sup>2</sup>, aussitôt nées, la sociologie de Saint-Simon et celle d'Auguste Comte s'étaient éteintes, au moins l'affirme-t-il, dès les années 1840 « dans une sorte d'engourdissement mental, une longue période d'assoupissement », pour ne renaître qu'avec le choc de la défaite de 1871. Renouer ainsi, après tant d'années, avec des penseurs aussi difficiles à appréhender et aussi peu conformes à l'idéal conventionnel de l'homme de science, était un pari risqué pour Durkheim qui souhaitait construire une sociologie scientifiquement irréprochable à laquelle les portes de l'Université seraient définitivement ouvertes. Mais cela lui permettait justement de revendiquer pour sa sociologie une filiation presque ininterrompue depuis la philosophie des Lumières, à travers Condorcet notamment, et jusqu'à Montesquieu.

É. Durkheim s'est exprimé sur ces deux « précurseurs », dans de nombreux textes. Le plus développé est un début de cours professé en 1895-96 sur l'Histoire du socialisme (*Le Socialisme*), dans lequel il manifeste tout l'intérêt qu'il éprouve pour Saint-Simon malgré ses excentricités. Il y reviendra aussi en 1900 dans son article intitulé « La sociologie en France au XIX<sup>e</sup> siècle »<sup>3</sup>, qui donne à cette filiation intellectuelle une dimension nationale particulièrement forte. Dès la première phrase, É. Durkheim y prend position sur le terrain politique comme sur le terrain universitaire : « Déterminer la part qui revient à la France dans les progrès qu'a fait la sociologie pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, c'est faire, en grande partie, l'histoire de cette science ; car c'est chez nous et au cours de ce siècle qu'elle a pris naissance, et elle est restée une science essentiellement française. »

Quant à savoir qui, de Comte et de Saint-Simon, avait sa préférence, É. Durkheim, d'abord réticent semble avoir ressenti une sympathie progressivement croissante à l'égard de Saint-Simon, auquel il reconnaît la paternité de « toutes les idées fondamentales de la philosophie comtiste ». Ce qu'il lui reproche est « d'avoir mis la charrue avant les bœufs » et d'avoir voulu « faire servir prématurément à des fins utilitaires une science hâtivement faite ». A. Comte, lui, pour avoir eu la patience de construire scientifiquement sa sociologie, reste pour É. Durkheim « le maître par excellence ».

---

<sup>1</sup> - Jacques Guillaumou, « Sieyès et le non dit de la « Sociologie » : du mot à la chose », *Revue d'histoire des Sciences Humaines*, n°15, 2006.

<sup>2</sup> - « La sociologie en France au XIX<sup>e</sup> siècle », *La Revue Bleue*, 1900.

[3](#) - *Op. cit.*

# TOCQUEVILLE ET LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE

**A**oût 1830. Même s'il vient de prêter serment de fidélité au roi Louis-Philippe, Alexis de Tocqueville (1805-1859) est troublé par la situation politique qui fait suite à la révolution de Juillet. Officiellement pour en étudier le système pénitentiaire, il décide alors de se rendre en Amérique avec son ami Gustave de Beaumont. En réalité, outre-Atlantique, il entend surtout comprendre le fonctionnement de la démocratie et par le biais d'une publication le révéler au public français afin d'acquérir une notoriété lui permettant d'entamer une carrière politique. *De la démocratie en Amérique* sera cet ouvrage. Le premier tome est publié en 1835. Il y est principalement question de la Constitution, des institutions, des mœurs et de la géographie de l'Amérique. Il rencontre un très vif succès. Tocqueville devient alors une personnalité recherchée dans les salons littéraires, les cercles académiques et les milieux politiques. Plus abstrait puisqu'il s'interroge notamment sur le destin de la démocratie en France, le second tome, qui paraît en 1840, n'a pas le même retentissement que le premier volume. Pourtant, c'est bien d'abord les analyses contenues dans ce second volume qui continuent de retenir notre attention, tant elles nous offrent une grille de lecture particulièrement instructive des évolutions possibles de la démocratie moderne. Pour bien les appréhender, il est nécessaire de revenir sur la définition de la démocratie que Tocqueville nous a laissée en héritage.

## **Une nouvelle forme de société**

L'un des apports essentiels de Tocqueville est de nous livrer une autre vision de la démocratie : à la différence de ses prédécesseurs, comme Montesquieu avec son *Esprit des lois* (1748), ou de ses contemporains, comme François Guizot, qui ne considéraient la démocratie que comme un régime politique (État de droit, élections libres, séparation et contrôle des pouvoirs), Tocqueville la présente comme un « état social ». La démocratie n'est pas seulement une forme de gouvernement qui s'oppose à la monarchie ou à l'absolutisme, c'est aussi une nouvelle forme de société puisant sa force dans la progression de l'égalité des conditions. L'égalité est bien sûr politique et

juridique, mais elle est également socio-économique et culturelle. Adeptes de la méthode comparatiste, Tocqueville étudie les caractéristiques de la « société aristocratique » pour mieux mettre en valeur ces propriétés de l'état social démocratique.

La société aristocratique est à la fois stable, organisée et particulièrement fermée : « Non seulement il y a des familles héréditaires de valets, aussi bien que des familles héréditaires de maîtres ; mais les mêmes familles de valets se fixent, pendant plusieurs générations, à côté des mêmes familles de maîtres (ce sont comme des lignes parallèles qui ne se confondent point ni se séparent). » Les possibilités de mobilité sociale sont donc très réduites. À l'inverse, la « société démocratique » se caractérise par la fluidité de sa structure sociale : « Lorsque les conditions sont presque égales, les hommes changent sans cesse de place. » Certes, il existe toujours un maître et un serviteur, mais leurs places deviennent interchangeables. Si la mobilité sociale ne relève évidemment pas d'un processus mécanique, il existe une possibilité, fort peu probable dans le passé, d'accéder à une position sociale supérieure.

Avec Tocqueville, le changement social qui conduit à l'instauration de la démocratie s'incarne notamment dans ce que nous appelons « égalité des chances ». Cette perception théorique, particulièrement novatrice pour son temps, ne cesse de nous préoccuper aujourd'hui. L'importance prise tout au long du xx<sup>e</sup> siècle par l'école en atteste. Une démocratie vivante se doit d'assurer l'égalité des chances des citoyens. Mise en évidence par les travaux de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron<sup>1</sup>, la question non résolue du décalage entre la démocratisation quantitative (« démographisation » du système scolaire) et la démocratisation qualitative (persistance d'une forte inégalité des chances) s'inscrit directement dans une vision de la démocratie initiée par *De la démocratie en Amérique*. De même que l'homogénéité sociale de nos élites conduit finalement à nous interroger sur notre capacité à vouloir véritablement assurer le caractère démocratique de notre société : dans l'état social démocratique, « il n'existe plus de caste », écrit Tocqueville. Aussi, le débat lancinant autour de la diversification du recrutement des grandes écoles traduit combien l'approche tocquevillienne de la démocratie est devenue la nôtre. En ce sens, l'égalité démocratique décrite par Tocqueville suppose que l'ascenseur social fonctionne à nouveau...

## **Une classe moyenne généralisée**

L'égalisation des conditions que Tocqueville observe en Amérique, cette terre où les hommes ont eu la chance « d'être nés égaux plutôt que le devenir », et qui doit

inéluçtablement s'imposer en Europe, est un processus qui se traduit par une homogénéisation des niveaux de vie et une uniformisation des modes de vie. Dans une société démocratique, les classes sociales extrêmes tendent alors à s'effacer au profit d'une vaste classe moyenne : « Les pauvres, au lieu d'y former l'immense majorité de la nation comme cela arrive toujours dans les sociétés aristocratiques, sont en petit nombre et la loi ne les a pas attachés les uns aux autres par les liens d'une misère irrémédiable et héréditaire. Les riches de leur côté sont clairsemés et impuissants ; (...) de même qu'il n'y a plus de races de pauvres, il n'y a plus de races de riches (...). Entre ces deux extrémités de sociétés démocratiques, se trouve une multitude innombrable d'hommes presque pareils (...). » Tocqueville anticipe ici les travaux de certains sociologues contemporains comme, par exemple, Henri Mendras qui évoque la montée d'une « classe moyenne généralisée » dans nos sociétés modernes<sup>2</sup>.

Signalons que Tocqueville n'a jamais prétendu que les inégalités socio-économiques n'existent pas dans la société démocratique : moins conséquentes que dans la structure sociale précédente, il les présente à la fois comme plus acceptables et génératrices de frustration. Les inégalités sont d'autant mieux acceptées que la mobilité sociale, qui permet d'espérer accéder à un bien-être supérieur, existe réellement. Mais en même temps, pour Tocqueville, les inégalités résiduelles de l'état social démocratique sont très peu supportables. Frustré et jamais satisfait, l'« *homo democraticus* » se lance alors dans une course à l'égalité : « Quand l'inégalité est la loi commune d'une société, les plus fortes inégalités ne frappent point l'œil ; quand tout est à peu près de ce niveau, les moindres le blessent. C'est pour cela que le désir de l'égalité devient toujours insatiable à mesure que l'égalité est grande. » La démocratie dévoile alors une mécanique auto entretenue : plus l'égalité progresse, plus la moindre inégalité est insoutenable, nécessitant de l'éradiquer, ce qui assure le progrès continu de l'égalité, etc. Mais cette passion pour l'égalité supplantera-t-elle l'amour pour la liberté<sup>3</sup> ? Comment réussir à concilier égalité et liberté ? Telles sont les grandes questions qui sont au cœur de la pensée de Tocqueville, celles qu'il se posera tout au long de son existence.

Ainsi, la dialectique égalité/liberté traverse son œuvre en général et *De la démocratie en Amérique* en particulier. Étudier la tension qui existe entre ces deux valeurs fondamentales revient à comprendre au plus près les dangers qui guettent la démocratie, des dangers qui ne nous sont pas étrangers.

Puisque la démocratie est censée rendre le destin social de chacun plus ouvert, le citoyen est happé par ses petites ambitions matérialistes, sa volonté de réussite économique et de bien-être quotidien. Cela se traduit par un repli sur soi que Tocqueville nomme individualisme. « L'individualisme est un sentiment réfléchi et paisible qui dispose chaque citoyen à s'isoler de la masse de ses semblables et à se retirer à l'écart avec sa famille et ses amis ; de telle sorte que, après s'être créé une

petite société à son usage, il abandonne volontiers la grande société à elle-même (...). L'individualisme est d'origine démocratique et il menace de se développer à mesure que les conditions s'égalisent. »

On continue aujourd'hui de s'interroger sur la valeur de l'individualisme : positif, il traduit une plus grande autonomie des hommes ; mais cette émancipation ne se fait-elle pas au détriment du lien social ? La cohésion de la société n'est-elle pas alors compromise par le manque de solidarité de ses membres ? La crise du lien social qui nous affecte depuis longtemps maintenant ne trouve-t-elle pas là son origine ? Comme « la démocratie brise les chaînes et met chaque anneau à part », ils cherchent à défendre leur bien-être matériel. Isolés, ils ne perçoivent plus le lien entre leur intérêt personnel et l'intérêt général ce qui les amène à se désintéresser de la vie politique, envisagée comme une perte de temps préjudiciable à la conduite de leurs affaires privées. « Non seulement (les hommes qui habitent des pays démocratiques) n'ont pas naturellement le goût de s'occuper du public, mais souvent le temps leur manque pour le faire. La vie privée est si active dans les temps démocratiques, si agitée, si remplie de désirs, de travaux, qu'il ne reste presque plus d'énergie ni de loisir à chaque homme pour la vie politique. » Le citoyen individualiste et matérialiste se détache de la chose publique pour mieux se replier sur sa sphère privée. Occupé à régler ses affaires, oublieux des vertus civiques, il tombe dans une mollesse intellectuelle qui le conduit à négliger le débat public.

## **La démocratie peut être malade d'elle-même**

Les propos de Tocqueville ont la valeur d'une mise en garde : la démocratie n'est jamais définitivement acquise. Il faut toujours veiller à ne pas la compromettre. Effet inattendu du principe d'égalité : la démocratie peut être malade d'elle-même ! Il faut en souligner les maux qui peuvent la compromettre « de l'intérieur » et ouvrir la voie à de nouvelles formes de despotismes. Il y a d'abord la « tyrannie de la majorité » : « Je regarde comme impie et détestable cette maxime, qu'en matière de gouvernement la majorité d'un peuple a le droit de tout faire », car l'omnipotence de la majorité peut conduire à des abus comme la concentration des trois pouvoirs... et étouffer l'indépendance et la liberté des individus. Ainsi la démocratie peut se retourner contre elle-même, comme lorsque les citoyens sont prêts à confier toute la gestion des affaires du pays aux gouvernants et à se placer derrière un État centralisé, bureaucratique et protecteur : « Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux,

retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie. Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. » Ce passage a longtemps été utilisé par les néolibéraux qui le présentent comme une critique, avant l'heure, des interventions économiques et sociales de l'État providence : assistés, les citoyens perdent de vue l'importance de l'effort, du mérite et de la valeur travail<sup>4</sup>.

En dépit de cette menace sur la liberté, Tocqueville défend l'égalité des conditions car il la croit favorable au plus grand nombre. Cependant, il recherche les conditions de l'existence d'une « démocratie libérale » qui parviendrait à concilier égalité et liberté. Il énonce de nombreuses solutions qui concourent à soutenir la liberté politique : encourager la pratique religieuse<sup>5</sup>, organiser la liberté de la presse et créer des corps intermédiaires (à travers notamment le développement des associations et celui des libertés locales, la décentralisation). D'une façon générale, il s'agit de dynamiser le débat public pour tenter de sortir de l'apathie intellectuelle et du conformisme qui peuvent gagner les sociétés modernes. Finalement, cela revient à produire un véritable ordre démocratique.

## Dans l'ombre et la lumière

Comme l'ensemble de la pensée de Tocqueville, la réception de *De la démocratie en Amérique* suit, en France, les contours d'une courbe sinusoïdale : fortement reconnue de son vivant, elle alterne ensuite les phases d'ombre et de lumière, ce qui donne lieu à la « conversation querelleuse des Français avec Tocqueville »<sup>6</sup>. Aujourd'hui, Tocqueville est à nouveau devenu un penseur qui compte au point que l'on cherche à enfermer ses réflexions dans un cadre idéologique fermé<sup>7</sup>, comme en atteste, par exemple, l'ouvrage de Raymond Boudon qui insiste excessivement sur la dénonciation tocquevilienne du rôle de l'État<sup>8</sup>, au moment où des travaux démontrent la complexité du libéralisme économique de Tocqueville<sup>9</sup>.

De l'autre côté de l'Atlantique, l'ouvrage n'a quasiment jamais cessé d'être un titre de référence. De surcroît, l'ouvrage est très vite devenu un manuel d'instruction civique étudié à l'école. Par comparaison, en France, il aura fallu attendre 1995 pour qu'il soit inscrit au programme de sciences économiques et sociales en classe de terminale. Au contraire des Français, les Américains ont gardé un intérêt constant pour le chef-d'œuvre de Tocqueville grâce à des lectures différentes : ils se sont

successivement intéressés à la description des institutions politiques, puis à celle de la société américaine, de ses mœurs, de sa culture ; ils ont ensuite essayé de comprendre l'idée de société moderne en se demandant ce qu'est un homme démocratique ; enfin, plus récemment, ils y ont recherché un témoignage sur... la France !

Éric Keslassy

---

[1](#) - P. Bourdieu et J.-C. Passeron, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, 1966, rééd. Minuit, 1994, et *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, 1970, rééd. Minuit, 1993.

[2](#) - H. Mendras, *La Seconde Révolution française*, 1965-1984, Gallimard, 1988 (rééd. 1994).

[3](#) - « Je pense que les peuples démocratiques ont un goût naturel pour la liberté ; livrés à eux-mêmes, ils la cherchent, ils l'aiment, et ils ne voient qu'avec douleur qu'on les écarte. Mais ils ont pour l'égalité une passion ardente, insatiable, éternelle, invincible ; ils veulent l'égalité dans la liberté, et, s'ils ne peuvent l'obtenir, ils la veulent encore dans l'esclavage. » (*De la démocratie en Amérique*).

[4](#) - Voir, par exemple, F. Hayek, *La Route de la servitude*, 1944, rééd. Puf, 2002.

[5](#) - Voir A. Antoine, *L'Impensé de la démocratie. Tocqueville, la citoyenneté et la religion*, Fayard, 2003.

[6](#) - Voir F. Mélonio, *Tocqueville et les Français*, Aubier, 1993.

[7](#) - S. Audier, *Tocqueville retrouvé. Genèse et enjeux du renouveau tocquevillien français*, Vrin/EHESS, 2004.

[8](#) - R. Boudon, *Tocqueville aujourd'hui*, Odile Jacob, 2005.

[9](#) - J.-L. Benoît et É. Keslassy, *Alexis de Tocqueville. Textes économiques. Anthologie critique*, Pocket, 2005.

# KARL MARX

## UNE VIE DE LUTTES ET D'ÉCRITURE

- 1818 : Marx naît à Trèves (en Rhénanie). Son père, juif converti au protestantisme, est un avocat libéral.
- 1835-1841 : études de droit et de philosophie. Il passe sa thèse sur Démocrite. Étudiant, il fait partie des « hégéliens de gauche ».
- 1842 : il devient directeur de la *Gazette rhénane* de Cologne.
- 1843 : Mariage avec Jenny von Westphalen, qui lui donnera trois filles (il eut aussi un garçon qui mourut à l'âge de 10 ans). Il publie *La Question juive et Critique de la philosophie du droit de Hegel*.
- 1844-1845 : il émigre à Paris. Il y fréquente des cercles socialistes, rencontre Proudhon, Bakounine, se lie d'amitié avec Engels. Ils publient ensemble *La Sainte Famille*.
- 1845-1848 : Marx est expulsé de Paris. Il rejoint Bruxelles, et participe à la Ligue des communistes. Il rédige, avec Engels, *L'Idéologie allemande*, puis *Travail salarié et capital* (1847) et le *Manifeste du parti communiste* (1848).
- 1848-1863 : il s'installe à Cologne en 1848 d'où il sera encore expulsé l'année suivante. Il s'installe définitivement à Londres dans des conditions matérielles très difficiles. Il n'a comme sources de revenu que des articles parus dans la presse (collaboration au *New York Tribune*) et les aides d'Engels. Il est souvent malade. Publication en 1852 du *18 Brumaire de Louis Bonaparte*. Il passe une grande partie de son temps à la bibliothèque du British Museum où il étudie l'économie politique. Écrit de nombreux articles et brochures.
- 1864 : il participe à la création de la Première Internationale des travailleurs, dont il rédige les statuts.
- 1867 : publication du Livre I du *Capital*.
- 1869-1882 : luttes internes avec Bakounine au sein de l'Internationale. Rédaction de *La Guerre civile en France* (1871), *Critique du programme de Gotha* (1875). Voyages en Suisse, en France.
- 1883 : Marx meurt le 14 mars.
- 1885 : Engels assure la publication du Livre II du *Capital*.
- 1894 : Engels publie le Livre III du *Capital*.

# MARX ET LA SOCIOLOGIE

**K**arl Marx ne fut pas sociologue. Le mot de sociologie n'apparaît même pas dans son œuvre. Et pourtant, il peut à bon droit être classé parmi les classiques de la discipline<sup>1</sup>. L'importance de ses analyses fut reconnue non seulement par les « marxistes », mais également par des auteurs comme Max Weber ou Raymond Aron qui, loin de partager ses vues, l'ont reconnu comme une référence incontournable et ont même souligné son génie.

Prétendre faire un bilan « objectif » de son apport est cependant une tâche délicate et périlleuse. Périlleuse du fait du lourd héritage politique du marxisme et de l'impossibilité de séparer complètement l'analyse scientifique de l'idéologie politique. Délicate parce que les écrits de Marx sont, comme tous les grands textes « sacrés », toujours équivoques et se prêtent à la multiplicité des interprétations.

Concernant son apport à la sociologie, au moins quatre grands thèmes de son œuvre sont à considérer : sa conception générale de la société, sa théorie des classes, celle de l'État et de l'idéologie.

## Une conception de la société

En 1859, dans son avant-propos de la *Critique de l'économie politique*, Marx résume en un passage célèbre son itinéraire intellectuel qui l'a conduit à abandonner l'étude de la philosophie pour se consacrer à celle de l'économie politique. « Pour résoudre les doutes qui m'assaillaient, écrit-il, j'entrepris un premier travail, une révision critique de la philosophie du droit de Hegel (...). ».

Marx raconte alors comment il fut amené à abandonner l'idéologie de Hegel pour adopter une conception matérialiste de l'histoire. Il dessine alors les grandes lignes de cette nouvelle approche. Le fondement de la société réside dans la vie matérielle. Par le travail, l'homme se produit lui-même et produit la société. C'est donc « dans l'économie politique qu'il convient de chercher l'anatomie de la société civile ». La structure économique de la société est « la fondation réelle sur laquelle s'élève un édifice juridique et politique, et à quoi répondent des formes déterminées de la

conscience sociale ». Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, « c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience ».

Le mode de production d'une société est composé de « forces productives » (les hommes, les machines, les techniques) et de « rapports de production » (esclavage, métayage, artisanat, salariat). Ce mode de production forme le socle sur lequel s'élèvent les superstructures politiques, juridiques, idéologiques d'une société. Au cours de l'histoire, plusieurs modes de production se sont ainsi succédé : antique, asiatique, féodal et bourgeois. Arrivées à un certain degré de développement, les forces productives entrent en conflit avec les rapports de production. C'est alors que « commence une ère de révolution sociale ».

Le changement dans les fondations économiques s'accompagne d'un bouleversement plus ou moins rapide dans l'édifice « des formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques, philosophies, bref les formes idéologiques, dans lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le poussent au bout ».

Les exégètes ont beaucoup discuté ce qu'il faut exactement entendre par « base matérielle de la société » ; sur la façon dont s'articulent les « forces productives » et les « rapports de production ». Sur ce point, les textes de Marx sont souvent imprécis, ambigus et variables. Parfois, il professe un déterminisme sommaire et une mécanique implacable des lois de l'histoire. Tantôt il propose une vision plus ouverte et complexe de l'organisation sociale.

Il faut comprendre en fait que la thèse fondamentale de Marx s'affirme en deux temps. Tout d'abord, il veut s'opposer aux visions idéalistes de l'histoire, principalement celle du courant des « jeunes hégéliens », qu'il a sévèrement critiqués dans *L'Idéologie allemande* (1845). Ces idéalistes prétendent que les idées gouvernent le monde et que pour changer la société, il faut donc imposer de nouvelles idées. Contre ces « idéologues », Marx défend un matérialisme de principe, assez péremptoire dans sa formulation. Sa critique de l'hégélianisme l'a conduit à « renverser » les positions idéalistes et à affirmer une conception matérialiste où la société apparaît comme une sorte de pyramide. Le socle en est formé par la base matérielle, l'économie, sur lequel s'échafaudent la politique, le droit, puis les idées. Le passage d'un mode de production à l'autre procède des contradictions économiques et de la lutte de classe qui en résulte. Dans le *Manifeste du parti communiste*, le matérialisme est implacable, et le déterminisme rigoureux.

Mais dans d'autres écrits, les analyses se révèlent plus nuancées et complexes. Ainsi, lorsqu'il évoque la transition du capitalisme au socialisme, Marx développe une conception « dialectique » de la transformation sociale. Le capitalisme est régulièrement soumis à des contradictions économiques aboutissant à des crises périodiques, ces crises ne surviennent pas en fonction de « lois » qui auraient la rigidité de lois physiques. L'auteur du *Capital* veut dégager des contradictions profondes du système capitaliste qui conduisent aux crises, mais prend soin de

montrer aussi combien ces lois sont « tendanciennes », qu'il existe des contretendances, que les phénomènes conjoncturels viennent parfois contrecarrer ou exacerber les lois de développement.

De plus, les crises ne suffisent pas à elles seules à provoquer l'effondrement du système économique. Il faut pour cela que le prolétariat s'organise et se lance à l'assaut du système. La révolte elle-même ne suffit pas : le prolétariat doit s'organiser en « parti ». Il faut enfin que ce parti soit lui-même conscient des objectifs historiques qu'il s'assigne. C'est pourquoi Marx ne s'est pas contenté de passer sa vie à écrire dans son bureau ou à étudier dans la salle de lecture du British Museum de Londres afin d'analyser la naissance, la vie et la mort prochaine de la société bourgeoise. Il a participé activement à la construction de la Première internationale des travailleurs (fondée en 1864) et a soutenu par une intense activité de propagande les actions révolutionnaires du mouvement ouvrier naissant. Cette activité révolutionnaire lui vaudra d'être expulsé de Rhénanie, puis de France et de Belgique, et d'avoir de nombreux ennuis avec la police de Londres. « Les idées deviennent des forces matérielles quand elles s'emparent des masses », écrit-il dans le *Manifeste du Parti communiste*. Marx avait un sens profond de l'articulation dialectique des forces économiques, sociales, idéologiques, dans la dynamique de l'histoire. Les lois économiques du capitalisme (qui sont des lois « tendanciennes ») provoquent des crises, qui peuvent engendrer la révolte (mais aussi la résignation). La révolution du prolétariat est une possibilité historique et non une conséquence implacable.

Ces analyses soulignent plutôt combien Marx pensait en termes de tendances, de possibilités historiques et non de nécessité irrévocable. Sa vision de l'histoire donne sa place au contingent, à l'autonomie relative des sphères du social, à l'articulation et l'enchevêtrement des causalités.

## **La théorie des classes sociales**

« Il n'est pas d'étudiant, venu à la sociologie à partir d'une inquiétude sur le destin de la société moderne, qui n'éprouve la tentation d'un dialogue avec Marx afin de soumettre à la discussion la théorie des classes<sup>2</sup>. » L'analyse de la société en termes de classes sociales n'a pas été inventée par Marx. Bien des auteurs « bourgeois », comme Adam Smith ou Alexis de Tocqueville, avaient admis avant lui que la société est divisée en classes, définies par des positions économiques, des statuts, des revenus, des positions de pouvoir différents et qui ont des intérêts divergents. Et, après Marx, bien d'autres sociologues, de Max Weber à Vilfredo Pareto, de Joseph Schumpeter à Raymond Aron, utiliseront l'analyse de la société en termes de classes sociales. Pour

comprendre la théorie marxiste, puis discuter de sa pertinence, il importe donc de cerner sa spécificité.

Rappelons d'abord dans quelle société vit Marx. L'essor du capitalisme a bouleversé la société féodale, structurée autour de trois grands ordres : la paysannerie, l'aristocratie et le clergé. Avec le développement du commerce, de l'industrie, des centres urbains, étaient apparues deux nouvelles classes : la bourgeoisie d'abord, qui avait déstabilisé l'ordre ancien et conquis une place dominante, puis le prolétariat, formé des artisans regroupés en fabriques et des paysans expulsés de la terre et devenus la principale force de travail dans les ateliers et grandes firmes industrielles. Les conditions de travail et d'existence du prolétariat au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle ont été rapportées par de nombreuses enquêtes. Friedrich Engels, le compagnon de Marx, avait décrit la condition misérable du prolétariat anglais dans son *Rapport sur la situation de la classe laborieuse en Angleterre* (1844). Au même moment, en France, le docteur Villermé avait mené son enquête sur « l'état physique et moral des ouvriers »<sup>3</sup>. C'est un peu plus tard que l'ingénieur Frédéric Le Play débutera ses monographies sur les *Ouvriers européens*. Tous ces rapports décrivaient à peu près la même chose : les cadences forcenées, des horaires inhumains (de douze à seize heures de travail par jour), l'exploitation des enfants, la paupérisation, l'alcoolisme et la dégradation morale de la classe ouvrière. Le projet de Marx était donc moins d'affirmer l'existence des classes ou de décrire leur situation que de comprendre la dynamique de la lutte de classes. Il définit les classes d'abord par leur situation dans les rapports de production. Les bourgeois sont les détenteurs du capital. Les « petits-bourgeois », catégorie assez floue, désignent les artisans, commerçants, notaires, avocats, et tous les « bureaucrates ». Les prolétaires sont ceux qui « vendent leur force de travail ». À l'époque de Marx, on pouvait légitimement assimiler les notions de prolétaires à celle d'ouvriers : 90 % des salariés étaient des ouvriers<sup>4</sup>.

Mais ce qui importe à Marx, ce n'est pas de faire un descriptif de la stratification sociale. Il veut décrire la dynamique d'une société qui, selon lui, se joue autour d'un conflit central : la lutte des classes, entre bourgeoisie et prolétariat. La bourgeoisie, poussée par la concurrence et la soif de profit, est conduite à exploiter de plus en plus les prolétaires. Condamnée à la paupérisation, au chômage endémique, la classe des prolétaires n'a comme seules issues que la révolte sporadique ou la révolution. Car, pour que la lutte de classes aboutisse à un changement de société, il faut que la révolte se transforme en révolution.

Utilisant un vocabulaire hérité de Hegel, Marx distingue la « classe en soi » de la « classe pour soi ». La classe en soi définit un ensemble d'individus qui ont en commun les mêmes conditions de travail, le même statut, les mêmes problèmes, mais qui ne sont pas forcément organisés autour d'un projet commun. La classe pour soi est une classe qui, ayant pris conscience de ses intérêts communs, s'organise en un mouvement social à travers syndicats et partis, se forgeant ainsi une identité.

Marx a parfaitement conscience de l'existence et du rôle de la diversité des classes dans la société. Dans *Les Luttes de classes en France*, il décrit avec beaucoup de finesse au moins sept classes et fractions de classes différentes : aristocratie financière, bourgeoisie industrielle, petite bourgeoisie, prolétariat, petite paysannerie, grands propriétaires fonciers, etc. Mais, selon lui, la dynamique du capitalisme, la concentration de la production, les crises périodiques tendent à radicaliser l'opposition entre deux d'entre elles : le prolétariat et la bourgeoisie.

On le voit, discuter de la validité de la théorie marxiste des classes ne consiste pas tant à discuter de leur existence (ce que la plupart des penseurs sociaux reconnaissaient à l'époque) que de savoir dans quelle mesure leur lutte est un moteur de la dynamique des sociétés contemporaines.

## La théorie des idéologies

Comme pour la question de l'État, il n'y pas chez Marx une théorie systématique de l'idéologie. En revanche, on trouve des analyses partielles, inachevées, mais souvent très riches et pénétrantes. Elles s'articulent autour de quelques thèmes fondamentaux.

Marx situe l'idéologie comme l'ensemble des idées dominantes véhiculées par une société, un groupe social, dans le cadre des superstructures de la société. Elle est conditionnée par le cadre économique et est une sorte de reflet de celui-ci. Ainsi, la bourgeoisie ascendante a valorisé les idéaux de liberté, des droits de l'homme, de l'égalité des droits dans le cadre de son combat contre l'ordre ancien. Elle tend à transposer en valeurs universelles ce qui n'est que l'expression de ses intérêts de classe.

Il y a aussi chez Marx une théorie de l'idéologie comme aliénation. Le terme est emprunté au philosophe Ludwig Feuerbach, auteur de *L'Essence du christianisme* (1864). Pour Feuerbach, la religion est une projection dans le « ciel des idées », des espoirs et croyances des hommes. Ils se sont pris à croire à l'existence réelle des dieux qu'ils ont inventés. Marx reprend cette idée (la religion est « opium du peuple »). Plus tard, il la transposera à l'analyse de la marchandise.

Ces éléments d'analyse ont été repris et développés par de nombreux auteurs marxistes (Antonio Gramsci, Gyorgy Lukács, Karl Mannheim, Louis Althusser<sup>5</sup>). Des auteurs non marxistes ont souligné la puissance heuristique de certaines analyses. Ainsi, lorsque Raymond Boudon parle d'« effet de position » pour faire comprendre comment la position sociale d'un individu lui donne accès à certains aspects de la réalité, mais le rend aveugle à d'autres, il ne fait que reprendre une thèse de Marx<sup>6</sup>.

# Le rôle ambigu de l'État

Dans certains textes de Marx<sup>7</sup>, l'État se trouve réduit à un rôle simple, direct et brutal : c'est un instrument aux mains de la classe dominante (la bourgeoisie) destiné à dominer la classe des prolétaires. L'État envoie la police et l'armée pour mater les insurrections populaires ; la justice et le droit sont au service des puissants et de la propriété privée. L'analyse est sans nuance. Il faut dire qu'il écrit cela en 1848, à une époque où la répression sévère s'est abattue contre le peuple insurgé. Dans d'autres textes, Marx nuancera son analyse. Pour assurer sa domination, la bourgeoisie confie à l'État la gestion de ses intérêts généraux, mais il bénéficie d'une certaine autonomie. Parfois, il s'élève même « au-dessus des classes » pour rétablir un ordre social menacé.

Ces thèses, assez différentes et parfois contradictoires sur la nature d'un État, parfois instrumentalisé, parfois autonome, vont donner du fil à retordre aux exégètes marxistes. Comment, par exemple, comprendre la mise en place de l'État providence dans les pays occidentaux ? Les auteurs marxistes ont de plus en plus critiqué la vision instrumentale de l'État, pour admettre son « autonomie relative ». En faisant de l'État une machine de domination, une superstructure au service d'un ordre économique, Karl Marx s'est interdit, selon Claude Lefort, de pouvoir penser l'autonomie du politique et particulièrement la nature des régimes démocratiques ou totalitaires.

Jean-François Dortier

---

<sup>1</sup> - Tout comme il trouve d'ailleurs sa place parmi les auteurs de référence en économie ou en philosophie.

<sup>2</sup> - R. Aron, Préface à R. Dahrendorf, *Classes et conflits de classes dans la société industrielle*, Mouton, 1957.

<sup>3</sup> - Le titre exact est *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie* (1840).

<sup>4</sup> - Ce n'est plus bien sûr plus le cas aujourd'hui où les ouvriers représentent en France seulement 25 % de la population active salariée. D'où les débats des marxistes sur la définition des frontières de la « classe ouvrière ».

<sup>5</sup> - G. Lukács, *Histoire et Conscience de classe*, Minuit, 1960 ; K. Mannheim, *Idéologie et Utopie*, Rivière et Cie, 1929 ; L. Althusser, « Idéologies et appareil idéologique d'État », *La Pensée*, n° 151, 1970.

<sup>6</sup> - R. Boudon, *L'Idéologie ou l'origine des idées reçues*, Seuil, 1992 (1<sup>re</sup> édition 1986).

<sup>7</sup> - Comme le *Manifeste du Parti communiste* ou *La Guerre civile en France*.

## Y a-t-il encore des classes sociales ?

Le débat sur la validité de la théorie marxiste des classes a fait l'objet d'une littérature immense depuis plus d'un siècle. Tour à tour ont été évoqués l'essor des classes moyennes, l'embourgeoisement du prolétariat, la mobilité sociale accrue, l'éclatement de la classe ouvrière, puis son déclin, pour montrer l'obsolescence de la théorie marxiste<sup>1</sup>.

Inversement, jusque dans les années 1970, les sociologues d'obédience marxiste cherchaient à décrire la structure des classes en prenant en compte ces transformations<sup>2</sup>. On peut par exemple soutenir qu'il existe une classe populaire, formée des ouvriers et des employés qui constituent 65 % de la population active salariée.

D'autres auteurs ont cherché à élargir le modèle marxiste. Ce fut le cas de Ralf Dahrendorf<sup>3</sup> ou plus récemment d'Eric O. Wright, un des théoriciens du marxisme analytique<sup>4</sup>. Leur thèse consiste à envisager la stratification sociale, non plus à partir d'une opposition radicale entre deux classes, mais comme une configuration complexe où existe une multiplicité de « groupes sociaux ». Ces groupes sont définis non seulement par la position économique, mais aussi par le pouvoir, le prestige... Ils peuvent se constituer en groupes d'intérêts, nouer des alliances ou entrer en conflit. Ces conflits peuvent être un moteur ou un frein au changement social. Ils peuvent provoquer des crises sociales de grande ampleur. Mais il est peu probable qu'ils se cristallisent désormais autour d'un processus révolutionnaire.

Il n'est donc plus de sociologues aujourd'hui pour soutenir la thèse de la paupérisation absolue du prolétariat, ou celle de la lutte de classes comme moteur de l'histoire. On distingue simplement aujourd'hui ceux qui se contentent de décrire la structure sociale en terme de CSP (catégories socioprofessionnelles), styles de vie, ou « groupes sociaux », et d'autres qui soutiennent l'utilité de la grille d'analyse marxiste et affirment la permanence des classes sociales aux intérêts divergents dans la société moderne<sup>5</sup>. D'autres enfin, qui admettent l'idée de classes, tout en considérant leur « brouillage ».

J.-F.D.

---

<sup>1</sup> - J.H. Goldthorpe, *Social Mobility and Class structure in Modern Britain*, Oxford University Press, 1987 ; S. Mallet, *La Nouvelle Classe ouvrière*, Seuil, 1963.

<sup>2</sup> - N. Poulantzas, *Les Classes sociales dans le capitalisme d'aujourd'hui*, Le Seuil, 1974 ; A. Giddens, *The Class Structure of the Advanced Societies*, Hutchinson, 1973.

<sup>3</sup> - *Classes et conflits de classes dans la société industrielle*, Mouton, 1957.

<sup>4</sup> - *Classes*, Verso, 1985.

5 - Voir par exemple J.-N. Chopart et C. Martin (dirs.) *Que reste-t-il des classes sociales ?*, ENSP, 2004, et P. Bouffartigue (dir.), *Le retour des classes sociales. Inégalités, dominations, conflits*, La Dispute, 2004.

# MAX WEBER, SOCIOLOGUE DE LA MODERNITÉ

Considéré comme le père de la sociologie allemande, Max Weber reste notre contemporain tant pour son apport méthodologique que pour son analyse des sociétés modernes.

## Une œuvre abondante mais en friche

Max Weber (1864-1920) est né à Erfurt. Après de brillantes études de droit, d'économie, d'histoire, de philosophie, et de théologie, il enseigne ces disciplines dans différentes universités allemandes. Figure de proue de la science sociale en Allemagne, il voyage, fait des conférences en Europe et aux États-Unis, déployant une activité incessante en faveur de la constitution de la jeune science sociologique.

Malgré sa passion pour la politique, M. Weber ne s'est jamais vraiment engagé dans l'action publique. Sa conception de la science sociale, exprimée dans *Le Savant et le Politique*, suppose une distinction radicale entre jugement de valeur et jugement de fait. La science ne saurait fonder les valeurs qui guident la politique.

Weber est mort en 1920 en laissant derrière lui une œuvre abondante – mais en friche – relative à la méthodologie des sciences sociales, à l'histoire économique, à la sociologie des religions, etc. Son grand traité *Économie et Société* est resté inachevé. Il a été publié en Allemagne deux ans après sa mort et n'a été que tout récemment traduit en français.

## Une science de l'action sociale

Pour M. Weber, la sociologie est d'abord une science de l'action sociale. Il refuse le déterminisme prôné par Marx et Durkheim, lesquels enferment l'homme dans un tissu de contraintes sociales non conscientes. Pour sa part, Weber pense que ces contraintes

et ces déterminismes ne sont que relatifs. Il s'agit non de lois absolues mais de tendances qui laissent toujours place au hasard et à la décision individuelle. Il considère que la société est le produit de l'action d'individus qui agissent en fonction de valeurs, de motifs et de calculs rationnels. Expliquer le social, c'est donc rendre compte de la façon dont les hommes orientent leur action. Cette démarche est celle de la sociologie « compréhensive ». « Nous appelons sociologie, dit M. Weber, une science qui se propose de comprendre par interprétation l'activité sociale. »

## **Sociétés modernes, sociétés rationnelles ?**

Armé de ces outils méthodologiques que sont la démarche compréhensive et la méthode de « l'idéal-type », M. Weber réalise de multiples études comparatives sur les formes du droit, les types religieux, les modes d'organisation économique et politique. Une interrogation majeure domine ces travaux : « Qu'est-ce qui fait la singularité de la société moderne ? »

Selon l'auteur d'*Économie et Société*, c'est « la rationalisation de la vie sociale » qui est le trait le plus significatif des sociétés modernes. Que faut-il entendre ici par « rationalisation » ? Weber distingue trois grands types d'activités humaines :

- l'action traditionnelle se rattache à la coutume. Les activités quotidiennes comme manger avec une fourchette ou saluer ses amis relèvent de l'action traditionnelle ;
- l'action affective est guidée par les passions. Le collectionneur ou le joueur agissent ainsi ;
- l'action rationnelle est instrumentale, tournée vers des valeurs ou un but utilitaire, et implique l'adéquation entre fins et moyens. La stratégie (militaire ou économique) appartient à cette catégorie. Le stratège est rationnel en ce qu'il ajuste au mieux l'efficacité de son action, que celle-ci soit tournée vers un but matériel (la conquête d'un territoire) ou orientée par des valeurs (la gloire).

L'action rationnelle est, selon Weber, caractéristique des sociétés modernes : l'entrepreneur capitaliste, le savant, le consommateur ou le fonctionnaire agissent selon cette logique.

Il précise néanmoins qu'« il arrive très rarement que l'activité, tout particulièrement l'activité sociale, s'oriente uniquement d'après l'une ou l'autre de ces sortes d'activités (...) Elles ne sont que de purs types, construits pour servir les fins de la recherche sociologique. L'activité réelle s'en rapproche plus ou moins, et – plus

souvent encore – elle les combine. C’est leur fécondité qui, à notre avis, impose la nécessité de les construire. »

On pourrait montrer en effet que les trois types d’action se combinent dans une même activité comme celle du consommateur. Il choisit habituellement le produit adapté à ses revenus (action rationnelle). Mais il peut aussi être guidé dans son choix par ses habitudes de consommation (action traditionnelle) ou par des envies irrésistibles (action affective). Dans son célèbre ouvrage sur *l’Éthique protestante et l’esprit du capitalisme*, M. Weber montre que la rationalisation des actes de la vie quotidienne, prônée par les pères fondateurs du protestantisme, a favorisé l’essor du capitalisme.

## Les types de domination

Dans *Économie et Société*, M. Weber traite des différents types de relations sociales et notamment des formes de domination politique. Il distingue trois formes idéaltypiques de domination :

- la domination traditionnelle fonde sa légitimité sur le caractère sacré de la tradition. Le pouvoir patriarcal au sein des groupes domestiques et le pouvoir des seigneurs dans la société féodale appartiennent à cette catégorie ;
- la domination charismatique est celle d’une personnalité exceptionnelle, dotée d’une aura particulière. Le chef charismatique fonde son pouvoir sur sa force de conviction et sa capacité à rassembler et à mobiliser les foules. L’obéissance à un tel chef tient aux facteurs émotionnels qu’il parvient à susciter, à entretenir et à maîtriser ;
- la domination « légale-rationnelle » s’appuie sur le pouvoir du droit formel et impersonnel. Elle est liée à la fonction et non à la personne. Le pouvoir dans les organisations modernes se justifie par la compétence, la rationalité des choix et non par des vertus magiques. La domination rationnelle ou « légale-bureaucratique » passe par la soumission à un code fonctionnel (Code de la route, Code civil, etc.).

## L’organisation bureaucratique

L'administration bureaucratique représente le « type pur » de la domination légale. Le pouvoir, fondé sur la compétence et non sur l'origine sociale, s'inscrit dans le cadre d'une réglementation impersonnelle. L'exécution des tâches est divisée en fonctions spécialisées aux contours méthodiquement définis. La carrière est régie par des critères objectifs de qualification, d'ancienneté, etc., et non par des critères individuels.

M. Weber précise que ce mode d'organisation n'est pas spécifique à l'administration publique mais concerne également les grandes entreprises capitalistes et même certains ordres religieux. La bureaucratie est caractérisée par un mode de gestion (la comptabilité analytique) et un mode d'organisation fondé sur la rationalisation des tâches telle qu'elle commençait à être pratiquée (Taylor, Fayol). Cette rationalisation touche aussi les formes de pensée, à travers l'essor des sciences et des techniques. La laïcisation et la « technicisation » de la pensée mettent fin à l'univers des mythes et des croyances religieuses. C'est le sens de la belle formule de M. Weber de « désenchantement du monde ».

## Weber et la religion

Son ouvrage *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905) figure sans conteste parmi les grands classiques de la sociologie. Il faut savoir que cette étude s'inscrit dans un programme plus vaste qui a conduit M. Weber à rédiger, de 1905 à 1918, de nombreux articles de sociologie des religions. Ces articles, parus dans *Archiv für Socialwissenschaft und Sozialpolitik*, forment, une fois rassemblés, plusieurs épais volumes.

M. Weber a ainsi étudié les principales religions de l'humanité : de l'Inde, de la Chine, du judaïsme antique, du bouddhisme, du christianisme et même de l'islam. Tous les commentateurs ont noté une érudition époustouflante, qui le faisait s'exprimer avec autant d'aisance sur la contemplation mystique des moines janaïstes que sur les vies de salut dans la Grèce antique. Mais ce qui occupe M. Weber dans ses travaux de sociologie religieuse n'est pas tant la compréhension des religions pour elles-mêmes que leur rapport avec l'organisation économique. Il s'agit donc de saisir au sein de chacune des grandes civilisations l'influence de l'éthique religieuse sur le comportement économique. Au final, l'étude des grandes religions de l'humanité n'a d'autre but que de saisir – par comparaison – la particularité de la civilisation occidentale et, plus précisément, le rôle de l'éthique protestante dans la genèse du capitalisme.

Jean-François Dortier

## **Lire Weber**

- *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, 1905
- *Sociologie des religions*, 1910-1920
- *Le Savant et le Politique*, 1919
- *Économie et Société*, 1922

# É. DURKHEIM : LE PÈRE DE LA SOCIOLOGIE MODERNE

« Si différentes que soient les unes des autres les diverses classes de faits sociaux, ce ne sont pourtant que des espèces d'un même genre. Il y a place pour une science synthétique qui s'efforce de rassembler les conclusions générales de toutes les sciences particulières. »

**N**é en 1858 à Épinal dans une vieille famille juive d'origine alsacienne, Émile Durkheim était destiné à devenir rabbin comme l'étaient son père et son grand-père. Aussi est-il envoyé à l'école rabbinique où il apprend l'hébreu. Il se détourne assez vite de ce destin religieux et réussit brillamment des études laïques. En 1879, il entre à l'École normale supérieure qui est alors un milieu intellectuel extrêmement dynamique. Aux côtés de camarades de classe tels Jean Jaurès et Henri Bergson, il reçoit les enseignements d'Émile Boutroux et de Numa Denis Fustel de Coulanges.

Philosophe de tempérament (agrégé en 1882), É. Durkheim s'oriente assez vite vers les questions de morale en voulant leur donner une base scientifique qu'il cherche d'abord dans la psychologie, puis dans la sociologie. Professeur à Bordeaux en 1887, il prépare sa thèse *De la division du travail social*, publiée en 1893. En 1906, il est nommé à la Sorbonne. Il meurt en 1917.

On ne comprendrait pas l'importance de son œuvre sans rappeler le contexte dans lequel il écrivit et l'école de pensée qu'il sut organiser.

**Une date dans l'histoire des sciences humaines**

En 1880, les sciences humaines naissantes sont tout entières dominées par le modèle biologique. L'école de Broca développe une anthropologie physique et ceux qui y font de la sociologie la conçoivent comme une biologie sociale grossièrement évolutionniste. De même, Cesare Lombroso domine la criminologie avec ses théories du criminel né, de la dégénérescence et de l'infériorité biologique des femmes. De même, la psychologie scientifique ne se distingue pas vraiment de la physiologie, elle se veut simplement l'étude des fonctions cérébrales.

Grand lecteur de Montesquieu, de Saint-Simon et de Comte, É. Durkheim reprend l'ambition de fonder une science autonome des sociétés humaines : la sociologie. Pour ce faire, il va, d'une part, se démarquer nettement de la biologie et de la psychologie, d'autre part, occuper le champ intellectuel et universitaire en fondant une véritable école de pensée : le groupe de *L'Année sociologique*, du nom de la revue qu'il crée en 1896, et qui sera pendant vingt ans le fer de lance de la sociologie française. On y trouve des hommes aussi importants que Marcel Mauss (neveu de É. Durkheim) et Lucien Levy-Bruhl qui guideront l'ethnologie française de l'entredeux-guerres, ou encore François Simiand qui, en appliquant la méthode sociologique à l'histoire économique et en polémiquant contre l'histoire politique événementielle, contribuera à ouvrir les voies vers la Nouvelle Histoire de l'École des Annales. Maurice Halbwachs y développe la sociologie de la classe ouvrière.

## La science des sociétés humaines

Pour É. Durkheim, l'ethnographie, l'économie, la géographie, l'histoire ou la démographie ne sont que des aspects particuliers d'une science sociale qu'il faut unifier. C'est une sociologie totale dont il esquisse le plan à trois étages :

- une morphologie sociale : c'est, d'une part, l'étude de la base géographique des populations dans ses rapports avec l'organisation sociale, d'autre part, l'étude de la population, son volume, sa densité et sa disposition sur le sol ;
- une physiologie sociale : il s'agit des diverses manifestations de la vie sociale, d'où une sociologie religieuse, sociologie morale (famille et éducation), sociologie juridique, sociologie économique, sociologie de l'art, etc. C'est tout le champ social qui est investi ;
- une sociologie générale : c'est le but philosophique de la science, la grande synthèse de l'histoire des sociétés humaines.

Mais É. Durkheim était parfaitement conscient que ces généralisations devraient attendre : « Le travail d'analyse constitue la tâche la plus urgente de la sociologie. »

Aussi, après avoir défini les règles de la méthode sociologique (voir encadré page 55), il allait montrer l'exemple avec *Le Suicide* (1897).

Un malentendu traîne dans l'histoire des sciences humaines : É. Durkheim aurait nié toute valeur aux sentiments, représentations et autres faits psychologiques en proclamant que « les phénomènes sociaux doivent être traités comme des choses ». Que n'a-t-on raillé É. Durkheim sur ce point ! Pour en finir avec cette injustice, il faut relire attentivement les textes et connaître le contexte qui opposait notamment É. Durkheim à Gabriel Tarde, ce dernier voulant réduire la sociologie à une « interpsychologie ». Pour comprendre la société, dit É. Durkheim, il ne suffit pas d'étudier les moyens par lesquels les normes se propagent (l'imitation chère à G. Tarde), il faut étudier les sources de ces normes qui constituent la spécificité de chaque société. Il ne faut donc pas regarder du côté des sentiments individuels mais du côté de ce qui s'impose à eux, c'est-à-dire les institutions qui sont des faits observables objectivement. Pour autant, les institutions vivent par les individus et ceux-ci en ont des représentations. Mais, et c'est là l'essentiel, ce sont des représentations collectives et par suite non explicables par la psychologie individuelle. É. Durkheim l'a bien montré dès son étude avec Mauss *De quelques formes primitives de classification. Contribution à l'étude des représentations collectives* (1903), il la prolongera en construisant une véritable sociologie de la connaissance dans *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*. Mais ce qui illustre le mieux le rapport entre psychologie et sociologie, c'est l'étude qu'il fait d'un phénomène apparemment aussi intime, personnel et irrationnel que le suicide.

## **Le suicide, psychologie ou sociologie ?**

Toute l'analyse de É. Durkheim est fondée sur le refus de tout a priori et sur l'usage systématique des statistiques. Disposant là d'un moyen très efficace de vérification des hypothèses, il va d'abord tester la validité des explications les plus courantes du suicide : la maladie mentale, la race et l'hérédité, les facteurs cosmiques et climatiques, l'imitation. Il montre alors que, s'il y a des facteurs individuels qui peuvent faciliter le passage à l'acte, aucune de ces explications n'est prouvée par une régularité statistique. Dès lors, É. Durkheim fait l'hypothèse que c'est l'environnement social de la personne qui détermine son suicide. Il examine les contextes religieux, familial, politique, économique. Il compare les milieux urbains et ruraux, les régions, les pays et les époques.

Que ressort-il de cette analyse ? É. Durkheim constate que l'on se tue toujours plus en ville qu'à la campagne, plus si l'on est célibataire que si on est marié, plus si on est marié sans enfant qu'avec, plus si on est sans religion que si l'on fait partie d'une

communauté religieuse. De même, on se suicide moins lorsque son pays est en guerre ou en crise économique brutale : les liens sociaux se ressoudent dans le malheur. Que conclure de tout cela ?

É. Durkheim parvient au sommet de son analyse en cherchant une loi sociologique, le point commun de toutes ces conclusions partielles apparemment sans liens. Il comprend alors que famille, religion et société politique sont autant de groupes sociaux qui définissent l'identité des individus, et qu'à chaque fois que ces groupes sont trop affaiblis, l'individu y perd ses repères. Il peut enfin poser dans toute sa force cette terrible loi générale : « Le suicide varie en raison inverse du degré d'intégration des groupes sociaux dont fait partie l'individu. »

Ainsi, ce sont bien des sentiments individuels qui déterminent chaque suicide. Mais seule la méthode sociologique considérant le suicide comme « une chose » (c'est-à-dire un fait objectivable) a pu permettre de comprendre leur véritable nature : le vide affectif et la solitude morale dus au défaut d'intégration sociale.

La sociologie peut donc, *in fine*, revenir à une explication psychologique pourvu qu'on ait compris que les causes profondes des actes individuels sont toujours à chercher dans les conditions sociales objectives de l'existence.

## **Le changement social et ses conséquences morales**

L'œuvre de É. Durkheim ne se limite pas à la fondation de la sociologie comme science. Elle s'enracine dans une méditation historique inquiète sur l'avènement de la société industrielle, la disparition des anciens cadres sociaux qui la caractérise, et la crise des valeurs et des croyances collectives qui l'accompagne.

Dans *De la division du travail social*, É. Durkheim analyse le passage d'un type global de société à un autre. L'ancienne société se caractérise par une solidarité mécanique : les individus sont interchangeables, leurs consciences sont tout entières occupées par la morale et les croyances collectives. La nouvelle société se caractérise par une solidarité organique : elle est composée d'individus nettement différenciés par l'effet de la division du travail, et dont les consciences individuelles s'émancipent largement de la morale et des valeurs du groupe.

Mais un risque majeur a surgi : « Des changements profonds se sont produits, et en très peu de temps, dans la structure de nos sociétés. Par suite, la morale qui correspondait à l'ancien type social a régressé, mais sans que l'autre se développât assez vite dans nos consciences. Notre foi est troublée, la tradition a perdu son empire, le jugement individuel s'est émancipé du jugement collectif. Mais la vie nouvelle qui s'est dégagée ne s'est pas organisée de façon à satisfaire le besoin de

justice qui s'est éveillée dans nos cœurs. » La nouvelle société qui pousse toujours plus loin la division du travail semble réduire l'individu au travail qu'il exerce : « L'impératif catégorique de la conscience morale est en train de prendre la forme suivante : mets-toi en état de remplir utilement une fonction déterminée. » Or aucune société ne saurait survivre sans morale, sans croyances communes, sans âme.

## **La religion est chose « éminemment sociale »**

Dans *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, É. Durkheim cherche à saisir l'essence du phénomène religieux. Il découvre alors que « la religion est chose éminemment sociale ». Et il pensait même que « la religion est le plus primitif de tous les phénomènes sociaux. C'est d'elle que sont sorties, par transformations successives, toutes les autres manifestations de l'activité collective : droit, morale, art, formes politiques, etc. » Même la parenté serait « un lien essentiellement religieux ».

Analysant le système totémique des primitifs australiens, É. Durkheim trouve que le totem est à la fois le symbole du clan et le symbole d'une divinité. N'est-ce pas que le dieu et la société ne font qu'un ? On sent ici qu'emporté par ce qu'il veut établir, É. Durkheim accorde au religieux une force créatrice peut-être excessive.

Ce qu'il veut montrer fondamentalement, c'est que le sacré est une production du groupe dès lors que celui-ci se pense lui-même comme un tout indivisible s'enracinant dans un passé, uni dans un présent et un devenir. Il prend l'exemple du culte de l'Être suprême qui apparaît de manière spontanée en 1789 : « Cette attitude de la société à s'ériger en dieu ou à créer des dieux ne fut nulle part plus visible que pendant les premières années de la Révolution française. Une religion tendit d'elle-même à s'établir qui avait son dogme, ses symboles, ses autels et ses fêtes. » Ainsi la forme du dieu importe peu, l'essentiel est ailleurs : « Les représentations religieuses sont des représentations collectives qui expriment des réalités collectives ; les rites sont des manières d'agir qui ne prennent naissance qu'au sein des groupes assemblés et qui sont destinées à susciter, à entretenir ou à refaire certains états mentaux de ces groupes. »

## **L'éducation morale**

Au sein de ce qu'il appelait la science morale, É. Durkheim a toujours fait une large place à la sociologie de l'éducation. Loin de discourir sur les valeurs universelles et la

civilisation à la manière classique des philosophes européens, É. Durkheim adopte d'emblée la position relativiste qui fonde la possibilité d'une science de l'éducation : chaque société a son système d'éducation qui lui est propre et qui participe à la définir dans sa singularité. L'éducation a une fonction sociale fondamentale : donner les idées qui nous guident dans l'existence au monde. Le but premier de l'éducation est de relier l'enfant à sa société. Dès lors, le travail de É. Durkheim est d'une part théorique : définir l'éducation par rapport à la morale ; d'autre part pratique : orienter la pédagogie moderne.

Quant à la définition de la morale, il insiste sur le fait qu'elle n'est pas seulement un ensemble de règles de conduites impératives. Elle est aussi, indissociablement, la conscience du sens de sa conduite, le désir d'accomplir ce qu'on croit être le Bien. Au-delà de l'obligation kantienne, É. Durkheim veut imposer le souci de l'autonomie de l'enfant dans la formation de la conscience morale. Enseigner la morale, ce n'est ni la prêcher ni l'inculquer, c'est l'expliquer.

Quant au contenu de la pédagogie moderne, après en avoir retracé l'histoire et les méthodes, É. Durkheim en définit les principes : l'idée de justice et l'idéal démocratique, l'idée de solidarité et l'idéal d'humanité pacifique, l'idée de vérité et l'idéal scientifique.

## **La réforme sociale : vaincre l'anomie**

Mais pour parvenir à une nouvelle morale il ne suffit pas de parler, il faut d'abord et avant tout accélérer le moment des réformes dont le but sera de fonder de nouvelles solidarités entre les individus.

Aujourd'hui « toute une sphère de la vie collective est soustraite à l'action modératrice de la règle. C'est à cet état d'anomie que doivent être attribués les conflits sans cesse renaissants et les désordres de toutes sortes dont le monde économique nous donne le triste spectacle (...). En vain, pour justifier cet état d'irréglementation, fait-on valoir qu'il favorise l'essor de la liberté individuelle. Rien n'est plus faux que cet antagonisme entre l'autorité de la règle et la liberté de l'individu. Tout au contraire, la liberté est elle-même le produit d'une réglementation. »

Pour remédier à la crise morale, É. Durkheim croyait pour sa part qu'il était nécessaire de former de nouveaux groupements professionnels, de nouvelles corporations liant tous les métiers collaborant dans un secteur de la vie économique : « Si l'anomie est un mal, c'est avant tout parce que la société en souffre, ne pouvant se passer, pour vivre, de cohésion et de régularité. Pour que l'anomie prenne fin, il faut donc qu'il existe ou qu'il se forme un groupe où se puisse constituer le système

de règles qui fait actuellement défaut. Ni la société politique dans son ensemble, ni l'État ne peuvent évidemment s'acquitter de cette fonction ; la vie économique, parce qu'elle est très spéciale et qu'elle se spécialise chaque jour davantage, échappe à leur compétence et à leur action. L'activité d'une profession ne peut être réglementée efficacement que par un groupe assez proche de cette profession même pour en bien connaître le fonctionnement, pour en sentir tous les besoins et pouvoir suivre toutes leurs variations. » On pouvait douter de cette solution, restait le problème : l'absence de réglementation économique a mené à la guerre sociale et à la misère morale, tout comme l'absence de réglementation de la vie internationale a mené à la guerre mondiale.

Tous les espoirs de É. Durkheim furent anéantis dans ce sommet de barbarie que fut la guerre de 14-18. Après l'assassinat de son ami Jaurès (1914) et surtout la mort de son fils unique sur le front de Salonique (1915), É. Durkheim mourrait désespéré en 1917.

À côté de son apport décisif à la sociologie, nous pouvons aussi retenir ces mots : « Le développement de l'homme se fera dans deux sens tout à fait différents suivant que nous nous abandonnerons à ce mouvement ou que nous lui résisterons. » Combattre l'absurde par la morale, cela fait partie de l'héritage É. Durkheimien.

Laurent Mucchielli

## Lire Durkheim

- *De la division du travail social*, 1897 (rééd. Puf).
- *La Science sociale et l'action*, 1904 (rééd. Puf).
- *Les Règles de la méthode sociologique*, 1895 (rééd. Puf).
- *Le Suicide*, 1897 (rééd. Puf).
- *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, 1912 (rééd. Puf).
- *Éducation et Sociologie*, 1922 (rééd. Puf).
- *Leçons de sociologie. Physique des mœurs et du droit*, 1950 (rééd. Puf).
- *Montesquieu et Rousseau précurseurs de la sociologie*, Rivière, 1966.
- *Journal sociologique*, Puf, 1969.
- *Sociologie et Philosophie*, Puf. 1974.
- *Textes*, 3 vol., Éditions de Minuit, 1975.

## Les règles de la méthode sociologique

On peut retenir au moins cinq règles fondamentales dans la méthode de É. Durkheim :

### **1 - Définir objectivement l'objet d'étude**

Il doit s'agir d'un fait social observable en dehors des consciences individuelles. La définition ne doit contenir aucun présupposé induisant plus ou moins les résultats de l'étude. Par exemple, étudiant l'éducation, É. Durkheim se donne cette définition objective :

« L'éducation est l'action exercée par les générations adultes sur celles qui ne sont pas encore mûres pour la vie sociale. Elle a pour objet de susciter et de développer chez l'enfant un certain nombre d'états physiques, intellectuels et moraux que réclament de lui la société politique dans son ensemble et le milieu social auquel il est particulièrement destiné. »

### **2 - Choisir un ou plusieurs critères objectifs**

Ainsi dans son premier livre (*De la division du travail social*), É. Durkheim étudie les différentes formes de solidarité sociale à travers le droit. De même il cherche les causes du suicide en maniant le taux de suicide. La plus grande attention doit être accordée à ces critères sur lesquels repose l'analyse.

### **3 - Distinguer le normal du pathologique**

Il y a des situations accidentelles et provisoires qui faussent la régularité des faits. Il faut pouvoir distinguer les situations normales, les seules sur lesquelles on doit fonder les conclusions théoriques. On peut rapprocher cette idée de la méthode idéaltypique de Max Weber. Le réel est toujours apparemment original dans sa complexité, mais on peut chercher la structure par-delà la singularité.

### **4 - Expliquer le social par le social**

Un fait social ne s'explique pas par les volontés individuelles conscientes, mais par d'autres faits sociaux antécédents. Chaque fait collectif a une signification dans un système d'interactions et dans une histoire. C'est la méthode fonctionnaliste.

### **5 - Utiliser systématiquement la méthode comparative**

C'est la condition de tout ce qu'on vient de dire. Seul le comparativisme dans l'espace et dans le temps peut permettre d'aboutir à une démonstration sociologique.

## L'école durkheimienne

En France, au début du xx<sup>e</sup> siècle, trois prétendants se disputent l'hégémonie intellectuelle sur la sociologie, discipline alors naissante :

**Gabriel Tarde** (1843-1904), le plus connu des trois à l'époque, a acquis une audience internationale et ses livres dont *Les Lois de l'imitation* (1890) et *L'Opinion et la Foule* (1901) sont des succès éditoriaux. Dans le premier ouvrage, il montre que l'imitation, telle une onde, se propage d'individu en individu et constitue le principe-même du fait social. Dans *L'Opinion et la Foule* (1901), sa théorie de l'imitation lui permet d'expliquer la naissance de l'opinion publique. Cependant, Tarde est un personnage solitaire qui n'a pas constitué d'école. Lorsqu'il décède, en 1904, personne n'est là pour défendre et prolonger son œuvre. Aujourd'hui, on s'intéresse plus à son apport à la criminologie et à la psychologie économique qu'à sa théorie de l'imitation.

**René Worms** (1867-1926), aujourd'hui totalement oublié, est, en ce début de siècle, l'étoile montante de la sociologie. Brillant normalien, auteur de *Organisme et Société* (1896), il a démontré des talents d'organisateur peu communs. En 1893, il crée la *Revue internationale de sociologie*, l'année suivante il fonde un Institut international de sociologie, qui tient des congrès annuels. Il crée aussi une collection d'ouvrages, et dépose les statuts d'une Société sociologique de Paris. Mais cette activité tous azimuts, bien qu'elle mette en lien des intellectuels venus de plusieurs horizons et plusieurs disciplines, cache une absence de cohérence intellectuelle. R. Worms est au cœur d'un réseau, mais ne vise pas à son unification intellectuelle. Et c'est sa faiblesse.

Seul **Émile Durkheim** (1858-1917) a su jouer sur les deux plans, intellectuel et institutionnel, ce qui contribuera à donner à son œuvre un statut fondateur.

### • Une entreprise intellectuelle et institutionnelle

Sur le plan intellectuel, il bâtit pour la sociologie un programme de recherche complet et cohérent. Mais il s'attache aussi à enrôler dans son entreprise scientifique et politique une brillante équipe de chercheurs qui vont prolonger, parfois infléchir, son projet : son neveu Marcel Mauss, Henri Hubert, Paul Faconnet, Célestin Bouglé, François Simiand, Maurice Halbwachs, Marcel Granet... Tous ces collaborateurs vont graviter autour de *L'Année sociologique*, l'organe dont se dote « l'école durkheimienne » qui dès 1898, outre la publication de « mémoires » originaux, va servir à discuter des travaux effectués dans d'autres disciplines et de leur intérêt du point de vue d'une sociologie encore balbutiante.

De ce mouvement sortiront des œuvres majeures, sans cesse rééditées. Le meilleur exemple est sans doute l'*Essai sur le don* de M. Mauss (1923-1924) : un gros article décrivant le don comme une obligation sociale à partir d'exemples

cérémoniels polynésiens et américains. L'étude de ce « fait social total », condensant toutes les dimensions de la vie sociale (économie, religion, politique, droit...) incite à penser que le modèle de la transaction marchande si important dans les sociétés occidentales n'est qu'une façon parmi d'autres d'envisager les échanges.

Une analyse proche des critiques que F. Simiand adresse précocement à la science économique, plus occupée à juger qu'à décrire et expliquer ce qui existe. F. Simiand travaillera à proposer une sociologie économique enracinée dans l'histoire, qu'il appliquera à l'analyse des cycles économiques, à la consommation ou encore à la monnaie. Il influencera Maurice Halbwachs, auteur d'une œuvre très riche, mais surtout connu pour ses travaux sur la mémoire collective. M. Halbwachs montre en effet comment la société fournit les cadres dans lesquels opère la mémoire individuelle (mariage, anniversaires...). Il étudie également la manière dont la mémoire religieuse (l'itinéraire de Jésus en Palestine) est sans cesse remaniée en fonction des intérêts du moment.

Si certains aspects de l'œuvre de cette « école française de sociologie » ont incontestablement vieilli, l'aventure vaut toujours d'être revisitée. Par la confiance qu'elle a manifestée dans la raison scientifique, l'ouverture dont elle a fait preuve en pensant ensemble sociétés modernes et traditionnelles, par la démarche pluridisciplinaire et la variété des sujets abordés, elle peut revigorer les sciences sociales lorsqu'elles sont prises de doute sur leur légitimité : il n'est rien qui ne soit à leur portée.

#### • Quelques durkheimiens défricheurs

– Marcel Granet (1884-1940) sera l'un des pionniers des études sur la Chine, où il réside entre 1911 et 1913. Appliquant la méthode É. Durkheimienne, il enquêtera notamment sur la conception du temps et de l'espace dans la pensée chinoise. Ses livres (*La Civilisation chinoise*, 1929, et *La Pensée chinoise*, 1934) sont régulièrement réédités.

– Henri Hubert (1872-1927), sociologue et archéologue, publiera notamment une étude sur la représentation du temps (1905) et tentera d'appliquer la théorie du don de Mauss aux sociétés celtes (*Les Celtes*, 1932).

– Célestin Bouglé (1870-1940) s'intéressera à l'apparition des idées égalitaires (1899), et à ce qu'il considère comme leur envers, les castes (*Essais sur le régime des castes*, 1908).

– Robert Hertz (1881-1915) sera l'un des rares É. Durkheimiens à pratiquer l'enquête de terrain, en allant observer un culte religieux (*Saint-Besse. Étude d'un culte alpestre*, 1913). Folkloriste, il recueille au front (où il meurt) des contes et dictons auprès des poilus dont il partageait l'existence. Il publie également des textes sur la *Représentation collective de la mort* (1907) ou *La Prééminence de la main droite* (1909).



# GEORG SIMMEL, UNE SOCIOLOGIE DES FORMES SOCIALES

**G**eorg Simmel (1858-1918), dont l'œuvre a été redécouverte par les sciences sociales françaises à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, est né à Berlin. Après des études de philosophie (il soutient une thèse sur Kant), il assure à l'université des séminaires fort prisés. Malgré le brio et l'intelligence vive dont il fait preuve, il n'obtient pas de poste définitif. Ses écrits dérogent trop à la norme universitaire. D'un éclectisme peu académique, il porte intérêt en effet à l'histoire de la philosophie, aux faits sociaux les plus massifs (l'argent, la religion, la culture, l'individualisme...) comme aux phénomènes *a priori* plus insignifiants (l'esthétisme du visage, les ruines, l'aventure, la psychologie féminine...). En 1914, G. Simmel parvient enfin à obtenir un poste à l'université de Strasbourg. Il décèdera quatre ans plus tard.

Parmi ses amis, il comptait Max Weber, Susan George et Auguste Rodin. Henri Bergson, dont la philosophie de la vie marqua fortement sa sociologie « formale », fut l'un de ses interlocuteurs privilégiés.

## **Action réciproque et lien social**

G. Simmel est avant tout un penseur marqué par son siècle, celui où se nouent en un même mouvement la révolution de l'individualisme moderne et l'envahissement croissant d'une raison instrumentale. Aussi n'est-il pas étonnant qu'une de ses interrogations centrales soit la différenciation sociale.

Dans un petit texte de 1909 demeuré célèbre – *Brücke und Tür* (Pont et Porte) – il livre une analyse vitaliste du fait social. Pour G. Simmel, la vie sociale est un mouvement par lequel ne cessent de se remodeler les relations entre individus. Ces relations sont, à l'image du pont qui relie et de la porte qui sépare, empreintes de tendances contradictoires à la cohésion et à la dispersion. Plus explicitement, pour analyser ces relations, G. Simmel avance un concept directeur : celui d'action

réci-proque. Par action réci-proque, il entend l'influence que chaque individu exerce sur autrui. Cette action est guidée par un ensemble de motivations diverses (instincts érotiques, intérêts pratiques, foi religieuse, impératifs de survie ou d'agression, plaisir ludique, travail...) et c'est la totalité – sans cesse mouvante – de ces actions qui contribuent à unifier la totalité des individus en une société globale.

En réalité, l'objet d'analyse de G. Simmel n'est ni l'individu ni la société en tant que tels : tout son intérêt se focalise sur l'interaction créatrice entre ces deux pôles extrêmes. La production de la société est, en ce sens, la matrice fondatrice du lien social. Contrairement à Durkheim, G. Simmel privilégie donc non la contrainte, mais le devenir de la société. C'est pourquoi il parlera plus volontiers de socialisation que de société.

Cependant, G. Simmel n'ignore pas non plus l'existence de structures lourdes qui poussent à la reproduction sociale. Il leur assigne simplement un statut comparable à ces événements microsociaux de la vie quotidienne, ces interactions multiples et fugaces (la sociabilité) qui constitue aussi l'essence des relations humaines.

## Une sociologie des formes

En opposition au contenu d'une action (les motivations qui guident l'agir humain), G. Simmel nomme « formes sociales » le produit des actions réci-proques. Cette cristallisation peut se formaliser de façon éphémère ou se doter, à l'inverse, d'une objectivation. On peut ici, avec Julien Freund<sup>1</sup>, distinguer quatre types de formes sociales chez G. Simmel :

- les formes douées de permanence (la famille, l'État, l'Église, les entreprises, les partis politiques...) : ce sont les institutions ;
- les formes qui sont les schémas préétablis selon lesquels les organisations se constituent (hiérarchie, concurrence, conflit, aventure, association, division du travail, échange, exclusion, héritage, imitation...) : ce sont les formes formantes ;
- les formes qui constituent le cadre général dans lequel les socialisations ont lieu (politique, économie, droit, éducation, religion...) : ce sont les conformations ;
- enfin, les formes éphémères qui constituent les rites du quotidien (les mœurs, le repas en commun, la promenade en commun, le tact, la politesse).

Dans l'analyse de G. Simmel, le type même de forme sociale est la mode. Expression de l'individualisme moderne sans pour autant cesser de trahir les

distinctions de classe, elle révèle peut-être mieux que toute autre forme l'essence dynamique du social. La mode permet, en effet, de s'individualiser (besoin de distinction) sans se couper de son groupe d'appartenance (besoin de cohésion), elle est « une forme de vie parmi beaucoup d'autres, qui permet de conjoindre en un même agir unitaire la tendance à l'égalisation sociale et la tendance à la distinction individuelle, à la variation<sup>2</sup> ».

La mode vit enfin de ce paradoxe propre à notre modernité : elle est une forme durable alors que sa raison d'être est le changement constant. Sans révolution permanente des idées et des goûts, la mode ne serait en effet qu'une forme sociale éphémère.

## **La tragédie culturelle de la modernité**

Si les formes sont le produit de l'homme et des interactions qui les relient, elles ont aussi tendance à devenir des objets qui trouvent en eux-mêmes leurs propres lois d'évolution. Ce processus d'abstraction confère une logique de fonctionnement autonome aux formes sociales jusqu'à les rendre étrangères aux sujets qui les ont engendrées. Aussi, note G. Simmel, une fois créés – y compris à l'aide de notre sensibilité individuelle la plus exacerbée – les objets juridiques, artistiques, coutumiers... nous échappent au point que nous ne sommes absolument plus maîtres des effets qu'ils peuvent provoquer. Toutefois, les formes sociales restent des éléments immanents à notre vie quotidienne dans la mesure où elles concourent à la gestion des relations interindividuelles. Ainsi en est-il de l'argent. Instrument nécessaire à l'échange marchand, l'argent facilite le développement économique mais enferme dans le même temps les individus dans des relations sociales appauvries. En effet, avec la multiplication de ce type d'interaction économique, le lien social se réduit de plus en plus à de simples relations sujet/argent/sujet soumises à calcul et stratégies. C'est cette tendance constante à la réification du lien social qui est au cœur de la stratégie culturelle de la modernité.

Mais si stratégie il y a, c'est avant tout parce que les hommes ne peuvent faire l'économie des formes sociales. En effet, que l'on considère l'art, la technique, la science ou la morale, toutes ces formes sont des éléments nécessaires à la production d'une culture donnée. Elles donnent un cadre aux liens sociaux, elles améliorent la richesse individuelle et collective... Bien que progressivement étrangères à nous-mêmes, elles sont l'intime fondement, non seulement de notre vie personnelle (que l'on songe au rôle de la famille), mais aussi de toute la vie en société. D'un côté, donc, les formes sont l'outil nécessaire à la valorisation de la subjectivité et, de

l'autre, cet apprentissage rugueux bride toute réelle spontanéité de notre être individuel. Tel est le paradoxe central de nos sociétés modernes.

En mettant en lumière de la sorte la tendance constante à l'objectivation formelle des relations sociales, G. Simmel a pleinement participé aux analyses qui cherchent à dévoiler la trame du devenir humain qui se tisse depuis les grandes révolutions du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles. Penseur de la modernité, il rejoint Marx pour attribuer à la division du travail la responsabilité de l'isolement et de l'aliénation humaines. Mais il le quitte pour adhérer aux utopies poétiques qui visent à remplacer tout travail manufacturé par un travail artistique individuel.

De même, en opposition à toute forme de fondamentalisme (qui ne prêche que l'attente ou la contemplation), G. Simmel cherche à ouvrir les voies originales à une réelle critique du politique. Avec l'art (l'œuvre d'art échappe à la division du travail) ou l'aventure (et plus spécifiquement l'aventure amoureuse) par exemple, il désignera quelques îlots de liberté qui n'ont rien perdu, aujourd'hui, de leur force émancipatrice.

Michel Lallement

## Lire G. Simmel

- *Sociologie et Épistémologie*, Puf, 1981.
- *Les Problèmes de la philosophie de l'histoire*, Puf, 1984.
- *Philosophie de l'argent*, Puf, 1988, rééd. 2007.
- *La Tragédie de la culture*, Rivages, 1988.
- *Philosophie de la modernité*, Payot, 1989, rééd. 2005.
- *Le Conflit*, Circé, 1992, rééd. 1998.
- *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*, Puf, 2000.

- *Secret et sociétés secrètes*, Circé, 2000.
- *La Philosophie de l'aventure*, L'Arche, 2002.
- *Les Pauvres*, Puf, 2005.
- *Le Problème de la sociologie et autres textes*, Éditions du Sandre, 2006.
- *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, L'Herne, 2007.

---

1 - J. Freund, *Philosophie et Sociologie*, Cabay, 1984.

2 - G. Simmel, « La mode » (1895) dans *La Tragédie de la culture*, Rivages, 1988, rééd. 1993.

**LE XX<sup>e</sup> SIÈCLE**  
**LA SOCIOLOGIE AMÉRICAINE**

## L'école de Chicago : la ville au scalpel

### • Naissance de la sociologie américaine

L'école de Chicago est associée à la naissance de la sociologie américaine et aux premières études sur la ville. Le département de sociologie de Chicago est créé en 1892 par Albion W. Small (1854-1926). Il dirigera le département jusqu'en 1924. A.W. Small est le premier grand organisateur de la sociologie américaine. C'est lui qui crée *The American Journal of Sociology*. Jusqu'aux années 1930, Chicago est le plus grand centre de recherche et d'enseignement en sociologie des États-Unis.

### • Un laboratoire social

À partir des années 1920, l'université de Chicago devient un centre d'impulsion de recherches menées sur la ville et ses quartiers. William I. Thomas, Robert Park et Louis Wirth, notamment, ont mené des enquêtes sur le mode de vie des habitants de Chicago. À cette époque, la ville forme une mosaïque urbaine composée de nombreuses communautés immigrées : Polonais, Irlandais, Italiens, Juifs et Noirs venus du sud des États-Unis. C'est dans ce « laboratoire social » – l'expression est de R. Park – que les sociologues vont initier une série d'enquêtes monographiques qui vont marquer l'histoire de la sociologie : W.I. Thomas, F. Znaniecki, *Le Paysan polonais en Europe et en Amérique*, 1919 ; N. Anderson, *Le Hobo : sociologie du sans-abri*, 1923 ; H.W. Zorbaugh, *The Gold Coast and the Slum*, 1928 ; F. Thrasher, *The Gang* (publié en 1927 au moment de la prohibition et du crime organisé) ; C. Shaw, *The Jack-Roller*, 1930, histoire de vie d'un délinquant ; L. Wirth, *The Ghetto*, 1928, consacré au quartier juif de Chicago ; St. Clair Drake, H.R. Cayton, *Black Metropolis : A Study of Negro Life in a Northern City*, 1945, une monographie du quartier noir de la ville.

Pour les sociologues de Chicago, il était clair que la concentration urbaine et la « désorganisation sociale » ne pouvaient entraîner que la délinquance et la criminalité. Tel est un des thèmes centraux de l'« écologie urbaine ». Par « écologie », on entend que le milieu social est favorable ou non à un type de comportement et à une personnalité urbaine typique. Ainsi, Robert E.L. Faris et Henry W. Dunham, ont mesuré les relations entre zones urbaines et pathologies mentales à Chicago (*Mental Disorders in Urban Areas*, 1939). Ils sont arrivés à la conclusion que les pathologies sont plus fréquentes dans les aires de désorganisation sociale où règnent le paupérisme, le chômage et la criminalité. Ce qui est la preuve, selon eux, de l'impact de l'environnement social sur la personnalité.

On doit aussi à l'école de Chicago des études exemplaires sur l'implantation spatiale des activités dans la ville : le « modèle sectoriel » d'Homer Hoyt (*The*

*Structure and Growth of Residential Neighborhoods in American Cities*, 1939) ou le « modèle polynucléaire » de Chauncy D. Harris et Edward L. Ullmann en 1945 (« The Nature of Cities », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, n° 242), qui vont devenir des prototypes de la géographie urbaine.

- **La seconde école de Chicago**

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la sociologie de Chicago change d'orientation. On parle alors d'une « seconde école de Chicago ». Elle sera marquée par l'« interactionnisme symbolique », promu par Herbert G. Blumer (1900-1987), qui aura une forte influence sur certains de ses élèves comme Howard Becker ou Erving Goffman.

J.-F.D.

# TALCOTT PARSONS ET LA GRANDE THÉORIE

**A**u lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la sociologie américaine semblait résolument engagée dans une voie, celle des grandes enquêtes empiriques : études sur la ville menées à Chicago, monographies des époux Lynd sur Middletown ou de Lloyd Warner à Yankee City, enquêtes de Paul Lazarsfeld sur la communication de masse, etc. Pourtant à Harvard (Cambridge), un jeune professeur du nom de Talcott Parsons (1902-1979) prend le contre-pied de cette démarche et déploie une approche de la sociologie très différente : conceptuelle, synthétique et qui se propose rien de moins que de forger une « théorie générale de la société ». En quelques années, et à contrecourant de la tendance empirique, T. Parsons va devenir le « pape » de la sociologie américaine.

T. Parsons (1902-1979) est né à Colorado Spring (Colorado) dans une famille de réformateurs protestants : son père était pasteur de l'église congrégationniste. Parti en Europe faire des études de biologie et de philosophie, le jeune Talcott y découvre les sciences sociales. À Londres, en 1924, il se passionne pour Bronislaw Malinowski et sa théorie fonctionnaliste ; il découvre aussi l'économiste Alfred Marshall ; il passe deux ans à Heidelberg, où il étudie l'œuvre de Max Weber, lit Émile Durkheim, Vilfredo Pareto...

C'est donc nourri de lectures sociologiques, la tête pleine de concepts et théories, que T. Parsons retourne aux États-Unis. Il y trouve un poste à Harvard. En 1937, il publie *The Structure of Social Action*, une première synthèse théorique qui affiche son ambition intellectuelle. Ses interrogations portent sur des questions fondatrices de la sociologie. À quelle condition une société est-elle possible ? Quels sont les fondements de l'action sociale ? Comment conjuguer action individuelle et ordre social ? T. Parsons voudrait résoudre toutes ces questions en intégrant l'acquis de tous les auteurs européens.

## **Les normes et les valeurs**

Tout d'abord, T. Parsons se démarque de « l'empirisme sociographique ». La science, dit-il, ne peut se résumer à une simple accumulation de données. Elle doit partir de questions, elle doit s'appuyer sur un cadre théorique qui donne sens aux données factuelles.

L'une des questions fondatrices de la sociologie porte sur les fondements de l'ordre social. Ce que T. Parsons nomme « la question hobbesienne » : comment faire en sorte que les hommes qui, à l'état de nature, sont « des loups » entre eux, puissent accepter de vivre ensemble ? À cette question, la philosophie sociale avait apporté deux solutions. Celle de Hobbes est celle du *Léviathan* : il faut un pouvoir fort, celui de l'État, qui s'érige au-dessus de la société et fixe les lois de la vie en commun. L'autre réponse est celle de Locke (ou de Adam Smith) : la société résulte du contrat, de l'échange, de la rencontre entre intérêts communs.

Or, déclare T. Parsons, ni l'une ni l'autre de ces conditions ne sont suffisantes pour assurer l'ordre social. Les comportements sociaux ne sont pas déterminés uniquement par l'intérêt égoïste ou par la soumission aux lois. L'action sociale est déterminée aussi par des valeurs et des normes. C'est la réponse dévoilée par la tradition sociologique.

É. Durkheim, M. Weber, V. Pareto ont montré qu'il existait une autonomie du social au-delà du seul échange d'intérêts (domaine économique), de la morale (domaine de la religion), des lois (domaine du politique). La société existe aussi comme système de valeurs, de cultures, de normes. Les actions individuelles peuvent s'harmoniser entre elles parce que les « agents sociaux » agissent en intégrant les valeurs et les normes de la société. Voilà comment la sociologie permet de résoudre, à sa façon, la question de l'ordre social.

## La société comme système

À partir de cette conception de l'action sociale, et de cette vision « sursocialisée » de l'acteur, T. Parsons va déployer un modèle général qui vise à rendre compte du système social dans son ensemble. Dans *The Social System* (1951), puis dans d'autres ouvrages qui lui succèdent, il défend une vision « systémique » et « fonctionnaliste » de la société.

Pour qu'une société stable puisse exister, il lui faut répondre à plusieurs fonctions : l'adaptation à l'environnement (*adaptation*) qui assure la survie de la société ; la poursuite d'objectifs (*goal*), car un système ne fonctionne que s'il est orienté vers un but ; l'intégration (*integration*) des membres au groupe ; et enfin le maintien des modèles et des normes (*latent pattern*). T. Parsons proposera d'utiliser le sigle AGIL

comme procédé mnémotechnique pour penser les fonctions du système social (A pour *adaptation*, G pour *goal*, I pour *integration* et L pour *latent pattern*).

À chacune de ces fonctions correspond un sous-système : le sous-système économique vise l'adaptation, le sous-système politique est chargé de la définition des fins, le sous-système culturel (religion, école) est chargé de la définition et du maintien des normes et des valeurs, enfin le sous-système social est chargé, lui, de l'intégration sociale.

Chaque sous-système doit assurer à son tour les quatre fonctions AGIL pour exister. Ainsi, dans *Economy and Society* (1956), T. Parsons montre que le sous-système économique ne doit pas se contenter d'assumer la fonction de production ; il doit aussi socialiser les travailleurs, définir ses propres finalités, maintenir ses normes.

À partir de ce modèle, T. Parsons cherche à expliquer les différentes institutions sociales de la société américaine : la famille, la police, la justice, l'enseignement, la religion, leurs fonctions et logiques internes, etc. Ces systèmes sont ouverts et évolutifs. Ils laissent les individus libres de choisir (l'époux, le métier) dès lors qu'existent des mécanismes de régulation économiques ou sociaux : l'intégration des normes par les individus est un de ceux-là.

D'une certaine façon, la construction théorique de T. Parsons vise à résoudre un problème : comment comprendre l'existence d'un ordre social organisé dans un pays libre, où les hommes choisissent librement leurs activités.

## Une sociologie de l'American way of life

L'œuvre de T. Parsons se comprend dans un contexte social et intellectuel particulier. Alors que la sociologie d'avant-guerre avait été marquée par la crise et les problèmes de « désorganisation sociale », la marginalité, la criminalité (école de Chicago), l'Amérique entre après-guerre dans une période de croissance et de forte intégration sociale. T. Parsons présente une vision « intégrée » de la société américaine. Les individus, à la recherche d'un emploi stable, rêvent de s'installer, de construire leur maison, de réussir une carrière. À la même époque, à Harvard, Holland et Murray font de l'*achievement* (accomplissement de soi) le motif ultime des motivations humaines. De ce point de vue, la théorie de T. Parsons apparaît comme une sociologie de l'*American way of life*.

Sur le plan théorique, son modèle emprunte à la « théorie des systèmes » et à la cybernétique, qui forment alors l'un des paradigmes dominants des sciences humaines aux États-Unis. Muni de ce modèle, T. Parsons tentera dans une seconde partie de son œuvre de forger une vision évolutionniste de la société<sup>1</sup>. Pour lui, la société américaine correspond au degré le plus élevé dans l'échelle de l'évolution, du fait de

sa complexité, de sa grande différenciation interne et de son ouverture permettant la liberté des individus. Cet évolutionnisme laissait tout de même place à la diversité des trajectoires et à l'interdépendance des facteurs (économiques, politiques, culturels).

Jean-François Dortier

---

<sup>1</sup> - *Societies : Evolutionary and Comparative Perspectives*, 1966, trad. fr. : *Sociétés, essais sur leur évolution comparée*, Dunod, 1973 ; et *The Evolution of Society*, 1977.

# ENTRE THÉORIE ET EMPIRISME, LA SOCIOLOGIE DE R. K. MERTON

**R**obert K. Merton (1910-2003) est entré dans la carrière de sociologue au moment où deux personnalités dominaient la sociologie américaine : Paul Lazarsfeld, représentant de la sociologie empirique, et Talcott Parsons, tenant d'une sociologie théorique. R.K. Merton s'attachera à intégrer et dépasser ces deux versants. Dans son livre désormais classique *Éléments de théorie et de méthode sociologique*<sup>1</sup>, il oppose avec humour ces deux courants. Il y a, dit-il, d'un côté les empiristes soucieux de la validité des données et de la précision des faits ; puis il y a les théoriciens « hardis » à formuler de grandes généralisations. L'un dit : « Nous savons que c'est vrai, mais nous ignorons si ça a un sens. » L'autre dit : « Nous savons que cela a un sens, mais nous ignorons si c'est vrai. » R.K. Merton s'emploie alors à montrer l'influence réciproque de la théorie et de la recherche empirique.

## Les théories de moyenne portée

Si les théories sont utiles, encore faut-il définir leurs apports et limites. Merton se démarque des théories trop ambitieuses sur la nature humaine ou la société. « Je crois que notre tâche majeure aujourd'hui consiste à développer des théories applicables à une gamme limitée de données – par exemple celle de la dynamique des classes sociales, des pressions sociales en conflits, de l'autorité, du pouvoir et de l'exercice de l'influence interpersonnelle – plutôt que de chercher immédiatement un cadre conceptuel “intégré” qui permette de dériver toutes ces théories. » R.K. Merton n'est pas opposé par principe aux théories générales, mais il défend avant tout l'intérêt des « théories de moyenne portée » (*middle range*).

Les *Éléments de théorie et de méthode sociologique* consistent en un recueil d'articles très stimulants, qui aborde bien d'autres thèmes : les liens entre recherche et théorie, l'anomie, l'influence sociale, la stratification, la sociologie de la connaissance, etc. R.K. Merton définit les apports et limites du fonctionnalisme en sociologie. L'analyse fonctionnelle a été importée en ethnologie par des auteurs

comme Bronislaw Malinowski ou Alfred Radcliffe-Brown à partir de la biologie. Tout comme les organes du corps ont une « fonction biologique », l'analyse fonctionnelle consiste à rapporter chaque institution à un rôle social déterminé. Ainsi on dira que la famille a une fonction de reproduction et de socialisation, que l'État assume la fonction du maintien de l'ordre, etc.

R.K. Merton met en garde vis-à-vis de l'usage trop vague de cette notion. Il souligne qu'une institution sociale peut avoir des fonctions latentes (non conscientes) distinctes de ses motifs explicites. Par exemple, les cérémonies de la pluie chez les Indiens hopi ont pour motif conscient de faire venir la pluie. L'ethnologue admettra qu'il existe une autre fonction – sous-jacente – à cette cérémonie magique : maintenir la cohésion du groupe, par exemple.

Pour autant, il s'empresse d'ajouter qu'il faut être très prudent dans l'usage de la notion de « fonction ». Ainsi, la prison possède dans notre société plusieurs fonctions : punir les criminels, protéger la société. Mais elle peut aussi devenir en elle-même un îlot de criminalité où la culture criminelle se reproduit. R.K. Merton insiste sur ce point à l'aide de mille exemples : une pratique sociale peut être fonctionnelle d'un point de vue et dysfonctionnelle de l'autre. Il faut distinguer les « motivations conscientes » d'une pratique de ses « conséquences objectives ».

R.K. Merton est ici l'un des premiers à envisager un constat fondamental de la théorie de l'action : la distinction entre les motifs et les effets d'une action. Une forme très particulière de lien entre une action et ses effets est celle des prophéties auto-réalisatrices, auxquelles Merton consacra un chapitre des *Éléments*.

## Les prophéties auto-réalisatrices

Reprenant une idée énoncée en 1928 par le sociologue William I. Thomas, selon laquelle la représentation que les individus ont d'une situation contribue à créer cette situation, Robert K. Merton décrit le mécanisme de prophétie auto-réalisatrice (*self-fulfilling prophecy*) : « La prophétie auto-réalisatrice est une définition d'abord fautive d'une situation, mais cette définition erronée suscite un nouveau comportement, qui la rend vraie. » Il en donne de nombreux exemples. Celui du krach boursier : si les détenteurs d'actions imaginent à tort que le marché va connaître une forte baisse et décident de vendre leurs titres, ils précipitent ainsi le marché à la baisse. Leur diagnostic provoque le krach. Autre exemple, la névrose d'échec : si un étudiant est convaincu qu'il ne peut pas réussir à un examen, le stress, la démobilisation pourront le conduire à l'échec effectif.

R.K. Merton souligne aussi des phénomènes inverses : lorsque la prédiction d'un événement empêche celui-ci de se réaliser. Ainsi, quand les automobilistes craignent

des embouteillages, ils peuvent décider d'emprunter massivement les transports en commun, ou différer leur départ. Ils rendent ainsi le trafic plus fluide...

## La construction de typologies

Un autre axe des *Éléments* concerne la construction de typologies. R.K. Merton part d'un exemple concret : les modes d'intégration sociale. En croisant les données empiriques issues d'enquêtes et les conceptualisations logiques, on peut construire cinq types d'adaptations individuelles à la société : le conformisme (l'individu se soumet aux attentes du groupe) ; l'innovation (l'individu accepte les valeurs du groupe mais n'a pas fait siennes les normes sociales et procédures habituelles) ; le ritualisme (l'individu reste figé dans un mode de comportement donné) ; l'évasion (l'individu vit en marge de la société) ; la rébellion (l'individu conteste et combat les normes sociales). Ces modes d'adaptation forment autant de styles de vie caractéristiques de certains groupes sociaux.

## Merton et la sociologie des sciences

Les réflexions de R.K. Merton débouchent sur une sociologie de la connaissance, l'un des thèmes sur lequel il apportera une contribution majeure. En 1936, le jeune Merton avait passé un doctorat de philosophie consacré à la révolution scientifique en Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Étudiant l'histoire d'un groupe de savants membres de la Royal Society of London, il avait constaté que ces savants étaient tous des protestants puritains. Dans la même optique que Weber montrant les liens entre le protestantisme et le capitalisme naissant, R.K. Merton soutenait dans sa thèse que l'essor des sciences anglaises pouvait être rapporté, au moins en partie, aux valeurs véhiculées par le puritanisme protestant.

En 1942, reprenant son sujet de prédilection, R.K. Merton précisera quelles « valeurs » sont propices à l'esprit scientifique. Quatre principes lui paraissent essentiels :

1. l'universalisme, qui admet que les connaissances scientifiques sont indépendantes des individus, de leurs opinions, de leur culture, de leur nationalité ou religion ;

2. le communalisme, qui défend l'idée du partage du savoir au sein d'une communauté ;
3. le désintéressement, qui suppose que le savant travaille pour la connaissance pure, qu'il est intègre et honnête vis-à-vis des résultats qu'il avance ;
4. le scepticisme, enfin, qui adopte une attitude de critique et de doute favorable au progrès de la connaissance.

Le respect de ces valeurs garantit, selon R.K. Merton, le déploiement d'une connaissance objective, rationnelle et rigoureuse. L'esprit scientifique ne peut s'expliquer par le seul mouvement naturel de la pensée. Il n'a pu émerger que dans un contexte social et culturel favorable. Cette « éthique de la science » n'est pas restée limitée au protestantisme. Elle est devenue la norme de toutes les « communautés scientifiques » qui forment un sous-système social, indépendant du reste de la société. De fait, note R.K. Merton, dans les pays où les règles de l'autonomie de la science ne sont pas respectées, où la science est soumise à la religion (théocratie), à la politique (régimes totalitaires), la science ne peut se développer vraiment. R.K. Merton a ainsi lancé un champ nouveau de la sociologie : la sociologie des sciences.

Jean-François Dortier

---

<sup>1</sup> - Titre original : *Social Theory and Social Structure*, 1<sup>re</sup> édition 1949, 2<sup>e</sup> édition, 1965, considérablement augmentée. Trad. fr. : *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Armand Colin, 1998.

<sup>2</sup> - *Sciences, Technology & Society in Seventeenth Century England*, Fertig, 1938.

# L'ESSOR DE LA SOCIOLOGIE INTERACTIONNISTE

À la fin des années 1950, la sociologie américaine est dominée par deux démarches. D'une part la théorie structuro-fonctionnaliste de Talcott Parsons ; d'autre part la sociologie quantativiste et statistique incarnée par Paul Lazarsfeld. C'est en partie en réaction à cette double hégémonie, que l'école de Chicago<sup>1</sup> va renaître de ses cendres. Sous le nom d'« interactionnisme symbolique », expression formulée dès 1937 par Herbert Blumer, ce qu'il est convenu d'appeler la seconde école de Chicago développe une façon radicalement nouvelle de penser et d'analyser la société.

## Comprendre la dynamique des échanges

L'interactionnisme symbolique, qui connaît son véritable essor à la fin des années 1950, avec les travaux de Howard Becker et d'Anselm Strauss, va donner lieu à de multiples prolongements.

Contre le fonctionnalisme, les interactionnistes postulent que le fait social n'est pas un donné, mais un processus, qui se construit dans le cadre de situations concrètes. Cette idée avait été développée dès le début du siècle par le psychosociologue George-Herbert Mead (1863-1931). C'est dans la dynamique des échanges entre les personnes (les interactions), et à travers le sens que donnent les individus à leur action (d'où le qualificatif de symbolique), que l'on peut saisir l'essence du jeu social. Ainsi, affirme H. Becker, le fait de fumer de la marijuana n'est pas le résultat d'un déterminisme sociologique ou statistique ; il est l'aboutissement d'un processus interactif complexe (un apprentissage, l'application des normes, l'accusation par autrui, etc.), que l'on peut reconstituer par l'observation empirique<sup>2</sup>.

Car pour pouvoir saisir fidèlement cette réalité, et c'est une autre caractéristique de cette approche, les interactionnistes prônent la démarche ethnographique. C'est donc par l'observation directe qu'ils restituent leurs analyses, rompant avec l'approche dominante de l'époque fondée sur une méthodologie quantitative et formelle

(statistiques, questionnaires...). Ainsi Erving Goffman, une des principales figures de cette mouvance, n'hésite pas à se joindre pendant plus d'un an aux malades de l'hôpital psychiatrique Ste Elizabeth de Washington, pour écrire *Asiles* (1961), un de ses ouvrages les plus célèbres.

## **Erving Goffman et la dramaturgie du quotidien**

Né en 1922 au Canada, E. Goffman est l'auteur d'une œuvre originale, qui eut une influence considérable. Pour lui, les interactions en face à face font la trame du social. Or le processus d'interaction entre deux personnes est fragile. C'est pourquoi il est régulé par des « rituels d'interaction » (règles de politesse, prise de parole...) qui permettent aux individus de « faire bonne figure ». En effet, soutient E. Goffman, la vie sociale est une sorte de théâtre, où tout le monde joue des rôles, et doit faire semblant de prendre au sérieux le rôle des autres, sous peine de risquer de leur faire perdre la face. Quand l'individu sort de la scène (son bureau ou une soirée mondaine) pour rentrer dans « les coulisses » (chez lui ou des amis), il peut alors relâcher le contrôle sur sa conduite (dire des grossièretés ou exprimer ce qu'il pense de ses collègues).

## **Harold Garfinkel et l'ethnométhodologie**

La démarche des interactionnistes est radicalisée par Harold Garfinkel qui, avec ses *Studies in Ethnomethodology* (1967), jettera les bases d'un nouveau courant : l'ethnométhodologie. H. Garfinkel est influencé par la pensée d'Alfred Schutz (1899-1959), pour qui le sociologue doit comprendre le sens que les individus donnent à leur action et, pour ce faire, doit accéder à l'expérience immédiate et familière des individus.

H. Garfinkel, en étudiant à l'école de droit de Chicago la manière dont délibèrent les jurés, avait été étonné par leur faculté à réfléchir, à évaluer, à argumenter, et ce sans la moindre formation juridique. Il cherche à comprendre comment les jurés procèdent, quelles méthodes ils mettent en œuvre. Il va dès lors s'intéresser aux raisonnements pratiques que mobilisent les gens dans le quotidien de leur vie sociale (les ethnométhodes). Le cas Agnès, jeune transsexuel interrogé par H. Garfinkel, est souvent évoqué pour illustrer la démarche ethnométhodologique. Agnès a décidé de changer de sexe : elle est devenue une femme. Or, elle a du mal se comporter comme

une « femme normale ». Ces difficultés révèlent, selon H. Garfinkel, les routines par lesquelles la féminité est produite et reconnue comme telle dans la vie sociale.

## Vers une grammaire des interactions

La posture des ethnométhodologues comportait le risque d'aboutir à une analyse purement situationnelle et descriptive du jeu social. C'est afin de contourner cet écueil que certains sociologues vont chercher à dégager des principes organisateurs des échanges quotidiens. Dans l'un de ses derniers ouvrages, *Les Cadres de l'expérience* (1974), E. Goffman met au jour les principes normatifs qui régissent les interactions, et dont les acteurs essaient de tirer profit. On retrouve cette quête d'une syntaxe des échanges chez une autre figure importante, Aaron Cicourel : celui-ci (*Sociologie cognitive*, 1972) recense un certain nombre de structures profondes de l'interaction, qu'il dénomme « procédés interprétatifs ». Dans une perspective voisine, l'analyse conversationnelle de Harvey Sacks et d'Emmanuel Schegloff, étudiée, à partir du milieu des années 1960, les opérateurs de base des conversations langagières.

L'approche interactionniste a eu un retentissement considérable. Désormais, l'essentiel des travaux d'E. Goffman est traduit en français ; l'ethnométhodologie et l'approche cognitive du social<sup>3</sup> font l'objet de multiples recherches et débats.

Philippe Cabin

---

<sup>1</sup> - Voir encadré page 65.

<sup>2</sup> - Voir l'entretien avec H. Becker page 85.

<sup>3</sup> - Voir A. Borzeix et al., *Sociologie et Connaissance. Nouvelles approches cognitives*, CNRS Éditions, 1998.

# ERVING GOFFMAN

## LE MONDE COMME UN THÉÂTRE

Erving Goffman (1922-1982) est né au Canada anglophone dans une famille juive d'origine russe. Il suit des études de sociologie à Chicago et approfondit notamment l'œuvre de Mead, de Freud, de Weber, de Radcliffe-Brown, de Durkheim et de Simmel (dont il retiendra l'approche microsociologique). Il soutient sa thèse en 1953 : « Mode de communication au sein d'une communauté îlienne », fruit d'une observation participante d'un an aux îles Shetland sur les formes de sociabilité entre les habitants. Puis il enseigne un peu (sans enthousiasme, dit-on) à Berkeley et à Philadelphie. En fait, il est surtout attiré par la recherche et, jusqu'à sa mort en 1982, sa pensée ne cessera de se développer.

### **L'analyse des interactions sociales**

La communication est le thème constant des travaux de Goffman. Celui-ci analyse les interactions sociales, les rites de politesse, les conversations, tout ce qui fait la trame des relations quotidiennes. L'interaction y est vue comme un système par lequel se fonde la culture. Ce système possède des normes, des mécanismes de régulation. C'est le cas, par exemple, de l'« obligation d'engagement », règle sociale qui stipule que toute personne entrant en conversation avec une autre doit manifester un engagement suffisant dans cette activité : « en tant que foyer d'attention principal, la conversation a un caractère unique, car elle crée pour celui qui y prend part un monde et une réalité où d'autres participent également ».

Les « rituels d'interaction » sont autant d'occasions d'affirmer l'ordre moral et social. Dans une rencontre, chaque acteur cherche à donner une image valorisée de lui-même, la « face » ou « valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier ». L'un des enjeux essentiels de l'interaction est de « faire bonne figure » (« ne pas perdre la face »). Pour cela, il convient que tout le

monde coopère dans une sorte d'« accord de surface » et selon un mode de conduite tacite (les « règles cérémonielles »).

*La Présentation de soi* (1956) est le premier ouvrage d'E. Goffman. Celui-ci y assimile le monde à la scène d'un théâtre où les individus sont des « acteurs » qui tiennent des « rôles » et les relations sociales des « représentations » soumises à des règles précises. L'une des questions essentielles qui se posent à l'acteur (dans la vie comme au théâtre) est de créer chez autrui une « impression de réalité » pour faire croire à l'image qu'il veut donner de lui-même. Pour cela, il doit adapter sa présentation (sa « façade personnelle ») à son rôle et « dramatiser » celui-ci, c'est-à-dire incorporer à son activité des signes qui donneront de l'éclat et du relief à certains de ses comportements (comme l'arbitre qui décide toujours très vite pour paraître infaillible).

Filant la métaphore théâtrale, E. Goffman divise les lieux sociaux en plusieurs régions. Les « régions antérieures » (la « scène ») sont celles où se déroulent les représentations : les acteurs y sont confrontés au « public » et doivent y tenir leurs rôles sociaux (comme le professeur dans sa classe ou le boute-en-train dans une sortie). Les « régions postérieures » (ou « coulisses ») sont fermées au public et l'acteur peut donc y relâcher son contrôle ou préparer sa future prestation (le professeur avoue son ignorance en révisant son cours, le boute-en-train laisse percer sa tristesse...).

De la même façon qu'il classe les « régions », E. Goffman dresse un inventaire des « rôles » que l'on peut tenir : les rôles francs (comme ceux d'« acteur » ou de « public ») mais aussi d'autres plus subtils (qu'il appelle « contradictoires ») comme celui du « comparse » qui appartient à l'équipe des acteurs mais fait semblant de faire partie du public (la femme qui s'esclaffe quand son mari raconte dans une soirée une histoire drôle qu'elle a déjà entendue vingt fois) ou la « non-personne » qui est présente pendant l'interaction mais considérée comme absente et vers laquelle la représentation n'est pas dirigée (le chauffeur de taxi dont la présence n'empêche pas la femme de se remaquiller ou un couple de se disputer).

## **L'observation participante**

L'« observation participante », technique par laquelle le chercheur s'immerge dans une culture afin d'en comprendre le vécu et les règles internes, a été à l'origine d'*Asiles*, l'un des ouvrages les plus célèbres d'E. Goffman. Celui-ci a vécu un an à l'hôpital Ste Elizabeth de Washington, s'est mêlé aux malades et y a mené la vie d'un « reclus ». Il traite de l'hôpital psychiatrique comme d'un établissement social spécialisé dans le « gardiennage » des hommes, sans aborder particulièrement la

spécificité de la maladie mentale. Il décrit méticuleusement la vie quotidienne des « reclus » (soignés et soignants), mais en cherchant à comprendre la cohérence des comportements à partir des contraintes organisationnelles. Il adopte pour cela le point de vue des internés, montrant ainsi que les comportements peuvent être soumis à plusieurs lectures : une lecture « extérieure », médicale et « psychologisante », qui interprète l'attitude des patients comme des symptômes d'inadaptation à la société et à la vie normale ; une lecture « intérieure », montrant que ces mêmes attitudes résultent d'une adaptation tout à fait rationnelle au contexte hospitalier et à ses contraintes. En fait, E. Goffman adopte vis-à-vis des malades mentaux le regard que l'ethnologue porte sur une tribu lointaine, en se distanciant des jugements conventionnels et en tentant d'intérioriser ses valeurs et sa logique. Ce regard « ethnologique » traverse toute l'œuvre de E. Goffman.

Dans *Stigmaté* (1963), il aborde les handicaps psychiques ou physiques et analyse les interactions « faussées » entre « normaux » et « stigmatisés ». Dans *Les Cadres de l'expérience* (1974), il effectue une sorte d'analyse « syntaxique » des structures de la communication. Il isole « quelques cadres fondamentaux qui, dans notre société, nous permettent de comprendre les événements ».

Dans son dernier ouvrage, *Façons de parler* (1981), E. Goffman apporte une vision « interactionniste » à l'analyse des conversations (opposée à l'approche purement linguistique). Il souligne l'importance du contexte social de la communication non verbale. Par exemple, « Tu viens ! » est radicalement différent de « Tu viens ? ». Dans l'analyse des conversations comme dans l'étude de toute forme d'interaction, E. Goffman a toujours cherché à appréhender les phénomènes dans leur totalité. C'est là que résident son originalité et son intérêt. C'est aussi ce qui l'a marginalisé, face aux sociologues ou aux linguistes campés sur leur discipline.

En France, il a fallu attendre la traduction d'*Asiles* en 1968 pour qu'il atteigne une certaine notoriété. Ceux qui le lurent alors reçurent une sorte de choc tant la force et l'originalité de l'ouvrage s'imposaient. L'intérêt pour l'œuvre d'E. Goffman n'a fait que croître depuis.

Dominique Picard

**Lire E. Goffman**

- *Asiles, études sur la condition sociale des malades mentaux*, Minuit, 1968, rééd. 2003.
- *La Mise en scène de la vie quotidienne*, 2 t., Minuit, 1973, rééd. 1996 (tome I) et 2000 (tome II).
- *Les Rites d'interaction*, Minuit, 1974, rééd. 1993.
- *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, Minuit, 1976, rééd. 1996.
- *Façons de parler*, Minuit, 1987, rééd. 1992.
- *Les Moments et leurs hommes*, Seuil/Minuit, 1988 (textes recueillis et présentés par Y. Winkin).
- *Les Cadres de l'expérience*, Minuit, 1991, rééd. 2007.
- *L'Arrangement des sexes*, La Dispute, 2002.

## À propos de... **L'ARRANGEMENT DES SEXES**

Erving Goffman n'est certes pas connu pour ses études sur le genre (c'est-à-dire la construction sociale de la différence des sexes). Pourtant, ce sociologue de l'école de Chicago, considéré comme l'un des pères fondateurs de la microsociologie et de la sociologie interactionniste, s'était livré à plusieurs analyses sur le sujet. Il avait même présenté une étude sur les rituels de la féminité et les « parades de genres », à travers un corpus d'images publicitaires. Le petit texte présenté ici date de 1977 et était jusqu'à présent inédit en français<sup>1</sup>.

On y trouve une analyse des « stéréotypes de sexes » qui, pour E. Goffman, sont résolument d'ordre culturel : « Les croyances relatives à la masculinité ou à la féminité sont en étroite interaction avec le comportement de genre », affirme-t-il d'emblée. Toutes sortes d'arrangements en découlent, dont il se plaît à égrainer des exemples, non sans un humour souvent teinté d'ironie. Les pratiques de cour et de galanterie, la protection de l'homme (fort) envers la femme (fragile) effarouchée par les araignées ou les vers, les petites « œillades » pour se signaler que l'on se plaît sont pour lui autant de rituels qui témoignent d'un « arrangement » entre les sexes, absolument pas justifié par les différences biologiques mais en revanche, mis en place dès l'enfance, ne serait-ce que par les relations entre frères et sœurs.

Dans ce commerce entre les sexes, E. Goffman n'omet pas de signaler l'inégalité des statuts. Le sexe serait-il alors le prétexte d'une discrimination, au même titre que l'ethnicité ou la stratification sociale, se demande-t-il ? Oui et non, car les femmes sont présentes dans toutes les catégories de la société. « Il ne s'agit pas simplement du fait que votre supérieur homme ait une secrétaire femme, mais [...] de ce que son

marginal de fils qui grimpe la hiérarchie de la presse alternative ou de la politique contestataire se trouvera, lui aussi, une assistante féminine. »

Finalement, la préoccupation de chacun à se situer en tant qu'homme ou femme, dans la famille et dans la société, détourne de la perception des différences sociales : « Le genre est l'opium du peuple », affirme-t-il encore. Un Goffman féministe aux accents marxistes, voilà un détail qu'ont omis bien des manuels de sociologie !

Martine Fournier

---

<sup>1</sup> - *L'Arrangement des sexes*, texte présenté par C. Zaidman, La Dispute, 2002.

# HOWARD BECKER : DE L'ÉCOLE DE CHICAGO À L'INTERACTIONNISME SYMBOLIQUE

Né en 1928, Howard Becker poursuit ses études de sociologie entre 1946 et 1951, à l'université de Chicago, tout en menant une carrière de pianiste de jazz. En sociologie, ses professeurs sont parmi les principaux représentants de l'école dite de Chicago : Ernest Burgess, Everett Hughes, Herbert Blumer... Ses premières recherches relèvent de la sociologie du travail et des professions. Elles portent sur le comportement des musiciens de jazz, le travail et la carrière des institutrices de Chicago...

C'est à partir des années 1950 qu'il aborde le champ de la sociologie de la délinquance en renouvelant l'approche à travers l'étude des fumeurs de marijuana (alors nombreux parmi les musiciens de jazz). Avec *Outsiders*, paru en 1963, il s'impose comme l'un des principaux représentants de l'interactionnisme symbolique. Dans les années 1970, il s'oriente de nouveau vers la sociologie des professions à travers l'étude des « mondes de l'art » avec un intérêt croissant pour la photographie, aussi bien comme art que comme support de l'observation sociologique.

## Lire H. Becker

- *Le travail sociologique. Méthode et substance*, Academic Press Fribourg, 2006
- *Écrire les sciences sociales*, Economica, 2004
- *Paroles et musique*, L'Harmattan, 2003 (livre accompagné du CD d'un concert donné par Howard Becker)
- *Les Ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, La Découverte, 2002
- *Propos sur l'art*, L'Harmattan, 1999
- *Les Mondes de l'art* (1982), Flammarion, 1988, rééd. 2006 (coll. « Champs »).
- *Outsiders*, Métailié (1963), 1985.

# LES INTERACTIONS, TRAME DE LA VIE SOCIALE

Entretien avec Howard Becker

*De l'étude des comportements déviants à l'analyse des mondes de l'art, le sociologue américain Howard Becker adopte la même démarche : mettre en évidence les interactions entre toutes les personnes impliquées dans une activité.*

***En France, votre nom est associé à *Outsiders*, un livre dans lequel vous renouvez l'approche sociologique de la déviance en adoptant les principes de l'interactionnisme symbolique. Comment en êtes-vous venu à l'étude de la déviance ?***

J'ai commencé à écrire des chapitres d'*Outsiders* une dizaine d'années avant sa publication en 1963. Je venais juste de terminer ma recherche sur les institutrices d'une école de Chicago, sous la direction de Everett Hughes.

L'approche comme les notions utilisées pour étudier les musiciens de jazz ou les fumeurs de marijuana sont directement empruntées à l'étude des professions et des situations de travail. On y retrouve notamment l'idée, chère à E. Hughes, selon laquelle une situation donnée est le résultat d'interactions entre différents agents. Pour comprendre cette situation, il faut donc prendre en compte l'ensemble des parties qui y sont impliquées, de près ou de loin.

Ainsi, pour étudier les comportements jugés déviants, il ne faut pas seulement partir des statistiques et données officielles. Il faut aussi prendre en compte ceux qui imposent les normes ou formulent les accusations en montrant comment tel individu ou tel groupe d'individus en vient à transgresser cette norme ou à être étiqueté comme déviant. Qui accuse qui et de quoi ? Telle est la question qu'il faut se poser.

Dans la perspective que j'adopte, la déviance n'est pas une caractéristique propre à certaines catégories de personnes. Le caractère déviant ou non d'un acte dépend de la manière dont les autres réagissent. Ainsi, les policiers n'arrêtent pas toutes les personnes qui commettent des crimes. Ils ne verbalisent pas tous les automobilistes qui conduisent trop vite, mais seulement quelques personnes. La déviance traduit un écart à des normes fixées par des groupes sociaux, mais pour être considéré comme déviant, il faut encore faire l'objet d'une accusation.

***À la sociologie des professions, vous empruntez également la notion de carrière pour analyser l'itinéraire de déviants. En quoi est-ce une carrière ?***

Dans la notion de carrière, on trouve l'idée d'une évolution par étape, dont l'issue n'est jamais certaine. Dans cette perspective, le statut d'une personne n'est jamais entièrement déterminé ; il résulte d'une succession de bifurcations. Les voies qui sont en apparence les plus évidentes ne sont pas forcément celles qui sont effectivement empruntées. Un diplômé de médecine doit en principe devenir médecin. Mais en principe seulement. Il y a des diplômés de médecine qui ne le deviennent pas. De même, on ne devient pas déviant selon un processus irréversible ou inévitable.

Herbert Blumer avait l'habitude de dire que s'engager dans une activité illégale n'allait pas de soi. N'importe qui ne peut être un cambrioleur, par exemple, car c'est une activité très complexe ! Vous devez savoir ce que vous devez dérober, identifier celles et ceux qui ont quelque chose qui vaut la peine d'être volé. Vais-je subtiliser cet appareil photo ? Non, parce que vraiment, ça n'en vaut pas la peine. Et d'ailleurs si je le volais, à qui pourrais-je le vendre ? Bref, c'est une activité très compliquée. Ce n'est pas une simple question de prédisposition. Cambrioler est un métier qui s'apprend !

***Par nature, les activités déviantes ne se donnent pas facilement à voir. De quelle utilité peut être l'observation participante ?***

Pour étudier les fumeurs de marijuana, je n'y ai eu recours que partiellement. J'ai surtout interviewé des personnes en les interrogeant non pas tant sur leur activité présente que sur le cheminement qui les avait conduites à cette pratique.

Cela dit, les personnes qui se livrent à des pratiques illégales ne se prêtent pas moins que d'autres à l'observation participante des sociologues. Pour une bonne et simple raison d'ailleurs : ces personnes savent que la police n'a pas besoin de sociologues pour leur causer du tracass ! Elles ne manifestent donc pas de défiance particulière à leur égard. C'est le cas en particulier des fumeurs de marijuana. Ils ont été plutôt heureux de pouvoir se confier à un sociologue. Car, d'ordinaire, ils sont décrits en des termes qui ne correspondent pas à la réalité, comme des êtres pervers. En apprenant que j'étais sociologue, certains s'exclamaient : « Au moins vous, vous direz la vérité ! »

***Pour être accepté parmi eux, avez-vous dû fumer vous-même ?***

À l'époque, ce n'était pas possible. Ce n'était pas sage...

***De le dire ouvertement ?***

Oui. Mais... De toute façon, ce n'est pas nécessaire de s'engager totalement dans l'activité qu'on souhaite étudier. Sinon, vous ne pourriez pas étudier grand-chose. Vous ne pourriez rien prétendre savoir au sujet des activités féminines. En fait, l'observation participante requiert seulement d'être là et d'être capable de voir et d'entendre ce qui est en train de se produire. Pouvoir observer : c'est ce qui importe le plus. Comme le disait l'anthropologue Lloyd W. Warner, l'un de mes professeurs, il y

a observation participante quand, disons, un groupe d'indigènes australiens est sur le point de se livrer à une cérémonie religieuse et que vous vous trouvez là, parmi eux, à pouvoir les regarder arriver, à voir ce qu'ils font jusqu'au dernier instant. C'est aussi simple.

Mais il y a d'autres choses encore dans l'observation participante. E. Hughes disait toujours que les sociologues ne découvrent pas à proprement parler ce qui serait caché. Ce qu'un sociologue finit par apprendre, quelqu'un d'autre le sait déjà. La spécificité du savoir du sociologue réside en fait dans sa capacité à mettre en rapport des savoirs disparates. Ainsi, si j'étudie, disons, une école médicale, je rencontrerai des étudiants qui m'apprendront telles choses, des enseignants qui m'apprendront d'autres choses qui seront encore différentes de ce que m'apprendront de leur côté les infirmières, etc. Ainsi, je finis par en savoir plus que n'importe qui d'autre. Enfin, l'observation participante ne consiste pas à savoir ce que les gens ressentent et ce qu'ils aimeraient faire. Comme l'a joliment résumé Norbert Elias, chacun d'entre nous porte en lui le désir de faire telle ou telle chose qui ne peut être accomplie sans l'aide d'autres personnes qui ont, elles aussi, des désirs à réaliser. Les individus prennent donc part à des actions collectives qui impliquent en permanence des compromis.

***Une telle analyse de la déviance est-elle transposable à des actions individuelles, comme le suicide par exemple ?***

L'étude du suicide pose des problèmes spécifiques. On ne peut, faut-il le rappeler, disposer du témoignage du principal intéressé quand la tentative a été réussie. Un doute subsiste toujours quant aux motivations profondes qui ont conduit quelqu'un à mettre fin à ses jours. Par-delà ces premières considérations, le suicide est aussi une définition officielle : c'est un décès qui est défini comme tel par des autorités légales. Seulement, il n'est pas toujours facile de décider si un décès résulte ou non d'un suicide. En témoigne le cas du Québec qui connut des époques sans suicides. Les Québécois n'étaient pourtant pas plus heureux que d'autres. En fait, le Québec était une région massivement catholique. Si quelqu'un se suicidait, il ne pouvait être enterré religieusement. Aussi, les médecins légistes évitaient de dire que c'était un suicide. Ce type de pratique amène à douter des thèses avancées par Durkheim à partir de données statistiques. Les modalités de leur recueil diffèrent d'un pays à l'autre. C'est pourquoi j'ai toujours pensé que *Le Suicide*, le livre qu'il a consacré à la question en 1897, était d'abord un ouvrage de propagande pour la sociologie alors naissante.

Aux États-Unis mêmes, il y a des différences d'un lieu à l'autre. Dans certaines régions, la personne habilitée à qualifier le décès de suicide est un officiel élu au niveau du comté, qui n'est pas toujours bien informé. Ailleurs, c'est un médecin légiste plus ou moins professionnel. À New York, c'est un expert, dans la banlieue de

New York, ce peut être n'importe qui. Du côté de Princeton (New Jersey), la fonction a été occupée durant plusieurs années par un sociologue.

***N'y a-t-il pas des actes absolument déviants ? Un meurtre ou un viol, par exemple ?***

Certes, un meurtre ou un viol est quelque chose d'horrible. Mais il convient de faire une distinction entre les faits et l'acte d'accusation, en admettant que les accusations ne sont pas toujours exactes. Quand vous étudiez le système légal en vigueur dans différents pays, vous vous apercevez combien il est compliqué de formuler une accusation de viol. En la matière, les possibilités peuvent évoluer. Par exemple, depuis une vingtaine d'années, il n'a jamais été aussi facile d'accuser quelqu'un de viol. Autrefois, une femme qui venait déclarer un viol se voyait dissuadée par les policiers, voire injuriée. On ne la croyait pas.

Cela ne relativise pas le jugement moral. Seulement, le jugement moral est indépendant de l'analyse sociologique. Ceux qui me demandent si un meurtre n'est pas objectivement déviant voudraient pouvoir dire que le caractère immoral d'un tel acte est établi scientifiquement. Malheureusement, les résultats scientifiques ne sont pas en mesure de dire en eux-mêmes si un acte est bon ou mauvais.

***Outsiders a été écrit dans les années 1960. Comment est-il abordé dans l'Amérique d'aujourd'hui ?***

Je ne travaille plus sur les problèmes de déviance depuis des années. Je sais seulement que des professeurs continuent à recommander la lecture de mon livre à leurs étudiants. Les problèmes scientifiques ont aussi leur carrière. Il arrive que les jeunes chercheurs se mettent à appréhender un thème de recherche sous un tout autre angle que les chercheurs de votre génération. Sans qu'on sache pourquoi, ils se mettent à spéculer sur des détails sans importance, bref à... « couper les cheveux en quatre ».

***Dans Les Mondes de l'art, l'analyse à laquelle vous vous livrez diffère de Outsiders quant à la méthode : vous vous référez à votre propre expérience de la musique ou de la photographie. Les citations l'emportent sur les témoignages et le travail de terrain...***

C'est un livre d'un autre genre. Non que les études aient été conçues dans un esprit différent de celles que j'ai faites sur les musiciens de jazz. J'ai procédé à la même étude systématique du monde des photographes par exemple, mais en y étant, il est vrai, particulièrement impliqué. Initialement, je vivais dans ce monde pour apprendre la photographie et non pour étudier les photographes. C'est dans ce monde que ma femme et moi nous sommes rencontrés. En ce qui concerne le monde du théâtre, j'ai également interviewé des acteurs et des directeurs de théâtre de San Francisco. J'ai travaillé avec d'autres personnes qui ont étudié le monde du théâtre dans d'autres grandes villes.

### ***Qu'entendez-vous par monde de l'art ?***

D'ordinaire, la notion de monde de l'art sert à désigner les personnalités en vue dans tel ou tel milieu artistique. En ce qui me concerne, je désigne par là l'ensemble des professionnels qui concourent à la production d'une œuvre artistique ou à la faire reconnaître comme telle : l'artiste, mais aussi les artisans qui fabriquent son matériel, ses fournisseurs, les critiques, etc., sans oublier le spectateur ou le simple amateur. En ce sens, parler de monde de l'art revient à relativiser l'idée selon laquelle une œuvre artistique serait la production d'un individu isolé. La production d'une œuvre artistique – qu'il s'agisse d'une photographie ou d'un tableau – prend du temps car elle passe par plusieurs étapes qui requièrent à chaque fois la mobilisation de différents professionnels. Il y a d'abord la phase de conception puis d'exécution, sans oublier la fabrication des instruments de travail. Une fois l'œuvre réalisée, il faut ensuite que les critiques et les esthètes la reconnaissent comme une œuvre artistique. Les frontières d'un monde de l'art sont d'autant plus floues qu'il n'est pas toujours facile de discerner ce qui relève de la production artisanale ou commerciale.

Cette approche peut être finalement étendue à toute activité, qu'elle soit artistique ou non – consommation de marijuana, prostitution... À chaque activité correspond en effet un monde composé des personnes dont le travail contribue à faire en sorte que cette activité ait pu se dérouler de cette façon et pas d'une autre.

### ***Une telle approche est-elle également applicable à l'analyse du monde des sociologues ?***

Parfaitement ! Comme pour l'auteur d'un roman, la question se pose à moi : quelles personnes me sont indispensables pour mener à bien mon travail de sociologue ? Un exemple suffira à se faire une idée : au début de sa carrière, mon vieil ami Erving Goffman écrivait des textes qui faisaient plusieurs dizaines de pages. C'était trop pour paraître dans une revue et pas assez pour faire un livre. Les directeurs des revues lui disaient : « Je veux bien faire paraître ton article dans ma revue mais ça m'obligerait à supprimer d'autres articles. » À l'inverse, les éditeurs disaient : « 60 pages ?, c'est pas un livre ! » Pourquoi ? Parce qu'en raison des coûts fixes liés à l'impression, l'éditeur aurait été obligé de vendre le livre à un prix aussi élevé que pour un livre de plusieurs centaines de pages. On suggérait donc à Erving d'en écrire au moins le double. Tout cela pour vous montrer que la parution d'un article suppose certes un auteur, mais aussi un minimum de coopération avec son éditeur.

### ***Votre nom est habituellement cité parmi les héritiers de l'école de Chicago. Dans quelle mesure cette école a-t-elle orienté vos recherches ?***

J'ai beaucoup appris auprès de E. Hughes ou de Herbert Blumer. À ce titre, je participe d'une certaine façon à ce qu'il est convenu d'appeler l'école de Chicago. Mais je dois aussi beaucoup à Lloyd W. Warner, un anthropologue qui a enseigné à Chicago après des études à Harvard. Toutes ces personnes ont probablement exercé

une influence décisive sur ma manière d’appréhender les choses, mais, vous savez, au fil des années, j’ai eu l’occasion de travailler avec beaucoup d’autres personnes !

***Votre livre Telling about society (2007) vient de paraître en français<sup>1</sup>. Vous vous y intéressez aux différentes manières dont on peut représenter la société. Quel est votre objectif ?***

Dans ce livre, je m’attache à montrer aux sociologues qu’il y a d’autres moyens que l’article de revue classique pour rendre compte de la société : les films, les photos, les romans, les tableaux, le théâtre, les modèles mathématiques, etc. *Telling about Society*, cela veut dire : En racontant la société. Le participe présent – *telling* – est important : il suggère l’idée de processus. J’y analyse en effet non pas tant les documents finaux (photographie, modèle mathématique...) en eux-mêmes que le travail qui a été nécessaire à leur réalisation (les étapes de la réalisation, les personnes impliquées à chaque étape, etc.). Trop de chercheurs en sciences sociales ont tendance à considérer les documents indépendamment des instances qui ont présidé à leur production. La démarche est la même que celle utilisée dans *Les Mondes de l’art*. Il ne s’agit pas d’un commentaire de texte mais d’une analyse sociologique : une analyse d’individus impliqués dans la production des sciences sociales. En définitive, c’est la même approche que celle que Bruno Latour développe au sujet des « objets scientifiques ».

Propos recueillis par Sylvain Allemand

À propos de... **OUTSIDERS : ÉTUDES DE  
SOCIOLOGIE DE LA DÉVIANCE**

*À partir d'une monographie exemplaire sur les musiciens de jazz, Howard S. Becker montre que la déviance n'est pas seulement le fait de celui qui en porte les stigmates, mais aussi de l'instance qui en édicte les normes. C'est une nouvelle manière de décrire les faits sociaux comme des processus où tous les acteurs ont leur part.*

*Outsiders* est l'un des ouvrages les plus aboutis de ce que l'on a appelé la « seconde école de Chicago » (1940-1965). Il s'inscrit dans une tradition intellectuelle inaugurée par George Herbert Mead, reformulée en 1937 par Herbert Blumer et rebaptisée « interactionnisme symbolique ». Plus qu'une théorie, c'est une façon d'approcher les phénomènes sociaux comme résultant des comportements circonstanciés des acteurs. *Outsiders* ne se démarque de ce courant ni par son thème (la marginalité, la délinquance), ni par sa méthode, qui est celle de l'enquête directe. H. Becker met en évidence l'intérêt d'une approche interactionniste et administre la preuve que la description fine d'un secteur limité de la société – des musiciens de jazz – peut avoir une portée théorique de grande ampleur.

## **Une nouvelle définition de la déviance**

« Déviance » est un terme utilisé, dans les sciences sociales américaines, pour nommer les comportements s'écartant de la norme. Ses limites sont floues. Cependant, de manière classique, un déviant est une personne qui transgresse une norme juridique ou morale, et la sociologie de la déviance s'alimente ordinairement des statistiques de la police, des prisons et des bureaux d'aide sociale. Pour Becker, cette approche est inappropriée. La déviance résulte toujours d'une interaction : un comportement socialement marqué procède en partie de la nature du comportement de l'acteur, et en partie de « ce que les autres en font ». On ne peut incriminer uniquement une particularité psychologique des délinquants.

H. Becker prend l'exemple des fumeurs de marijuana, auprès desquels il a enquêté. Il montre comment l'usage du cannabis ne devient agréable qu'au terme d'un apprentissage. Par conséquent, on ne doit pas dire, comme le soutenaient les psychiatres à l'époque, que le fait d'essayer ce produit répond à une disposition particulière. Tout le monde est susceptible de s'y intéresser. Par ailleurs, les fumeurs n'ont d'autre alternative que de se cacher, même de leurs proches, et sont amenés à ne plus fréquenter que des gens ayant les mêmes habitudes qu'eux. Ils se fabriquent une culture déviante, qui exclut l'alcool par exemple, et les conforte dans leur pratique. Typiquement, la culture déviante n'apparaît ici que parce qu'une norme d'interdiction

a été posée. C'est la preuve que l'analyse de la déviance doit s'intéresser aux conditions dans lesquelles les normes sont instituées.

## La dimension temporelle

L'approche interactive développée par H. Becker a une autre conséquence : elle invite à considérer la déviance comme un « processus » en constante élaboration, dans lequel les individus peuvent s'engager (ou ne pas s'engager). Plus ils s'y engagent, plus ils sont impliqués, et plus il leur est difficile de renoncer. H. Becker, qui a étudié la sociologie du travail, propose d'appeler cela une « carrière ». Chaque type de déviance constitue une « carrière » spécifique, mais le schéma d'engagement est similaire : un acte primaire (qui peut rester secret, et même être non intentionnel), l'acquisition d'une « identité » déviante et, finalement, l'adhésion à un groupe déviant.

Becker note le rôle essentiel de la société dans la définition des carrières de déviants. L'exemple canonique est celui du toxicomane qui, pour se procurer le produit interdit (et donc cher) en vient à commettre d'autres délits. Mais l'interaction peut-être moins évidente que cela. Les musiciens de jazz, que H. Becker a longuement fréquenté à Chicago à partir de 1948, lui permettent de développer un exemple où la délinquance n'a que peu de part.

Les musiciens que décrit H. Becker sont seulement des « marginaux », qui se vivent comme tels. Ils se considèrent comme des artistes et rêvent de jouer du jazz créatif. Mais les « caves » (le public, dans l'argot des musiciens) ne leur demandent qu'une chose : les faire danser sur des airs « commerciaux ». La carrière des musiciens est donc dominée par cette tension, et le dilemme qui en résulte : réussir en devenant plus commercial, ou conserver son intégrité et rester pauvre. Être marginal n'est pas très supportable dans la durée, et les proches du musicien font souvent pression sur lui pour qu'il « réussisse ». L'un des points essentiels est que, pour ceux qui décident de réussir, la façon de jouer devient secondaire par rapport à la capacité de nouer des relations de travail qui procurent de bonnes places. Cela représente un changement de personnalité comparable à celui qu'opère un délinquant qui « se range ».

Nicolas Journet

# P. L. BERGER ET T. LUCKMANN : LES INITIATEURS DU CONSTRUCTIVISME

Peter Ludwig Berger et Thomas Luckmann ont un profil biographique commun. Nés avant la Seconde Guerre mondiale (respectivement en 1929 et en 1927) en Europe centrale (le premier est né à Vienne, l'autre à Jesenice, en Slovénie), ils ont émigré aux États-Unis pour poursuivre leurs études et tout ou partie de leur carrière universitaire. *La Construction sociale de la réalité* est leur seule publication commune, mais elle marque l'ensemble de leurs travaux individuels postérieurs.

**P.L. Berger** est à la fois sociologue et théologien, se définissant lui-même comme appartenant à la tradition libérale protestante. Il a réalisé de nombreux travaux en sociologie de la religion, notamment dans son lien avec la modernité (*The Sacred Canopy*, 1967 ; *A Rumor of Angels*, 1970). Il dirige depuis 1985 l'Institute for the Study of Economic Culture (devenu en 2000 l'Institute on Culture, Religion and World Affairs) de l'université de Boston, qui se concentre sur l'analyse des liens entre changement socio-économique (mondialisation notamment) et culture.

Il a publié en français : *La Religion dans la conscience moderne*, Centurion, 1971, *Les Mystificateurs du progrès* (Puf, 1978) et une très sympathique *Invitation à la sociologie* (La Découverte, 2006). Il a aussi dirigé : *Le Réenchantement du monde*, Bayard, 2001.

**T. Luckmann**, lui, est resté très proche d'Alfred Schütz, dont il reprend la chaire à la New School for Social Research de New York en 1959. Il s'occupera de la publication posthume de textes manuscrits de ce dernier (*Structures of the Life-World*, t. I et II, 1973 et 1984).

Son œuvre porte essentiellement sur la religion (*The Invisible Religion*, 1967) et sur l'approfondissement de la sociologie phénoménologique (*Phenomenology and Sociology*, 1978 ; *Life-World and Social Realities*, 1983).

Il est aujourd'hui professeur émérite à l'université de Constance, en Allemagne. Ses œuvres n'ont pas été traduites en français.

# LA CONSTRUCTION SOCIALE DE LA RÉALITÉ

**L**a *Construction sociale de la réalité*<sup>1</sup> est un ouvrage qui a un statut particulier dans la discipline sociologique. En effet, c'est un livre théorique qui, écrit par deux spécialistes de la religion – Peter L. Berger et Thomas Luckmann – décrivant leur démarche en termes de sociologie de la connaissance<sup>2</sup>, propose en fait une théorie générale de la société. D'autre part, bien qu'il soit publié dès 1966 aux États-Unis, il a fallu attendre vingt ans pour disposer du texte en français. Sa découverte a donc été assez tardive mais fulgurante. Énormément cité, le livre figure parmi ceux qui ont fortement contribué à l'émergence d'une problématique « constructiviste » en sociologie, qui cherche à dépasser certaines oppositions classiques en sciences sociales (individu/collectif, idéal/matériel, objectif/subjectif...) et appréhende la réalité sociale comme « des constructions historiques et quotidiennes des acteurs individuels et collectifs ».

## La connaissance et le monde ordinaire

Peter L. Berger et Thomas Luckmann posent deux thèses fondamentales : « La réalité est construite socialement et la sociologie de la connaissance se doit d'analyser les processus à l'intérieur desquels celle-ci apparaît. » Les deux auteurs, évitant de longs débats philosophiques, définissent la « réalité » comme « une qualité appartenant à des phénomènes que nous reconnaissons comme ayant une existence indépendante de notre propre volonté », et la « connaissance » comme « la certitude que les phénomènes sont réels et qu'ils possèdent des caractéristiques spécifiques ».

Les auteurs abordent donc deux objets profondément imbriqués : la construction sociale de la réalité et, à l'intérieur de ce processus, le rôle joué par la connaissance. La réalité, le monde social que nous connaissons et percevons comme évident, est le produit objectivé de l'activité humaine au cours de l'histoire. Or, nous percevons ce monde comme extérieur, au même titre que le monde naturel. Comment l'activité humaine peut-elle produire un monde de choses ? Quel rôle joue la connaissance dans notre perception de ce monde comme « naturel » et « évident » ? Telles sont les questions auxquelles les deux sociologues tentent de répondre dans cet ouvrage. Ils

partent pour cela d'une description de la vie quotidienne, en se basant sur les travaux du sociologue Alfred Schütz.

### **Alfred Schütz, le précurseur**

Alfred Schütz (1899-1959) fut longtemps avocat d'affaires, avant de se consacrer pleinement à l'activité scientifique. Américain d'origine autrichienne, il fuit la guerre et rejoint les États-Unis en 1939, où il est nommé professeur à la New School for Social Research de New York. C'est là que Peter L. Berger et Thomas Luckmann le rencontreront.

Le travail d'A. Schütz allie la sociologie de Max Weber à la phénoménologie. Avec Weber, il s'intéresse au sens que l'individu donne à sa conduite sociale. La phénoménologie lui permet d'aborder cette question en étudiant la manière dont la réalité se présente intuitivement à la conscience. La différence majeure était que, pour A. Schütz, la réalité est d'emblée sociale, intersubjective. Cette sociologie phénoménologique, reprise par P.L. Berger et T. Luckmann, s'attache à une « description des modes d'organisation de ses expériences par l'homme de la vie quotidienne, des représentations, et notamment de l'organisation de ses expériences interactives sous formes de types ».

Cette analyse se double chez A. Schütz d'une posture épistémologique. Selon lui, la connaissance du sociologue est en continuité avec le savoir ordinaire de l'homme de la rue, car basée sur les mêmes procédures (bien que dirigée par d'autres fins). La connaissance scientifique se présenterait ainsi comme une simple construction des constructions des acteurs ordinaires observés, autrement dit une « construction du second degré ».

De cette description, il ressort plusieurs éléments importants :

- La vie quotidienne est la « réalité souveraine » : la réalité de la vie quotidienne, que j'expérimente à partir de ma situation déterminée (le « ici » de mon corps et le « maintenant » de mon présent) s'impose à moi. Je peux difficilement la mettre en doute : douter de la réalité du monde qui m'entoure quotidiennement (l'ordinateur sur lequel je travaille, le lit sur lequel je dors...) me demande un effort très important, parfois impossible, en tout cas très vite réduit à néant.

- Je partage ce monde avec d'autres : ce monde quotidien a un sens pour moi, je le comprends.
- Autre caractéristique : je le perçois d'emblée comme intersubjectif, partagé par d'autres que moi-même, à la différence, par exemple, du rêve. Avec eux, je partage les significations dans ce monde (nous sommes tous d'accord qu'une fleur est une fleur) et la certitude de la réalité de ce monde. Dès lors, ce monde quotidien est perçu comme naturel, allant de soi, comme un monde de routine.
- La « typification » est l'outil de connaissance du monde : lorsque j'interagis, j'appréhende autrui à partir de typifications, schémas préétablis qui me permettent de prévoir un certain type de comportement et « en fonction desquels les autres sont appréhendés et “traités” dans des rencontres en face-à-face. Ainsi, j'appréhende l'autre en tant qu'“homme”, qu'“européen”, qu'“acheteur”, que “type jovial”, etc. » La vie quotidienne est perçue selon un continuum de typifications dont l'anonymat va grandissant, entre les personnes que je fréquente quotidiennement (mon épouse, mes collègues, mes voisins...) et celles les plus éloignées de mon existence (« les énarques », « les Australiens », « les générations futures »). Pour P.L. Berger et T. Luckmann, « la structure sociale est la somme totale de ces typifications et des modèles d'interaction établis au moyen de celles-ci »<sup>3</sup>.
- Le langage permet la transmission des typifications : coercitif (il s'impose à moi), le langage permet d'exprimer une intention subjective et de la rendre disponible pour les autres. En un mot, il l'objective. Il permet également de transmettre, de génération en génération, les stocks de connaissances, c'est-à-dire l'ensemble des connaissances typifiées qui me permettent de comprendre le monde dans lequel je vis. Tout le monde ne dispose pas d'un stock identique de connaissances : certaines connaissances sont communes à tous les membres d'une société (en gros, les règles générales de la vie en société), d'autres sont spécifiques à certains individus (les connaissances approfondies en mécanique n'intéressent que le mécanicien).

## Les trois moments de la construction

Ces éléments permettent de comprendre le processus de construction sociale de la réalité. Ce dernier comporte trois moments : externalisation, objectivation et internalisation, liés dialectiquement entre eux, ce que les auteurs résument en une

formule lapidaire : « La société est une production humaine. La société est une réalité objective. L'homme est une production sociale. »

« La société est une production humaine » (externalisation) : le phénomène de l'institutionnalisation est ici central. Pour les auteurs, « toute activité humaine est sujette à l'accoutumance », autrement dit à la routinisation, qui permet d'économiser le temps et l'énergie de la décision, et de prévoir le comportement d'autrui. L'institutionnalisation « se manifeste chaque fois que des classes d'acteurs effectuent une typification réciproque d'actions habituelles ». Autrement dit, « l'institution établit que les actions de type X seront exécutées par les acteurs de type X », c'est-à-dire qu'elle établit des rôles. Dans le cas d'un couple naissant, on peut décrire l'institutionnalisation selon les trois phases suivantes, qui se succèdent dans le temps : je vois qu'il cuisine, je vais mettre la table ; il a l'habitude de cuisiner et moi de mettre la table ; c'est lui qui cuisine et moi qui mets la table.

« La société est une réalité objective » (objectivation) : pour ceux qui créent l'institution, celle-ci, même si elle tend à se perpétuer, n'est pas immuable. L'ayant construite, ils peuvent la modifier relativement facilement. Tout change avec l'arrivée de la génération suivante : celle-ci perçoit l'institution comme inhérente à la nature des choses. « Le “on recommence” devient maintenant “voici comment les choses sont faites”. » C'est alors qu'on peut parler d'un monde social, entendu comme « réalité compréhensive et donnée affrontant l'individu d'une manière analogue à la réalité du monde naturel ».

Il faut cependant donner un sens à ce monde social : c'est la fonction de la légitimation, qui possède inséparablement une dimension cognitive et normative. Les auteurs distinguent quatre niveaux de légitimation : le langage lui-même (dire « je suis ton père », c'est déjà légitimer la relation d'autorité paternelle), les « propositions théoriques rudimentaires » (maximes et adages, type « qui vole un œuf vole un bœuf ») les « théories explicites », qui concernent un secteur institutionnel (le droit, par exemple), et enfin les « univers symboliques » (mythologie, religion, science...)<sup>4</sup>. Ces derniers sont le cadre qui donne son sens au monde social dans son ensemble, la « matrice de toutes les significations sociales objectivées et subjectivement réelles ».

« L'homme est une production sociale » (internalisation) : comment l'individu comprend-il la société, comment l'incorpore-t-il ? S'inspirant des travaux de George H. Mead, les deux auteurs se centrent sur le processus de socialisation. La phase la plus importante est la socialisation primaire, celle de l'enfance. Pendant celle-ci, le monde social est « filtré » par les autrui significatifs, autrement dit les personnes qui s'occupent de la socialisation, et dont les attitudes vont construire mon identité. La socialisation primaire est réussie quand l'enfant étend les attentes des autrui significatifs (« maman veut que je me lave les mains avant de manger ») à l'ensemble de la société, autrement dit « l'autre généralisé », souvent exprimé par le pronom « on » : « On se lave les mains avant de manger. » À travers les autres généralisés,

c'est toute la société qui est incorporée, et une identité générale qui est attribuée à l'individu : « La société, l'identité et la réalité sont subjectivement cristallisées dans le même processus d'intériorisation. » Le langage fournit également des schémas d'action définis institutionnellement (« sois poli avec les gens ») ainsi que des éléments de légitimation (« finis ta soupe si tu veux être un homme »). La socialisation secondaire, elle, concerne l'apprentissage des rôles spécifiques que va jouer l'individu (mari, ingénieur, partenaire sportif...), dans le cadre général de la division du travail.

## Une brillante synthèse

Les raisons du succès de cette analyse sont nombreuses. Tout d'abord, partant d'une base microsociologique (la sociologie phénoménologique), P.L. Berger et T. Luckmann s'en affranchissent et tissent des ponts avec le niveau macrosociologique d'analyse des structures de la société, et donnent un cadre pour penser l'interdépendance des deux niveaux.

Ce cadre leur permet d'incorporer un grand nombre de pensées hétérogènes. Sont convoqués à la fois Sartre, Goffman, Hegel, Lévi-Strauss, Freud, Simmel, Parsons... ainsi que tout un pan de la sociologie classique. Par exemple, le schéma dialectique de l'homme produisant le monde qui le produit est emprunté à Marx. Il permet ici de résoudre la fausse opposition entre Durkheim et Weber : comme le premier, on peut considérer que les faits sociaux sont des choses et, avec le second, qu'il faut s'intéresser au sens que l'acteur donne à son action. Pour P.L. Berger et T. Luckmann, ce sont en fait les deux faces d'un même problème : la société possède une « dimension objective [...] construite par une activité qui exprime un sens subjectif ». Rares, cependant, sont les travaux qui ont véritablement mis en œuvre les propositions de *La Construction sociale de la réalité* dans des enquêtes empiriques. On emprunte plutôt certains moments de l'analyse : par exemple, le processus de typification semble particulièrement pertinent pour la sociologie de la construction du couple et de l'individu telle que la pratique Jean-Claude Kaufmann<sup>5</sup>.

Le constructivisme, que P.L. Berger et T. Luckmann ont donc contribué à faire émerger, est soumis actuellement à de fortes critiques. Dans un article assez polémique<sup>6</sup>, Bernard Lahire, rejoignant les remarques du philosophe Ian Hacking a rappelé que « la métaphore de la construction sociale de la réalité [...], utile lorsqu'elle participe de la dénaturalisation et de la déséternisation de certains faits sociaux [...], devient néanmoins embarrassante dès lors qu'elle se convertit en un tic de langage non-interrogé ». Chez certains auteurs, la métaphore se serait ainsi galvaudée, sous-entendant que la réalité se réduirait aux représentations qu'en ont les

acteurs, et que celles-ci seraient l'objet exclusif de la sociologie, qui ne deviendrait alors qu'un « commentaire des commentaires » sur le monde. Cet « hyperrelativisme » n'a, on l'a vu, rien à voir avec le propos de P.L. Berger et T. Luckmann, pour qui l'objectivité du monde social ne fait aucun doute. S'ils soulignent l'importance de la connaissance et du langage dans la construction sociale de la réalité, ils ne prétendent pas pour autant qu'elle s'y résume. Cette insistance leur permet simplement d'en appeler à une « sociologie humaniste », qui n'oublie pas que derrière le monde social objectif se cache toujours l'activité de l'homme. L'objet de cette discipline serait alors « la société en tant que partie d'un monde humain, produit par les hommes, habité par eux, et qui, à son tour, produit des hommes, dans un processus historique continu. La sociologie humaniste permet ainsi de réveiller [...] notre étonnement devant un phénomène aussi surprenant ».

Xavier Molénat

## À propos de... **ENTRE SCIENCE ET RÉALITÉ. LA CONSTRUCTION SOCIALE DE QUOI ?**

*L'abus de « construction sociale » nuit à la santé intellectuelle...*

La thématique de la construction sociale a connu un essor considérable dans les années 1980-1990, notamment au sein des départements féministes et des *cultural studies* des universités américaines. Des ouvrages paraissent alors sur la construction sociale de la criminalité, de la science, de l'enfance, etc.

Dans son livre *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ?* (La Découverte, 2001), le philosophe canadien Ian Hacking constate cependant que la construction sociale est devenue une idée vague et creuse. Elle réunit en effet sous une même formule des approches très différentes, du relativisme radical (« tout est construit, rien n'est objectif ») à une approche sociologique basique et évidente (« nous n'avons pas toujours la même représentation du réel »).

Que veut-on dire par exemple lorsqu'on parle de la « construction sociale de la dépression » ? Que les représentations de la dépression changent selon les milieux et les époques ? Que la maladie elle-même est le produit de facteurs sociaux ? Que la définition de la maladie et de son champ sémantique résulte d'une simple convention ? Faute de précision, l'idée de construction sociale devient selon I. Hacking « lassante, ennuyeuse et grossière ».

Lors d'un entretien accordé au magazine *Sciences Humaines*<sup>7</sup> il précisait son embarras :

« Je crois que le terme de construction sociale est une couverture pratique, derrière laquelle on peut se retrancher, mais qui n'explique rien. (...) Qu'est-ce que ça signifie, être construit ? On parle de la construction sociale de la fraternité, du genre, de la culture homosexuelle, de la maladie, de la nature, etc. Certains soutiennent l'idée d'une construction sociale des quarks, ce faisant ils ne nient pas l'existence des quarks en tant que petites particules, entités de la microphysique, mais rappellent la construction sociale de leur utilisation dans le champ de la physique.

L'analyse de la construction sociale est plus complexe avec les phénomènes sociaux. L'exemple de l'abus d'enfants est en cela emblématique. La perception de l'abus des enfants a pris une autre dimension, à partir des années 1960, et est érigée en véritable obsession pour les Américains. Ainsi l'abus d'enfants a intégré complètement la connotation « abus sexuel » dans les années 1980. Il a toujours existé, en tant que réalité, dans le monde des « choses » humaines, mais l'idée a évolué.

Il est important de faire la distinction entre la construction des idées et la représentation qu'en ont les gens. Je crois à une interaction entre l'idée et les personnes qui se retrouvent classifiées par les idées. Par exemple, la diffusion médiatique des diverses formes d'abus des enfants a une influence sur les autorités mais aussi sur les abuseurs ; le comportement même des victimes a également changé avec l'évolution de l'idée. C'est un effet de boucle entre les idées et les individus, ce qui est totalement dissimulé, effacé par le concept trop flou de construction sociale. »

---

[1](#) - P. Berger et T. Luckmann, *La Construction sociale de la réalité*, Armand Colin, 2006.

[2](#) - La version originale de l'ouvrage est sous-titrée : *A treatise in the sociology of knowledge*.

[3](#) - P. Corcuff, *Les Nouvelles Sociologies. Construction de la réalité sociale*, Nathan, 1995 ; 2<sup>e</sup> éd. 2007.

[4](#) - C. Javeau, *Sociologie de la vie quotidienne*, Puf, 2003.

[5](#) - J.-C. Kaufmann, *Sociologie du couple*, Puf, 2003 ; *Ego. Pour une sociologie de l'individu*, Nathan, 2001.

[6](#) - B. Lahire, « Les limbes du constructivisme », *Contretemps*, n° 1, 2001.

[7](#) - « La construction de la maladie mentale. Entretien avec Ian Hacking », *Sciences Humaines*, n° 136, mars 2003.

# ETHNOMÉTHODOLOGIE, LA SOCIÉTÉ EN PRATIQUES

**I**l est des délais de traduction qui ne trompent pas. Et le fait que les *Recherches en ethnométhodologie*<sup>1</sup> ont attendu quarante ans pour être publié en français peut être vu comme un signe de la profonde ambivalence des sociologues français vis-à-vis de ce courant. Une situation, à vrai dire, loin d'être franco-française. Publié pour la première fois en 1967 par le sociologue Harold Garfinkel, l'ouvrage fonde en effet une perspective de recherches radicalement nouvelle dans la discipline, prenant à contre-pied les façons de faire les mieux établies. D'où un statut paradoxal de classique marginal, ouvrage très largement cité et discuté (tout manuel de sociologie qui se respecte lui consacre un chapitre), mais dont le courant de recherches qui s'en inspire est resté à la périphérie de la discipline. Qu'y a-t-il donc de si inouï dans les propos de H. Garfinkel ?

## Comment l'ordre est-il produit ?

Pour le comprendre, il faut brièvement rappeler le contexte d'apparition de l'œuvre. Né en 1917, H. Garfinkel est au début des années 1950 inscrit en thèse sous la direction du sociologue Talcott Parsons. Figure marquante de ce que l'on a appelé le fonctionnalisme, ce dernier est marqué par le problème de l'ordre : pourquoi y a-t-il dans le monde social de l'ordre plutôt que le chaos ? La réponse qu'il apporte dès 1937 (dans *The Structure of Social Action*) à cette question est que les individus agissent en suivant « des modèles normatifs qui règlent les conduites et les appréciations réciproques ». Ces normes sont incorporées par les individus au cours de la socialisation et appliquées sans même avoir besoin d'y réfléchir. Parallèlement, H. Garfinkel se nourrit aussi de la pensée du sociologue Alfred Schütz (1899-1959). Inspiré par la phénoménologie d'Edmund Husserl, ce dernier tente de décrire l'expérience individuelle du monde social comme un monde intersubjectif allant de soi, un monde de routines.

La production d'un monde quotidien ordonné, non problématique, routinier fascine également Garfinkel. Mais les réponses de ses prédécesseurs ne le satisfont guère. En effet, dans les deux cas, tout se passe comme si les normes ou les routines agissaient

de leur propre force, comme si les individus, dans leur action ordinaire, ne faisaient qu'appliquer mécaniquement des règles qui leur seraient extérieures. Et que, symétriquement, le sociologue n'avait rien à dire sur la manière dont concrètement les gens (inter) agissent ou se comprennent. *Recherches en ethnométhodologie* va illustrer le point de vue opposé.

Pour le fondateur de l'ethnométhodologie, l'ordre social (un monde prévisible) ne s'impose pas aux individus, il est produit par eux. S'appuyant notamment sur l'interactionnisme symbolique et le courant pragmatique, il montre que loin d'être des idiots culturels agissant selon des alternatives préétablies, les individus ont des compétences pour interpréter la situation dans laquelle il se trouve et y agir convenablement. La science des ethnométhodes, c'est-à-dire des « procédures appuyées sur un stock de connaissances qu'utilisent les membres dans leur activité quotidienne », vise donc à rendre compte le plus finement possible « de la manière dont les individus font et disent ce qu'ils font et disent lorsqu'ils agissent en commun, dans le but de découvrir les “méthodes” qu'ils utilisent pour accomplir, au moment même où ils le font, l'activité pratique dans laquelle ils sont pris<sup>2</sup> ».

## **La société comme accomplissement**

C'est sans doute le point central : pour l'ethnométhodologie, « la société » est un accomplissement pratique. Reformulant un aphorisme d'Émile Durkheim, H. Garfinkel affirme que « la réalité objective des faits sociaux est bien le phénomène fondamental de la sociologie ; mais il faut appréhender cette réalité objective comme une réalisation pratique continue de chaque société, procédant uniquement et entièrement, toujours et partout, du travail des membres, une réalisation naturellement organisée et naturellement descriptible, produite localement et de manière endogène<sup>3</sup> ». Dans les *Recherches*, il utilise largement, pour le démontrer, des expériences de déstabilisation des routines qui, par contraste, mettent en évidence la manière dont les membres construisent ordinairement leur action, en mettant en œuvre sans y penser des raisonnements sociologiques pratiques. Il demande ainsi à ses étudiants, dans leurs interactions avec leurs proches, de tout faire pour expliciter les « allant-de-soi » de la conversation. Le cas d'Agnès, jeune homme qui a décidé de changer de sexe, lui permet d'étudier comment « l'être femme » est quotidiennement produit à travers une myriade de savoir-être et de savoir-faire (voir page 108). L'analyse des délibérations de jurés au cours d'un procès montre comme ces derniers développent une véritable « méthode d'enquête sociale » fondée sur un « sens commun » pour, sans être juristes, évaluer les faits (vrai, faux, vraisemblable ?),

trancher entre les diverses versions présentées et finalement prendre et justifier une décision.

À partir de ces différents terrains, H. Garfinkel met en évidence quelques propriétés des pratiques sociales :

- L'indexicalité. Dans les échanges langagiers ordinaires, le sens de certaines expressions (« ici », « je », « vous », « cela »...) ne peut être défini hors des circonstances de leur usage : il est « indexé » à ce contexte. L'ethnométhodologie généralise le constat en soulignant que le sens de l'ensemble des énoncés et actions ne peut jamais être complètement défini. Ce flou relatif n'est cependant pas une tare, car les interlocuteurs « peuvent se comprendre de façon suffisamment précise pour les buts qu'ils poursuivent sans avoir à préciser exagérément ce qu'ils disent<sup>4</sup> » (par exemple en utilisant les clauses « etc. », « vous voyez ce que je veux dire », « bref »).

### **Agnès transsexuelle : un cas classique**

Le chapitre V des *Recherches en ethnométhodologie* est consacré au désormais fameux « cas Agnès ».

Née homme, Agnès subit une opération à 19 ans pour remplacer ses organes génitaux mâles par un vagin. Agnès dit s'être toujours sentie femme. Elle ne souhaite donc pas changer de sexe mais « acquérir » celui qui a toujours été le sien, et réaliser ce « statut prescrit de femme normale, naturelle ».

Cherchant à masquer son secret, Agnès va devoir accomplir son « être femme » sans pouvoir s'appuyer, comme celles qui sont nées femmes, sur les routines incorporées qui font que l'on est femme sans y penser. Elle rend donc visible et problématique ce qui d'ordinaire va de soi. Il lui faut par exemple reconstruire sa biographie, pour pouvoir produire « une histoire supposée continue de femme ».

Chaque situation de la vie quotidienne appelle sa vigilance. À la plage, elle se dote d'un « costume de bain à volants » qui masque les transformations de son corps, tout en s'assurant de la présence de cabines d'habillage. Lors de ses rencontres avec les garçons, elle établit des règles pour les « petits baisers » : « Rien au premier rendez-vous, peut-être au second. » Elle s'arrange de toute façon pour être le plus souvent possible en groupe, et ne boit jamais. Elle apprend enfin « clandestinement » des autres, comme lorsque son petit ami s'énerve de

la voir prendre un bain de soleil à la vue d'autres hommes, ou qu'elle discute avec ses colocataires des hommes qu'elles ont rencontrés.

Dix ans après la publication des *Recherches*, les sociologues Candace West et Don H. Zimmerman théoriseront une approche ethnométhodologique du genre. Selon eux, l'accomplissement du genre ne saurait se réduire à des signes (une jupe, du rouge à lèvres). Comme le montre Agnès, c'est virtuellement n'importe quelle activité qui peut être interprétée en termes de genre. Ce dernier est omniprésent, et se réalise au cours de l'interaction. Une conceptualisation qui anticipe, à sa manière, l'approche « performative » du genre que développera la philosophe Judith Butler en 1990 dans *Gender Trouble*. Et qui soulève les mêmes questions, encore vives : que faire, dans ses approches « par le bas », du pouvoir, de la domination, bref de la dimension institutionnelle des rapports de genre ? Comment analyser dans ce cadre le jeu complexe des oppressions et des résistances ?

- La réflexivité. Annoncer par exemple « voici comment nous allons procéder pour » (prendre une décision, mener un projet...), c'est à la fois décrire un processus et le constituer. Au sens ethnométhodologique, la réflexivité désigne ainsi le fait « qu'en parlant nous construisons en même temps, au fur et à mesure de nos énoncés, le sens, l'ordre, la rationalité de ce que nous sommes en train de faire à ce moment-là ».
- La descriptibilité (*accountability*). Le monde social est, pour chaque membre, intelligible et rapportable, cohérent et sensé. Et dans le cours de leur action, les membres produisent des « comptes-rendus » (*accounts*) à travers lesquels ils décrivent, interprètent la situation, contribuant par là même à la constituer (voir la réflexivité).

H. Garfinkel reformule ainsi les canons de la méthode sociologique. S'armer d'un modèle théorique pour analyser tel ou tel terrain, c'est analyser une réalité abstraite au lieu de l'analyser en tant qu'activité en train de s'accomplir. C'est pourquoi il assigne au programme de l'ethnométhodologie un « caractère délibérément limité et désespérément empirique (...) : fournir une description rigoureuse et détaillée des structures de l'agir en commun<sup>5</sup> », en renonçant à se demander d'entrée de jeu ce que ces pratiques « veulent dire ». Un programme qui va alimenter de nombreuses recherches sur la conversation ordinaire (l'analyse de conversation devenant quasiment une discipline en soi), l'éducation (étude de la construction de l'ordre dans la classe, de passage de tests et d'examens, de conseils d'orientation), la santé, la justice, les activités de catégorisation (élaborations de dossiers individuels, de statistiques...) ou encore la science. L'enquête de Bruno Latour et Steve Woolgar sur *La Vie de laboratoire*<sup>6</sup>, devenu un classique de la sociologie des sciences, doit par

exemple beaucoup à la perspective ethnométhodologique. Plus largement, c'est tout un vocabulaire qui s'est peu à peu fait une place dans le patrimoine de la sociologie (« idiot culturel », « sens commun », « connaissance ordinaire », « réflexivité »).

## La « secte » ethnométhodologique

Les réactions de la communauté des sociologues ont pourtant été extrêmement vives face au projet d'H. Garfinkel. Ce n'est que depuis récemment que ce dernier a été reconnu comme s'inscrivant pleinement dans le projet de la discipline. En 1975, dans un discours resté fameux<sup>7</sup>, le président de l'American Sociological Association, Lewis Coser, avait qualifié le courant ethnométhodologique de « secte » du fait de l'érotisme de son langage, de son autoréférentialité (les ethnométhodologues ne discutent qu'entre eux) et des nombreuses scissions qui s'y produisaient.

Sur le fond, L. Coser reprochait à l'ethnométhodologie son aspect programmatique, son refus de la théorie, son ignorance des facteurs institutionnels en général et de la centralité du pouvoir dans les interactions en particulier ainsi que, derrière les interminables digressions méthodologiques et autoanalyses du chercheur, la trivialité des résultats obtenus. En France, dans un silence assez complet, on s'en est longtemps tenu à l'avis de Pierre Bourdieu, qui réduisait l'ethnométhodologie à un « compte-rendu des comptes-rendus<sup>8</sup> », autrement dit à une démarche subjectiviste qui se contenterait de rapporter les « représentations du monde » formulées par les individus. À la lecture des *Recherches*, on s'aperçoit cependant que la plupart de ces reproches sont assez peu fondés. L'ethnométhodologie ne réhabilite pas plus le point de vue des acteurs qu'elle ne nie qu'il existe des institutions, de la domination, du pouvoir, de l'histoire... Simplement, sans nier à quiconque le droit de s'intéresser à ces dimensions de la vie sociale, elle les met de côté en tant que facteurs explicatifs, pour s'intéresser à la manière dont elles se traduisent en pratiques. L'ethnométhodologie revendique le droit de limiter l'analyse de la société à la manière dont elle s'accomplit en situation, sans préjuger de ce qui s'y joue. Dans quelle mesure ce pari est-il tenable ? Plus de quarante ans après la parution des *Studies in Ethnomethodology*, il serait temps que la discussion commence.

Xavier Molénat

### Un jeu dangereux : briser les routines

Dans les *Recherches en ethnométhodologie* (1967), Harold Garfinkel relate une expérience qu'il a menée avec ses étudiants. Il leur demandait, au cours de leurs discussions ordinaires avec leurs proches, et sans que ces derniers soient avertis du

but de la manœuvre, « d'insister pour que la personne clarifie le sens de ses remarques banales ». Résultat : très vite, les proches s'énervent, ne comprenant pas l'attitude de leur interlocuteur, comme le montrent ces deux exemples :

Exemple n° 1

(Sujet) : « Hé, Ray. Comment va ta copine ? »

(Expérimentateur) : « Qu'est-ce que tu veux dire par “comment elle va” ? Tu veux dire physiquement ou mentalement ?

— Qu'est-ce que je veux dire par “comment elle va” ? Mais qu'est-ce qui t'arrive ? (Il paraissait irrité).

— Rien du tout, simplement que tu expliques un peu plus clairement ce que tu veux dire.

— Ça suffit. Comment s'est passé ton examen à l'école de médecine ?

— Qu'est-ce que tu veux dire par “comment ça s'est passé” ?

— Tu sais ce que je veux dire.

— Non, pas vraiment.

— Mais qu'est-ce qu'il te prend ? Tu es devenu fou ? »

Exemple n° 2

Mon ami me dit : « Dépêche-toi, nous allons être en retard ! » Je lui demandai ce qu'il voulait dire par « être en retard » et de quel point de vue il y faisait référence. Il eut un regard complètement perplexe et cynique. « Pourquoi me poses-tu des questions aussi stupides ? Bien sûr que je n'ai pas besoin d'expliquer ce que je viens de dire. Qu'est-ce qui ne va pas chez toi aujourd'hui ? Pourquoi devrais-je expliciter ce que je viens de dire ? Tout le monde comprend ce que je dis et tu ne devrais pas faire exception ! »

Selon H. Garfinkel, ce type d'expérience dévoile l'importance des routines, des « propriétés d'arrière-plans des scènes de la vie quotidienne » qui sont « vues sans qu'on y prête attention ». Parmi celles-ci, figure « l'anticipation que les gens vont comprendre ; le lien des expressions à des circonstances ; le caractère spécifiquement vague de références ». L'absence de ces routines déstabilise profondément les personnes, qui tentent immédiatement de rétablir un « ordre logique » dans l'interaction

XM

---

<sup>1</sup> - H. Garfinkel, *Recherches en ethnométhodologie*, 1967, trad. fr. M. Barthélémy, B. Dupret, J.-M. de Queiroz et L. Quéré, Puf, 2007.

<sup>2</sup> - A. Ogien, « À quoi sert l'ethnométhodologie ? », *Critique*, n° 735, 2008.

<sup>3</sup> - H. Garfinkel, « Le programme de l'ethnométhodologie », in M. de Fornel, A. Ogien et L. Quéré (dir.), *L'Ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, La Découverte, 2001.

<sup>4</sup> - A. Ogien et L. Quéré, *Le Vocabulaire de la sociologie de l'action*, Ellipses, 2005.

<sup>5</sup> - A. Ogien, « À quoi sert l'ethnométhodologie ? », *op. cit.*

[6](#) - B. Latour et S. Woolgar, *La Vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, 1979, rééd. La Découverte, 2006.

[7](#) - L. Coser, « Presidential address : Two methods in search of a substance », *American Sociological Review*, vol. XL, n° 6, décembre 1975.

[8](#) - P. Bourdieu, *Choses dites*, Minuit, 1987.

# À QUOI SERT L'ÉTHNOMÉTHODOLOGIE ?

Rencontre avec Albert Ogien

*Sociologue, directeur de recherches au CNRS, membre du Centre d'étude des mouvements sociaux (EHESS). Il a notamment publié Les Règles de la pratique sociologique et Les Formes sociales de la pensée. La sociologie après Wittgenstein<sup>1</sup>.*

***Vous avez mené des recherches empiriques sur la psychiatrie, les toxicomanes, l'action publique... Vous êtes en même temps l'un des rares sociologues qui, en France, tentent de faire reconnaître l'importance de l'ethnométhodologie pour votre discipline. En quoi l'ethnométhodologie est-elle utile dans votre travail de recherche ?***

Pour moi, l'ethnométhodologie n'est pas simplement un courant d'analyse qui cherche à développer une sociologie qui ne soit ni déterministe, ni subjectiviste, ni mentaliste. C'est d'abord une autre façon d'envisager l'explication en sociologie. J'ai découvert Harold Garfinkel à l'occasion de ma première enquête de terrain dans un hôpital psychiatrique<sup>2</sup>. Ses articles apportaient des solutions aux problèmes de recueil et de traitement des données auxquels j'étais confronté. Ils permettent de spécifier le type d'analyse qu'il est possible de produire à partir des données de nature qualitative.

***Qu'est-ce que cela change dans la conduite de l'enquête ?***

L'originalité de H. Garfinkel tient à la radicalité de son antithéoricisme. Il récuse toute démarche qui prétend expliquer l'action en se référant à une théorie élaborée a priori. Pour rendre compte de l'action, il faut décrire en détail ce qui la fait être ce qu'elle est. Ce qui oblige le sociologue à appréhender l'action au niveau des « pratiques » telles qu'elles s'accomplissent en contexte, d'une part, et à prendre au sérieux le fait que les individus savent ce qu'ils font lorsqu'ils agissent en commun, d'autre part. Ceci modifie complètement la construction de l'objet de l'enquête et le type de questions à poser dans les entretiens.

Un exemple : lorsqu'il étudie une institution, le sociologue considère généralement son interlocuteur comme un informateur qui va l'éclairer sur ce qu'il fait et ce qui se passe dans son milieu de travail. Ce qu'il recueille alors est, on le sait bien, un discours déjà rôdé qui présente les missions officielles de l'institution. L'ethnométhodologie cherche à rompre ce rapport formaté. Lors de mon enquête sur un service d'hôpital psychiatrique, après avoir observé les pratiques pendant un an et

demi et m'être intimement familiarisé avec sa langue et ses usages, j'ai interrogé le psychiatre qui le dirigeait. Il m'explique ses théories, les choses formidables que l'équipe soignante réalise, et, à un moment, il me parle du travail sur l'inconscient des patients, en ajoutant : « Enfin vous voyez ce que je veux dire. » Je lui réponds froidement : « Non. » Et là, j'ai deux minutes de blanc sur mon enregistrement ! Entendre un sociologue lui dire « je ne sais pas ce qu'est l'inconscient », ça l'a plongé dans des abîmes de perplexité ! Il ne savait pas quoi répondre, même s'il a fini par le faire, en disant probablement des choses auxquelles il n'avait sans doute jamais réfléchi auparavant. Une psychologue que j'ai interviewée au cours d'une autre enquête m'a dit : « J'ai compris ce que vous cherchez : vous voulez faire dire aux gens ce qu'ils ne savent pas qu'ils savent. » C'est vrai, l'ethnométhodologie peut servir à ça : poser de bonnes questions sociologiques en écartant celles dont on connaît la réponse avant de les avoir posées.

***Vous avez réalisé également une analyse ethnométhodologique de l'État. En quoi cela consiste-t-il ?***

J'essaie de comprendre comment s'impose le modèle gestionnaire d'exercice du pouvoir aujourd'hui dominant dans les pays développés<sup>3</sup>. On peut faire classiquement une analyse « par le haut » de ce type de processus : montrer comment l'OCDE a produit un programme de modernisation de l'État il y a vingt-cinq ans, comment les recommandations qu'il contient ont été transposées, le jeu des acteurs en présence (ministres, hauts fonctionnaires, experts, syndicats), les coulisses des négociations... Il est effectivement indispensable de rendre compte de tout cela<sup>4</sup>. Mais le pari ethnométhodologique consiste à postuler qu'un processus aussi massif doit se retrouver dans les pratiques les plus ordinaires des agents sur le terrain. D'où mes enquêtes dans des caisses d'allocations familiales ou dans le service de contrôle médical de l'Assurance maladie afin d'analyser empiriquement le phénomène qui, à mes yeux, se trouve au fondement de ce modèle gestionnaire : la quantification de l'activité politique<sup>5</sup>. J'ai donc observé l'informatisation des procédures, l'instauration de critères pour bénéficier des allocations, la mise en place d'un contrôle des pratiques médicales... Tout ça en décrivant les routines mises en place dans les services étudiés, en demandant aux agents : « Là, dans tel formulaire, pourquoi vous cochez cette case ? Quelle directive suivez-vous pour le faire ? »

Une intuition guide mes analyses : la façon dont est dirigé un service de l'Assurance maladie est homologue à celle qui a cours pour un État ou au Fonds monétaire international (FMI). Les mêmes catégories de pensée, les mêmes manières de traiter les problèmes, les mêmes règles de décision se retrouvent dans ces univers où règnent les techniques de gouvernement dépendant des données produites par la quantification gestionnaire.

***Qu'est-ce qui distingue l'ethnométhodologie des autres approches sociologiques ?***

Avec les approches sociologiques « classiques », pas de surprises : on sait déjà ce que l'on va trouver sur le terrain puisque c'est la théorie préalablement admise qui le dit. L'ethnométhodologie prend le risque de découvrir ce qu'aucune théorie n'est en mesure de prévoir et que seule l'observation des pratiques peut nous apprendre. Le sociologue se met ainsi en situation de saisir l'inventivité et la créativité dont font preuve les individus quand ils agissent en commun et d'en faire l'objet même de ses analyses.

Propos recueillis par Xavier Molénat

---

1 - Respectivement aux Puf (2007) et chez Armand Colin (2007).

2 - A. Ogien, *Le Raisonnement psychiatrique*, Méridiens-Klincksieck, 1989.

3 - A. Ogien, *L'Esprit gestionnaire. Une analyse de l'air du temps*, EHESS, 1995.

4 - A. Ogien, « La gouvernance, ou le mépris du politique », *Cités*, n° 32, 2007.

5 - A. Ogien, « La volonté de quantifier », *Annales*, n° 2, 2002.

**LE XX<sup>e</sup> SIÈCLE**  
**LA SOCIOLOGIE EUROPÉENNE**

# NORBERT ELIAS

## UNE ŒUVRE ENGLOBANTE

Norbert Elias est né en 1897 dans une famille relativement aisée de la ville de Breslau (aujourd'hui Wrocław). Il y reçoit une éducation allemande classique, est mobilisé en 1915 et, à la fin de la guerre, fait des études de médecine et de philosophie. En 1925, il se tourne vers la sociologie et va vivre à Heidelberg, où Max Weber a enseigné, puis suit le sociologue Karl Mannheim, dont il devient l'assistant à Francfort.

Face à la montée du nazisme, Elias, juif et démocrate, quitte l'Allemagne en 1935, vit à Paris deux ans, puis à Londres, où il écrit son premier ouvrage sur le « processus de civilisation » : en deux volumes, le livre paraît en 1939 à Bâle, et passe inaperçu. Pendant trente-cinq ans, N. Elias est enseignant de sociologie à Cambridge, à Leicester, au Ghana, et résidera surtout en Angleterre.

Sa carrière prend un autre tour avec la réédition, en 1969, des deux volumes de 1939, suivis d'un nouveau tome. Ces trois livres deviennent *La Civilisation des mœurs*, *La Dynamique de l'Occident*, et *La Société de cour*. N. Elias est alors régulièrement invité à enseigner à Amsterdam et à Bielefeld, en Allemagne, où ses idées sont appréciées. Il accède à une certaine reconnaissance publique à un âge où beaucoup d'autres sont depuis longtemps à la retraite : il reçoit le prix Adorno de la ville de Francfort en 1977, et est fait docteur honoris causa à Bielefeld. Dans les années 1980, il rédige plusieurs ouvrages sur la sociologie, le temps, le sport et la violence, la place de l'individu dans la société, et une analyse du cas Mozart. N. Elias est mort en 1990 à Amsterdam, où il résidait depuis plusieurs années.

### Ouvrages de Norbert Elias en français :

- *Mozart, sociologie d'un génie*, Seuil, 1991.
- *Logiques de l'exclusion*, 1965, rééd. Pocket, 2001.
- *La Solitude des mourants*, Pocket, 2002.
- *Écrits sur l'art africain*, Kimé, 2002.
- *Le Temps*, Pocket, 1999.
- *Qu'est-ce que la sociologie ?*, éditions de l'Aube, 1998.

- *Engagement et Distanciation*, Pocket, 1996.
- *Norbert Elias par lui-même*, Pocket, 1995.
- *La Dynamique de l'Occident* 1939, rééd. Pocket, 2003.
- *La Civilisation des mœurs* 1939, rééd. Pocket, 2006.
- *La Société de cour* 1969, rééd. Flammarion, coll. « Champs », 2008.
- *La Société des individus* 1987, rééd. Pocket, 2008.

# NORBERT ELIAS

## PUDEUR, POLITESSE ET CIVILISATION

Jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, dans les villes allemandes, on pouvait, paraît-il, assister au spectacle hebdomadaire de familles entières, hommes, femmes et enfants, traversant la ville nus comme des vers pour se rendre au bain public. Dans le même ordre d'idées, il semble qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, les usages du corps et les manières de table étaient beaucoup moins contraignants que les nôtres. Erasme, en 1530, conseillait aux jeunes gens de cacher le bruit de leurs pets en toussant, et de se servir de trois doigts pour puiser la viande dans les plats, sans les essuyer sur la manche de leur voisin... De telles recommandations relèveraient aujourd'hui de l'ironie. Quant à la fourchette, une première version « à deux dents » amenée au doge de Venise au XI<sup>e</sup> siècle fit long feu : des prêtres en condamnèrent l'usage, et en France, il faudra attendre Henri III pour en voir apparaître l'usage à la cour. Ailleurs, on s'en moque surtout...

C'est avec de tels faits et documents savoureux que Norbert Elias a introduit dans l'analyse historique et sociologique de l'Occident la notion de « civilisation des mœurs ». L'idée, développée en trois tomes, se résume aisément : la « civilisation », explique Elias, est une question de mœurs, en particulier de ces petites et grandes règles qui pèsent sur l'usage du corps, la satisfaction des besoins, des instincts et des désirs humains. Or, cette dimension de la morale a connu une évolution très marquée en Europe à partir de la Renaissance : l'homme médiéval vivait dans une sorte de barbarie plus ou moins innocente, une liberté réelle d'exprimer violemment ses émotions, ses désirs et de satisfaire ses besoins les plus matériels sans souci du regard d'autrui. À partir du XVI<sup>e</sup> siècle, tout cela – politesse, manières de tables, règles de pudeur et de décence – commence à être codifié par les nobles de cour. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce sont les bourgeois qui s'emparent de ces bonnes manières. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le mouvement culmine et se démocratise encore : l'ère est à la morale puritaine, qui s'appelle « hygiène ». Y sommes-nous encore aujourd'hui ? C'est une autre question. Selon N. Elias, ce mouvement inachevé dessine toute l'histoire politique, sociale et

culturelle de l'Occident. Car l'évolution de ces manières du corps est le produit de la généralisation d'un modèle de personnage : celui du noble courtisan.

## **Le pouvoir d'État, moteur de la civilisation**

La révolution des mœurs, explique N. Elias, n'aurait jamais eu lieu sans la « domestication » des guerriers, leur transformation en noblesse de cour : du XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, en effet, en France du moins, on assiste à la montée du pouvoir royal et à la transformation des classes féodales en noblesse de cour. Le Prince y impose sa marque sur tous les aspects de la vie de ses courtisans : amours, guerres, manières de table, politesse et règlement des conflits. En même temps, la société s'enrichit et se complexifie : les hommes deviennent de plus en plus dépendants les uns des autres : ils sont « organiquement » liés par la division du travail. Ils ne peuvent plus vivre séparés en communautés fermées sur elles-mêmes. Ce sont là, estime Elias, les deux causes profondes pour lesquelles se développe, dans les classes dominantes, noble puis bourgeoise, une morale fondée sur la maîtrise croissante des pulsions physiques et émotionnelles. Il ne s'agit plus seulement de faire appliquer des règles de politesse, de pudeur et d'évitement, mais de parvenir à un auto-contrôle de chacun par lui-même, surtout en ce qui concerne les contacts corporels, la sexualité et la violence.

## **La civilité est intériorisée**

Ce mouvement aboutit, au XIX<sup>e</sup> siècle, par exemple, à la conception puritaine qui veut que l'on ne parle plus du tout de sexualité devant des enfants, et que la moindre nudité soit un objet de scandale. Michel Foucault, lui, partira à peu près des mêmes présupposés, pour parvenir à une définition plus répressive de ce qu'est le mouvement de rationalisation des sociétés modernes, à travers l'univers psychiatrique et carcéral.

La « civilité » dans sa plus grande généralité ne se confond donc pas avec la pure et simple multiplication des interdits touchant au sexe, à la propreté, à la politesse et à l'usage de la violence. Ce n'est pas un simple code : c'est aussi une culture. L'évolution des mœurs, dans sa partie moderne, est surtout caractérisée, écrit N. Elias, par une intériorisation croissante des normes qui rend de plus en plus superflus les mécanismes sociaux de répression. Pour lui, la civilisation n'est pas seulement une affaire d'étiquette : il sait très bien que des tabous et des rites compliqués peuvent

exister chez des peuples considérés comme primitifs. Le mouvement de civilisation, lui, fonctionne par principes universels et atteint la conscience même de l'individu. Bref, il ne s'agit plus simplement de règles de conduites, mais de sentiments intimes qui génèrent culpabilité et regrets, se reproduisent d'eux-mêmes et ressemblent au refoulement freudien.

N. Elias, dans une interview donnée en 1974, en donnera un exemple on ne peut plus actuel : le quasi-nudisme sur plage, en plein essor, ne marquait-il pas un renversement dans le processus de civilisation, un retour à l'impudeur et à la permissivité ? Pas du tout, explique-t-il : le bikini exprime avant tout la libération de la femme, c'est-à-dire l'égalisation des conditions. Par ailleurs il suppose, de la part de tout un chacun, un contrôle accru de ses émotions et de ses comportements, ainsi que de nouvelles habitudes de conduite : une femme se dénudera la poitrine à la plage, mais jamais chez le coiffeur.

L'œuvre de N. Elias sur le processus de civilisation, redécouverte dans les années 1970, a été accueillie en France avec enthousiasme par des historiens comme François Furet, André Burguière et Emmanuel Le Roy Ladurie. Elle reflétait en effet leur propre effort pour faire de l'histoire une science des mentalités. Elle incarnait aussi une sociologie historique à visée théorique élevée et inaugurait une forme d'histoire des mœurs qui, depuis, a fait école (voir, par exemple, les travaux de Georges Vigarello). Enfin, tout en restant distancié, il brossait un tableau de la civilisation occidentale beaucoup moins critique que la psychanalyse, le marxisme et leurs avatars.

## Critiques et controverses

Du côté des sociologues, l'accueil est resté plus sceptique et les critiques sont apparues très tôt. Pourrait-on faire naître la « civilité » à la Renaissance, comme si d'autres époques et d'autres continents n'avaient pas eu des moments de civilisation avancée ? Si seules les nations européennes sont pudiques, que sont les autres ? Dans *La Dynamique de l'Occident*, N. Elias s'efforce de montrer que l'émergence de « sociétés de cour » est un fait avéré sur tous les continents. Mais n'y a-t-il pas d'autres façons d'accéder à la civilisation que de se soumettre à un pouvoir étatique ? Les récits des ethnologues, notamment, ne décrivent-ils pas l'existence de sociétés aux mœurs policées en l'absence de pouvoir étatique ?

Reste à savoir ce qu'on appelle « pudeur ». Au cours des années 1990, l'historien Hans Peter Duerr a mis radicalement en doute les analyses de N. Elias et, partant, la théorie qui en découle<sup>1</sup>. Ainsi, selon H.P. Duerr, l'indifférence médiévale face à la nudité est un mythe : les situations qu'il décrit (bains, banquets nus, déambulation en

plein air) sont en réalité exceptionnelles, imprégnées d'érotisme et se réfèrent à des conduites déviantes. H.P. Duerr soutient la thèse que la pudeur, même si elle varie dans son expression, est un sentiment universel, et qu'aucune société, quel que soit son niveau de barbarie, ne se prive de réglementer la nudité. La nudité relative des Africains ou des Patagons ne permet pas de leur attribuer des mœurs plus libres ou plus brutales que les nôtres : il y a chez eux d'autres formes de politesse, qui consistent à ne pas regarder ce qui ne doit pas l'être. Enfin, même si l'hygiène est une théorie moderne, la réglementation des usages du corps (défécation, pets, rots, crachats, etc.) n'a jamais été absente de la conscience des peuples : bien avant la fin du Moyen Age, il existait des textes judaïques, arabes, allemands et anglais portant sur le bon usage de la défécation (à l'écart des regards et des oreilles des autres, de préférence la nuit pour ne pas être vus par les « anges »). La coutume des souverains recevant leurs courtisans assis sur la chaise percée, attestée dès Louis XI, serait une invention moderne, et une expression de la hiérarchisation croissante des rapports sociaux. Il n'était évidemment pas question pour un vassal de recevoir son supérieur de la même façon...

Bref, plus largement encore, H.P. Duerr et d'autres historiens mettent en doute non pas qu'il y ait des variations dans le niveau de décence exigé d'une société à l'autre, mais que ce niveau soit lié, comme dans la théorie d'Elias, à l'émergence des classes de courtisans et, au-delà, de l'État moderne.

La situation actuelle des mœurs fait plutôt montre d'une certaine complexité : pendant que certaines femmes se dénudent, d'autres réendossent de bon cœur le voile islamique. Comment déceler une orientation quelconque dans ce qui apparaît comme un beau désordre ? N. Elias, lui, répondait que si la société contemporaine libère les mœurs, c'est que la répression est devenue inutile : l'individu est devenu son propre censeur, et il n'est pas devenu libre pour autant.

Mais ce double jeu de la théorie de N. Elias peut lui être également reproché : le sujet humain, tel qu'il le décrit, est pris dans une boucle analogue à celle de la psychanalyse. Quoi qu'il fasse ou ne fasse pas, son comportement exprime un même fait, à savoir que la culture est fondée sur l'inhibition des instincts. Or, ou bien cette donnée est partagée par toutes les sociétés humaines et sa variation est sans grande signification, ou bien certaines sociétés s'élèvent dans cette voie beaucoup plus haut que d'autres. Mais est-ce de cela que dépendent leur prospérité et leur pouvoir d'agir sur les autres ? Bref, la civilité est-elle une condition de l'essor de la civilisation occidentale ou bien un simple effet secondaire ? L'œuvre de N. Elias laisse derrière elle des questions qui suffisent, par leur importance, à qualifier *La Civilisation des mœurs* comme un des ouvrages les plus stimulants de ce siècle.

Nicolas Journet

---

[1](#) - *Nudité et Pudeur*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1997.

## **L'école de Francfort La théorie critique de la société moderne**

Ce courant de pensée naît dans les années 1930, lorsque Max Horkheimer prend la tête de l'Institut de recherches sociales fondé en 1923 à Francfort. Sous son impulsion, de nombreux intellectuels vont travailler ensemble : les plus connus sont Herbert Marcuse, Theodor W. Adorno ou Erich Fromm, dont on peut également rapprocher Walter Benjamin. Leurs recherches sont marquées par une référence commune à la pensée de Karl Marx, mais critique et non dogmatique. Ils cherchent à mettre en œuvre une théorie critique révolutionnaire du capitalisme.

Lors de l'arrivée au pouvoir des nazis, M. Horkheimer et ses collaborateurs sont contraints à l'exil. Si, dans un premier temps, deux annexes ouvrent à Paris et à Genève, très rapidement ils doivent émigrer aux États-Unis.

### **Une dérive pessimiste**

L'école de Francfort connaît alors une seconde phase, marquée par un profond pessimisme. T.W. Adorno et M. Horkheimer publient en 1947 *La Dialectique de la raison*, dans laquelle ils mettent en question la rationalité technique et scientifique qui instrumentalise la nature mais aussi l'homme pour servir les intérêts de la classe dominante.

À partir de la fin des années 1940, une bonne partie des membres de l'école de Francfort revient en Allemagne et le courant connaît désormais une grande reconnaissance de la part des universitaires mais aussi des médias. Le succès de l'œuvre d'H. Marcuse, et notamment d'*Eros et civilisation* (1955), inspirée par la psychanalyse, en est un bon exemple.

### **Jürgen Habermas, une figure marquante du siècle**

Le philosophe et sociologue allemand Jürgen Habermas (né en 1929) peut être considéré comme le dernier héritier de l'école de Francfort. Assistant de Theodor W. Adorno de 1956 à 1959, il reprend la « théorie critique » avec notamment la volonté de garder une inspiration marxiste, mais sous une forme non dogmatique et révisée. En 1964, il est nommé professeur de philosophie et de sociologie à l'université de Francfort. Si, dans un premier temps, il s'engage activement dans les mouvements étudiants de contestation, il dénonce à partir de la fin des années 1960 leur dérive qui fait, selon lui, le jeu du conservatisme. Il est alors l'objet de la critique acerbe du mouvement étudiant qui voit désormais en lui un « libéral », tandis que la droite allemande l'accuse d'être responsable indirectement du terrorisme. Il quitte en 1971 l'université de Francfort pour l'institut Max-Planck de Starnberg. En 1983, enfin, il revient à l'université de Francfort. Malgré la prolixité et la difficulté de ses écrits, J. Habermas connaît un grand succès et, de plus, est considéré comme un des auteurs contemporains les plus importants. Intellectuel engagé, il participe à de nombreux débats : sur

l'histoire allemande, sur les médias ou sur la bioéthique (notamment sur les effets de la génétique).

### ***Le statut des sciences humaines***

Dans les années 1960, il s'engage avec T.W. Adorno dans la grande controverse sur les sciences sociales qui agite l'université ouest-allemande. Il s'oppose vigoureusement au positivisme scientifique, contre Hans Albert et Karl Popper. Il dénonce l'« illusion objectiviste » d'une théorie pure, tout en se démarquant de l'herméneutique de Hans G. Gadamer, qu'il juge conservatrice et trop respectueuse de la tradition.

Dans l'ouvrage *Connaissance et Intérêt* (1965), J. Habermas affirme la spécificité des sciences sociales. Pour ce faire, il distingue trois types de science. Les sciences empiriques-analytiques correspondent aux sciences exactes et procèdent d'un intérêt technique. Les sciences historiques-herméneutiques, c'est-à-dire les sciences humaines, reposent, elles, sur « la compréhension du sens qui donne accès aux faits » et répondent à un intérêt pratique. Enfin, les sciences critiques, comme la psychanalyse ou la théorie critique de l'école de Francfort, visent, grâce à l'autoréflexion, l'émancipation en aidant l'homme à échapper à l'illusion et à la domination.

### ***La raison communicationnelle***

J. Habermas dénonce dans *La Technique et la science comme « idéologie »* (1968) la raison instrumentaliste qui impose la domination de la technique. Dans le capitalisme avancé, la science et la technique sont devenues « idéologie » et forment désormais un complexe technico-scientifique assujéti à la production industrielle. Mais la raison ne se réduit pas à sa dimension utilitaire, elle a aussi une visée communicationnelle qui s'ancre dans le langage et qui aspire à l'intercompréhension. C'est pourquoi J. Habermas dégage l'idée d'un « agir communicationnel » qui n'est ni instrumental ni stratégique et qui, selon lui, constitue un concept politique pertinent pour penser la démocratie, laquelle se fonde sur la discussion et non sur la domination.

### **Principaux ouvrages de J. Habermas**

- *Connaissance et Intérêt*, 1965
- *La Technique et la science comme « idéologie »*, 1968
- *Théorie de l'agir communicationnel*, 1981
- *Morale et Communication*, 1983

# EDGAR MORIN

## DE LA SOCIOLOGIE À LA PENSÉE COMPLEXE

« Il serait excessivement candide, particulièrement pour un sociologue, d'imaginer la sociologie comme une science pure, séparée des intérêts et des pressions sociales, d'imaginer une sociologie en quelque sorte dégagée des réalités sociologiques. (...) La sociologie est tout imprégnée d'idéologie. Au sociologue d'en avoir conscience (...). Il porte en lui des présuppositions inconscientes qu'il est de son devoir de reconnaître et d'extirper.<sup>1</sup> » Ces lignes ont été écrites en 1952 par un jeune sociologue de 31 ans entré un an plus tôt au CNRS, en rupture de ban du Parti communiste. Son nom : Edgar Nahum, alias Edgar Morin<sup>2</sup>.

L'année précédente, E. Morin avait publié *L'Homme et la Mort*. Cet essai de « socio-anthropologie » sur la mort reflétait l'un des thèmes obsessionnels du jeune auteur. La mort hantait son esprit depuis le décès de sa mère, survenu lorsqu'il avait 10 ans. Ce lien entre sa recherche et les tourments de sa vie, E. Morin ne le reniait pas. Il l'assumera même pleinement tout au long de son œuvre où se mêlent recherches et engagement, événements personnels et bouleversement de l'histoire<sup>3</sup>.

### **La mort, le cinéma et l'imaginaire**

L'essai consacré à *L'Homme et la Mort* (Seuil, 1951) part d'un paradoxe : l'homme partage avec tous les êtres vivants le fait d'être... mortel. Car la vie et la mort sont indissolublement liées. La survie d'une espèce vivante et qui évolue suppose la mort des individus qui la composent. Mais, à la différence des autres êtres vivants, les humains prennent conscience de leur mort, et surtout : ils la refusent. Depuis l'aube de l'humanité, les hommes ont déployé tout un arsenal de croyances, de mythes destinés à nier la mort individuelle. Ces croyances ont pris historiquement plusieurs formes : celle de la réincarnation, celle de la survie du mort dans l'au-delà (dans les religions archaïques), celle de la résurrection (dans le christianisme), celle du nirvana (dans

l'hindousime), qui est une forme de fusion cosmique « au-delà de la vie et de la mort ».

De tout temps et partout, l'être humain refuse sa condition de mortel. Son esprit s'oppose à sa nature biologique. « Il fait l'ange, mais son corps fait la bête, qui pourrit et se désagrège comme celui d'une bête. » Les mythes relatifs à la mort ont donc une « double nature ». Ils sont à la fois prise de conscience d'une mort qui fait peur, et refus d'admettre cette réalité. Cette nature paradoxale de la pensée humaine – tout à la fois réaliste et mystificatrice, lucide et fabulatrice – est l'un des points clés de la conception de l'imaginaire développée par E. Morin. On la retrouve notamment dans ses études ultérieures sur le cinéma.

En 1950, grâce à l'appui de Georges Friedmann, E. Morin entre au CNRS. Il vient alors de rompre avec le PCF dont il était l'un des intellectuels. Au sein du CNRS, il choisit comme thème de recherche « la culture de masse » et particulièrement le cinéma. Il faut dire que pour E. Morin le 7<sup>e</sup> art est autant une passion qu'un objet de recherche. Cinéphile, amateur des films noirs américains autant que de ceux de la « nouvelle vague », E. Morin réalisera même un film de « cinéma-vérité » avec Jean Rouch, *Chronique d'un été* (1963).

En 1956, E. Morin publie *Le Cinéma ou l'homme imaginaire* (Minuit). Le titre indique bien dans quel esprit est abordé le sujet. Il ne s'agit pas simplement d'analyser une industrie culturelle, ou de se livrer à des enquêtes sur la fréquentation des salles. Certes, le cinéma est une invention technique devenue une institution et une industrie. Mais on ne peut comprendre l'attrait de cette « machine à rêve » par l'analyse du seul facteur économique ou sociologique. Seule une approche combinant anthropologie et sociologie permet de comprendre la fascination qu'il exerce. Car le cinéma est un révélateur d'une dimension essentielle de l'existence humaine. Une existence qui se joue sur deux faces indissociables, comme les deux faces d'une médaille : le réel et l'imaginaire, le quotidien et le fantastique, le vrai et l'illusoire. « Le réel est baigné, côtoyé, traversé, emporté par l'irréel. L'irréel est moulé, déterminé, rationalisé, intériorisé par le réel. »

Le cinéma révèle la dimension imaginaire de l'homme. Reprenant un thème évoqué dans *L'Homme et la Mort*, le sociologue soutient que l'univers cinématographique possède une double nature. Producteur de rêves, il est aussi une façon unique de scruter le monde, d'appréhender des réalités qui, sans lui, nous échapperaient. Lorsqu'il regarde un film, le spectateur s'évade de sa réalité quotidienne, mais, dans le même temps, découvre une autre « réalité-fiction ». Il nous aide à éprouver certaines situations, des émotions... Le paradoxe du cinéma est d'être une fiction qui nous rendre proche des êtres et des situations humaines. Le cinéma est à la fois un « miroir anthropologique » et une « archive d'âme ». Cette plongée dans le réel-irréel est rendue possible par un dispositif très particulier : une salle obscure, un écran qui envahit notre champ de vision, des images en mouvement, le son, des décors, des

plans de caméra qui s'arrêtent sur un regard, un sourire, des larmes... E. Morin développera ses réflexions sur le cinéma avec *Les Stars* (Seuil, 1957), puis dans *L'Esprit du temps* (LGF, 1962) où il décrit le film comme un produit dialectique où se mêlent art et industrie, création et production standardisée.

Durant l'automne 1962, E. Morin tombe gravement malade lors d'un voyage aux États-Unis. Hospitalisé d'urgence au Mount Sinai Hospital de New York, il est immobilisé durant plusieurs semaines. En convalescence, sur son lit d'hôpital, il note ses réflexions sur la politique, l'amour, les petits événements de la vie. Mais on trouve aussi dans ce journal l'amorce d'une réflexion plus fondamentale sur la nature humaine, les limites de la connaissance. Publié sous le titre *Le Vif du sujet*, ce journal contient en gestation un projet intellectuel de grande ampleur et qui prendra corps dix ans plus tard avec *Le Paradigme perdu* (Seuil, 1973) puis *La Méthode* (Seuil, 6 tomes de 1977 à 2004).

## **Penser la complexité...**

Dans *L'Homme et la Mort*, puis *Le Cinéma ou l'homme imaginaire* se trouvaient déjà présents quelques thèmes clés que l'on retrouvera plus tard dans *Le Paradigme perdu*. Ce livre porte sur la nature multidimensionnelle – « bio-anthroposociologique » – de l'humain. Car chaque discipline des sciences humaines n'aborde l'homme que sous une seule dimension. Ce faisant, elle le découpe, le mutile, et s'interdit donc de la comprendre vraiment. Dans cet essai, E. Morin défend d'autres idées forces : la nécessité de penser l'individu et la société selon une interaction permanente ; le double visage *homo sapiens* – *homo demens* de l'humain. Il jette ainsi les bases de ce qui va devenir le thème majeur de son œuvre ultérieure : l'étude de la complexité humaine. Une vaste entreprise qui se poursuivra avec la monumentale série de *La Méthode*, puis *Science avec conscience* (Fayard, 1982) et *Introduction à la pensée complexe* (ESF, 1990). Le projet fondamental vise à créer des outils mentaux indispensables pour appréhender l'irréductible complexité des affaires humaines. Penser l'articulation entre le sujet et l'objet de la connaissance ; penser l'enchevêtrement des divers facteurs (biologique, économique, culturel, psychologique...) qui se combinent dans tout phénomène humain ; penser les liens indissolubles entre ordre et désordre ; aborder les phénomènes humains en prenant en compte les interactions, les phénomènes d'émergence, d'auto-organisation ; penser l'événement dans ce qu'il a de créateur, de singulier, d'irréductible.

## **Quand le présent éclaire le passé**

Le présent éclaire le passé : un regard rétrospectif montre combien les recherches antérieures d'E. Morin ne se réduisaient pas à une sociologie de la culture mais contenaient en germe les idées sur la complexité qui seront exposées systématiquement à partir des années 1970. Flash back donc vers ces années 1960, au temps où E. Morin est engagé dans de nombreuses recherches apparemment disparates. Ces années-là, il publie coup sur coup *L'Esprit du temps*, *La Métamorphose de Plozevet* (voir page 132), *mai 1968 : la brèche* (Fayard, 1968, avec C. Lefort et N. Castoriadis) et *La Rumeur d'Orléans* (Seuil, 1969). Parallèlement, il rédige de nombreux articles sur des sujets apparemment « mineurs » : la publicité, la chanson, la jeunesse, l'astrologie. Toutes ces études ont un thème commun : il s'agit de décrire l'irruption de la « modernité » dans une société française. Ces changements, le sociologue entend les saisir « à chaud », au moment même où ils se déroulent. Tel est l'objet de ce que E. Morin dénomme la « sociologie au présent ».

Un bon exemple est celui des articles qu'il publie les 6 et 7 juillet 1963, dans les colonnes du *Monde*. Ces deux textes désormais célèbres sont consacrés au phénomène « yé-yé ». Quelques jours auparavant, Europe 1, avec son émission « Salut les copains », avait organisé place de la Nation une énorme manifestation où s'étaient rassemblés plusieurs centaines de milliers de jeunes. Pour le sociologue, cette manifestation marque le surgissement sur la scène sociale d'une nouvelle classe d'âge, celle des *teenagers*, qu'E. Morin baptise le phénomène « yé-yé ». La formule fera mouche : le « yé-yé » qui ponctue les chansons des vedettes (comme Johnny Hallyday), ou que l'on scande en dansant le twist, est la marque de reconnaissance du mouvement. Cette jeunesse rompt avec le passé. Elle forme une nouvelle « classe d'âge », une génération « bio-anthropo-sociologique » qui s'étend entre l'enfance et l'âge adulte. Elle est porteuse de nouvelles valeurs d'insouciance, de liberté, de « rage de vivre ».

Lorsqu'il se livre à des enquêtes, E. Morin adopte une méthodologie plurielle. Il refuse d'observer un phénomène à partir d'une méthode unique (questionnaire fermé, sondage, étude de comportements). La bonne compréhension du phénomène suppose de croiser plusieurs sortes de données : quantitatives et qualitatives, analytiques et globales. La proximité et l'immersion du chercheur sont nécessaires ; c'est ce qu'il nomme la méthode *in vivo*.

## **La nature de la société**

Les analyses de « sociologie du présent » et l'élaboration conjointe de la théorie de la complexité amènent E. Morin à forger une vision de la société qu'il va exposer dans des textes plus théoriques. Cette vision va à l'encontre des analyses en termes de structure ou de fonctions qui dominent alors la sociologie, et qui envisagent la société sous l'angle d'une architecture intégrée et relativement stable. À l'opposé, E. Morin conçoit le monde social comme une entité où travaillent en permanence des forces qui s'assemblent et s'opposent, où ordre et désordre se mêlent, où les actions individuelles, les événements sont à la fois des produits et des producteurs de la dynamique sociale, où les phénomènes d'émergence, d'auto-organisation, de bifurcations viennent parfois briser les régularités de l'ordre social. E. Morin énonce ainsi les principes directeurs de son analyse dans *Sociologie* (Fayard, 1984). Ceux-ci s'organisent autour de quelques notions clés : auto-organisation du social, principe de récursivité entre individu et société, dialogique... À plusieurs reprises, E. Morin va mettre à l'épreuve cette démarche complexe. Ce sera le cas en 1983, avec *De la nature de l'URSS* puis, en 1987, dans *Penser l'Europe* (Gallimard, 1987).

Dans *Penser l'Europe*, il va appliquer la démarche complexe à une étude de cas : la construction européenne. E. Morin rappelle d'abord que le continent européen ne constitue pas une entité aisément identifiable : « L'Europe se dissout dès que l'on veut la penser de façon claire et distincte, elle se morcelle dès que l'on veut reconnaître son unité. » Ni son histoire, ni l'espace géographique, ni l'économie, ni la culture ne font de l'Europe une entité unifiée. L'Europe s'est nourrie d'une multitude d'influences qui s'enchevêtrent, dont aucune n'est prédominante et dont la combinaison forme un tout fluctuant. La christianisation à l'époque médiévale, la renaissance culturelle, le développement des villes, de la bourgeoisie, du commerce, l'essor des sciences et techniques, l'avènement de nouvelles valeurs : humanisme, individualisme, rationalisme... Aucun de ces facteurs n'est spécifiquement européen, c'est leur synthèse particulière qui donne à l'Europe sa figure originale.

De plus, ces facteurs ne sont pas indépendants. Ils se combinent et s'entretiennent selon un « principe de récursion ». Ce principe signifie qu'il faut concevoir les facteurs historiques non comme des causes isolées, mais comme participant à des boucles productives ininterrompues où chaque phénomène est à la fois produit et producteur des autres composants historiques. Le processus de constitution de l'Europe forme ainsi un « tourbillon historique » qui, à l'instar des tourbillons aériens, est fait de la rencontre de flux antagonistes qui se cristallisent en une forme auto-organisée.

En fait, pour Edgar Morin, il est vain de rechercher dans leur histoire ou leur culture ce qui devrait unir les États du vieux continent. Leur seule unité se trouve dans leur avenir commun. La conscience européenne s'est réveillée à la faveur de quatre menaces : une menace économique face à la puissance des États-Unis et de l'Asie ; une menace démographique liée à l'inquiétante dénatalité ; la menace stratégique de

tomber dans le giron de l'une ou l'autre des superpuissances ; et, enfin, la menace d'asservissement culturel. C'est de la prise de conscience d'un destin commun que peut naître l'Europe.

## **La sociologie de la sociologie**

La conscience de la complexité débouche aussi sur une conception de la démarche des sciences humaines. Elle repose sur quelques principes. D'abord, l'irréductible imbrication des phénomènes humains invite à relier entre elles ces différentes composantes. La démarche analytique, dominante dans les sciences sociales, qui consiste à séparer les phénomènes pour les étudier dans le détail ne peut être qu'une étape de la recherche.

Selon E. Morin, il faut dans un second temps articuler entre eux les savoirs spécialisés. Les sciences de l'homme se sont enfermées dans des modèles réducteurs qui confinent l'humain dans une seule de ses dimensions. L'heure est venue de rassembler et de réarticuler entre elles les connaissances spécialisées.

Pour autant, la démarche complexe ne doit pas se réduire à pas une formule toute faite que l'on pourrait projeter sur le réel. La véritable connaissance suppose des allers et retours permanents entre synthèse et analyse, savoirs spécialisés et approche globale, tant il est vrai comme l'affirmait Pascal qu'il est « impossible de connaître le tout si je ne connais pas singulièrement les parties, mais je tiens pour impossible de connaître les parties si je ne connais pas le tout de ces parties ».

Enfin, cette démarche de la complexité suppose d'inclure l'observateur dans son observation. Le sociologue n'est jamais en position de surplomb par rapport à l'objet étudié. C'est ce qu'avait déjà compris le jeune sociologue dès 1952 : « Des préjugés, des peurs, des tabous, des conformistes, voire des haines se manifestent au sein même des études qui se croient les plus objectives. (...) Au sociologue d'en avoir conscience. (...) Il porte en lui des présuppositions inconscientes qu'il est de son devoir de reconnaître et d'extirper. »

Derrière l'apparent éclectisme de cette œuvre immense<sup>4</sup> se révèle ainsi une unité profonde : la recherche d'une approche complexe de l'humain qui intègre plusieurs facteurs (de la biologie à l'imaginaire), plusieurs niveaux d'explication (du micro au macro) et qui intègre l'observateur dans l'analyse des phénomènes étudiés.

Jean-François Dortier

## À propos de... **UNE COMMUNE EN FRANCE : LA MÉTAMORPHOSE DE PLOZEVET (1967)**

En 1965, E. Morin est chargé de piloter une équipe de chercheurs du CNRS qui doit mener une enquête globale sur les transformations d'une petite commune française : Plozevet, un bourg de l'extrême Finistère, en plein pays bigouden. Plozevet est alors une commune de 3 000 habitants, répartis entre un bourg central et des petits hameaux environnants. Bien que située au bord de la mer, l'activité principale est tournée vers l'agriculture. L'identité « bigoudenne » y est assez affirmée. Politiquement, Plozevet est une commune « rouge » (laïque et de gauche), qui se démarque des communes voisines, toutes de droite.

Mais en ce début des années 1960, la France rurale connaît une phase de « modernisation » rapide. La modernisation agricole est stimulée par l'innovation technique (tracteurs, engrais) et est promue par une minorité active de jeunes agriculteurs (militants du CNJA) qui encouragent à la modernisation de la production et à la création d'une coopérative. Autant d'innovations qui se heurtent à la gestion traditionnelle.

Parallèlement, se produit une autre révolution majeure qu'E. Morin décrit comme la « révolution domestique ». C'est le temps de l'introduction dans les foyers des réfrigérateurs, de la télévision, de la salle de bains, du moulin à café électrique, de la 2 CV, etc. E. Morin consacre un très beau chapitre à la « femme agent secret de la modernité ». Ce sont les femmes qui poussent leurs maris à équiper les maisons du « confort moderne ». Les jeunes filles ne veulent plus épouser les agriculteurs et cette réticence accroît d'ailleurs la motivation de beaucoup d'entre eux à quitter la terre.

La jeunesse est un autre groupe porteur d'innovation. Les jeunes ne veulent plus vivre comme leurs aînés. Dans les cafés du centre-ville, les « blousons noirs » se regroupent, écoutent la musique sur un juke-box, jouent au baby-foot. Les sociologues se trouveront impliqués dans les réunions aboutissant à la création du « foyer des jeunes ». La démarche de l'observation participante devient ici une participation impliquée. Et le sociologue, par son intervention, joue le rôle de révélateur d'un changement en gestation.

La *Métamorphose de Plozevet* est un bel exemple d'analyse « multidimensionnelle » où les facteurs économiques, sociaux, idéologiques sont saisis dans leur imbrication pour expliquer la dynamique d'une micro-société en plein bouleversement. Un petit monde qui reflète des tendances globales de la société française tout en gardant un caractère singulier et local.

J.-F.D.

# À propos de... **LE PARADIGME PERDU : LA NATURE HUMAINE<sup>5</sup> LA MÉTHODE**

Écrit voici maintenant trente ans, *Le Paradigme perdu*, cet essai sur la nature humaine, reste pourtant parfaitement actuel.

À l'époque, on ne parlait pas encore de sociobiologie ou de psychologie évolutionniste, et pourtant Edgar Morin avait déjà compris la nécessité d'inscrire l'homme et la société dans l'ordre du vivant sans céder au réductionnisme biologique. De même, il y a trente ans, alors que les recherches en éthologie étaient à peine connues, il avait déjà saisi l'importance de la primatologie pour comprendre l'homme. « La société n'est pas une invention humaine », affirme-t-il en introduction d'un chapitre où il suppose l'existence d'une protoculture animale qu'on semble simplement découvrir aujourd'hui. Abordant l'hominisation, il avance déjà l'hypothèse d'un paléolangage bien avant que les spécialistes ne se rallient à cette idée. « Il faut cesser de disjoindre nature et culture : la clé de la culture est dans notre nature et la clé de notre nature est dans la culture. » Dépassant le simple thème de l'interaction nature-culture, Morin envisage explicitement un scénario d'hominisation fondé sur la coévolution.

On trouvera encore bien d'autres thèmes fertiles dans ce livre : par exemple un beau passage sur le double visage de l'*Homo* « *demens-sapiens* » qui fait de l'homme à la fois un être de raison et de folie. Dans cet essai, il tente de relever un défi – penser la nature humaine – qui reste un programme théorique largement en friche. *Le Paradigme perdu* trace donc de nouvelles perspectives. Ce n'est que le prélude à son imposante œuvre en six volumes : *La Méthode*, qui occupera E. Morin durant trente ans.

L'objectif de *La Méthode* est de promouvoir une réforme de la pensée. Une démarche de l'esprit qui cherche à réarticuler ce que la recherche spécialisée a séparé. *La Méthode* ne prétend pas chercher une « pierre philosophale » destinée à résoudre tous les problèmes. À la différence du *Discours de la méthode* de Descartes, la démarche de Morin récuse d'emblée l'idée d'une vérité définitive, qu'il serait possible d'atteindre, et d'une connaissance absolument rigoureuse à mettre en œuvre. L'idée d'inachèvement, d'incertitude, de relativité de la connaissance est même au cœur de sa pensée. Il s'agit d'abord d'apprendre à dépasser les oppositions binaires nature/culture, individu/société, déterminisme/liberté, sujet/objet. Apprendre à combiner les déterminismes et les incertitudes du hasard, combiner entre elles les forces multiples qui s'entrelacent dans toute réalité humaine.

De là découle une vision du monde social où ordre et désordre se mêlent, où les actions individuelles et les événements sont à la fois produits et producteurs de la

dynamique sociale, où les phénomènes d'émergence et de bifurcation viennent briser les régularités de l'ordre social.

J.-F.D.

---

[1](#) - Communication au IIe Congrès international de sociologie, Liège, texte repris en exergue de *Sociologie*, Seuil, 1984.

[2](#) - Edgar Morin est un pseudonyme, adopté pendant la résistance et conservé par la suite.

[3](#) - Voir *Mes démons*, Stock, 1994 et sa série de journaux : *Le Vif du sujet*, Seuil, 1962 ; *Journal de Californie*, Seuil 1970 ; *Une année Sisyphe*, Seuil, 1995 ; *Pleurer, aimer, rire, comprendre*, Arléa, 1996.

[4](#) - Derniers ouvrages parus : *Le Monde moderne et la question juive* Seuil, 2006, *L'An I de l'ère écologique* avec Nicolas Hulot, Taillandier 2007, *Vers l'abîme ?* L'Herne, 2007, *Mon chemin. Entretiens avec Djénane Kareh Tager Fayard*, 2008, *La Méthode* (2 vol. regroupant l'ensemble), Seuil 2008.

[5](#) - Edgar Morin, 1973, rééd. Seuil, coll. « Points essais », 1979.

# RAYMOND BOUDON

## DE L'ACTION INDIVIDUELLE À L'ORDRE SOCIAL

Né en 1934, Raymond Boudon fait partie des grandes figures de la sociologie française. Agrégé de philosophie, il a effectué ses premières armes de sociologue aux États-Unis, auprès de Paul Lazarsfeld. Le fil conducteur de son travail sera le postulat selon lequel l'acteur individuel et intentionnel est l'unité pertinente pour décrire la société. Pédagogue, R. Boudon rédigea également des dictionnaires et des manuels de sociologie.

### L'individu au centre

« Expliquer un phénomène social, c'est toujours en faire la conséquence d'actions individuelles. » Pour R. Boudon, on ne peut comprendre le social qu'à partir des intentions des acteurs (*La Logique du social*, Hachette, 1979). Cette démarche permet d'interpréter des processus macro-sociologiques comme par exemple les inégalités scolaires.

### Une analyse de la rationalité

Pour saisir les logiques des comportements des individus, il faut accéder à leur raisonnement. Si R. Boudon admet l'idée d'une rationalité utilitariste, il entend ne pas s'y limiter. C'est notamment pour cela qu'il préfère, pour définir sa démarche, le terme d'« actionnisme » à celui d'« individualisme méthodologique ». R. Boudon défend une conception large de la rationalité. Il montre que nombre de comportements dits « irrationnels » s'expliquent par les mobiles qui poussent les gens à agir de telle ou telle manière. R. Boudon va donc essayer de saisir les mécanismes cognitifs qui se cachent derrière ces « bonnes raisons » (croyances, erreurs d'interprétation, carence de perception). Ainsi, dans *L'Idéologie ou l'origine des idées reçues* (Fayard, 1986), il montre que l'adhésion d'individus rationnels à une idéologie, même la plus absurde,

est explicable par un certain nombre de phénomènes : effets de position, de disposition, de communication (par exemple, la confiance que l'on fait spontanément à la parole d'une personne ayant autorité dans un domaine), etc. Cette sociologie de la connaissance constitue un domaine essentiel, et un apport décisif, de l'œuvre de R. Boudon.

## **Le social comme un agrégat**

Selon l'individualisme méthodologique, le jeu social est la résultante de l'agrégation des comportements individuels. Par exemple, quand des milliers d'individus partent en vacances en même temps, cela aboutit à la formation d'embouteillages, qui peuvent devenir à leur tour des « systèmes d'action » avec leurs logiques propres. R. Boudon appelle « effets émergents » ces processus (*Effets pervers et ordre social*, Puf, 1977). Il en dresse une typologie (effets d'amplification, de contradiction, de neutralisation, etc.) et développe l'analyse des « effets pervers », c'est-à-dire des phénomènes qui « résultent de la juxtaposition des comportements individuels sans être inclus dans les objectifs recherchés par les acteurs » : c'est l'exemple des embouteillages. Mais la logique des effets pervers est omniprésente : ainsi la dévalorisation des diplômes est-elle une conséquence de la démocratisation de l'enseignement. Autre implication de cette démarche : le sociologue doit accepter l'idée d'une indétermination partielle du social, dès lors que celui-ci est le résultat d'actions d'individus libres.

# L'INDIVIDU ET SES INTENTIONS

Entretien avec Raymond Boudon

*Raymond Boudon est le représentant le plus connu de l'individualisme méthodologique (ou actionnisme) qui postule que, au-delà d'inévitables contraintes, l'homme reste un être autonome.*

## ***Par quel itinéraire intellectuel êtes-vous arrivé à la sociologie ?***

Dans les années 1960, je désirais m'orienter vers les sciences humaines mais sans savoir précisément quelle discipline choisir. À cette époque, la philosophie se trouvait discréditée. J'étais tenté par l'économie, mais cette discipline me paraissait déjà installée. J'avais le sentiment qu'il fallait rester sur des rails préconstruits et qu'il n'était possible que d'ajouter quelques appendices à ce qui existait déjà. J'avais l'impression que la sociologie était plus intéressante parce qu'elle me semblait moins cristallisée, encore confuse en raison d'approches très diverses. Ce sont donc des intérêts intellectuels plutôt que sociaux qui m'ont amené à la sociologie.

## ***Parmi les enseignants de renom de cette époque, quels sont ceux qui vous ont le plus apporté ?***

En France, je me sentais surtout attiré par Jean Stoetzel qui apparaissait assez marginal parmi les sociologues en raison de sa volonté de faire un travail véritablement scientifique. Mais c'est surtout Paul Lazarsfeld qui incarnait, à mes yeux, cette volonté de faire de la sociologie une science. Grâce à une bourse, j'ai passé un an à l'Université de Columbia en 1962 auprès de P. Lazarsfeld qui a été ainsi mon véritable maître. Mais je devais être un peu naïf à l'époque puisqu'en fait, les mathématiques n'ont jamais eu en sociologie l'importance qu'on imaginait alors qu'elles prendraient.

## ***En quoi consiste, selon vous, le noyau de la sociologie scientifique ?***

C'est ce que l'on appelle l'« individualisme méthodologique », terme dont l'origine remonte à Max Weber puis, de façon plus explicite encore, à Joseph Schumpeter. Malheureusement, cette expression a été reprise par Friedrich Hayek et Karl Popper qui l'ont identifiée avec des positions de philosophie politique de type libéral, ce qui a entraîné beaucoup de confusion. Une autre erreur est de penser qu'individualisme méthodologique signifie explication du comportement humain de manière utilitariste. Ce double malentendu explique le rejet que subit parfois l'individualisme

méthodologique. C'est pour éviter cette confusion que j'ai proposé récemment de parler d'« actionnisme » plutôt que d'individualisme méthodologique.

***Précisez-nous ce que recouvrent ces termes d'« individualisme méthodologique » ou d'« actionnisme ».***

Il y a chez Weber et Tocqueville deux axiomes fondamentaux qui constituent le fondement de l'individualisme méthodologique. Tout d'abord, les phénomènes sociaux ne peuvent être expliqués que si on les considère comme les produits d'actions et de croyances des individus. Deuxièmement, ces croyances et actions ont un sens, une raison d'être pour l'acteur social. Il peut s'agir de l'intérêt, et là nous retrouvons les modèles utilitaristes, mais pas nécessairement. Par exemple, un militant religieux agit pour des valeurs. De même, ce n'est pas par intérêt que je crois que 2 et 2 font 4.

***Pouvez-vous nous présenter quelques exemples classiques d'interprétation sociologique faisant appel à l'individualisme méthodologique ?***

Weber s'est notamment demandé pourquoi les fonctionnaires sous l'Empire romain se sont enflammés pour le culte de Mithra. Son interprétation est que cette religion correspond au type de parcours qu'ils devaient accomplir dans la fonction publique romaine et qu'elle évoquait donc des choses familières pour eux.

Dans *L'Art de se persuader*, je présente l'exemple des croyances magiques qui a donné lieu à deux types d'interprétation très différents. Selon Lévy-Bruhl, le primitif a des croyances magiques parce qu'il ne raisonne pas comme un Occidental, qu'il a une logique différente, appelée mentalité primitive. Mais cette hypothèse est très peu convaincante puisqu'il s'agit d'une démonstration de type circulaire. L'Autre a une logique différente puisqu'il adhère aux croyances magiques ; il croit aux croyances magiques parce qu'il a une logique différente.

À l'inverse, Durkheim considère que les primitifs obéissent strictement aux mêmes principes que nous. Ils ont de bonnes raisons de croire à l'utilité de leurs rites, même si ces raisons sont fausses. Par exemple, ils invoquent la pluie à l'époque où elle est certes nécessaire, mais également où elle a le plus de chances de tomber. L'averse qui suit souvent l'invocation constitue ainsi une démonstration de la validité du rite.

***Mais une fois que cette croyance est constituée, que la pensée magique selon laquelle les prières peuvent amener la pluie est devenue partie intégrante d'un univers culturel qui se transmet de génération en génération, on ne peut plus vraiment parler de rationalité de l'individu. Même si chacun a de bonnes raisons de croire, il ne s'agit pas d'une nouvelle reconstitution. Il est alors possible à un sociologue d'analyser cette croyance en partant non plus des individus, mais de cette croyance collective.***

Bien sûr, ce ne sont plus les individus qui créent cette croyance. Mais même dans ce cas, il faut expliquer pourquoi celle-ci se maintient. Elle persiste si les individus n'ont pas de raison valable de l'évacuer, notamment s'il ne se présente pas d'autres croyances concurrentes. La meilleure preuve de cela, c'est que des théories alternatives peuvent très facilement se substituer aux idées traditionnelles si elles apparaissent meilleures. Ce fut le cas, par exemple, pour l'introduction du christianisme en Afrique noire. Il est donc exact que les croyances viennent souvent de la socialisation, mais pour qu'elles persistent, il faut qu'elles fassent sens par rapport à la situation présente.

***Le terme d'individu, que vous utilisez, fait-il toujours référence à une personne ou peut-il également désigner un groupe ?***

On peut parfois traiter un groupe comme une personne dans la mesure où il dispose de mécanismes de décision collective. Un gouvernement en est le meilleur exemple. Il s'agit certes d'une organisation polycéphale puisqu'il y a plusieurs ministres, mais une fois que les opinions personnelles ont pu s'exprimer, il y a une mécanique qui permet de dire « Le gouvernement pense que », ce qui est parfaitement légitime. Mais il faut être prudent et ne pas généraliser de façon outrancière. La phrase « La classe ouvrière pense que... », largement utilisée à une certaine époque, voulait dire en fait que « le Parti communiste a décidé que la classe ouvrière doit penser que », ce qui est évidemment très contestable.

***Vous nous parliez tout à l'heure des raisons qui font que l'individualisme méthodologique a du mal à s'imposer. Mais cela n'est-il pas également dû au rejet global du déterminisme social que cette théorie sous-entend ?***

On a pensé pendant très longtemps que faire œuvre scientifique impliquait d'adhérer au postulat déterministe. Moi, je ne le crois pas. Il n'est évidemment pas question de rejeter toute forme de déterminisme, mais de distinguer les situations où il y a du déterminisme et celles où il n'y en a pas. Car faire œuvre scientifique, c'est avant tout respecter la réalité. Or, si vous regardez la réalité humaine, il est facile de voir qu'il y a de nombreuses situations indéterminées. Georg Simmel proposait un exemple éclairant. « Imaginons, disait-il, un homme qui a eu une enfance épouvantable. Deux voies s'ouvrent à lui par la suite. Il peut soit essayer de se venger en étant méchant et insupportable avec tout le monde, soit au contraire devenir généreux. » G. Simmel illustre également ce point par le cas de Robespierre qui est arrivé au pouvoir grâce aux Hébertistes. Il les a éliminés par la suite, mais il aurait pu tout aussi bien les élever. Le fait qu'un processus bascule d'un côté ou d'un autre dépend généralement d'éléments extrêmement volatils. Il est toujours possible de fournir des explications a posteriori, mais il serait complètement absurde d'essayer de prédire a priori ce qui va se passer. La seule attitude scientifique, respectueuse du réel,

consiste alors à dire : « On ne peut pas prédire. » C'est reconnaître la place du hasard et du désordre.

***À ce propos, vous parlez souvent de la liberté dans votre œuvre. N'y a-t-il pas là un risque d'introduire de la philosophie dans la science ?***

C'est probablement une expression maladroite. J'utilise maintenant le mot autonomie qui me paraît moins sujet à confusion. Je veux dire par là que si l'on veut faire un travail vraiment scientifique, on est obligé de reconnaître la large part d'autonomie que possède l'être humain. Bien entendu, il y a des situations de choix forcé, mais elles sont plutôt rares.

***On considère souvent que vous êtes un partisan radical de l'autonomie de l'acteur, ce dernier étant détaché de tout déterminisme social.***

Cela m'étonne toujours parce que je n'ai rien écrit de semblable. Dans *L'Inégalité des chances*, j'ai analysé les choix scolaires comme étant des décisions d'orientation rationnelles, qui tiennent compte de l'origine sociale comme système de références. J'ai notamment écrit que « le choix scolaire dépend faiblement de l'origine sociale lorsque la réussite scolaire est bonne et fortement lorsque la réussite scolaire est mauvaise ». J'ai expliqué les différences de comportement entre élèves d'origines sociales différentes au même niveau de réussite par une petite histoire. Celui qui est d'origine élevée et qui voit qu'il est très au-dessous des gens de son milieu se dit « J'ai du mal à y arriver, mais il faut quand même que j'essaie. » Celui qui, avec le même résultat, a déjà atteint le niveau de sa famille d'origine, se dit qu'il ne faut pas se compliquer plus l'existence. Cette analyse phénoménologique très simple avait pour but de rendre compréhensible le comportement des gens.

***Le temps n'est-il donc pas venu de la grande réconciliation entre l'approche déterministe et cette vision de la rationalité de l'acteur ?***

Je crois effectivement que l'autonomie s'exerce à l'intérieur d'un système de contraintes absolument évidentes. Je ne vois pas du tout d'opposition entre ces deux approches. Mais, il y a dix ou quinze ans, le déterminisme, véritable bulldozer écrasant les gens, était considéré comme un postulat essentiel des études sociologiques. Aujourd'hui, en revanche, il y a une acceptation beaucoup plus large de la notion d'autonomie de l'acteur.

Propos recueillis par  
Jean-François Dortier et Jacques Lecomte

À propos de... **L'INÉGALITÉ DES CHANCES**

## *Inégalités scolaires : domination ou choix rationnel ?*

Dans *Les Héritiers* (1964) et *La Reproduction* (1970), Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron expliquent que l'école reproduit les inégalités sociales à travers des méthodes et des contenus d'enseignement qui privilégient implicitement une forme de culture propre aux classes dominantes. La pratique du cours magistral, qui se fonde sur l'usage d'un langage cultivé sans en dévoiler les mécanismes, induit une « complicité cultivée » entre les enseignants et les élèves des milieux culturellement favorisés, déjà accoutumés à ce type de rapport au langage. Sous couvert d'universalisme, l'école leur permettrait en fait de faire fructifier le « capital culturel » que leur transmettent leurs parents. Là où É. Durkheim voyait la transmission de valeurs communes, P. Bourdieu et J.-C. Passeron dénoncent une légitimation des inégalités, puisque l'école masquerait derrière un discours sur l'égalité des chances des processus de sélection sociale qui aboutissent à justifier ces inégalités par la sanction du diplôme scolaire.

### **Le postulat de l'acteur social rationnel**

Mais dès 1972, dans *L'Inégalité des chances*, Raymond Boudon récuse la thèse déterministe des deux auteurs, qui posaient que les individus agissent en fonction de « dispositions » sociales qu'ils ont inconsciemment « intégrées » pendant leur enfance et qui dirigent leurs comportements. De son point de vue, les inégalités sociales observées dans les parcours scolaires sont le résultat de la juxtaposition de stratégies divergentes, adoptées consciemment par les familles en fonction des informations dont elles disposent et de leur manière d'évaluer les avantages et les coûts d'une poursuite d'études. « L'éventualité de devenir, par exemple, instituteur, écrit R. Boudon, n'est pas perçue de la même manière par le fils d'un ouvrier et par le fils d'un membre de l'académie des sciences. » Le fils d'ouvrier se satisfera d'un statut qui constitue pour lui une progression sociale notable, alors qu'il anticipera négativement le coût psychologique et financier d'études longues, ce qui ne sera évidemment pas le cas du fils d'universitaire. Le phénomène de « reproduction » sociale analysé par P. Bourdieu et J.-C. Passeron ne serait alors qu'un effet pervers d'une accumulation de choix individuels rationnels mais dépendants de la position sociale initiale des acteurs.

Vincent Troger

# LE PARCOURS DE PIERRE BOURDIEU (1930-2002)

Pierre Bourdieu naît en 1930, à Denguin (Hautes-Pyrénées). Son père est fonctionnaire des Postes.

Il entre à l'École normale supérieure en 1951. Provincial, d'origine modeste, P. Bourdieu est confronté dans cette école à la culture des bourgeois. Selon certains de ses camarades de l'ENS, de cette expérience daterait un ressentiment à l'encontre du monde parisien intellectuel. Contrairement à beaucoup de ses pairs, il n'entre pas au parti communiste, et manifestera toujours une méfiance à l'égard des appareils.

Agrégé de philosophie en 1955, il part en Algérie où il est assistant à la faculté des lettres d'Alger. Il mène alors ses premiers travaux, sur les transformations sociales de l'Algérie. Rentré en France en 1961, il enseigne à la Sorbonne, puis à l'université de Lille.

## • 1964 : l'École pratique des hautes études

En 1964, il est nommé directeur d'études à l'École pratique des hautes études, qui deviendra l'EHESS : il publie ses premières enquêtes sur l'école et les pratiques culturelles (*Les Héritiers, Un art moyen*).

P. Bourdieu est à cette époque sous l'aile de Raymond Aron (lui aussi normalien et agrégé de philosophie devenu sociologue), qui voit en lui un futur « grand » et lui confie la codirection du Centre de sociologie européenne. Les deux hommes se brouilleront en 1968 et P. Bourdieu fonde alors son propre laboratoire de recherche.

La crise de mai 1968 le laisse sceptique : il n'en publiera une analyse qu'en 1984 (dernier chapitre de *Homo academicus*). Fonder son école de sociologie devient à partir de là le principal objectif de P. Bourdieu : il lance de nombreux travaux à partir de son centre à l'EHESS, et crée en 1975 sa propre revue, *Actes de la recherche en sciences sociales*.

## • 1982 : le Collège de France

Après avoir publié son ouvrage majeur, *La Distinction*, en 1979, il reçoit la consécration en devenant titulaire de la chaire de sociologie au Collège de France (le CNRS lui décernera sa distinction suprême, la médaille d'or, en 1993). Son ascension s'est réalisée au prix de ruptures, plus ou moins brutales, avec nombre de ses collaborateurs les plus illustres : J.-C. Passeron, L. Boltanski, C. Grignon, J. Verdès-Leroux...

Sa position ancrée dans l'Hexagone, P. Bourdieu va se tourner vers le marché intellectuel international, notamment les États-Unis, où il fait de fréquents voyages (universités de Princeton, de Pennsylvanie). De fait, il est l'un des intellectuels les plus reconnus en Amérique, où son œuvre suscite une quantité considérable de commentaires.

## • **Années 1990 : l'intellectuel engagé**

En 1989-1990, il préside une commission de réflexion sur les contenus de l'enseignement, commandée par le gouvernement de François Mitterrand. En 1993, il dirige un ouvrage collectif, *La Misère du monde*, présenté, en quatrième de couverture, comme « une autre façon de faire de la politique ».

Lors des grèves de décembre 1995, il participe à un « Appel des intellectuels en soutien aux grévistes ». En 1998, il est aux côtés des chômeurs qui occupent l'École normale supérieure de la rue d'Ulm et soutient les intellectuels algériens. Il part en croisade dans la presse, (« Pour une gauche de gauche », *Le Monde*, 8 avril 1998), fustigeant les experts, les journalistes, les « essayistes de cour » et, à travers eux, le néolibéralisme.

En juin 2000, il est à Millau, aux côtés de José Bové et des responsables du mouvement Attac, encourageant la constitution d'un réseau de « forces critiques et progressistes » pour lutter contre la globalisation économique.

Le 23 janvier 2002, Pierre Bourdieu meurt à Paris.

# DANS LES COULISSES DE LA DOMINATION

**D**ans *Le Goût des autres* (1999), film réalisé par Agnès Jaoui, Jean-Pierre Bacri joue le rôle de Castella, un patron de PME, qui tombe amoureux de Clara, actrice de théâtre. Il se retrouve immergé dans le cercle des amis de Clara : peintres, architectes, comédiens... Bref, un « beauf » provincial plongé dans le milieu artistique branché. Une des scènes les plus marquantes se déroule dans un restaurant : Castella (moustache, costume-cravate et blagues graveleuses) est sans s'en rendre compte la risée des amis de Clara (habits noirs savamment négligés et humour au cinquième degré). Ce qui fonde ici le mépris des petits bourgeois intellectuels envers le petit patron parvenu, c'est le sentiment d'être différents. Une différence si profondément intériorisée qu'elle se lit à travers les regards, les gestes, les formules langagières.

Dans un autre film, *Ressources humaines* (2000), de Laurent Cantet, Franck (Jalil Lespert) est un jeune étudiant de HEC qui choisit de faire un stage à la direction de l'entreprise où son père est ouvrier depuis trente ans. Il découvre alors un plan de restructuration qui passe par le licenciement de son père... Refusant de rentrer dans le jeu, il va se heurter à la résignation de son père. Celui-ci accepte son sort : il a intériorisé l'ordre des choses.

Ces deux histoires racontent le contraste entre des styles de vie ; elles décrivent aussi des rapports de domination et de prestige : elles offrent en quelque sorte un concentré de la pensée de P. Bourdieu. C'est, en effet, en observant les pratiques culturelles et les logiques de différenciation sociale que le sociologue a construit une œuvre vaste et ambitieuse, que l'on peut résumer ainsi : la société est un espace de différenciation dans lequel les rapports de domination sont dissimulés, car profondément intériorisés par les individus. Toute l'entreprise de P. Bourdieu va consister, en observant des populations de toutes sortes (des paysans algériens aux universitaires, en passant par les patrons, les ouvriers, les journalistes...), à démonter les mécanismes de cette domination.

## **L'argent et la culture**

P. Bourdieu pose le postulat qu'il y a dans toute société des dominants et des dominés, et que dans cette différence réside le principe de base de l'organisation sociale. Mais cette domination dépend de la situation, des ressources et de la stratégie des acteurs (ainsi Castella, dominant dans son univers, celui de l'entreprise, devient dominé quand il pénètre dans le milieu artistique). Pour comprendre ces phénomènes, il faut connaître les logiques de ces effets de positions et de ressources : c'est pourquoi P. Bourdieu propose une vision topologique de la société. Celle-ci n'est pas une pyramide ou une échelle, elle se présente comme un « espace de différences ».

Cet espace social s'organise autour de deux dimensions : le volume global des ressources détenues, et sa répartition entre capital économique (fortune, salaires, revenus) et capital culturel (connaissances, diplômes, bonnes manières). Ce clivage entre l'argent et la culture, entre les « commerciaux » et les « purs », est très discriminant selon P. Bourdieu. Un des ressorts de l'identité des artistes réside dans le choix de « l'art pour l'art », et le désintéret pour le profit matériel : les travaux de commande réalisés par un peintre sont qualifiés d'« alimentaires ». Dans d'autres catégories sociales en revanche, l'argent est signe de distinction : à l'issue du dîner, Castella finira par payer l'addition. L'acteur social selon P. Bourdieu ne cherche donc pas que l'intéret : il est aussi en quête de prestige et de la reconnaissance des autres. Le décalage entre le patron de PME et les artistes vient aussi de la confrontation entre deux univers différenciés, deux compartiments de la société, que P. Bourdieu appelle des champs. Ce sont des sortes de microcosmes, relativement homogènes et autonomes, et pertinents au regard d'une fonction sociale : les champs artistique, journalistique, universitaire, etc.

Les champs sont, fondamentalement, des lieux de concurrence et de lutte : par exemple, le champ journalistique est régenté par les grands médias et les quelques journalistes qui « font l'actualité » ; les dominés sont les journalistes de base et les pigistes. Mais chaque champ possède ses propres règles du jeu : dans le monde littéraire, il vaut mieux déployer du capital culturel et du capital social (des réseaux de relation, des cocktails et des flatteries), plutôt que du capital économique. Un individu est inséré dans différents champs, mais il n'y occupera pas le même rang. Les universitaires sont en position de dominés (par rapport aux industriels) dans le champ du pouvoir ; ils sont dominants dans le champ intellectuel par rapport aux artistes (voir le livre *Homo academicus*).

Pour décrire le fonctionnement des champs, P. Bourdieu utilise la notion de jeu. Cette posture lui permet de dépasser l'opposition traditionnelle entre l'action de l'individu et le déterminisme social (qui lui est souvent imputé). Le jeu social peut être vu comme une partie de cartes ou d'échecs : chaque individu a une position plus ou moins favorable, a des atouts (du capital économique, culturel ou social) plus ou moins adaptés...

## Du train de vie au style de vie

Si certains sont totalement démunis de ressources et subissent le jeu, beaucoup d'acteurs peuvent déployer des stratégies pour améliorer leur position. Castella par exemple va faire des efforts pour s'intéresser à la peinture abstraite, à laquelle il ne connaît rien ; en commandant une fresque à un peintre d'avant-garde pour la façade de son usine, il tente de transformer du capital économique (sa principale ressource) en capital social et culturel. L'espace social ainsi défini, P. Bourdieu montre comment « à chaque classe de positions correspond une classe d'*habitus* (ou de goûts) ». Émile Durkheim, pour prouver l'emprise du social sur le comportement individuel, avait pris comme objet l'acte le plus intime qui soit, le suicide<sup>1</sup>. Dans *La Distinction*, P. Bourdieu adopte une démarche analogue. Il est communément admis que « les goûts et les couleurs ça ne se discute pas », bref que les préférences sont une affaire personnelle : or, P. Bourdieu montre que nos jugements (qu'il s'agisse de musique, de sport, de cuisine...) sont le reflet de notre position dans l'espace social. Ce qui fait le lien entre les structures sociales et nos goûts personnels, c'est l'*habitus*.

L'*habitus* est une sorte de matrice à travers laquelle nous voyons le monde et qui guide nos comportements. Il se manifeste par un ensemble cohérent de goûts et de pratiques. Par exemple, un petit patron comme Castella a un chien, du papier peint fleuri dans son appartement, il apprécie le théâtre de boulevard et les séries américaines. Il est probable qu'il aime le football et la blanquette de veau. L'*habitus* des amis de Clara n'a pas les mêmes caractéristiques : ils auront plutôt un chat, aiment le théâtre d'avant-garde et les films de Jean-Luc Godard ou de Woody Allen, mangent chinois ou mexicain, méprisent le football. Ce qui est pertinent pour observer l'espace social, ce n'est donc pas le train de vie, mais le style de vie. L'employé, le petit commerçant, l'ouvrier, l'universitaire, le travailleur social : à chaque catégorie correspond un univers, un système de référence. Bien sûr, il peut y avoir des exceptions : des ouvriers qui lisent Marguerite Duras ou des universitaires qui aiment Johnny Hallyday. Il n'y a donc pas un déterminisme mécanique, mais des lois tendancielle, qu'il s'agit de mettre au jour. Cependant, les expériences d'ascension sociale sont souvent douloureuses. Antoine, fils de VRP, est placé par ses parents dans un lycée chic : « Je me suis retrouvé là-dedans, le *must* du *must*, et là j'ai vraiment vu la différence... C'était un peu comme une boîte à bac, pour des gosses de riches qui, en fait, vivaient dans le dilettantisme. » Il se sent humilié par les remarques de ses camarades sur « ses fringues Pantashop » (*La Misère du monde*).

## Montrer sa différence

Le moteur de cette stylisation de la vie, c'est la distinction. Et pour montrer que l'on est distingué, quel meilleur moyen que la culture ? Dans ses premières enquêtes, P. Bourdieu constate l'inégal accès à la culture selon les classes sociales (*L'Amour de l'art*). Quand ils visitent les musées, les membres des classes cultivées manifestent une familiarité spontanée avec l'art, qui provient non pas d'un don, mais de codes et de langages acquis par la socialisation. Les dominés ne possèdent pas ces codes. Ils vont donc appliquer à l'art les schémas qui structurent leur perception de l'existence quotidienne. C'est pourquoi ils préféreront les peintures figuratives, ou les films dont le scénario est vraisemblable. Monsieur L., contremaître à la SNCF, apprécie les fresques de la chapelle Sixtine « parce que ça représente quelque chose. Mais quand vous voyez quatre coups de crayon et que les gens achètent ça pour des prix fous, moi personnellement, si je les trouve, je les passerai à la poubelle » (cité dans *La Distinction*). Les classes cultivées quant à elles privilégient la distanciation, l'aisance, la lecture au second degré.

Plus généralement, il y a une hiérarchie des pratiques culturelles. Les arts nobles (peinture, théâtre, musique classique, sculpture) sont l'apanage des classes dominantes. Les membres des classes moyennes cultivées (petits bourgeois diplômés) se caractérisent par la « bonne volonté culturelle ». Ils ont une intense activité culturelle, mais comme ils maîtrisent mal les codes des domaines les plus nobles, ils se tournent vers des succédanés : le cinéma, la bande dessinée, le jazz, les revues de vulgarisation scientifique, la photographie... Quant aux classes populaires, il ne leur reste que des miettes si l'on en croit P. Bourdieu, qui réfute l'idée d'une culture populaire (*La Distinction*, chapitre VII). Il soutient que le rapport à la culture des dominés est guidé par le principe de nécessité ; ils n'ont pas les moyens d'être désintéressés. Cette distribution des légitimités est cependant loin d'être figée. Il existe des variantes populaires de la musique classique (les valses de Strauss par exemple) ; certaines activités se démocratisent (le tennis et le golf) ; il arrive même que certaines, jugées « ringardes » un temps, redeviennent par un jeu d'inversion, « chics » dans certains milieux (voir de nos jours les chansons de Claude François, ou les nains de jardin).

La culture n'est que la partie la plus visible de l'*habitus*. Celui-ci oriente en effet l'ensemble des comportements sociaux : l'alimentation, les rôles masculin et féminin, les manières de se tenir à table, le langage... L'*habitus* détermine ce qui est bien ou mal, ce qui est beau ou laid. Ce qui semblera distingué à l'un peut paraître totalement vulgaire à un autre.

## **Possédés par le social**

La logique de la distinction entérine la domination. Pour P. Bourdieu, ce qui fait la force de cette influence, c'est qu'elle est enfouie au plus profond des psychismes et des corps. Les structures sociales sont en quelque sorte « décalquées » sur les structures mentales. Dans une large part de nos occupations, nous ne réfléchissons pas : nous agissons sur la base de la conception du monde que nous avons apprise. Nous sommes pris par le jeu social : le jeu (c'est-à-dire la logique de différenciation et de domination) se fait oublier en tant que tel. Cette capacité d'agir sans réfléchir (le « sens pratique ») permet, selon P. Bourdieu, de dépasser le clivage entre objectivisme et subjectivisme : les structures sociales objectives sont partie intégrante de ma subjectivité, et celle-ci participe de celles-là. Ainsi les normes, par exemple la codification des rôles féminin et masculin, sont imprimées dans les corps. Dans la société kabyle, l'homme est obligé de se tenir droit, de manger franchement, alors que la femme doit se mouvoir avec réserve et souplesse, manger « du bout des lèvres » (*Le Sens pratique*). Dans *La Distinction*, P. Bourdieu insiste sur cette inscription corporelle de l'action. Les sports populaires (football, rugby, boxe) valorisent l'esprit de sacrifice et la force. Les sports des classes moyennes et supérieures (golf, tennis, escrime) privilégient l'ampleur, la distance, l'absence de contact direct. Les préférences alimentaires des classes populaires sont guidées par une recherche inconsciente de la force et de l'utilité : on aime la viande, le gras. Les classes moyennes rechercheront plutôt du raffinement et une nourriture légère : le corps a besoin d'esthétique plutôt que de robustesse.

Les dominés sont inconscients de ces mécanismes par lesquels s'exerce la domination ; mais les dominants aussi : s'adressant, en 1999, lors d'un colloque, aux patrons des grandes entreprises des médias (Fox, Bertelsmann, AOL, Canal +...), P. Bourdieu leur demanda : « Savez-vous ce que vous faites<sup>2</sup> ? » Ce postulat d'inconscience est pourtant mis à mal dans un livre du même P. Bourdieu : *La Misère du monde*. Cet ouvrage collectif publié en 1993 est constitué d'une série d'entretiens monographiques. Or, ce qui frappe à la lecture de ce livre, c'est que les gens ont une réflexivité, qu'ils sont conscients, pour une large part, des mécanismes de domination. Ainsi, ce travailleur social qui a créé une association et une compagnie d'ambulance. La mairie l'a aidé pour monter sa société, mais il pense qu'elle récupère politiquement cette opération.

Plus généralement, un des axes majeurs de la théorie de P. Bourdieu, qu'il développe dans *Méditations pascaliennes*, tient dans la proposition suivante : il n'y a pas d'idées pures. Les productions intellectuelles (la philosophie, les idéologies, mais aussi la littérature, la fiction, la création) sont l'émanation des structures sociales de leur époque. La figure de l'écrivain ou de l'artiste autonome, créatif (incarné par des personnalités comme Flaubert ou Manet) est un construit sociohistorique qui n'émerge qu'au XIX<sup>e</sup> siècle (*Les Règles de l'art*). Avant d'entrer dans la pratique quotidienne des acteurs, les normes leur sont inculquées, par une socialisation et par

des processus idéologiques que P. Bourdieu désigne sous le nom de violence symbolique. En enquêtant avec Jean-Claude Passeron sur les étudiants dans les années 1960, il constate l'inégalité de l'accès à l'enseignement supérieur.

## **La violence (symbolique) à l'école**

Les fils d'ouvriers sont très largement sous-représentés (10 % des étudiants pour 35 % de la population active). Le comportement et le rapport à l'institution scolaire sont aussi très dissemblables selon l'origine. Les étudiants bourgeois se pensent comme doués : ils affichent une désinvolture et un mépris pour les techniques les plus scolaires. Ils ont une « assurance statutaire » qui est un *habitus* de classe. En effet, la culture valorisée par l'institution leur est familière car c'est celle de leur milieu social. Les étudiants des classes moyennes et populaires ont un comportement besogneux, car ils croient que l'école peut leur donner la réussite scolaire. Quant aux enseignants, ils sont complices de ce système : ils valorisent l'« idéologie du don » et le travail brillant. La culture universitaire est donc un héritage pour les uns, un apprentissage pour les autres. Dans *La Noblesse d'État*, P. Bourdieu poursuit ces analyses. La lecture des rapports de jury d'agrégation confirme les canons du « bon ton » universitaire : les candidats doivent faire preuve de sobriété, de tact, de talent, de finesse. Ils doivent éviter le laborieux, la prétention, la vulgarité. Cette imposition des critères de l'excellence se fait au moyen d'artifices, en occultant les rapports de classe et de domination : elle fonctionne à la violence symbolique. Une occultation qui vise les enseignés, mais aussi les enseignants : « Le professeur qui assigne à tel ou tel de ses élèves les attributs de la petite bourgeoisie serait scandalisé si on le soupçonnait d'appuyer ses verdicts sur un jugement de classe, même implicite. »

L'école n'est pas la seule institution qui produit de la violence symbolique. Ainsi, les représentations produites par la presse télévisée « s'imposent parfois aux plus démunis comme des énoncés tout préparés de ce qu'ils croient être leur expérience » (*La Misère du monde*). Le système politique est analysé dans une perspective analogue. Il y a un « illusionnisme démocratique », selon lequel tout le monde aurait un même droit d'opinion et d'expression. En réalité, la politique est un domaine monopolisé par les classes dominantes. Les dominés ont tendance à se penser comme incompetents en la matière : ils vont donc s'autoexclure de la vie politique en déléguant leur pouvoir de décision. Notre système serait ainsi un système censitaire déguisé<sup>3</sup>.

## **La reproduction de la domination**

La domination a aussi besoin de se prolonger dans le temps. L'école apparaît, à travers les multiples filtres qu'elle instaure, comme un outil de renforcement des inégalités sociales. Les grandes écoles sont au cœur du dispositif de reproduction des classes dominantes. Elles sont encore plus sélectives socialement que l'université : elles accueillent une part très importante d'élèves issus de la classe dominante (60 % et plus à l'Ena, HEC ou Sciences po). En outre, la hiérarchie de ces établissements recoupe les positions dans l'espace social : on trouve plutôt des enfants d'industriels à HEC, et des fils de professeurs à Normale sup. Socialement homogènes, fermées sur elles-mêmes, elles contribuent à forger un « esprit de corps ».

Ainsi, derrière le mythe de la méritocratie, les grandes écoles sont instrumentalisées au service des stratégies de reproduction des dominants. P. Bourdieu souligne que la figure du *self-made man* ne représente qu'une exception : on ne trouve que 3 % de fils d'ouvriers parmi les grands patrons.

## Vendre la mèche

En remettant en cause les fondements de l'idéologie éducative, les travaux de P. Bourdieu sur l'école se sont imposés comme un véritable paradigme<sup>4</sup>. Ils sont aussi révélateurs de la conception qu'a leur auteur de sa fonction de sociologue. Qu'il s'agisse de la démocratisation de l'enseignement, du suffrage universel, des préférences culturelles, des rapports hommes-femmes, son objectif est toujours le même : révéler ce qui se cache derrière les illusions et les apparences du jeu social. Sa sociologie se veut donc une sociologie du dévoilement : il est, selon ses propres mots, celui qui « vend la mèche ». Cette posture a une conséquence : si la sociologie dévoile, alors elle va déranger les tenants de l'ordre. Par exemple, nous dit P. Bourdieu, en montrant que le milieu scientifique est aussi le lieu d'une concurrence entre des carrières, des laboratoires, le sociologue contrarie ce petit monde. Le risque d'une telle logique est de figer le sociologue dans une posture héroïque : les critiques adressées à P. Bourdieu sont souvent, et *a priori*, dénoncées comme l'expression de ceux qui cherchent à préserver leurs privilèges.

Cette volonté de confondre ceux qui tirent les ficelles amena finalement P. Bourdieu à s'attaquer à des secteurs qu'il n'avait pas explorés aussi méthodiquement que dans la plupart de ses travaux. Ce fut notamment le cas de *Sur la télévision* qui, tout en affirmant présenter « les acquis de la recherche sur la télévision », fut sévèrement jugé pour son ignorance des nombreux travaux en sociologie des médias et pour son absence de support empirique<sup>5</sup>. Un reproche que l'on peut difficilement lui faire au regard de l'armada de données et de méthodes qu'il mobilise en général. Dans

*La Noblesse d'État* par exemple, il exploite enquêtes statistiques, sondages, entretiens qualitatifs, dissertations, registres des établissements, notices nécrologiques, etc. P. Bourdieu défend en effet une conception exigeante de la sociologie scientifique, fruit d'un va-et-vient entre construction théorique et validation empirique, conception qu'il développe dans *Le Métier de sociologue*. Notons au passage que ses choix méthodologiques ont pu évoluer dans le temps. Ainsi, *La Misère du monde* est construit sur la base d'entretiens dans lesquels l'enquêteur s'adresse à l'enquêté sur le mode de la « conversation ordinaire ». Une méthode qui, selon certains, présente des biais évidents : imposition des problématiques, orientation des réponses, etc.<sup>6</sup>.

Il reste que l'œuvre de P. Bourdieu occupe une place centrale dans le débat scientifique, en sociologie comme dans les sciences humaines en général. Cette autorité tient à plusieurs ingrédients. En premier lieu, elle a, en dévoilant les coulisses du social (les inégalités scolaires, les déterminants des goûts culturels...), un caractère attractif et provocateur. Son auteur s'est montré aussi innovant, tant par la mobilisation de techniques scientifiques diverses que par son inventivité conceptuelle : les notions d'*habitus*, de champ, de distinction, de violence symbolique ont renouvelé l'analyse sociologique.

Plus généralement, la force du travail de P. Bourdieu est sans doute d'avoir construit un schéma théorique à la fois foisonnant et unifié, sur la base d'une grande variété de terrains et en synthétisant une multiplicité de sources théoriques. Karl Marx (rapports de domination), Max Weber (l'importance du sens que les acteurs donnent à leur action, la notion de légitimité), Émile Durkheim (la méthode sociologique), Gaston Bachelard (la construction de l'objet), Thorsten Veblen (la consommation ostentatoire), John Austin (les fonctions du langage), mais aussi Norbert Elias, Erving Goffman, Basil Bernstein, Emmanuel Kant, Claude Lévi-Strauss, Ludwig Wittgenstein... : P. Bourdieu a su amalgamer des influences multiples pour élaborer un système cohérent, qu'il résume lui-même, dans *La Distinction*, par une équation : (*habitus*) (capital) + champ = pratique.

Philippe Cabin

---

<sup>1</sup> - É. Durkheim, *Le Suicide*, 1897, rééd. Puf 1997.

<sup>2</sup> - *Libération*, 13 octobre 1999.

<sup>3</sup> - Cette analyse est prolongée dans l'ouvrage de Daniel Gaxie, *Le Cens caché. Inégalités culturelles et ségrégation politique*, Seuil, 1978.

<sup>4</sup> - F. Dubet, « Le sociologue de l'éducation », *Le Magazine Littéraire*, n° 369, octobre 1998.

<sup>5</sup> - Sur ce point, voir les articles de Daniel Bournoux, *Le Magazine Littéraire*, *op. cit.*, et de Cyril Lemieux, dans Bernard Lahire (dir.), *Le Travail sociologique de Pierre Bourdieu*, La Découverte, 2001.

<sup>6</sup> - N. Mayer, « L'entretien selon Pierre Bourdieu », *Revue française de sociologie*, juillet-septembre 1995.

## L'espace des positions sociales

Dans *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Pierre Bourdieu oppose à la vision courante, qui tient les goûts pour un don de la nature, l'observation scientifique qui montre que ceux-ci sont déterminés et organisés entre eux par notre position dans la société.

Pierre Bourdieu décrit la société comme un espace à deux dimensions : voir schéma ci-contre. La polarité verticale désigne la quantité totale de ressources dont disposent les individus. La polarité horizontale (de gauche à droite) marque la répartition de ces ressources entre capital économique (propriété, revenus) et capital culturel (diplômes, connaissances). À chaque position sociale correspondent des styles de vie. En voici trois idéaux-types :

- **Les classes dominantes, ou le sens de la distinction**

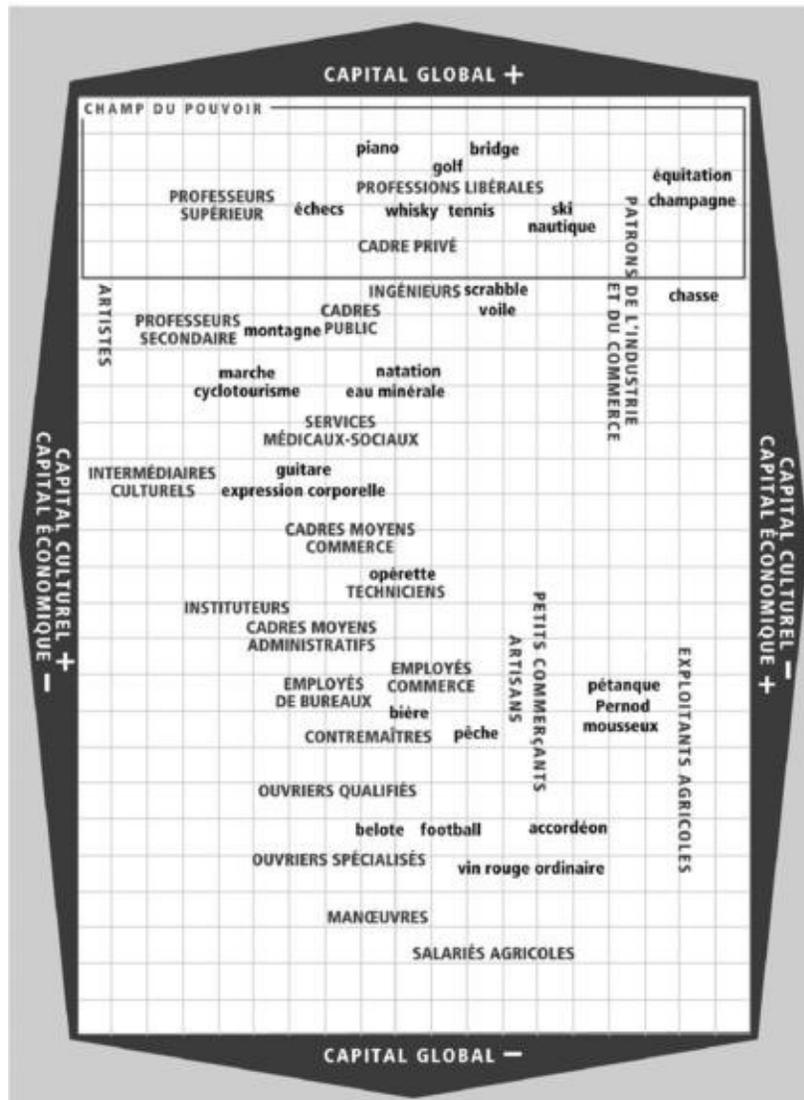
S., 45 ans, est avocat et fils d'avocat, fils d'une famille de la grande bourgeoisie parisienne. Il est « énervé par les gens qui achètent des choses simplement pour les montrer ». Parmi ses disques, beaucoup de cantates de Bach, des messes, des requiem. Il aime le bon vin : une bonne bouteille, « ça ne se boit pas avec n'importe qui, ça nécessite une liturgie ».

- **Les classes moyennes, ou la bonne volonté culturelle**

Élisabeth, 25 ans, est infirmière. Elle a une 2 CV achetée d'occasion. Elle fait des émaux et de l'expression corporelle. Elle participe aussi à des fouilles archéologiques. Elle n'aime pas les gens « vides », qui n'ont « pas de passion », qui sont trop « dépendants des satisfactions matérielles ». Elle aime Bach, Beethoven, Léo Ferré, Jacques Brel, Françoise Sagan, Boris Vian.

- **Les classes populaires, ou le choix du nécessaire**

L., 61 ans, est contremaître à la SNCF. Il habite dans un HLM à Grenoble. Chez lui, pas de bibelot, la maison « n'est pas un musée ». Les objets qui ornent l'appartement ont tous leur « utilité ». Il achète son vin à Carrefour, « c'est moins cher que les autres ». En vacances, il aime bien ramasser : des coquillages, des champignons, des escargots. Il aime regarder le football à la télévision, et ne s'intéresse pas aux « choses politiques ».



# ALAIN TOURAINÉ, UN SOCIOLOGUE DE L'ACTION SOCIALE

## De l'analyse des mouvements sociaux...

Alain Touraine a passé une grande partie de sa carrière de sociologue à étudier les mouvements collectifs. Il avait débuté son travail par une étude remarquée sur l'évolution du travail dans les usines Renault. Puis, il s'intéressera par la suite à la conscience ouvrière. À l'époque, le monde ouvrier est bien plus qu'un groupe professionnel. C'est une classe sociale dotée d'une forte identité et qui lutte contre l'ordre établi pour tenter d'imposer son propre projet collectif. De l'analyse du mouvement ouvrier, A. Touraine produit une théorie générale des mouvements sociaux et une vision globale de la société, dans laquelle les acteurs collectifs cherchent à imposer leur projet, qu'il nomme « historicité ». Dans les années 1970, A. Touraine prend acte du fait que la société industrielle est en train de laisser place à une nouvelle société : la société postindustrielle. Le mouvement ouvrier n'est plus le groupe social central dans cette société. A. Touraine se tourne alors vers l'étude des nouveaux mouvements sociaux. Il cherche à montrer comment la société est le produit de l'action sociale des individus. Il fonde successivement le CEMS (Centre d'étude des mouvements sociaux) et le CADIS (Centre d'analyse et d'intervention sociologique) où des sociologues comme F. Dubet ou M. Wieviorka s'illustreront.

## à la recherche du sujet

Au début des années 1980, A. Touraine prend alors conscience que l'engagement des individus s'est désormais tourné vers la « recherche de soi » et la quête d'une identité personnelle plutôt que vers les mouvements collectifs (*Le Retour de l'acteur*, 1984). Sa conception du sujet social est celle d'un acteur social qui, porteur de valeurs, s'engage et ne calcule pas toujours de façon prudente le solde de ses coûts et de ses bénéfices. Il souhaite « faire de sa vie un récit », c'est-à-dire lui donner un sens qui ne

se résume pas à une somme de petits plaisirs personnels. Cette prise de conscience de l'importance du sujet individuel, chez un penseur qui avait jusque-là consacré son temps à étudier les mouvements collectifs, s'explique en partie par un nouveau contexte social que le sociologue doit prendre en compte. Elle est liée aussi à une douloureuse expérience personnelle (la longue maladie de sa femme atteinte d'un cancer). « Ce n'est pas un hasard si j'ai publié *Critique de la modernité* en 1992. Ce livre a été écrit pour la plus grande partie l'année avant sa mort. Je passais l'après-midi à l'hôpital avec elle et le matin j'écrivais » (*La Recherche de soi*, 2000).  
« Aujourd'hui, confie alors le sociologue, je cherche le sens de ma vie plutôt que le sens du monde. »

## Principaux ouvrages d'A. Touraine

- *Sociologie de l'action*, 1965.
- *La Société postindustrielle*, 1969.
- *La Production de la société*, 1973.
- *Pour la sociologie*, 1974.
- *Un désir d'histoire*, 1977.
- *Le Retour de l'acteur*, 1984.
- *Le Mouvement ouvrier*, 1984 (avec F. Dubet et M. Wieviorka).
- *La Parole et le Sang. Politique et société en Amérique latine*, 1988.
- *Critique de la modernité*, 1992.
- *À la recherche de soi*, Fayard, 2000.
- *Un nouveau paradigme*, Fayard, 2005.

# DES MOUVEMENTS SOCIAUX AU SUJET

Entretien avec Alain Touraine

*Alain Touraine cherche à définir les contours d'une société qui réconcilierait le sujet et le collectif, la raison et les passions. Un programme ambitieux...*

***Vous êtes reconnu comme un spécialiste de l'analyse des mouvements sociaux, et notamment du mouvement ouvrier. Or, au milieu des années 1990 vous publiez deux livres (Critique de la modernité, Fayard, 1992 ; Qu'est-ce que la démocratie ? Fayard, 1994) dans lesquels vous abordez des sujets de philosophie politique, ce qui est un peu en rupture avec vos précédents ouvrages, plus empiriques.***

Je ne crois pas que la rupture se situe entre mes travaux de réflexion et mes enquêtes, puisque j'ai toujours ressenti le besoin de m'exprimer à la fois par le travail de terrain et par la réflexion théorique – je crois d'ailleurs qu'un sociologue ne peut réfléchir qu'à partir du terrain qu'il étudie. En revanche, je suis aujourd'hui beaucoup plus sensible au thème de la rupture qu'à celui de la continuité.

En effet, plusieurs ruptures sociales et politiques m'ont fortement marqué. Tout d'abord, l'épuisement des modèles socio-politiques de l'après-guerre. Les gens de ma génération ont tous vécu avec des modèles très progressistes, en croyant à la révolution mondiale ou aux bienfaits de l'industrialisation, ou aux deux à la fois.

Il y a eu ensuite la rupture de mai 1968 et, plus profondément encore, le renversement complet de la conjoncture mondiale à partir de 1975, puis pour la France, le choc qu'a été pour moi la période 1981-1984, avec l'arrivée au pouvoir d'un modèle dont l'inadaptation s'est immédiatement révélée. Le gouvernement se caractérisait surtout par l'archaïsme, le centralisme et le sectarisme. Étant moi-même un homme de gauche, je ne me reconnaissais pas dans la gauche qui était au pouvoir à ce moment-là. J'étais très mal à l'aise à l'époque et je suis d'ailleurs pratiquement parti pendant toute cette période en Amérique latine, ce qui m'a fourni l'occasion d'écrire un ouvrage *La Parole et le Sang*, consacré à cette région du monde.

***Quel a été l'impact de ces ruptures sur votre réflexion personnelle ?***

C'est autour de la notion de sujet que se situe le grand basculement de ma vie. En fait, j'ai toujours été « anti-sociologiste » et j'ai écrit autrefois un article intitulé

« Comment se passer de l'idée de société », pour dénoncer l'erreur de considérer la société uniquement comme un système, assumant des fonctions précises. Mais j'ai évolué en ce qui concerne le contre-modèle permettant de s'opposer à cette approche. J'ai tout d'abord cru à une sorte d'hégélianisme marxisant, mettant en valeur la force des mouvements sociaux. Le monde étant immobile, nous pensions que nous allions libérer le sujet en changeant le monde par la raison, la technique, le progrès. Aujourd'hui, je ne renonce pas à une vision industrialiste mais, depuis 1968, je ne crois plus du tout que le progrès de la connaissance va de pair avec la libération de l'individu.

### ***Quelle a été alors votre réaction face à ce désenchantement ?***

« C'est la fin des grands récits », dit avec justesse Jean-François Lyotard. Quand cette conception volontariste s'épuise, on est amené à chercher un nouveau principe de sens non évolutionniste, dans un monde qui a énormément bougé, qui n'est plus dominé par les traditions religieuses et sociales, mais écrasé par les médias, la technique, les marchés – écrasé par une énorme mobilisation de signes, d'information, de biens et de services. Depuis qu'il n'y a plus de grand récit collectif et émancipateur, la grande affaire, c'est de faire de sa vie personnelle un récit, une histoire de vie. J'ai souvent le sentiment d'avoir cherché dans le social, le politique, etc., un divertissement pascalien, en perdant de vue ce qui est l'essentiel. Or, l'essentiel, c'est que votre vie soit vraiment votre existence propre que vous construisez, et pas seulement la soumission à une série de déterminismes sociaux. J'ai donc la conviction qu'il n'y a pas d'autre mouvement social pensable aujourd'hui que centré sur la défense du sujet. Mais, contrairement à une certaine tendance sociologique, je ne considère pas le sujet comme un individu stratégique et calculateur. Il s'agit de reconstruire quelque chose qui n'est pas de l'ordre de la stratégie, qui associe l'autonomie du sujet et le rapport à l'autre. Étant à la recherche du sens de l'action plutôt que du sens du langage, je place le sujet avant l'intersubjectivité.

Cette intense réflexion sur le sujet, qui est mienne depuis quelques années, a en grande partie été suscitée lorsque ma femme est tombée gravement malade. Cet événement a complètement orienté ma vie pendant six ans, jusqu'à sa mort. Je me suis psychologiquement retourné vers la vie privée et, en même temps, j'ai dû penser et adapter ma pensée à cette situation pour la supporter. J'ai alors véritablement découvert la notion de sujet au travers de mon épouse qui était éminemment un sujet.

En bref, je résumerai ainsi les phases successives de ma vie intellectuelle : au cours du premier tiers de ma vie, j'ai brandi le drapeau de l'industrialisation et du mouvement ouvrier. Dans le deuxième tiers, je me suis surtout intéressé aux mouvements sociaux. Enfin, le dernier tiers est orienté vers la compréhension du sujet.

### ***Quel lien faites-vous entre la modernité et le sujet ?***

C'est précisément ce lien que j'ai voulu expliciter dans *Qu'est-ce que la modernité ?* Contrairement à ce que beaucoup croient, la modernité n'est pas seulement la rationalisation, ni même la sécularisation. C'est la séparation du sujet et de la nature. La tradition affirmait que le monde est à la fois rationnel et finalisé, avec un dieu mathématicien, architecte et géomètre, et donc que le sujet et la nature sont mêlés. Mais des penseurs, qu'on appelle les Augustiniens, se sont opposés à cette tendance unificatrice visant à tout réduire à la raison. Ils ont opéré une distinction entre l'ordre de la nature et l'ordre du sujet. Parmi eux, on peut citer Luther, Descartes, Locke, les théoriciens du droit naturel tel que Grotius. La Déclaration des droits de l'homme s'inscrit également dans ce courant. Mon grand homme, c'est Descartes, qui affirme la dualité du corps et de l'esprit, de la passion et de la raison. Le matin, Descartes fait des mathématiques, et l'après-midi, il donne des conseils de sexologie aux princesses...

La modernité s'oppose à cette conception en affirmant simultanément que la nature doit être comprise sans référence au sujet, et que le sujet n'est pas nature, mais purement conscience. Concrètement, cette dualité fondamentale entre la raison et le sujet implique la séparation de la vie publique et de la vie privée. Vous vivez dans un monde moderne si, à côté de votre rôle social, vous avez également droit à votre imaginaire, à votre sexualité, à vos opinions propres. Personne n'appellerait moderne une société maoïste où l'on mobilise tout le monde dans une seule et même direction.

### ***La modernité n'a-t-elle que des vertus à vos yeux ?***

Non, justement. Un danger est que le sujet s'ancre avec intolérance dans la mémoire collective, dans la défense de l'identité. J'ai toujours été critique à l'égard de cette notion d'identité, surtout lorsqu'elle est utilisée pour la mise en place d'un pouvoir néo-communautaire, tels que le prônent les intégrismes religieux actuels. Le monde dans lequel nous vivons n'est pas seulement celui d'une séparation positive entre le sujet et la nature, c'est également celui d'un écartèlement problématique entre le monde technocratique et le monde communautaire. Je définis donc aujourd'hui le sujet non pas comme l'un des éléments d'une opposition (d'une part le sujet, de l'autre la raison), mais comme l'expression concrète d'un double refus et d'une décision. Il y a le refus du pouvoir technocratique, de la rationalisation au sens taylorien, et le refus du pouvoir communautaire, de l'obsession de l'identité. Car tout sujet est à la fois universaliste et communautaire.

Être sujet, c'est établir un lien entre ces deux univers, essayer de vivre corps et esprit, corps et raison, émotion et raison ; c'est se réaliser en quelque sorte par un appel narcissique à soi-même, pour donner sens à l'existence, et par le rapport à autrui, la reconnaissance de l'autre comme sujet.

***Réaliser la synthèse entre appartenance universelle et enracinement communautaire, « faire de sa vie un récit », « reconnaître l'autre comme sujet », n'est-ce pas un discours un peu éthéré et idéaliste ?***

Je ne le pense pas. L'immigré est, à mes yeux, une figure emblématique de la modernité, parce qu'il doit précisément arriver à combiner l'attachement à sa communauté, à son identité d'origine, et l'entrée dans le monde des techniques et des marchés. Paradoxalement, les jeunes immigrants arrivent souvent plus aisément à faire de leur vie une histoire que certains jeunes Français. La décomposition sociale des Français du quart-monde est dramatique, précisément parce qu'ils n'ont pas de stimulants leur permettant de se constituer comme sujets, et perdent leurs rôles sociaux.

Je dis parfois que nous devrions être un peu plus juifs, car les juifs sont ceux qui ont le mieux réussi à lier l'universel de la raison avec le particularisme d'une tradition, de la famille. Le fait qu'on ait cherché à les détruire ne change rien à cette réussite dans la combinaison de l'intériorité et de l'extériorité. Entre 1994 et 1996, j'ai fait partie du Haut Conseil à l'intégration, et je voulais convaincre les membres de cette institution d'abandonner ce terme d'« intégration », pour le remplacer par celui de « reconnaissance de l'autre ». Une société démocratique est une société qui reconnaît l'autre, non pas dans sa différence, mais comme sujet, dans son travail pour être un sujet, c'est-à-dire pour unir l'universel et le particulier.

***Si je vous ai bien compris, vous ne parlez plus du sujet comme acteur collectif, mais comme individu.***

Je n'ai jamais dit ou écrit que le sujet, c'est l'individu. Mais au niveau de l'individu, être sujet signifie avoir la volonté d'être un acteur, c'est-à-dire de modifier son environnement plutôt que d'être déterminé par lui. Ce qui est en cause, c'est bien l'individuation, la volonté de ne pas être le pion dans le système, le type déterminé par son niveau social ou par la propagande.

Cela n'est pas une idée neuve. Les textes du mouvement ouvrier ont toujours dit clairement que l'action collective est faite pour permettre à l'individu d'être plus libre, plus autonome, plus heureux. Et personne n'a trouvé méprisable qu'on mobilise des millions de gens pour que chaque individu ait de la soupe dans son assiette et voie grandir ses enfants.

***Pouvez-vous préciser le message que vous avez voulu transmettre dans *Qu'est-ce que la démocratie* ?***

J'ai voulu montrer que la démocratie est l'ensemble des conditions institutionnelles qui permettent à chaque individu de se comporter en sujet en combinant ces deux aspects : donner un sens à sa vie et reconnaître l'autre, ce qui correspond à la citoyenneté. Le droit, c'est-à-dire la limitation du pouvoir, la limitation des inégalités de fait, ne peut se faire que de manière négative, au sens de la liberté négative, par la reconnaissance que des principes non sociaux doivent commander l'organisation

sociale. Cela est vraiment le contraire de la pensée des sciences sociales, de Machiavel à Talcott Parsons, où c'est l'utilité sociale, le bien commun qui prime sur l'individu. Je pense ainsi que des valeurs morales doivent commander l'organisation sociale.

Propos recueillis par Jean-François Dortier

## À propos de... **UN NOUVEAU PARADIGME**

Dans *Un nouveau paradigme* (Fayard, 2005), Alain Touraine part d'un constat : nous assistons aujourd'hui au déclin du « paradigme social », c'est-à-dire du langage et des catégories qui ont servi à décrire la société issue de la révolution industrielle et de l'avènement du capitalisme. Pour analyser cette société fondée sur des rapports de production et la conquête de droits sociaux (les différents aspects de l'État providence : retraite, protection sociale, chômage...), la sociologie a alors parlé de classes sociales, de prolétariat et de bourgeoisie, d'inégalités et de redistribution, de syndicats et de grèves...

Aujourd'hui, selon A. Touraine, nous avons besoin d'un nouveau langage car ces catégories « sont devenues confuses, et laissent dans l'ombre une grande partie de notre expérience vécue ». Le sociologue va même plus loin : la mondialisation, en dissociant l'économie (désormais gérée au niveau mondial par les marchés) de la société, « porte en elle la destruction de l'idée même de société » comme collectivité autoproduite, autocréée. Il faut donc adopter, selon le sociologue, une « vision non sociale du social », à savoir un paradigme culturel où surgit un nouveau conflit central. D'un côté, au-delà de ce que nous appelions société, agissent ces « forces impersonnelles » que sont le marché, la guerre et la violence. De l'autre, en deçà donc de la société défunte, on trouve le sujet. Loin de toute psychologie, A. Touraine

définit le sujet comme « l'affirmation (...) de la liberté et de la capacité des êtres humains de se créer et de se transformer individuellement et collectivement », cette affirmation passant, selon lui, par « la volonté d'échapper aux forces, aux règles, aux pouvoirs qui nous empêchent d'être nous-mêmes, qui cherchent à nous réduire à l'état de composante de leur système et de leur emprise sur l'activité, les intentions et les interactions de tous ». Mais alors que dans le paradigme social le sujet se réalisait à travers des idéaux collectifs, il ne doit désormais plus compter que sur lui-même. D'où l'importance des droits culturels (droit de choisir sa langue, ses croyances, sa sexualité...) qui sont la ressource sur laquelle le sujet s'appuie pour se construire.

Partant de cette analyse, A. Touraine critique notamment l'idée selon laquelle il n'y a qu'une manière de se moderniser, celle des sociétés occidentales, et invite à « porter un jugement critique sur notre incapacité fréquente à reconnaître chez l'autre le même travail de combinaison de l'esprit moderne et de l'attachement à des traditions et à des croyances ». Il propose pour cela de distinguer la modernité, définie par deux principes : l'action rationnelle et la reconnaissance de droits universels à tous les individus, des modernisations qui désignent « la multiplicité des voies par lesquelles une population peut entrer dans la modernité ». A. Touraine propose ce que l'on pourrait appeler un « multiculturalisme non relativiste », où « l'autre doit être reconnu comme tel, comme différent, mais seulement si cet autre accepte comme moi-même les principes universels ».

XM

# MICHEL CROZIER

## UN SOCIOLOGUE DE

### L'ORGANISATION ET DU POUVOIR

Né en 1922, Michel Crozier est l'un des rares sociologues français dont l'audience a dépassé les frontières de l'Hexagone. Fondateur du Centre de sociologie des organisations, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, il a enseigné dans plusieurs universités américaines, notamment Harvard et l'Université de Californie. Il est le père de l'« analyse stratégique », terme qui désigne à la fois une approche sociologique spécifique et une méthode d'analyse des organisations. Son œuvre peut se décliner en plusieurs étapes.

Ses premières enquêtes de terrain cherchent à rendre compte du fonctionnement (et des dysfonctionnements) des systèmes bureaucratiques : dans *Le Phénomène bureaucratique* (Seuil, 1963), il met au jour les rouages organisationnels cachés de deux organisations publiques, l'Agence parisienne des chèques postaux et la Seita. Les relations de pouvoir y apparaissent comme le principal élément structurant de l'organisation. Mais, loin de reproduire l'organigramme, elles reposent sur des données implicites, notamment la maîtrise des « zones d'incertitude ». C'est ainsi qu'à la Seita, le conflit récurrent entre ouvriers de production et ouvriers d'entretien s'enracine dans la maîtrise de la zone d'incertitude que constituent les pannes de machine. M. Crozier montre également comment la centralisation et la multiplication des règles aboutissent à la constitution de « cercles vicieux bureaucratiques », qui rigidifient l'organisation et bloquent toute capacité à évoluer et à s'adapter. Selon lui, ce modèle est le reflet de certaines valeurs typiquement françaises.

Dans *L'Acteur et le Système*, coécrit avec Erhard Friedberg (voir p.170), il va donner une assise théorique à ces premières analyses et fonder le courant de l'analyse stratégique, qui étudie les relations de pouvoir et les effets des stratégies des acteurs dans l'organisation. Elle est devenue une méthode de diagnostic organisationnel et d'accompagnement du changement de plus en plus usitée, par des sociologues, mais aussi par des professionnels du management.

M. Crozier a également cherché à transposer ses interprétations à l'analyse de la société française, dans une perspective réformatrice : toute une série d'ouvrages s'inscrit dans ce projet. Il y a selon lui un modèle bureaucratique à la française (centralisateur, rigide, cloisonné) qui imprègne l'ensemble des organisations et empêche tout changement social. La crise de mai 1968 est interprétée comme un signe révélateur de ce blocage (*La Société bloquée*, Seuil, 1970).

Dans des essais suivants, M. Crozier va préciser sa cible : ce n'est pas tant la société française qui est bloquée que l'État français qui, par son conservatisme, son bureaucratisme et son omnipotence, freine l'innovation et les adaptations dynamiques (*État moderne, État modeste*, Seuil, 1987). Dans *La Crise de l'intelligence*, (Interéditions, 1995), il dénonce le rôle de la technocratie et des élites, qui gêneraient les transformations que la société civile est encline à accepter.

Pour un aperçu global de son œuvre, on pourra se reporter au recueil paru sous le titre *A quoi sert la sociologie des organisations ?*, Seli Arslan, 2 t., 2000.

# JEUX DES ACTEURS ET DYNAMIQUE DU CHANGEMENT

Entretien avec Michel Crozier

*Pour Michel Crozier, ce n'est pas tant la société que les élites qui sont bloquées. Les dirigeants pensent encore que les réformes s'imposent par le haut. Il faut apprendre à diriger autrement : on ne peut changer la société sans elle...*

***Vous avez été l'un des premiers à soutenir une vision de la sociologie où l'acteur prend une place centrale. Aujourd'hui, presque tous les sociologues utilisent cette notion d'« acteur » ou de « stratégie ». Mais cette généralisation fait que la notion perd un peu de son contenu. Pouvez vous préciser votre conception de l'acteur ?***

Quand je me suis battu pour mettre la notion d'acteur au centre de l'analyse des phénomènes sociaux, c'était dans le contexte dominant du déterminisme. L'idée que les gens sont des « agents », jouets de forces obscures, et non des sujets qui agissent par eux-mêmes était une idée très répandue. Comme sociologue empirique, je voyais certes des contraintes, mais aussi des gens qui utilisaient leur marge de liberté, faisaient des choix, élaboraient des stratégies.

La notion d'acteur est essentielle, mais le problème n'est pas d'opposer l'acteur au déterminisme. Prenons l'exemple du choix d'orientation d'un individu vers une carrière littéraire ou scientifique. Il évolue certes dans un univers de contraintes du fait de son milieu d'origine, de ses ressources, etc., mais il dispose également de marges d'autonomie évidentes si l'on observe la diversité des trajectoires, les phénomènes de mobilité sociale qui existent. Cette marge d'autonomie augmente d'ailleurs dans nos sociétés. Les gens n'ont jamais été aussi libres de choisir, qu'ils s'agissent de leurs études, de leurs amis ou de leur conjoint. Les possibilités sont ouvertes.

***On sait que vous accordez une grande importance aux relations de pouvoir et à la « défense du territoire » de chacun. Est-ce à dire que la principale préoccupation des personnes en organisation serait le pouvoir ou la préservation de l'autonomie ?***

Cette question me paraît artificielle. Le problème qui se pose à l'individu est « Comment vais-je pouvoir m'affirmer ? » Pour exister, pour intervenir comme un acteur dans son travail, il faut s'affirmer, travailler avec d'autres et coopérer. Cette coopération fait nécessairement intervenir un jeu du pouvoir. Le pouvoir participe de toutes les relations humaines, autant dans le travail qu'à l'école ou dans la famille.

Même si vous avez une conception totalement altruiste de la vie et que vous vous consacrez à une action humanitaire, la simple question de l'efficacité de votre action et de l'organisation avec d'autres personnes fera intervenir la question du pouvoir. Cela ne signifie pas que le pouvoir soit la seule ou la principale motivation humaine. Seules certaines personnes vont s'aliéner dans ces relations de pouvoir et prendre le moyen pour le but. La question n'est pas tant de nier la présence du pouvoir dans les relations humaines mais de savoir comment la gérer.

***Justement, dans votre livre La Crise de l'intelligence, on retrouve ce leitmotiv qui revient dans chacun de vos travaux : montrer que les acteurs sont toujours oubliés dans le commandement bureaucratique à la française.***

Ce livre part en effet d'un constat sévère. Celui du désastre de l'État français et de la classe dirigeante française. Le terme est sans doute exagéré mais je l'emploie à dessein pour choquer et provoquer une réaction. Il y a dans ce livre une réflexion désabusée sur l'échec permanent des réformes en France.

La raison réside dans le fait que les dirigeants ne savent pas réformer. Les élites ont été formées à élaborer des solutions toutes faites, à construire des plans d'action rationnels. Elles continuent à vouloir imposer par le haut de grandes réformes et de petites mesures. Or, ce mode de changement n'est pas adapté à notre monde pour deux raisons.

D'une part, nous vivons dans un monde complexe et changeant où l'innovation permanente est essentielle. Cela suppose des interactions constantes entre les acteurs sociaux pour dépister les problèmes à temps, encourager les initiatives, formuler des réponses qui tiennent compte des situations spécifiques. Cela ne peut se faire sans la participation de tous les acteurs concernés. D'autre part, dans une perspective démocratique, le rôle des dirigeants n'est pas de réformer par le haut, d'imposer, ou de proposer des solutions prédéfinies, mais d'investir pour que le système change. Nos responsables échouent dans les réformes parce qu'ils ne disposent pas de visions et de méthodes concernant la façon de gérer le changement.

***Pouvez-vous donner un exemple ?***

Prenons celui de l'Éducation nationale qui est très révélateur. Elle vit dans un climat de « réformite » perpétuelle. Tout nouveau ministre qui arrive rue de Grenelle apporte avec lui une réforme dans sa besace. Ces réformes conduisent soit à des conflits et rejets, soit à des réarrangements de surface, sans prise sur les problèmes réels. L'histoire des réformes scolaires en France est aussi celle de déconvenues successives.

L'école connaît un malaise profond. Ce malaise provient d'une interrogation sur ses finalités. Les jeunes se demandent à quoi servent les études qu'ils doivent pourtant prolonger s'ils ne veulent pas être exclus du marché du travail. Les enseignants s'interrogent sur leur véritable mission. L'Administration se borne à gérer un énorme

ministère : à modifier les horaires, à réorganiser les filières, parfois à transformer les contenus des programmes mais sans vraiment répondre au malaise de fond.

Notre école reste profondément marquée par le système Jules Ferry. Forgé pour accompagner le développement industriel du siècle dernier, ce système est inadapté aux défis du prochain siècle, aux attentes des élèves et des enseignants. Les capacités d'autonomie, de communication, les capacités d'action et d'initiative requises pour vivre dans cette société ne sont pas développées. Au demeurant, les établissements et les enseignants sont eux-mêmes bridés dans un système très rigide. L'école continue à proposer un enseignement fondé sur le commandement, l'accumulation des connaissances et l'apprentissage solitaire.

Ce système reste uniforme. En réalité personne, du sommet à la base, n'est satisfait, mais le système continue à se reproduire sans pouvoir changer en profondeur. Ce système étouffe l'initiative et stérilise la bonne volonté des enseignants.

### ***Quelles seraient selon vous les conditions de la réforme ?***

La démarche de changement suppose une profonde transformation de la façon de diriger. Cela implique une modification de notre façon de penser. Il nous faut passer d'une logique de la direction supposée omnisciente à une logique plus démocratique qui suppose de s'appuyer sur les ressources humaines. En France, les décideurs se pensent comme des surhommes qui doivent avoir réponse à tout : la crise de l'Éducation nationale, le chômage, la réussite des entreprises, la crise des systèmes de protection sociale. S'ils ne proposent pas de solutions clés en mains, ils semblent perdre leur légitimité. En fait, la fonction du décideur doit être d'apprendre à gouverner autrement. L'Ena ou Polytechnique sont des écoles à fabriquer de beaux esprits capables d'avoir réponse à tout. Le mépris à l'égard du travail collégial, des commissions de travail et des négociations est très fort dans notre pays.

La logique du changement me semble devoir s'appuyer sur deux conditions principales : l'écoute d'une part, la délibération ensuite. Une décision se prépare, se fonde sur une phase de préparation, de définition du problème, de délibération et d'accompagnement des mesures...

### ***On a le sentiment pourtant que les responsables passent beaucoup de temps à écouter, à consulter.***

Ce que l'on appelle « écoute » repose la plupart du temps sur le sondage et la consultation des représentants officiels. Ce sont là deux caricatures de l'écoute véritable. Le sondage est une méthode très artificielle qui consiste à recueillir des opinions très abstraites, générales. L'idée que tout se passe dans la tête et le cœur des gens *in abstracto* est fautive. Écouter, cela suppose de mettre en place des entretiens qualitatifs approfondis. Lorsqu'on fait travailler les gens sur des problèmes concrets, ils se mobilisent, réfléchissent, décrivent et analysent la situation qu'ils vivent et ne se contentent pas de formuler des revendications ou des appréciations générales.

Écouter, ce n'est pas non plus consulter seulement les partenaires officiels, syndicats, amicales, représentants. Dans l'Éducation nationale, la définition des programmes scolaires a lieu lors de réunions auxquelles participent les représentants des divers corps de professeurs. Chaque réunion se fixe des objectifs de simplification et de réduction d'horaires, mais chacun voulant défendre son territoire, on aboutit au maintien des programmes surchargés. Lorsqu'il faut réformer, les intérêts corporatistes s'opposent et bloquent toute innovation.

### ***Comment dépasser ces blocages ?***

Après l'écoute, il faut délibérer. Les Français ne savent pas délibérer, c'est-à-dire choisir des solutions. C'est là tout l'art du changement qui est un art difficile. Délibérer, ce n'est ni imposer de solution arbitraire ni se soumettre aux *desiderata* de chacun. Cela suppose d'impliquer les personnes, de faire émerger les problèmes et de créer les conditions d'un dialogue. Pour changer, il faut permettre une expression en dehors de la langue de bois dans laquelle chacun se réfugie. Instaurer un dialogue qui fasse apparaître oppositions et problèmes réels. Ces échanges et négociations vont faire naître des opportunités, des comportements nouveaux. C'est, par exemple, la méthode qui a été employée en Nouvelle-Calédonie, entre des protagonistes qui semblaient pourtant sur des positions inconciliables. Le consensus ne peut être obtenu si on se contente de consulter puis de formuler ensuite une solution venue du haut, établie en fonction d'un hypothétique « intérêt général ». Il doit se construire à partir de discussions à tous les niveaux de responsabilité. C'est ce qui se passe en Suisse, ou au Japon. Dans ces pays, le consensus n'est pas une donnée culturelle mais une construction qui passe par de nombreuses instances de concertation et de délibération.

### ***Pouvez-vous donner un exemple de telles transformations réussies ?***

Entre 1987 et 1988, nous sommes intervenus avec une équipe de sociologues dans le département Traction de la SNCF. La Traction, c'est le secteur des conducteurs de trains et leur encadrement, soit environ 2 000 personnes. L'intervention a eu lieu dans une situation de crise, après les grandes grèves des années 1986-1987. Il y avait alors une situation de blocage complet entre les cheminots et leur direction. Nous avons commencé une enquête auprès des personnels. Cette enquête ne s'est pas faite sous la forme d'un sondage, mais à partir d'entretiens qualitatifs approfondis, en commençant par le secteur le plus dur, celui de la traction. Lors de ces entretiens, les roulants furent amenés à expliquer précisément comment ils vivaient, travaillaient ; quels problèmes se posaient à eux...

Il ne s'agissait pas d'enregistrer simplement leur opinion sur la direction, les chefs... Ces entretiens ont permis de dégager plusieurs problèmes principaux qui n'avaient rien à voir avec les clichés rapportés habituellement, autant par les syndicats que par la hiérarchie. Notamment, nous avons pu voir que les roulants étaient mécontents de la façon dont le « roulement » leur était imposé. Le roulement définit

leur emploi du temps, leur week-end. Or, il est géré centralement, par des procédures bureaucratiques sur lesquelles ils n'ont pas de prise. Ils avaient le sentiment d'être incompris, voire méprisés par une direction aveugle. Ces roulants entretenaient des rapports différents avec l'encadrement proche. Curieusement, les revendications salariales, mises en avant par les syndicats, n'apparaissaient qu'au second plan. Il fallait donc transférer un système de gestion bureaucratique et centralisé à des responsables locaux ayant plus de marge de manœuvre et assumant une part de responsabilité dans l'élaboration du roulement. Ces transformations n'ont pu avoir lieu qu'une fois que les sociologues eurent clairement restitué auprès des protagonistes les positions des uns et des autres, qu'un dialogue autour des problèmes réels ait pu s'engager, que de nombreuses réunions de concertations et débats se soient déroulées. Par exemple, les informaticiens responsables du système informatique gérant le roulement ont pu intégrer des modifications qui n'avaient pas été prévues, et semblaient même techniquement impensables au départ. Un climat nouveau est apparu dans ce secteur de la Traction. Le but de l'écoute et des délibérations n'est pas de gommer les conflits et de créer une hypothétique « transparence ». Il est moins de mettre tout le monde d'accord que de déceler en commun les problèmes.

D'autres cas, plus spectaculaires, de transformation ont eu lieu récemment. Le cas d'Air France, où des sociologues sont intervenus directement et ont permis la réinstauration d'un dialogue rompu est également significatif. Si 80 % des salariés ont accepté le plan de redressement proposé à l'époque par Christian Blanc, c'est parce qu'une procédure d'écoute a été mise en place et que le personnel avait compris qu'on l'avait enfin écouté. Ce plan ne s'adressait pas simplement aux salariés pour leur faire payer la crise, mais imposait une restructuration complète du management.

Dans chaque cas, la même méthode a été appliquée, fondée sur l'écoute des acteurs, la concertation, la délibération et non l'application d'une recette concoctée dans le cénacle des services centraux.

### ***Est-il possible selon vous de généraliser ces méthodes ?***

Bien sûr ! La société française n'est pas bloquée ; c'est son système politico-administratif qui l'est. Piloter le changement suppose une réforme des systèmes de pensée. Concrètement, cela appelle une formation nouvelle des élites dirigeantes. Il ne s'agit pas de se débarrasser des dirigeants, mais ceux-ci doivent apprendre à devenir capables de négocier, d'écouter, d'organiser des rencontres, d'impulser des dynamiques de changement et non de proposer des solutions toutes faites. L'État, ou plutôt les sphères dirigeantes de l'État sont les plus arriérées, et doivent les premières se réformer.

Propos recueillis par Jean-François Dortier

## À propos de... **L'ACTEUR ET LE SYSTÈME**<sup>1</sup>

Acteur, pouvoir, incertitude, système sont les piliers de l'analyse stratégique qu'élaborent Michel Crozier et Ehrard Friedberg dans cet ouvrage très dense. L'organisation n'est pas une « donnée naturelle » mais un « construit social » ; il faut en étudier les enjeux, les intérêts, les règles du jeu et comprendre les stratégies développées par les acteurs. Les auteurs assimilent les individus à des « acteurs » et non à des agents passifs qui exécutent des consignes.

### **Des acteurs rationnels ?**

Influencés par la théorie des jeux (alors en pleine expansion outre-Atlantique), ils postulent que les individus élaborent des stratégies en fonction de buts personnels qui entreront parfois en contraction avec ceux de l'organisation. Donc, les acteurs sont rationnels mais pas complètement, à la différence de l'*Homo œconomicus*. Les auteurs reprennent le modèle de March et Simon : la rationalité des acteurs est « limitée » et « contingente ». De plus, le pouvoir est partout, selon ces deux sociologues : « Le pouvoir est un mécanisme quotidien de notre existence sociale que nous utilisons sans cesse dans nos rapports avec nos amis, nos collègues, notre famille, etc. » Partout et donc pas nécessairement là où on l'attend, c'est-à-dire en haut de la hiérarchie, car le pouvoir prend sa source dans les relations interpersonnelles. Dans le cas de la Seita étudié par Crozier dans *Le Phénomène bureaucratique* (1962), les agents d'entretien et de réparation ont conquis un pouvoir considérable sur les ouvriers de la production, car ce sont eux qui ont déterminé la fréquence et la durée des arrêts des machines. C'est cette maîtrise du temps qui les a dotés d'un pouvoir informel. La possession de compétences spécifiques, la détention d'informations, un nœud de communications sont autant de sources de pouvoir.

Acteur, pouvoir mais aussi incertitude. Pour Crozier et Friedberg, il existe dans toutes les organisations des espaces de liberté qui se logent dans des interstices (nommés « zones d'incertitude ») sur lesquels les acteurs vont jouer et dont ils vont se jouer.

# Jouer sur l'incertitude

Bref, rien n'est figé et toutes ces interactions entre acteurs, la poursuite de leurs stratégies, l'utilisation des zones d'incertitude aboutissent à la constitution d'un système d'action, plus ou moins stable. L'objectif de l'analyse stratégique est de révéler toute cette construction sociale.

Evelyne Jardin

---

[1](#) - Michel Crozier et Ehrard Friedberg, 1977, rééd. Seuil, coll. « Points essais », 2007.

**LES THÉORIES CONTEMPORAINES :  
INDIVIDU, RÉFLEXIVITÉ ET MODERNITÉ**

# LA SOCIÉTÉ LIQUID(É)E ?

**O**n ne pourra pas dire que les sociologues manquent d'imagination. Face aux transformations contemporaines des sociétés occidentales, les métaphores, les images et les nouveaux concepts ont fleuri dans le langage sociologique pour tenter de décrire la nature du monde dans lequel nous vivons, et en quoi il se distingue de celui que nous avons connu jusqu'à présent.

Après la « société du risque », qui fait déjà figure d'ancêtre (le livre d'Ulrich Beck date de 1986, voir p. 191), certaines analyses ont insisté sur la détraditionnalisation, c'est-à-dire le fait que les normes, les manières de faire véhiculées par la société et ses institutions ne s'imposent plus d'elles-mêmes, et que chacun est à la fois libre et en devoir de trouver sa solution aux problèmes qu'il va rencontrer. Le sociologue d'origine polonaise Zygmunt Bauman parle ainsi de « modernité liquide » pour souligner le fait que tout ce qui donnait à nos sociétés un caractère stable et prévisible (institutions, traditions...) s'efface, pour laisser place à un monde où « les conditions dans lesquelles ses membres agissent changent en moins de temps qu'il n'en faut aux modes d'action pour se figer en habitudes et en routines »<sup>1</sup>.

## **Les pesanteurs sociales ont de beaux restes**

Autre angle d'attaque : la fin de sociétés nationales. Face à la mondialisation économique, Alain Touraine prophétise la fin de « l'idée même de société », ne laissant la place qu'à une lutte entre des « forces impersonnelles » (marché, guerre, violence) et des « sujets ». Le sociologue anglais John Urry, face aux déclinés des catégories traditionnelles et « statiques » de l'analyse (classe, État, institution...), promeut quant à lui un paradigme des « nouvelles mobilités », qui invite à prendre au sérieux l'explosion contemporaine du mouvement, qu'il s'agisse des transports humains ou de marchandises, des flux d'informations ou encore des « transports imaginaires » que chacun réalise à travers la télévision ou Internet (voir p. 176).

Toutes ces nouvelles conceptualisations ont le don d'exaspérer nombre de sociologues « classiques », qui trouvent un peu facile de décréter, sur le papier, que c'en est fini de la société, sans avancer le moindre commencement de preuve.

Personne ne défend l'idée qu'il ne s'est rien passé depuis vingt ou trente ans dans le fonctionnement des sociétés occidentales (mondialisation, individualisme, crise

économique..., sont passés par là), mais beaucoup rappellent que les « pesanteurs » sociales, les inégalités, la domination, les institutions, l'État... ont encore de beaux restes. Voire parfois ressurgissent : une série d'ouvrages collectifs est venue rappeler que l'on avait peut-être enterré un peu vite les classes sociales<sup>2</sup>. Les auteurs reconnaissent que l'on n'en est certes plus aux temps de la lutte des classes à papa, mais ils soulignent que l'on peut néanmoins repérer, au moins au sein de la société française, des groupes sociaux ayant des intérêts divergents et des conditions de vie très dissemblables. Et que ces appartenances ont toujours un pouvoir explicatif des comportements individuels en matière de vote, de consommation, d'éducation...

Parfois la critique peut aussi prendre un tour plus politique, les sociologues classiques accusant parfois leurs collègues « postsociétaux » de se laisser contaminer, en décrétant la fin des collectifs, l'avènement de l'individu..., par l'air du temps néolibéral, et de contribuer à asseoir son emprise. Ce à quoi les postsociétaux peuvent rétorquer qu'en refusant de faire évoluer des catégories de pensée devenues, sinon obsolètes, du moins insuffisantes, et de tenir compte de tout ce qui a changé pour chacun dans son expérience du monde contemporain, les classiques participent à l'inertie de ce monde et renoncent, de fait, à le changer puisqu'ils ne le comprennent pas.

Au-delà de leur aspect parfois stérile, ces batailles révèlent des enjeux de fond. Comment rendre compte des évolutions des sociétés contemporaines quand les outils traditionnels de l'analyse saisissent une part de moins en moins importante de la réalité sociale, sans que l'on ait pour autant basculé dans de nouveaux types de société ? L'équilibre semble encore difficile à trouver. Et l'on constate un écart croissant, sans véritable dialogue, entre une sociologie classique robuste et efficace mais routinisée, et des théorisations qui tentent de proposer un nouveau langage sociologique pour des sociétés en mutation, mais qui peinent souvent à se concrétiser à travers des recherches empiriques, et en restent généralement au stade d'idées suggestives ou séduisantes mais improductives. Bref, les sociologues semblent avoir, au moins provisoirement, perdu les clés de la société.

Xavier Molénat

---

<sup>1</sup> - *La Vie liquide*, Le Rouergue/Chambon, 2006.

<sup>2</sup> - Voir notamment P. Bouffartigue (dir.), *Le Retour des classes sociales*, La Dispute, 2004, et J.-N. Chopart et C. Martin (dirs.), *Que reste-t-il des classes sociales ?*, ENSP, 2004.

# DANILO MARTUCCELLI, THÉORICIEN DU NOUVEAU MONDE SOCIAL

Professeur de sociologie à l'université de Lille, Danilo Martuccelli est sans doute, en France, celui qui a le plus approfondi la réflexion sur ce qu'est le « social », sur la nature des sociétés occidentales contemporaines, et qui a fourni les propositions théoriques les plus solides pour faire évoluer l'analyse sociologique classique.

Auteur en 1996, avec François Dubet, d'une enquête sur « l'expérience scolaire » (*À l'école. Sociologie de l'expérience scolaire*, Seuil, 1996), il avait ensuite publié une série de sommes théoriques sur la modernité (*Sociologies de la modernité. L'itinéraire du xx<sup>e</sup> siècle*, Gallimard, coll. « Folio essais », 1999), la domination (*Domination ordinaires. Explorations de la condition moderne*, Balland, 2000), l'individu (*Grammaires de l'individu*, Gallimard, coll. « Folio essais », 2002). Dans *La Consistance du social* (Presses universitaires de Rennes, 2005), il tente de dépasser les oppositions entre les conceptions « solides » (la société comme « système organisé et contraignant de conduites ») et « liquides » (« dissolution généralisée des anciens liens sociaux ») de la vie en société, pour mettre en évidence le caractère « élastique » du monde social, à la fois malléable (l'acteur n'est pas déterminé, il est toujours possible d'agir, et de plusieurs manières) et résistant (il impose des limites à ma liberté d'action), à la fois habilitant et contraignant.

Dans une enquête empirique sur l'individu dans la France contemporaine (*Forgé par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine*, Armand Colin, 2006), il envisage la société comme un « système d'épreuves » : les structures sociales ne suffisent plus pour comprendre l'expérience que chacun a du monde social, il faut analyser comment et avec quels moyens les individus se confrontent à certaines étapes sociales (l'éducation, le travail, la famille, la ville...), comment ils s'acquittent de ses épreuves et la manière dont elles agissent sur eux.

À partir d'entretiens avec une centaine de personnes, D. Martuccelli dessine ainsi le « processus d'individuation » propre à la société française contemporaine, marqué notamment par l'importance majeure de l'épreuve scolaire et de l'État.

Ce qui ouvre la possibilité d'études comparatives synchroniques, mettant en rapport plusieurs systèmes d'épreuves nationaux (L'école est-elle aussi importante dans d'autres pays ? L'épreuve urbaine a-t-elle le même sens en France que dans une mégapole de l'hémisphère Sud ?), ou diachroniques, qui analyseraient leur évolution

dans le temps. Une tentative originale de se représenter autrement la société, de penser en même temps ses transformations et ses permanences.

## À propos de... **SOCIOLOGIE DES MOBILITÉS**

Sous un titre aux abords modestes, *Sociologie des mobilités*<sup>1</sup>, de John Urry, se cache un livre dont les ambitions ne manquent pas d'envergure. La mobilité dont il est ici question n'est pas verticale (mobilité sociale) mais fait référence aux multiples mouvements (transports, flux d'informations et d'images, dynamique des réseaux techniques, élargissement des systèmes de normes, etc.) qui ne cessent de recomposer le monde moderne.

Prendre acte, à l'heure de la mondialisation, de l'importance de ces mobilités qui structurent les pratiques et les représentations les plus ordinaires, c'est engager la sociologie sur la voie d'un véritable changement de modèle. Le social, affirme J. Urry, figure contemporaine de la sociologie britannique, n'est plus réductible à l'image d'une société ordonnée et encadrée dans les cadres étroits de l'État-nation. Il déborde de toutes parts et n'a de chance d'être compris qu'à condition de réviser des catégories aussi déterminantes que celle de sens (vue, odorat...), de temporalité, d'habitat ou de citoyenneté.

Il s'agit, en d'autres termes, d'aller « au-delà de la société » et de jeter un regard neuf sur les formes contemporaines qui constituent notre expérience sociale. Par exemple, J. Urry propose de revenir à la notion de communauté, mais à condition d'en saisir toutes les variantes, dont celle de communauté virtuelle qu'aujourd'hui nombre d'entre nous peuvent intégrer à travers l'usage d'Internet. L'auteur suggère également de raisonner en terme d'hybrides pour comprendre les associations complexes et mouvantes qui lient les hommes et les machines (l'automobiliste et sa voiture...).

On sort de cet ouvrage à la fois agacé et séduit. Agacé parce que, à la façon de la sociologie post-moderne qu'il alimente, le propos oublie un peu rapidement les pesanteurs propres aux rapports sociaux traditionnels de classe, d'âge, de genre, et fait ainsi fi des inégalités et des rapports de domination. On est séduit quand même parce qu'il s'agit là d'une belle fresque raisonnée et synthétique, qui aiguise l'imagination sociologique.

Clément Lefranc

---

[1](#) -*Sociologie des mobilités. Une nouvelle frontière pour la sociologie ?*, Armand Colin, 2005.

# L'INDIVIDU RÉFLEXIF, NOUVEAU MODÈLE SOCIOLOGIQUE ?

**E**n quelques années, le thème de la réflexivité est venu occuper une place assez centrale dans les débats sociologiques, dans le monde anglo-saxon puis en France. À sans doute joué le fait qu'elle condense un certain nombre de débats théoriques devenus majeurs, autour des transformations des sociétés contemporaines, du nouveau statut de l'individu et, consécutivement de la nécessaire évolution des théories sociologiques. La réflexivité, pour de nombreux chercheurs, semble avoir un rôle-clé pour se démarquer d'approches classiques en sociologie de l'action.

Pour mieux comprendre, présentons rapidement ce qui est bien souvent l'adversaire principal du sociologue « réflexiviste » (du moins en France) : la théorie du « sens pratique » de Pierre Bourdieu. Le professeur au Collège de France s'est en effet longuement intéressé à la question de l'action, mais d'un point de vue nettement anti-intellectualiste. S'inspirant notamment de la phénoménologie, de la philosophie de Maurice Merleau-Ponty et de celle de Ludwig Wittgenstein, P. Bourdieu a insisté fortement sur le caractère non réfléchi de l'action. « Contre l'idée d'une pratique orientée rationnellement, intentionnellement, volontairement vers des fins explicites, contre l'idée d'une réflexivité, d'une conscience consciente, systématique et calculatrice<sup>1</sup> », il montrait que ce qui nous fait agir, c'est bien davantage l'incorporation des régularités du monde social sous la forme d'un ensemble de dispositions à agir, ce qu'il appelait *l'habitus*. L'exemple qu'il utilisait le plus souvent était celui du sportif : le (bon) tennisman ou le (bon) footballeur, au cours du jeu, ne sont pas des stratèges qui, rationnellement, examinent à chaque instant les multiples possibilités d'action qui leur sont offertes, pour choisir au final la plus adaptée. Ce qui fait qu'ils jouent comme il faut, qu'ils font « la seule chose à faire », c'est qu'ils ont incorporé, à force d'entraînement et de pratique, un « sens du jeu » qui leur permet de lire le jeu et d'agir sans avoir besoin de réfléchir leur action, c'est-à-dire de la poser explicitement comme fin. Au-delà du sport, c'est, selon P. Bourdieu, la grande majorité de nos actions qui sont ainsi adaptées sans être le produit d'un calcul.

## **L'acteur, un « idiot culturel » ?**

Très tôt, aux États-Unis, s'est en revanche développée, sur la lancée du sociologue Harold Garfinkel, une analyse radicalement opposée de l'action : l'ethnométhodologie. S'élevant contre le fait de traiter l'acteur comme un « idiot culturel » (*cultural dope*), qui appliquerait mécaniquement des modèles d'action, H. Garfinkel s'est intéressé d'un point de vue microsociologique à l'action quotidienne, banale des « membres », et aux savoirs ordinaires qu'ils développent. Pour le sociologue en effet, ces pratiques ont notamment deux caractéristiques. D'une part, elles sont « descriptibles » (*accountable*), c'est-à-dire « visibles, rationnelles et rapportables ». D'autre part, elles sont réflexives, au sens où les « membres » sont toujours en mesure d'explicitier ce qu'ils sont en train de faire, et qu'ils le font d'ailleurs de manière routinière dans le cours de leurs interactions (ce sont ces activités de « comptes rendus » qui sont l'objet premier de l'ethnométhodologie).

Autrement dit, même si son action n'est pas nécessairement rationnelle, l'individu est toujours en mesure de dire ce qu'il fait et pourquoi il le fait : le « membre » possède l'intelligence de son action, il est en quelque sorte le savant de lui-même.

## **La réflexivité, un thème de réflexion contemporain**

L'ethnométhodologie est cependant restée un courant sociologique marginal. C'est au cours des vingt dernières années que la réflexivité est devenue un thème de réflexion central dans les débats sociologiques. De nouvelles approches se sont développées, avec comme caractéristique de ne pas faire de la réflexivité une propriété générique de l'action, mais bien une spécificité de notre époque. Les temps seraient-ils à la réflexivité ? C'est en tout cas le diagnostic que portent, parmi les premiers et chacun à sa manière, Ulrich Beck et Anthony Giddens.

Le premier, dans *La Société du risque*, pose le constat d'un effondrement des anciens cadres de socialisation, chacun étant renvoyé à lui-même pour construire son action. La norme du mariage, par exemple, certes contraignante, évitait néanmoins de se demander quel était le régime de vie commune que l'on souhaitait. Aujourd'hui, plusieurs options sont ouvertes, sans qu'une norme domine réellement : à l'individu de voir ce qu'il veut faire. Concubinage, pacs ou mariage ? Comment organisons-nous notre vie en commun ? Est-ce que je passe à mi-temps pour m'occuper des enfants ? Tous les domaines de la vie sont ainsi ouverts au choix, ce qui force l'individu à une

intense réflexivité qui répond au déclin de la force de la tradition : on ne peut plus justifier une façon d'agir « parce qu'on a toujours fait comme ça ».

A. Giddens insiste plus particulièrement sur le rôle de plus en plus décisif de l'information, de la culture, de la science (en particulier de la sociologie), qui permettent aux sociétés contemporaines de mieux en mieux se connaître. Elles permettent le développement d'une réflexivité, entendue comme « l'examen et la révision constants des pratiques sociales, à la lumière des informations nouvelles concernant ces pratiques mêmes, ce qui altère constitutivement leur caractère »<sup>2</sup>. Concernant les pratiques sexuelles par exemple, A. Giddens souligne, dans *Les Transformations de l'intimité*<sup>3</sup>, le rôle réflexif des rapports scientifiques qui établissaient la réalité des pratiques (tel le fameux rapport Kinsey) : « Au fur et à mesure qu'ils furent portés à la connaissance du public, ils se mirent à exercer une influence sur ce dernier, en donnant lieu à des séries de discussions, de réexamens et du même coup à de tout nouveaux débats. (...) Ils contribuèrent également à modifier en profondeur les vues de tout un chacun sur l'activité sexuelle ainsi que sur les rapports amoureux. (...) L'incessant développement de ce type d'investigations signale, en même temps qu'il rend possible, une réflexivité accrue au niveau des pratiques sexuelles les plus ordinaires et quotidiennes. »

## Construire le sens de son action

En France, François Dubet s'est intéressé à la question de la réflexivité dès 1993. Dans sa *Sociologie de l'expérience*<sup>4</sup>, élaborée à partir de ses précédents travaux, il insiste sur le fait que, désormais, les conduites sont organisées par des principes culturels et sociaux hétérogènes. Alors qu'auparavant, par exemple, les enseignants « collaient » subjectivement au rôle que leur prescrivait l'institution, on constate aujourd'hui qu'ils s'en détachent. Parce que l'institution scolaire est désormais porteuse de principes contradictoires (respect des programmes, souci des personnes, performances, justices...), ils doivent frayer leur chemin, accomplir individuellement une « synthèse » de ces éléments épars pour agir. Du fait de cette hétérogénéité, il y a une « distance subjective » des individus au système : « Les acteurs paraissent n'être jamais pleinement dans leur action (...). Ils ménagent sans cesse un quant-à-soi et une distance critique. » L'acteur n'est plus complètement socialisé, au sens où « l'action sociale n'a pas d'unité, n'est pas réductible à un programme unique ». La prégnance contemporaine de la réflexivité provient du fait que l'acteur doit désormais construire le sens de son action.

C'est d'ailleurs aussi la conviction de Jean-Claude Kaufmann qui, se plaçant sur la longue durée, souligne l'importance du processus contemporain de « démocratisation

de la vie personnelle », qui fait que « l'individu choisit sa vérité, sa morale, ses liens sociaux, son identité<sup>5</sup> ». Mais il s'intéresse surtout à repérer comment, au quotidien, fonctionne la réflexivité induite par cette démocratisation. Il décrit ainsi la vie quotidienne comme le théâtre d'une lutte entre une réflexivité de tous les instants, portant sur chaque choix, chaque action, et la nécessité de « refermer la boîte », d'arrêter le questionnement pour se construire une identité qui permet l'action. À travers les moindres détails, J.-C. Kaufmann scrute les différentes modalités de la réflexivité ordinaire, qui prend parfois la forme d'un questionnement quasi existentiel par rapport à la norme – « Pourquoi, à 37 ans, je suis seule dans mon studio ? Pourquoi ? » se demande Évelyne dans *La Femme seule et le Prince charmant*<sup>6</sup>. Mais il repère aussi la modalité des « pensées parallèles », illustrée par l'exemple de Marc dans *Le Cœur à l'ouvrage*<sup>7</sup>. Il a installé une table à langer dans la salle de bains, sans trop y réfléchir, mais il s'aperçoit que ce n'est pas rationnel : « Tous les vêtements ainsi que la plupart des accessoires et produits sont rangés dans la chambre de bébé. » Ce qui l'agace, mais ne change pas ses habitudes. À force, « Marc est coupé en deux. Son corps, imperturbable, continue à agir comme au premier jour ; sa tête, à intervalle régulier, s'emporte contre son manque d'intelligence et de volonté. Si rien ne change en apparence, une évolution invisible a cependant eu lieu : lentement la pensée gagne du terrain. Il en est même arrivé au stade où des projets précis de réaménagement ont été dessinés. Mais pour le moment les habitudes restent encore les plus fortes ; les projets les plus raisonnables doivent composer avec le poids du quotidien. » On peut enfin évoquer le « petit cinéma » des pensées qui viennent occuper l'esprit lorsque l'on est occupé à une activité répétitive comme le repassage. Selon J.-C. Kaufmann, « c'est souvent ainsi que les idées viennent, que la pensée critique, une réforme du quotidien brusquement s'imposent (...). L'action, exceptée celle qui est parfaitement incorporée et automatisée, a toujours ce préalable : à l'origine est l'idée (ou l'image) qui s'impose dans le petit cinéma<sup>8</sup>. »

## Peut-on se fonder soi-même ?

Tous ces travaux et réflexions ont suscité des réactions assez vives, au sein même de la sociologie. Alain Ehrenberg, par exemple, s'est montré assez remonté contre les visions d'une société « abordée comme un tas d'expériences individuelles reposant sur la subjectivité de chacun »<sup>9</sup>. Sans préciser quels sont les travaux qu'il vise précisément, il détecte deux types de confusion : la première, « l'identification de l'individualité à une subjectivité, une réflexivité et une conscience de soi accrues, comme si nos ancêtres étaient dépourvus de ces traits qui appartiendraient en propre à l'individualisme moderne ». Selon lui, « c'est là de l'ethnocentrisme ». Seconde

confusion : la « double croyance » à une désinstitutionnalisation (« Il n’y a plus que des relations intersubjectives ») et à un déclin de la normativité « au profit d’un large choix de styles de vie », qui laisserait croire que « l’individu produirait à lui tout seul, subjectivement et grâce à sa capacité réflexive, le lien social dans ses interactions avec d’autres sujets ». Pourtant, ce n’est pas parce que les choses semblent plus « personnelles » qu’elles sont moins « sociales ». S’appuyant sur la philosophie de Vincent Descombes, il critique notamment la notion d’« invention de soi », parce qu’elle suppose que le sujet peut se fonder lui-même « comme on fonde un foyer par exemple », ce qui est impossible. Certes, notre monde est marqué par la « généralisation des valeurs de l’autonomie à l’ensemble de la vie sociale », mais il reste un monde « institué », un monde de règles qui sont moins des contraintes que « quelque chose qui nous dirige ».

Sur un plan moins philosophique, Bernard Lahire critique l’irréalisme de certains travaux sur l’individu et sa réflexivité, vastes thèses détachées de tous matériaux empiriques, qui ressemblent plus à des fantasmes qu’à des réalités. Mais il ne nie pas que l’acteur puisse être réflexif ; simplement, il faut enquêter pour savoir où, quand, comment il l’est. Dans *L’Homme pluriel*<sup>10</sup>, discutant de la théorie du sens pratique de P. Bourdieu, B. Lahire montre ainsi que les pratiques ordinaires d’écriture (calendrier, liste des courses, pense-bête...) constituent de « véritables actes de rupture vis-à-vis du sens commun pratique » dont on peut identifier les cas de recours : gérer l’urgence quand on a trop à faire, se remémorer ce qui sort de l’ordinaire (un achat, un rendez-vous inhabituels), planifier à long terme ou encore préparer au brouillon ce que l’on doit dire ou demander lors d’un coup de téléphone formel (à une administration par exemple). Elles constituent « des actes rompant avec la logique pratique d’effectuation des pratiques dans l’évidence des choses à faire, rompant avec la logique du sens pratique mise en œuvre dans l’urgence pratique de l’action ».

Pas de quoi, donc, chez B. Lahire, diagnostiquer une « mutation sociétale » : il ne s’agit pas de savoir si l’individu « est » réflexif ou non, mais simplement « d’appréhender le plus finement possible (...) la part réflexive, calculatrice, planificatrice de l’action (...) et la part d’action préreflexive, non planifiée, non calculée, selon les types d’action et les catégories d’acteurs considérés ». Ce qui rejoint les appels de Philippe Corcuff à « penser une économie pratique de la conscience et de la réflexivité, variable selon les situations »<sup>11</sup>.

Cette piste pourrait être complémentaire de celles indiquées par Danilo Martuccelli. Pour ce dernier, la capacité à se prendre soi-même pour objet est inhérente à la nature humaine. En revanche, ce qu’il y a de nouveau, c’est qu’une forme de réflexivité est induite par des dispositifs d’encadrements sociaux, qui demandent à l’individu de commenter son action. C’est notamment vrai dans le travail, avec par exemple le développement des logiques d’évaluation qui multiplient les entretiens annuels ou les bilans de compétence. Mais on pourrait aussi évoquer le sportif qui doit de plus en

plus souvent commenter son action, le patron qui doit présenter son bilan devant les actionnaires... Autrement dit, et là serait la nouveauté, le changement institutionnel aurait induit une réflexivité tournée vers l'action, qui oblige chacun à des commentaires continuels sur son activité. Ce qui inviterait, là encore, à décrire cas par cas ces dispositifs, et à vérifier empiriquement quelles en sont les conséquences du point de vue de l'action individuelle. Un vaste programme pour les années à venir...

Xavier Molénat

- 
- [1](#) - B. Lahire, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, 1<sup>re</sup> éd. Nathan, 1998, Armand Colin, 2005.
  - [2](#) - A. Giddens, *Les Conséquences de la modernité*, L'Harmattan, 1994.
  - [3](#) - Hachette, 2006.
  - [4](#) - Seuil, 1993.
  - [5](#) - J.-C. Kaufmann, *Ego. Pour une sociologie de l'individu*, Nathan, 2001.
  - [6](#) - Pocket, 2001.
  - [7](#) - Pocket, 2000.
  - [8](#) - *Ibid.*
  - [9](#) - A. Ehrenberg, « Agir de soi-même », *Esprit*, n° 316, juillet 2005.
  - [10](#) - *Op. cit.*
  - [11](#) - P. Corcuff, « Justification, stratégie et compassion : apport de la sociologie des régimes d'action », *Correspondances*, n° 51, juin 1998.

# ANTHONY GIDDENS

## LE SOCIOLOGUE DU « RADICAL CENTER »

Anthony Giddens est né à Londres en 1938. Il a soutenu une thèse sur la sociologie du sport à la prestigieuse London School of Economics. À l'Université de Leicester où il a débuté son enseignement, il rencontre Norbert Elias, dont l'œuvre l'a profondément marqué. Professeur émérite à la London School of Economics et au King's College de Cambridge, son audience internationale n'a cessé de croître (ses livres ont été traduits dans vingt-deux langues). Il a été annobli par la reine d'Angleterre en 2004.

En France, après avoir été longtemps méconnue, son œuvre a commencé à être plus largement traduite et commentée dans les années 1990. Sur le plan des idées, son projet est de dépasser l'opposition traditionnelle entre une sociologie déterministe et une sociologie individualiste. Sur le plan politique, il est le théoricien du « radical center » qui rejette à la fois la gauche et la droite traditionnelles, c'est-à-dire le libéralisme thatchérien et les anciennes références socialistes du Labour Party, dans la lignée de Tony Blair dont il a été un proche conseiller.

### **Parmi ses nombreuses publications**

- *Capitalism and Modern Social Theory*, Cambridge University Press, 1973.
- *The Class Structure of the Advanced Societies*, Hutchinson University Library, 1973.
- *A Contemporary Critique of Historical Materialism*, Macmillan, 1981.
- *The Nation-State and Violence*, Polity Press, 1985.
- *Modernity and self-identity : self and society in the late modern age*, Stanford University Press, 1991.
- *Beyond Left and Right*, Polity Press, 1994.
- *In Defence of Sociology*, Polity Press, 1996.

### **Ouvrages traduits en français :**

- *La Constitution de la société*, Puf, 1987, rééd. 2005.
- *Les Conséquences de la modernité*, L'Harmattan, 1994, rééd. 2008.
- *La Troisième Voie. Le renouveau de la social-démocratie* (avec Tony Blair), Seuil, 2002.
- *La Transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, Éd. du Rouergue, 2004, rééd. Hachette, 2006.
- *Le nouveau modèle européen*, Hachette, 2007.

# LA SOCIOLOGIE COMME CONSCIENCE DE SOI DE LA MODERNITÉ

Entretien avec Anthony Giddens

*Pour Anthony Giddens, sociologue britannique, les sciences sociales aident à comprendre les sociétés modernes tout en participant à leur transformation.*

***Vos livres portent sur des thèmes aussi différents que la théorie sociologique, l'analyse des sociétés modernes, la méthodologie, les relations intimes. Il n'est pas facile de cerner les contours de votre travail.***

Pendant vingt ans, j'ai travaillé sur trois sujets apparemment disjoints mais qui sont, en fait, liés entre eux. Premièrement, quel héritage doit-on conserver de la pensée sociologique classique des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ? Que doit-on retenir des travaux de Durkheim, de Weber, de Simmel ou de Marx ?

Le deuxième thème de réflexion concerne les cadres logiques et méthodologiques dans lesquels les sciences sociales doivent penser la société et les comportements humains. En particulier, il existe un dilemme classique que j'ai essayé de dépasser entre l'objectivisme et le subjectivisme, entre les théories de la contrainte sociale et celles de l'acteur.

Le troisième thème de réflexion est celui de la modernité : quelle est la nature de la civilisation moderne ? Quelles sont les conséquences sociales aux niveaux micro et macrosociologique ? Voilà mes trois thèmes de réflexion privilégiés et qui forment un ensemble cohérent. Lorsque j'étudie la vie quotidienne ou la vie intime, ces questions constituent, pour moi, des applications aux questions précédentes.

## **En quoi ces trois thèmes se trouvent-ils liés ?**

Le thème de la modernité et de ses effets sociaux a toujours été un sujet de prédilection pour les sociologues. Marx a voulu comprendre la modernité à partir de la logique du capital ; Weber, à partir de la logique de la rationalisation, et Durkheim s'est intéressé aux forces d'intégration sociale. Chacun a apporté une certaine vision de la modernité. La modernité n'est pas réductible à une logique unique qui peut être celle de la production, celle des institutions politiques ou encore celle de la culture. Penser le monde moderne suppose d'articuler ces logiques imbriquées.

La société moderne ne forme pas un tout unifié, un système intégré mû par une force unique. Il y a des logiques et des tendances multiples qui interfèrent. La modernité est multidimensionnelle. Cependant, il me semble que les trois derniers siècles sont totalement différents de n'importe quelle autre période de l'Histoire. Et cela, à cause de l'influence d'un complexe d'institutions, comme le capitalisme, l'industrialisation, les États-nations et l'individualisme qui ont transformé le monde à partir du XVII<sup>e</sup> siècle. La sociologie est historiquement liée à ce mouvement de transformation du monde. À mon sens, c'est la raison d'être de la sociologie que de tenter de comprendre ce processus. Je vois la sociologie comme une sorte de « connaissance de soi » de la modernité et qui doit en percevoir les potentialités et les limites.

***Pourquoi récusiez-vous le terme de postmodernité qui est aujourd'hui utilisé pour définir notre société ?***

L'idée de « postmodernité » de Jean-François Lyotard considère que nous sommes entrés dans une nouvelle époque du fait de la disparition des « grands récits », de la fin de la croyance au progrès, à un avenir meilleur, à la toute-puissance de la science et de la raison. Or, ce n'est là qu'une vision très partielle de notre époque. Si on cherche à appréhender nos sociétés sur un long terme et de façon globale, on arrive à une autre perception des choses. Pour ma part, je crois que nous vivons une époque de « radicalisation » de la modernité.

On a assisté d'abord à l'extension et à la globalisation du capitalisme à l'échelle de la planète. Ensuite, ce changement s'est accompagné de l'émergence de l'économie de l'information et des bouleversements liés à l'essor de la science et de la technologie. Enfin, on a assisté à la fin du XX<sup>e</sup> siècle à la diffusion, au moins par ses attraits, des idéaux de la démocratie sur presque toute la planète. Ces trois tendances restent encore, me semble-t-il, les forces majeures qui guident le changement des sociétés : ce sont les moteurs de la modernité. C'est pourquoi le terme de postmodernité ne me paraît pas approprié.

Je pense que nous vivons une transition vers une société cosmopolite globale impulsée par les forces du marché, les changements technologiques et les mutations culturelles. Cette société mondiale n'est pas dirigée par la volonté collective. La modernité est une sorte de « machine folle » qui poursuit son chemin à l'insu de la volonté de chacun. À l'aube de ce troisième millénaire, je pense cependant qu'il y aura un basculement dans les mentalités. La volonté collective de piloter consciemment le changement et de limiter, ou du moins contrôler, le libre marché va revenir à l'ordre du jour. C'est là un changement significatif dans les visions du monde. C'est ce que j'essaie d'anticiper.

***Comment peut-on tenter de conduire le changement et affirmer une volonté de contrôle sur l'avenir ?***

Il faut d'abord se défaire de l'idée d'une direction consciente et maîtrisée de notre destin comme l'envisageaient les sociologues classiques : en découvrant les forces et moteurs du changement social, on peut agir dessus. Ce modèle du changement a plusieurs limites.

Tout d'abord, nous vivons dans des sociétés complexes où les chaînes de décisions, d'interactions, de causes à effets sont si nombreuses qu'il existera toujours des conséquences imprévues à nos actions. Les graves accidents technologiques comme ceux de Tchernobyl ou l'explosion de la navette Challenger sont là pour nous le rappeler. Le problème majeur de nos sociétés est d'apprendre à gérer les risques plutôt que de vouloir tout maîtriser.

Mais il y a une raison plus fondamentale à la difficulté de conduire le changement avec lucidité. Elle tient à ce que je nomme la « réflexivité » du savoir social. Dans les sciences de la nature, vous pouvez étudier et prévoir le comportement d'un corps quand vous avez étudié ses caractéristiques et ses réactions à tel ou tel environnement. Dans les sciences sociales, on a affaire à des sujets dont le comportement varie en fonction des connaissances qu'ils ont de la situation. La notion de réflexivité signifie que nous vivons dans une société qui n'est pas gouvernée par les contraintes naturelles ou la routine de la tradition. Chaque décision que vous prenez, comme choisir de s'habiller de telle façon, choisir tel costume ou telle chemise est un acte banal qui ne peut se faire de façon automatique. Elle fait partie d'un processus dynamique de construction de soi. La décision de s'habiller de telle ou telle façon suppose de regarder autour de soi, de s'informer sur les styles vestimentaires, de faire des choix... Tout cela fait partie de la nature réflexive du soi dans les sociétés contemporaines.

La connaissance que l'on a de la société devient donc un facteur agissant sur la société elle-même. C'est ce qu'ont montré les sociologues qui envisagent le sujet social comme un acteur « compétent ». Par exemple, on ne peut pas prévoir de façon assurée les conduites des agents économiques (producteurs, consommateurs). Ils ajustent précisément leur action en fonction des connaissances qu'ils ont de la réalité économique. La Bourse évolue en fonction de facteurs objectifs, mais aussi et surtout en fonction des jugements que les investisseurs portent sur l'état du marché.

***Le fonctionnement des marchés financiers est un bon exemple de la difficulté qu'il y a à maîtriser le changement.***

Tout à fait. Les marchés financiers fonctionnent à l'échelle mondiale et échappent largement à la capacité d'intervention et de régulation collective. De plus, ces marchés suivent des logiques où la notion de réflexivité est essentielle. J'ai eu des conversations avec le financier Georges Soros. Nous avons constaté qu'il était, lui aussi, parvenu par des voies différentes des miennes à redécouvrir cette notion de réflexivité. La seule grande différence est qu'il a réussi à gagner 10 milliards de dollars. Pas moi !

Le fonctionnement des marchés financiers est un bon exemple de la façon dont se construit notre avenir. Parce que dans un monde plus réflexif, la capacité de prévoir l'avenir disparaît. Les Lumières ont pensé que l'avenir était comme une sorte de territoire non exploré dans lequel on pouvait tracer des chemins une fois que vous disposez de suffisamment d'informations. Vous pouvez, en quelque sorte, coloniser ce territoire. Mais les choses ne se passent plus ainsi. Les anticipations que vous faites sur l'avenir peuvent accélérer ou, au contraire, abolir les conditions dans lesquelles les choses vont se produire. C'est vrai de la vie individuelle comme de l'avenir collectif.

Prenons l'exemple de la gestion des risques, sujet qui m'intéresse beaucoup en ce moment. La maladie de la vache folle a, par exemple, mis les gouvernements face à un dilemme. Si un gouvernement annonce prématurément que la maladie de la vache folle est un risque majeur, qu'il faut absolument prendre des mesures draconiennes, il risque d'affoler les gens pour rien et de mettre en péril un secteur économique. On lui reprochera d'avoir pris des mesures disproportionnées par rapport à la réalité. Alors que cette exagération des risques aura permis de juguler toute épidémie. Si, inversement, il fait une annonce plus tardive et des estimations raisonnables et prudentes sur l'évolution de la maladie, il court un risque inverse, celui que les producteurs et consommateurs ne prennent pas au sérieux la maladie. Ce faisant, la maladie risque de se propager plus vite... Donc l'annonce n'est pas neutre. Dans un environnement d'information ouvert, une telle situation est difficilement évitable.

Le même problème s'est posé à propos des prévisions sur les risques de diffusion du sida. Je pense que nous vivons dans un monde de « réflexivité » croissante où ce genre de problème arrive tout le temps. Les sondages sur le comportement des électeurs contribuent à changer les stratégies de vote. Les indices économiques sur les taux de croissance, les taux de chômage – en incitant ou non les producteurs à investir et les consommateurs à consommer – agissent donc sur la croissance ou le chômage. Les connaissances qui se diffusent dans la société sur les comportements sexuels contribuent à modifier en retour les conduites sexuelles...

Un des problèmes qui m'intéressent beaucoup est celui de la peur face aux risques. Nous vivons dans un monde où apparaissent des risques nouveaux pour lesquels il n'y a pas d'expérience historique. Il y a les risques environnementaux : celui du réchauffement de la Terre, par exemple. Il y a des décisions à prendre. Que faut-il dire au citoyen ? Tout ce que vous dites a des conséquences sur les risques eux-mêmes. Faire peur aux citoyens est problématique : dans certaines circonstances, faire peur est nécessaire, mais si vous êtes alarmiste à chaque menace, les citoyens vont peu à peu perdre de leur capacité de réponse. Voilà l'un des nouveaux dilemmes des politiques publiques.

***Si les représentations que les acteurs ont de la société influent sur leur action, les sciences sociales, en proposant des connaissances sur le monde, ne sont-elles pas à leur tour impliquées dans le changement social ?***

L'apport des sociologues se situe à différents niveaux. Il existe d'abord une sociologie professionnelle qui est produite dans les universités et les centres de recherches. Mais il existe aussi des sociologues dans les agences de conseils, ils agissent alors comme consultants dans les organisations ou comme experts auprès des décideurs. La sociologie se diffuse également dans les enseignements scolaires ou universitaires où on l'enseigne à de futurs dirigeants ou travailleurs sociaux.

Mais elle se diffuse aussi par un autre canal. Lorsque vous ouvrez n'importe quel journal, vous trouvez des articles sur l'évolution du divorce, la situation de la femme sur les inégalités sociales, les mutations de la politique. Tout cela constitue des sujets « sociologiques ». Or ces informations contribuent à changer le regard et les comportements des gens.

La sociologie fournit encore des rapports et des recherches qui inspirent la pensée sociale. Vous le voyez : la contribution de la sociologie au changement social devient très complexe. Mais l'idée selon laquelle vous pourriez avoir une « sociologie appliquée », qui serait un peu l'équivalent de ce que la technique est à la science, n'est pas juste. Les conséquences et les applications de la recherche sociale sont diverses et diffuses. Elles dépendent surtout de qui s'en sert et de quelle façon. En tout état de cause, personne n'est capable de la contrôler.

Propos recueillis par Jean-François Dortier et Martha Zuber

## À propos de... **DE LA SOCIÉTÉ DU RISQUE À LA SECONDE MODERNITÉ**

En 1986, Ulrich Beck publie son livre majeur, *La Société du risque*, qui ne sera traduit en France que quinze ans plus tard (Aubier, 2001). Paru juste après la catastrophe nucléaire de Tchernobyl, ce livre va connaître un grand retentissement. Pour l'auteur, en effet, un changement majeur s'est produit au sein des sociétés modernes : alors qu'auparavant le risque provenait essentiellement de la nature (catastrophes naturelles, épidémies...), et faisait donc peser de l'extérieur une menace sur la société, aujourd'hui c'est la société elle-même qui crée du risque. Maladie de la vache folle, plantes transgéniques, manipulation du vivant : tous ces « risques » sont produits par l'activité humaine, et il ne s'agit plus tant de les écarter que de les gérer, en sachant que l'on ne pourra en maîtriser tous les aspects, dans un contexte où les avancées de la science accroissent notre incertitude. Sur tous les sujets en effet, on assiste à des batailles d'experts qui se contredisent, sans compter que le citoyen trouve de plus en

plus souvent son mot à dire, comme le montre la mise en place de plus en plus fréquente de « débats citoyens ».

U. Beck tire de ces observations une conclusion lapidaire : d'une société fondée sur la répartition des richesses, nous serions passés à une société fondée sur la répartition des risques. Mais cette analyse dépasse largement les seuls risques industriels. En fait, selon lui, ce sont tous les compartiments de la vie qui sont désormais gérés selon le paradigme du risque. S'appuyant notamment sur des analyses de la structure sociale et des statistiques montrant la généralisation du chômage, la baisse des taux de mariages et l'augmentation des divorces, il tire le constat d'une individualisation de la vie. Le sociologue insiste fortement sur le fait qu'il ne parle pas, bien au contraire, d'une montée de l'individualisme. Pour lui, « l'individualisation signifie en premier lieu la décomposition, en second lieu l'abandon des modes de vie de la société industrielle (classe, strate, rôle sexué, famille) pour ceux sur la base desquels les individus construisent, articulent et mettent en scène leur propre trajectoire personnelle<sup>1</sup> ».

## **Détraditionnalisation et réflexivité**

Autrement dit, les formes traditionnelles d'appartenance, qui enserraient l'individu, déclinent, ce qui ouvre grand le champ de la décision. Tout, désormais, est soumis au choix et à la décision de l'individu, dans un contexte où il est de plus en plus en difficulté de prévoir son avenir : les carrières professionnelles ne sont plus linéaires, les couples ne sont plus éternels, et même le partage des tâches ne va plus de soi. L'individualisation est « une contrainte, il est vrai paradoxale, à la réalisation de soi » : « Les chances, les dangers et les ambivalences biographiques, qui auparavant étaient pris en charge par un regroupement familial, dans la communauté locale, en référence à des règles corporatives ou à des classes sociales, doivent désormais être pris en compte, interprétés et élaborés par l'individu seul. Les opportunités et le poids de la définition et de la prise en charge des situations sont transférés à l'individu sans que celui-ci, du fait de la grande complexité des interactions sociales fondant les décisions qu'il a à prendre, ne soit en mesure d'être responsable de l'évaluation des intérêts, de la moralité et des conséquences de ses actes<sup>2</sup>. »

Quand U. Beck mais aussi A. Giddens parlent de la seconde modernité comme de la véritable modernité, c'est donc au sens où celle-ci serait la première forme de société fondamentalement « détraditionnalisée ». En effet, la modernité, qui avait été initialement conçue contre la tradition (par la valorisation de la raison, de l'individu...), avait elle-même repris ou créé des éléments de traditions. Par exemple, la croyance, typiquement moderne, dans le progrès ou en la science, revêtait une

dimension religieuse, donc traditionnelle. U. Beck va plus loin, en traitant comme tradition la structure sociale dominante de la modernité : les classes sociales, la famille comme élément de base de la société, la répartition des rôles sexuels... Aujourd'hui, ces éléments déclinent, notamment sous l'influence des mouvements féministes et de l'entrée des femmes sur le marché du travail, mais sans être remplacés par de nouveaux modèles. Nous sommes donc dans une société posttraditionnelle non pas au sens où il n'y aurait plus de transmission intergénérationnelle de modèles normatifs, mais au sens où ces éléments ont perdu leur force d'évidence, d'allant-de-soi. « Dans un contexte de cosmopolitisme global, les traditions sont aujourd'hui appelées à se défendre elles-mêmes : elles sont soumises à interrogation de façon routinière<sup>3</sup>. »

## Autour de la seconde modernité

Tenter d'analyser les mutations des sociétés contemporaines, d'en saisir la spécificité, n'a évidemment pas été tenté uniquement par les tenants de la seconde modernité. En fait, c'est depuis la fin des années 1970 que se sont multipliés des travaux de ce type. L'un des premiers ouvrages jalons est sans doute *Les Contradictions culturelles du capitalisme*, du sociologue américain Daniel Bell, qui diagnostiquait en 1976 le passage à une société « postindustrielle » faisant jouer un rôle central à la connaissance, et connaissant un conflit de valeurs entre sa sphère productive, « centrée sur l'efficacité et régie par la rationalité fonctionnelle », et la sphère culturelle où règne « l'expression du moi et l'épanouissement personnel » (Yves Bonny). Ce type de pensée est incarné en France par Alain Touraine (*La Société postindustrielle*, 1969).

Une autre lignée de travaux proche des thématiques de la seconde modernité s'intéresse à l'individu contemporain. Outre l'étude pionnière (et critique) du philosophe et historien américain Christopher Lasch, *La Culture du narcissisme* (1979) et celle de Richard Sennett sur *Les Tyrannies de l'intimité* (1979), plusieurs auteurs ont, dans les années 1990, souligné l'apparition d'un nouvel individu, en lien avec les profonds changements de société.

À travers différents livres, Alain Ehrenberg a ainsi dessiné la figure d'un individu fragile et sommé d'être performant, dans une société qui laisse à chacun le soin de définir sa vie. Le philosophe Marcel Gauchet, lui, a produit un « Essai de psychologie contemporaine tentant de décrire un « Nouvel âge de la personnalité » lié notamment à la désinstitutionnalisation de la famille<sup>4</sup>.

Enfin, un certain nombre d'auteurs ont développé leur propre théorie de « l'après-modernité ». Les anthropologues Georges Balandier et Marc Augé parlent ainsi de « surmodernité » pour désigner un monde dominé par l'excès et la désymbolisation. Mais on pourrait également évoquer les travaux du sociologue Zigmunt Bauman sur la « modernité liquide » (*Liquid Modernity*, 2000), l'approche « systémique » de Nikhlas Luhmann (*Theories of Distinction*, 2002) ou encore l'analyse originale de la postmodernité proposée par le sociologue canadien Michel Freitag (*L'Oubli de la société*, 2002).

Tous ces travaux, et d'autres encore<sup>5</sup>, se rejoignent sans se recouper et forment, sans partager les mêmes postulats de départ ni les mêmes angles d'analyse, un continuum d'interrogations sur les sociétés contemporaines et le type d'individus qu'elles produisent.

XM

---

<sup>1</sup> - U. Beck, « Le conflit des deux modernités et la question de la disparition des solidarités », *Lien social et politique*, n° 39, 1998.

<sup>2</sup> - *Ibid.*

<sup>3</sup> - U. Beck, A. Giddens et S. Lash, « Preface » in U. Beck, A. Giddens et S. Lash, *Reflexive Modernization : Politics, tradition and aesthetics in the modern social order*, Stanford University Press, 1994, traduit par Y. Bonny in *Sociologie du temps présent. Modernité avancée ou postmodernité ?*, Armand Colin, 2004.

<sup>4</sup> - M. Gauchet, « Essai de psychologie contemporaine », 1<sup>re</sup> partie, « Un nouvel âge de la modernité », *Le Débat*, n° 99, mars-avril 1998, 2<sup>e</sup> partie, « L'inconscient en redéfinition », *Le Débat*, n° 100, mai-août 1998.

<sup>5</sup> - Voir F. de Singly, « Société des individus et transformations de la sociologie » in *Les Sciences Sociales en mutation*, éd. Sciences Humaines, 2006.

# LA VIE COMME UNE EXPÉRIENCE

Entretien avec François Dubet

*L'action individuelle est toujours tiraillée entre plusieurs logiques : celles des valeurs, des intérêts personnels, des rôles sociaux. Comment rétablir une unité entre ces logiques ? C'est l'objet de l'« expérience » des acteurs.*

**Dans *Sociologie de l'expérience*<sup>1</sup>, vous partez du constat du déclin de la sociologie classique. Qu'entendez-vous par ce terme, et quels sont les signes de ce déclin ?**

Le terme de « sociologie classique » désigne dans mon esprit une tradition qui a longtemps constitué la matrice essentielle de la pensée sociologique et que l'on peut caractériser par les trois postulats suivants :

- l'acteur et le système sont les deux versants d'une même réalité ; l'acteur est l'intériorisation du système ;
- dans cette vision, l'individu est totalement socialisé. Cette socialisation fait qu'il agit de façon autonome, qu'il a intériorisé les normes du système ;
- troisième postulat : la société existe, elle est un système identifiable à un État-nation capable d'assurer son intégration.

Depuis un demi-siècle, cette tradition (qui va, en gros, de Durkheim à Parsons) n'est plus la matrice de référence. On rencontre un éclatement de la discipline en une multiplicité de paradigmes, et ce pour plusieurs raisons.

L'idée même de société s'est défaite. On assiste à une séparation entre diverses logiques : étatique, économique, culturelle, politique... Ensuite, cette sorte d'« humanisme social » de la sociologie classique a été remis en cause par deux courants de pensée. Le premier, porté essentiellement par Pierre Bourdieu et Michel Foucault, dénonce l'autonomie de l'individu comme une illusion et une aliénation. L'autre courant est celui de la dénonciation de l'« individualisme narcissique ». Enfin, le postulat de l'identité de l'acteur et du système se décompose sur deux versants : une vision de la société comme un théâtre d'interactions (Erving Goffman, les ethnométhodologues...) ; un courant « rationaliste » qui fonctionne sur le paradigme de l'économie classique et de l'intérêt (Raymond Boudon, Michel Crozier).

Finalement, cette matrice « classique » identifiant acteur et système n'existe plus aujourd'hui que dans la sociologie de P. Bourdieu, mais de manière critique. Les grandes théories sociologiques sont des théories de l'action, et plus tellement des théories du système, et on assiste à une séparation entre l'acteur et le système, entre

une objectivité sociale et une subjectivité individuelle. Cette situation d'éclatement pose des problèmes pédagogiques considérables : on doit enseigner une discipline dont on n'arrive plus à reconstituer l'unité.

***Pour tenter de construire une cohérence interprétative, vous proposez le concept d'expérience sociale. Comment s'est-il « imposé » à vous ?***

Il s'agit pour moi d'une notion faiblement construite. Elle est un produit de mon expérience de chercheur. Dans mon travail de terrain, en effet, alors que je pouvais m'attendre à rencontrer des acteurs qui jouent des rôles, qui ont intériorisé des normes, je suis confronté à des gens qui passent leur temps à expliquer comment ils construisent leur manière d'agir. Ils ont tendance à définir leur métier et leur vie sociale comme une expérience, comme une construction individuelle. Prenons l'exemple des rapports conjugaux. Avant, la structure familiale était stable. S'il n'y avait pas ou plus la relation amoureuse dans le couple, cela ne menaçait pas l'institution familiale. Les gens, aujourd'hui, sont obligés d'entretenir et de renouveler la relation amoureuse, ils sont obligés en permanence de construire leur couple, d'où l'augmentation des divorces. Ce qui était une sorte d'« histoire naturelle » devient un travail de l'expérience.

***Vous construisez la notion d'expérience sociale autour d'une théorie « triptyque » de l'action : intégration ; stratégie ; subjectivation. Pouvez-vous expliciter ces trois registres de l'action ?***

L'idée de société consistait à dire qu'il y a trois logiques : celle de l'intégration (la communauté), celle des intérêts stratégiques (le marché), celle de la subjectivation (la culture). Ces trois registres devaient fonctionner ensemble. Je crois que nous vivons aujourd'hui la séparation entre ces trois logiques, et que l'expérience sociale naît des efforts à gérer cette séparation et à essayer de reconstruire une unité. Aujourd'hui, par exemple, un étudiant, dans ses choix d'orientation et sa façon de travailler, doit essayer de combiner ses modes d'intégration sociale et culturelle, ses intérêts scolaires et professionnels, ses aspirations intellectuelles. Ce qui allait de soi avant pour l'« héritier » ne va plus de soi aujourd'hui.

Nous connaissons, grâce à François de Singly, les pratiques de lecture. Le « grand lecteur » est celui qui, simultanément, a été élevé pour lire ; a une stratégie de lecture ; est capable de se subjectiver dans la lecture. Ce que l'on constate, c'est que la plupart des gens lisent pour l'une de ces trois raisons, mais se montrent incapables d'arriver à des pratiques de lecture conciliant les trois logiques.

***Comment définir l'expérience sociale ?***

Il s'agit de la manière dont les acteurs combinent pour eux-mêmes ces diverses logiques objectives de l'action. C'est cette capacité qui les crée comme sujets. Ces logiques ne nous appartiennent pas. L'expérience sociale consiste en la capacité à

combiner ces divers registres, et à gérer les tensions qui naissent de cette diversité. Certains vivent cette activité de combinaison de façon harmonieuse : par exemple les bons élèves. D'autres au contraire vivent essentiellement les tensions, et leur expérience est une souffrance, un sentiment de déstructuration intérieure : par exemple les élèves en difficulté.

***Comment expliquer ces inégalités entre les individus, dans la capacité à « orchestrer » ces divers registres de l'action ?***

L'expérience sociale est une épreuve. Cette épreuve est très inégale : dans chacun des registres il y a des inégalités de ressources. Dans le registre de l'intégration, on peut être plus ou moins intégré. Dans celui de la stratégie, tout le monde est stratège, tout le monde peut jouer, mais il y en a qui ont plus de jeu, plus de cartes en main que les autres. Dans le registre de la subjectivation enfin, se joue ce que l'on appelle la domination de classe. Les gens sont confrontés à des images de la créativité dont ils sont plus ou moins exclus.

Les membres des classes dominantes sont ceux qui ont une capacité, parce qu'ils ont des ressources, à construire leur expérience sociale. Pour ceux qui n'ont pas cette capacité, cela peut aller jusqu'à la destruction de la personnalité à la rupture avec le système : c'est le cas des jeunes en galère.

***Cette approche vous amène à postuler qu'il faut considérer l'acteur comme un « intellectuel », comme quelqu'un qui accomplit un travail. Ce qui induit une posture particulière du sociologue.***

Si on admet le principe de l'expérience sociale, on voit que celle-ci n'est possible que si l'acteur est capable de la mettre à distance. Il est tenu de se distancier pour recomposer cette unité perdue. Il y a là un espace de réflexivité que le sociologue se doit de saisir. Celui-ci doit être capable de comprendre et d'interpréter cette activité critique des individus, mais aussi de la partager avec eux. Si on veut comprendre cela, il faut saisir cette réflexion avec les acteurs. J'affirme que les gens en sont capables.

***Comment peut se construire ce travail en commun du sociologue et des acteurs ?***

L'histoire que j'ai vécue avec les jeunes marcheurs des Minguettes en 1983 est révélatrice sur ce point. Comme beaucoup d'acteurs, ils produisaient un discours « total » : « Nous voulons l'identité et l'égalité, nous sommes Français et immigrés... » Pour ma part, je faisais l'hypothèse qu'ils avaient une expérience totalement décomposée, destructrice. Nous avons pu construire avec ces jeunes un débat, certes pénible, mais dans lequel le travail du sociologue leur a permis d'objectiver socialement ce qu'ils vivaient comme des tensions intrapsychiques. La tension interne qu'ils ressentaient entre un désir d'intégration et un appel à l'identité était vécue comme une crise et en même temps déniée. Le travail du sociologue

consiste alors à dire : cette tension existe, prenez-la en charge. Une sociologie de l'expérience est donc, d'une certaine manière, une sociologie clinique.

***Vous affirmez aussi que l'acteur n'est jamais totalement socialisé, qu'il garde toujours un « quant à soi ». Pouvez-vous illustrer cette proposition ?***

L'expérience sociale des jeunes en galère est faite de situations extrêmes. Ils sont soumis à une forte stigmatisation. Pour une grande part, ils intériorisent ces rôles de victimes. Ils acceptent en particulier l'image négative qui leur est donnée d'eux-mêmes par l'école : incapacité, absence de volonté, « bêtise »... Or, ils sont aussi capables de transformer ce qui est vécu comme un handicap en une ressource de l'action. Ainsi, les jeunes beurs retournent parfois le racisme dont ils sont victimes pour en faire un système de défense. Le jeune Français qui échoue à l'école est totalement écrasé par son échec. Le jeune beur qui échoue a au moins la ressource de dire que c'est parce qu'il est arabe. Il peut « sauver sa peau » par ce biais.

***Cette démarche ne vous permet pas seulement d'interpréter des « histoires de vie », mais de procéder à une analyse d'institutions ou de phénomènes sociaux.***

Il y a cinquante ans, pour tous les sociologues, l'idée de classe sociale allait de soi. Cette idée affirmait un principe de continuité entre des identités culturelles, des intérêts de classe et des projets historiques de classe. Des chercheurs se demandaient, par exemple, pourquoi il y avait des ouvriers qui ne votaient pas à gauche. On observe aujourd'hui que ces trois éléments, qui constituaient un mouvement social, se sont complètement dissociés. Construire un mouvement social est désormais un projet compliqué et fragile. Il y a une grande faiblesse des mouvements sociaux, non pas parce qu'il n'y a plus de problèmes sociaux, mais parce que ce qui faisait que l'on passait naturellement d'un registre à l'autre n'existe plus. Le grand problème des écologistes aujourd'hui, c'est comment lier une protestation morale pour la défense du monde à des intérêts économiques. Ce lien est très fragile, puisque je ne passe pas de la défense de mon jardin contre l'implantation d'une ligne de TGV à la défense de la nature et à un projet politique. Alors qu'en revanche un ouvrier pouvait jadis passer plus aisément de la défense de son salaire à la lutte pour le progrès de l'humanité.

Prenons un autre cas : celui de l'école. L'école républicaine était idéologiquement progressiste (l'école des Lumières), pédagogiquement conservatrice, et socialement ségrégative. C'était une institution très fortement ajustée : à des publics scolaires particuliers correspondaient des établissements particuliers, des méthodes pédagogiques particulières, etc. À partir du moment où on a massifié le monde scolaire, on a introduit une logique de compétition : l'école fonctionne comme un marché. Le travail de sélection qui se faisait, avant, hors de l'école, se fait maintenant dans et par le parcours scolaire. D'où l'intervention massive d'un principe de compétition dans un monde qui l'avait neutralisé par une ségrégation préalable. Deuxième changement considérable : le monde scolaire était un monde d'élèves, qui

avait la faculté de dire à ses membres « Laissez votre jeunesse et votre adolescence dehors. » C'était un monde de blouses grises. En faisant rentrer ce monde de masse dans l'école, on a déstabilisé les relations pédagogiques, parce qu'on a admis des élèves « non programmés » pour leurs études : il n'y a plus de continuité entre culture familiale et culture scolaire. Ce qui était une institution devient un monde totalement éclaté qui ne subsiste plus que lorsque les acteurs ont les capacités de le recomposer pour eux dans leur expérience personnelle. Cela entraîne une paralysie du monde scolaire, parce qu'on ne peut plus le gérer selon un principe unique : le principe de compétition, le principe de subjectivation par l'accès à une culture critique, et le principe de socialisation des enfants ne sont pas naturellement compatibles.

Je crois que cela n'est pas une crise ou un état intermédiaire, mais qu'en fait, les sociétés modernes sont comme ça. Cette décomposition est vécue par les élèves, mais aussi par les professeurs. J'ai pris une classe de collège pendant une année. On voyait qu'il y avait un décalage considérable entre les attentes des enseignants et celles des élèves, et que si vous vous contentiez de jouer votre rôle de prof, il ne se passait rien. Le professeur doit construire la relation pédagogique qui va lui permettre de faire la classe ; et pour ce faire, il ne peut pas ne pas engager sa personnalité, il ne peut plus la cacher derrière son rôle. Cette situation est vécue comme très pénible et angoissante. Et on observe une lutte des enseignants pour aller vers les classes qui ressemblent le plus aux classes anciennes, parce qu'on n'a pas à y engager sa personnalité dans la relation pédagogique (ce qui était vécu comme indécent auparavant).

Pour caricaturer, on pourrait dire que là où il y avait des tensions sociales objectives entre groupes bien définis, on n'a plus que des problèmes de personnalités. L'action collective aujourd'hui est très décomposée : des mouvements purement expressifs (ne revendiquant rien), des mouvements hypercorporatistes sans volonté de projet. Il n'y a plus de volonté de lier les problèmes personnels et les problèmes sociaux. Au fond, l'idée de société est récente. Pendant longtemps, on raisonnait en termes de pouvoir divin ou de contrat social. Les sociologues ont inventé l'idée de société, mais peut-être que c'est une idée qui aura vécu un siècle.

Propos recueillis par Philippe Cabin

## À propos de... **LE DÉCLIN DE L'INSTITUTION**

L'objet de la recherche dont rend compte *Le Déclin de l'institution* (Seuil, 2002) est le travail sur autrui, soit l'ensemble des activités professionnelles participant à la socialisation des individus. L'hypothèse que souhaite tester François Dubet est la suivante. Pendant longtemps, le travail sur autrui procédait d'un « programme institutionnel » ou, autrement dit, d'une action qui : 1) se pensait comme médiation entre des valeurs universelles et des individus particuliers ; 2) se fondait sur la vocation de ceux qui l'exerçaient, et 3) se voyait comme moyen de normer des comportements tout en favorisant dans le même temps l'autonomie des individus. On a reconnu ici les traits typiques d'activités d'éducation, de médiation, de soin... qui revêtait un caractère sacré : les valeurs et les principes au nom desquels s'exerçait cette action étaient transcendants (la raison, la science, la République...). La matérialité même des institutions (l'école, l'hôpital), closes et isolées, signifiait la coupure avec le monde ordinaire. F. Dubet entend éclairer les transformations contemporaines de ce programme institutionnel pour jeter, plus généralement, les bases d'une théorie de la socialisation.

Pour l'auteur, le déclin d'institutions comme l'école ou l'hôpital sanctionne de façon définitive le divorce entre l'acteur et le système. La thèse est éprouvée à l'aide d'un matériau recueilli par la méthode de l'intervention sociologique auprès d'instituteurs, de professeurs, de formateurs d'adultes, d'infirmières et de médiateurs. F. Dubet mobilise la parole de ces multiples « travailleurs sur autrui » et montre combien la pratique de ces derniers est porteuse d'engagements subjectifs, de compétences techniques, de négociations multiples... Autant de qualités qui peuvent certes répondre à un désir de reconnaissance mais qui engendrent tout en même temps un sentiment de crise profonde. Car le métier, le rôle et la personnalité ne se confondent plus.

Les expressions empiriques d'une telle dissociation sont multiples : les professeurs disent leur épuisement alors même qu'objectivement leur emploi du temps est moins chargé que celui d'autres professions ; les infirmières se plaignent du temps passé aux tâches administratives aux dépens des activités de soin proprement dites ; les travailleurs sociaux et les médiateurs souffrent du mépris dont ils pensent faire l'objet alors qu'ils investissent leur personnalité tout entière dans leur travail quotidien... La mutation est donc réelle mais, estime l'auteur, loin de nous complaire dans la rhétorique de la chute, c'est de nouvelles formes institutionnelles démocratiques, respectueuses et à taille humaine qu'il nous faut désormais inventer.

Clément Lefranc

---

[1](#) - Seuil, 1994.

# L'HOMME PLURIEL

## LA SOCIOLOGIE À L'ÉPREUVE DE L'INDIVIDU

À vouloir expliquer les pratiques et les comportements collectifs, les sociologues ont élaboré une vision homogène de l'homme : celui-ci serait d'un « bloc », façonné par un ensemble stable de principes (*habitus*, schèmes, normes, style de vie...). Cette posture aboutit à des descriptions comme celle de cet artisan ébéniste, tout entier marqué par une éthique du travail scrupuleux et impeccable, du figolé, du fini... disposition que l'on retrouve dans toutes ses conduites : sa façon de gérer son budget, son langage, ses vêtements, son logement, ses gestes...<sup>1</sup> Ce type d'exemple, utile pour illustrer certaines tendances statistiques ou logiques sociales, peut devenir trompeur dès lors qu'il est pris pour un cas particulier du réel. Or, l'observation montre que les acteurs incorporent des modèles d'action différents et contradictoires. Un même individu pourra être tour à tour au cours de sa vie, ou simultanément selon les contextes, écolier, fils, père, copain, amant, gardien de but, enfant de chœur, client, directeur, militant... Au-delà du simple jeu des rôles sociaux, cette disparité renvoie à une diversité de modèles de socialisation. On peut donc faire l'hypothèse de l'incorporation, par chaque acteur, d'une multiplicité de schèmes d'action ou d'habitudes. Ce stock de modèles, plus ou moins étendu selon les personnes, s'organise en répertoires, que l'individu activera en fonction de la situation.

Or, les sciences sociales ont longtemps vécu sur la vision homogénéisatrice de l'homme en société. Même lorsqu'ils admettent la multiplicité des expériences vécues ou des « rôles » intériorisés par l'acteur, les chercheurs présupposent souvent que, derrière cette multiplicité, une unité fondamentale (un « soi » cohérent et unifié) est tout de même à l'œuvre. Ce présupposé est renforcé par le fait que les spécialistes de tel ou tel domaine (l'éducation, la culture, la famille, la ville, le politique...) observent très (trop) souvent les acteurs dans un contexte unique ou une seule sphère d'activité. Le sociologue de la famille ne verra que des comportements familiaux ; le spécialiste des banlieues ne distinguera que des bandes de jeunes, etc. Ils déduisent alors des « dispositions », des « mentalités », des « visions du monde »... générales, sans se demander si ces mêmes acteurs se conduiraient semblablement dans d'autres circonstances. S'ils n'allaient pas trop vite en besogne, les chercheurs seraient forcés à

plus de modestie en reconnaissant que ce qui a été établi dans une situation ne vaut *a priori* que dans ce seul contexte.

Notre but ici n'est pas de trancher une fois pour toutes le problème de l'unicité ou de la pluralité de l'acteur. Il s'agit de traiter cette question sur le plan historique. Autrement dit : quelles sont les conditions socio-historiques qui rendent possible la production d'un acteur pluriel ou au contraire celle d'un acteur caractérisé par une profonde unicité ?

## **Effet d'échelle ou effet de société ?**

Si l'homme nous apparaît aujourd'hui pluriel, on peut se demander si ce changement de point de vue est dû à des raisons historiques liées aux conditions de la socialisation, ou plutôt à des raisons scientifiques consécutives à des effets d'observation. La réponse est oui, dans les deux cas. D'une part, l'intérêt des chercheurs pour la constitution sociale de l'individu, à l'échelle de l'individu, force à voir de l'hétérogénéité là où l'on pouvait jusque-là présupposer de l'homogénéité. D'autre part, le monde social tel qu'il est porte de plus en plus à adopter ce nouveau regard.

Question d'échelle et de regard scientifiques dans un premier temps. Les sciences sociales se sont d'abord intéressées aux groupes, aux structures sociales, aux contextes ou aux interactions. Puis un glissement s'est opéré vers l'étude des acteurs singuliers. On a peu à peu changé de focale. Du statut de « cas illustratif » pour illustrer les analyses de la culture d'une époque, d'un groupe, d'une classe ou d'une catégorie, on est passé à l'étude du cas singulier en tant que tel. De fait, au début du siècle, les sociologues dessinaient les portraits typiques du bourgeois, du paysan, de l'étranger, de l'ouvrier. Dès lors, le cas illustratif ne peut qu'apparaître caricatural aux yeux de ceux qui ne considèrent plus seulement l'individu comme le représentant d'un groupe, mais comme le produit complexe et singulier d'expériences socialisatrices multiples. La personnalité et les attitudes d'un individu donné résultent de ce qu'il a appris à l'école, dans sa famille, son métier, ses loisirs, ses voyages, de sa vie associative, religieuse, sentimentale... C'est la saisie du singulier qui force à voir la pluralité : le singulier est nécessairement pluriel.

Le changement de perspective est lié en second lieu à une évolution du monde social. Que de différences en effet entre les sociétés traditionnelles et nos sociétés contemporaines. Dans les premières (la tribu ou le village), chacun peut exercer un contrôle sur autrui. La division du travail et la différenciation des fonctions sociales et des sphères d'activité sont peu avancées : les domaines d'activité économique, politique, juridique, religieuse, morale, cognitive... sont imbriqués. Tout au long de

leur vie, les acteurs sont soumis à des conditions stables. Ils n'ont pas le choix entre des modèles de socialisation différents, concurrents, contradictoires. Dans les sociétés contemporaines, en revanche, les sphères d'activité, les institutions, les produits culturels et les modèles sociaux sont fortement différenciés, et les conditions de socialisation sont beaucoup moins stables. Il arrive même qu'un individu soit inséré dans des réseaux ou des institutions qui diffusent des valeurs et des modèles en opposition radicale les uns aux autres. Entre la famille, l'école, les groupes d'amis, les clubs ou associations, les médias... les enfants sont de plus en plus confrontés à des situations disparates, concurrentes.

La cohérence des habitudes ou schèmes d'action dépend donc de la cohérence des principes de socialisation auxquels l'acteur a été soumis. Par exemple, lorsque des mères « choisissent » de ne pas travailler pour se consacrer à l'éducation de leurs enfants, ou lorsque la famille met en place tout un dispositif de surveillance (mise à l'écart de la télévision, contrôle strict des émissions regardées et des lectures...) <sup>2</sup>. Il y a là une stratégie visant à assurer la cohérence du modèle de socialisation, que l'on retrouve par exemple avec ces familles bourgeoises traditionnelles, dans lesquelles la vie et les fréquentations des enfants sont encore sévèrement encadrées (école privée, scouts, lectures et loisirs contrôlés, etc.).

À l'inverse, dès lors qu'un acteur a été placé dans une pluralité de contextes sociaux non homogènes, son stock de dispositions, d'habitudes ou de capacités ne sera pas unifié. Il aura en conséquence des pratiques hétérogènes ou contradictoires, variant selon le contexte social. C'est ce que l'on observe souvent lors de l'entrée en couple ou de l'apparition du premier enfant. Certaines femmes, qui avaient adopté le style de vie d'une femme « moderne » et « émancipée », retrouvent à cette occasion ce rôle traditionnel de la femme au foyer dont elles avaient incorporé les habitudes sans toujours s'en rendre compte <sup>3</sup>. La même personne se trouve ainsi porteuse d'au moins deux schémas d'action domestique. En fonction du mode d'interaction instauré avec le conjoint, l'un des deux schémas est activé et l'autre mis en veille.

On a tendance à considérer, dans une société différenciée, l'homogénéité des dispositions de l'acteur comme la situation modale et la plus fréquente. Il nous semble qu'en réalité cette situation est la plus improbable et la plus exceptionnelle. Il est beaucoup plus courant en effet d'observer des individus porteurs d'habitudes disparates et opposées. L'homme pluriel est la règle plutôt que l'exception.

## **Pluralité des contextes, pluralité des habitudes**

Bien sûr, les moments de la vie où se constituent les différentes habitudes ne sont pas tous équivalents. On distingue notamment la période de socialisation « primaire »

(essentiellement familiale) de toutes celles qui suivent et que l'on nomme « secondaires » (école, groupe de pairs, travail, etc.)<sup>4</sup>. Cette distinction est certes importante : elle rappelle que l'enfant incorpore une série d'expériences sociales dans la plus grande dépendance socioaffective à l'égard des adultes. Elle conduit cependant souvent à se représenter le parcours individuel comme un passage de l'homogène (la famille) à l'hétérogène (l'école, le travail, les réseaux d'amis). Mais différentes observations empiriques viennent contredire ce schéma.

Tout d'abord, l'hétérogénéité est toujours présente au cœur de la configuration familiale, qui n'est jamais une institution totale parfaite. La différence ou la contradiction peut s'établir, selon les cas : entre l'« amusement » et l'« effort scolaire » ; entre une sensibilité très grande pour tout ce qui touche à l'école et une autre qui y est moins attachée ; entre une prédilection pour la lecture et des absences de pratiques et de goûts pour la lecture ; entre le contrôle moral très strict d'une mère et le laisser-faire d'un père qui vient contredire les efforts de la mère<sup>5</sup>.

Par ailleurs, la « superposition » des institutions primaire et secondaire est fréquemment perturbée par l'action socialisatrice très précoce d'univers sociaux différents : la nourrice (quelques jours ou quelques semaines après la naissance), la crèche (quelques mois seulement après la naissance de l'enfant), ou l'école maternelle (à partir de deux ans). Or, les programmes de socialisation de ces différents univers sociaux ne sont pas forcément harmonieux par rapport à ceux de la famille. Comment ne pas voir que, mis en crèche très tôt, l'enfant apprend que l'on n'attend pas la même chose de lui et que l'on ne le traite pas identiquement « ici et là » ? L'expérience de la pluralité des mondes a donc toutes les chances, dans nos sociétés ultra-différenciées, d'être précoce.

Enfin, les socialisations secondaires, même réalisées dans des conditions socioaffectives différentes, peuvent concurrencer le monopole familial. Les cas de « déclassés par le haut », de ceux que l'on appelle parfois les « transfuges de classes » (les enfants de classes défavorisées qui « s'en sortent » par les études), en sont un exemple des plus flagrants. Ces « miraculés » ont réussi à sortir de leur condition sociale d'origine par la voie scolaire, c'est-à-dire une matrice de socialisation radicalement contradictoire avec celle de leur famille.

## **Socialisations multiples et malaises individuels**

Parce qu'il peut être porteur de dispositions différentes, l'acteur a des comportements qui ne sont jamais entièrement prévisibles. Impossible de prévoir l'apparition d'un comportement social comme on prédit la chute des corps à partir de la loi universelle de la gravité. Cette situation est le produit de la combinaison de deux

éléments : d'une part, l'impossibilité de réduire un contexte social à une série limitée de paramètres pertinents, comme dans le cas des expériences physiques ou chimiques ; d'autre part, la pluralité interne des acteurs. Impossible de prédire avec certitude ce qui, des multiples schèmes incorporés par l'acteur, va être déclenché dans/par un tel contexte. Nous sommes par conséquent trop multi-socialisés et trop multi-déterminés pour pouvoir être conscients de nos déterminismes.

Chacun de nous est porteur d'une multiplicité de dispositions qui ne trouvent pas toujours l'occasion de se manifester : c'est pour cette raison que nous avons parfois l'impression de vivre un décalage personnel avec le monde social. Sentiments de solitude, d'incompréhension, de frustration sont les fruits de cet inévitable écart entre ce que la société nous permet à un moment donné d'« exprimer », et ce qu'elle a mis en nous au cours de notre socialisation. Comme l'avait bien vu Norbert Elias : « On développe en lui (l'enfant) de multiples aptitudes que ses fonctions d'adulte ne lui permettront pas d'utiliser dans le cadre d'une telle structure, de multiples penchants que l'adulte devra réprimer<sup>6</sup>. » Parce que nous sommes porteurs de capacités, de savoirs et de savoir-faire qui doivent parfois durablement vivre à l'état de veille, nous pouvons alors ressentir un malaise : notre « moi authentique » (« personnel » et donc pensé comme « a-social ») ne trouverait pas sa place dans le cadre contraignant de la société. Cette situation renforce l'illusion de l'existence d'un « for intérieur » ou d'un « moi intime » authentique, indépendant de tout cadre social. C'est donc bien parce que le monde social est différencié, et que nous sommes porteurs de dispositions et capacités plurielles, que nous pouvons vivre ces petits ou ces grands soucis qui finissent parfois par accabler nos existences. Certains malaises naissent de la multiplicité des investissements sociaux pouvant devenir au bout du compte incompatibles : ainsi, la conciliation de la vie privée et de la vie professionnelle peut donner lieu à de profonds déchirements. Dans d'autres cas, c'est l'incapacité à adapter une partie des dispositions incorporées au cours du parcours individuel qui est à la source des troubles. Les personnes qui, à l'occasion d'une ascension sociale, passent subitement de l'univers ouvrier au monde bourgeois, sont souvent l'objet d'un conflit interne central, organisant – et embarrassant – chaque moment de leur existence.

En s'attachant à l'analyse des plis les plus singuliers du social, la sociologie à l'échelle de l'individu ou sociologie psychologique<sup>7</sup> s'inscrit ainsi dans la longue tradition qui, d'Émile Durkheim à Norbert Elias, en passant par Maurice Halbwachs, vise à lier de plus en plus finement le psychisme individuel aux cadres de la vie sociale. Tant que la sociologie se contentait d'évoquer l'acteur individuel à propos d'un champ de pratiques singulier, elle pouvait faire l'économie de l'étude des logiques sociales individualisées. Mais dès lors que l'on privilégie l'individu (non comme atome et base de toute analyse sociologique mais comme le produit complexe de multiples processus de socialisation), il n'est plus possible de se satisfaire des modèles d'action utilisés jusque-là. La sociologie psychologique, qui entend saisir

l'individu sur des scènes et dans des contextes différents, prend à bras-le-corps la question de la réalité sociale sous sa forme individualisée et intériorisée.

Bernard Lahire

## À propos de... **L'INDIVIDU DÉMOCRATIQUE, SELON J.-C. KAUFMANN**

*Sociologue, directeur de recherches au CNRS. Jean-Claude Kaufmann a notamment publié Ego. Pour une sociologie de l'individu, Nathan, 2001 et L'Invention de soi. Une théorie de l'identité, Armand Colin, 2004. Il revient ici, dans un entretien qu'il a accordé à Xavier Molénat sur l'émergence de l'individu dans la société contemporaine.*

### **Selon vous, l'individu tel que nous le concevons aujourd'hui est apparu il y a seulement un demi-siècle...**

Je considère qu'il y a une rupture importante, que l'on peut situer, dans « l'après guerre », avec un pic dans les années 1960. C'est le moment où un certain nombre d'indicateurs démographiques (mariages, divorces...) indiquent des mouvements profonds ; c'est aussi le moment où commence la culture jeune, la culture « rock », l'émancipation des femmes...

Derrière tout ça, il y a l'individu qui devient sujet. C'est un long processus complexe. Jusque-là, l'individu de masse (c'est-à-dire pas seulement au sein de l'élite culturelle), dans la construction de sa vie quotidienne, dans la construction de son identité, était encore tenu. Non plus par la tradition, mais par ce que F. Dubet appelle le « programme institutionnel » : un État fort, des institutions lourdes, stables, qui tenaient, donnaient à l'individu un cadre de pensée et d'action. La rupture des années 1960, pour aller vite, c'est l'émergence de l'individu comme centre de sa propre vie.

**C'est dans ce cadre que vous soulignez l'importance de la « réflexivité » ?**

Oui. Dans cet individu maître de sa vie, il y a la réflexivité, c'est-à-dire le fait d'être en regard de soi-même, de s'analyser, d'opérer des choix et de prendre des décisions. Je parle aussi du modèle de « l'individu démocratique ». Pour moi, la démocratie, ça a commencé historiquement, comme chacun le sait, par un système politique. Ce à quoi on assiste depuis les années 1960, c'est à l'approfondissement démocratique dans la vie privée : l'individu peut, et même doit choisir, dans tous les domaines, sa vérité, sa morale, son identité, son avenir... Avant il y avait une transmission.

Par exemple, comment élever l'enfant ? La mère transmettait à sa fille les quelques gestes qui étaient nécessaires. Aujourd'hui, la future mère va se mettre, sous fond d'angoisse, à lire plein de livres, à regarder les médias pour savoir quelles sont les bonnes pratiques. Cela vaut pour la pédagogie, mais aussi pour l'alimentation par exemple. Quand on parle de réflexivité, il faut voir à quel point c'est devenu une machinerie incroyable, qui nous oblige à chaque instant à réfléchir et à prendre des décisions ! Alors là, on a changé de société. En cinquante ans, on n'imagine pas à quel point, de ce point de vue-là, on a changé de société.

Propos recueillis par Xavier Molénat

---

<sup>1</sup> - P. Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Éditions de Minuit, 1996.

<sup>2</sup> - B. Lahire, *Transmissions familiales de l'écrit et performances scolaires d'élèves de CE2*, ministère de l'Éducation nationale et de la Culture, 1995.

<sup>3</sup> - J.-C. Kaufmann, « Rôles et identités : l'exemple de l'entrée en couple », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol XCVII, 1994.

<sup>4</sup> - P. Berger et T. Luckmann, *La Construction sociale de la réalité*, Armand Colin, 2006.

<sup>5</sup> - B. Lahire, *Tableaux de famille. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Gallimard/Seuil, « Hautes Études », 1995.

<sup>6</sup> - N. Elias, *La Société des individus*, Pocket, 2008.

<sup>7</sup> - B. Lahire, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Hachette Littératures, 2006.

# LUC BOLTANSKI, OBSERVATEUR DE LA SOCIÉTÉ CRITIQUE

**L**e monde social n'est pas fait que de rapports de force et d'illusions. Dotés de compétences critiques, les individus sont, selon Luc Boltanski, en mesure de dénoncer les injustices et de parvenir à des accords justifiables. Une hypothèse qui prend à contrepied tout un pan de la sociologie classique, et ouvre des pistes de réflexion sur la diversité des logiques d'action.

S'acharnerait-il à brouiller les pistes ? En tout cas, Luc Boltanski, l'une des figures majeures de la sociologie française, aime bien changer d'orientation. En plus de quarante ans de carrière, il aura développé à travers de nombreux travaux empiriques des visions diamétralement opposées de la société et de l'action des individus. De fait, sa place singulière tient autant son parcours, qui résume en partie les évolutions de la sociologie française des vingt dernières années.

Élève puis assistant de Pierre Bourdieu, L. Boltanski met d'abord en œuvre avec zèle les préceptes du « patron », comme il l'appelle : expliquer les comportements sociaux par la position et la trajectoire des individus, par leur capital culturel et économique, chercher la hiérarchie des groupes sociaux derrière les hiérarchies des pratiques... L. Boltanski sait néanmoins choisir des objets alors très peu académiques, qu'il s'agisse de la diffusion des normes de puériculture, de la vulgarisation scientifique, de la bande dessinée, ou encore des accidents de voiture<sup>1</sup>. Il participe en tout cas pleinement à une sociologie qui se veut dévoilement des rapports de force et de domination dont les agents, illusionnés sur la vérité du monde social, sont les jouets à leur insu.

## **La construction des collectifs**

À la fin des années 1970, une première brèche se fait jour, alors que L. Boltanski travaille autour des questions de taxinomie. Il mène par exemple une expérience avec le sociologue et statisticien Laurent Thévenot (futur co-auteur de *De la justification*),

où il demande à des cobayes de classer et regrouper dans une nomenclature des individus aux propriétés sociales diverses, comme les sociologues le font avec les catégories socioprofessionnelles, puis de se mettre d'accord sur une classification unique<sup>2</sup>. Ils constatent que les désaccords sont vifs, et surtout qu'il n'est pas seulement question de cohérence logique mais aussi de justice. Peut-on par exemple mettre ensemble une ouvrière d'usine et une femme de ménage ? Renée pense que oui, puisque toutes deux ont le même salaire et pas de diplômes. Martine estime, elle, que l'ouvrière travaille beaucoup plus dur que la femme de ménage, et donc qu'il faut les distinguer. Lors de sa monumentale enquête sur *Les cadres* (voir encadré), L. Boltanski avait également constaté que les individus cadres qu'il interviewait étaient capables, comme les responsables syndicaux et les porte-parole politiques, d'expliquer et de justifier l'existence de ce groupe social. Notamment, dit-il, en s'appuyant sur des travaux de sociologues que les cadres connaissaient parfois mieux que lui ! En tout cas, ces résultats montrent d'une part que le monde social n'est pas opaque à ses membres, et d'autre part qu'il n'y a pas de rupture entre le savoir scientifique et le savoir ordinaire sur la société. En particulier, la capacité à mettre en rapport des cas et des catégories, à construire du général à partir du singulier n'est pas réservée au sociologue.

C'est cette capacité qui est au cœur de l'article fondateur de L. Boltanski sur la dénonciation<sup>3</sup>. Il y analyse un corpus de lettres adressées au journal *Le Monde* et dénonçant une injustice et les soumet à un jury d'individus ordinaires chargés d'évaluer leur caractère normal ou au contraire « délirant ». Il montre que les lettres jugées anormales sont celles qui, adressées au tribunal de l'opinion publique qu'incarne *Le Monde*, ne sont pas parvenues à dé-singulariser l'affaire qu'ils exposent et ne sont perçues que comme porteuses d'intérêts particuliers (« ma sœur subit des violences conjugales et la police ne veut pas intervenir, aidez-moi s'il vous plaît »). À l'inverse, celles jugées normales sont celles qui sont parvenues à se « grandir » en se rattachant à un ensemble collectif, en l'occurrence « à une cause constituée et reconnue » (« la garde à vue totalement abusive que j'ai subie n'est pas un événement isolé ; elle rappelle les affaires X et Y qu'ont récemment évoqué les journaux. Militant des droits de l'homme, je m'inquiète : sommes-nous prêts à sacrifier nos libertés individuelles au nom du tout sécuritaire ? »).

## **De la sociologie critique à la sociologie de la critique**

La divergence de vues ne faisant que s'accroître, L. Boltanski rompt institutionnellement avec P. Bourdieu en 1985 en fondant à l'EHESS le Groupe de Sociologie Politique et Morale (GSPM). La rupture théorique s'affirmera cinq ans

plus tard, dans *L'amour et la justice comme compétences* (Métailié, 1990), qui donne le ton dès le titre du premier du chapitre : « ce dont les gens sont capables ». Récapitulant ses propres travaux, L. Boltanski affirme qu'on ne peut envisager le monde comme fait uniquement de rapports de force dont les acteurs, toujours mus par des intérêts, ne seraient pas conscients. Sinon, « on ne pourrait comprendre ni le caractère éminemment problématique de l'environnement social que révèle l'inquiétude permanente de la justice ni la possibilité même de la remise en cause et de la critique ». Il s'agit donc de passer d'une sociologie critique, qui revendique le monopole de la lucidité sur le monde social, à une « sociologie de la critique » qui prend pour objet les capacités critiques que les individus mettent en œuvre de façon quasi-permanente dans le cours de la vie sociale. D'où un changement de posture du sociologue qui renonce à se prévaloir d'une capacité d'analyse radicalement différente de celle de l'acteur et donc à avoir le « dernier mot » sur lui. Son rôle est davantage celui d'un « juge d'instruction » qui « met en scène » un « procès » (une affaire, un scandale, une dispute), en suivant les acteurs « au plus près de leur travail interprétatif (...) sans chercher à les réduire ou à les disqualifier en leur opposant une interprétation plus forte ». L'année suivante, *De la justification* proposera une première application de ce programme, en élaborant une typologie des principes de justice que les individus mettent en œuvre pour accorder leurs actions ou justifier les critiques qu'elles s'adressent (voir encadré).

## Une sociologie au service minimum ?

Ces travaux suscitent énormément de curiosité, mais également des critiques consistantes. Le sociologue Bernard Lahire fustige par exemple cette approche qui adopte « le langage des droits de l'homme et du citoyen plutôt que celui du réalisme et du rationalisme scientifique », et où « le projet scientifique de rendre raison du monde est perçu comme un projet d'oppression et de domination symbolique : « asymétrie », « imposition », « avoir le dernier mot »... »<sup>4</sup>. D'où, selon lui, une sociologie au service minimum, qui « renonce » (terme souvent employé par L. Boltanski) consciemment à l'exercice de la raison : « Interpréter le moins possible, ne surtout pas chercher à expliquer : voilà les conseils théoriques et méthodologiques donnés. »

Mais les critiques que L. Boltanski retient sont surtout l'absence de la dimension historique des faits sociaux et la focalisation sur les micro-situations (au détriment d'une analyse globale). *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, co-écrit avec Eve Chiapello et publié en 1999, se veut une réponse à ces critiques. Il y étudie la manière dont le

capitalisme, sous le feu des critiques qui lui sont adressées dans le sillage de mai 1968, fait émerger un nouveau principe de justice, la « cité par projets ». Le livre connaîtra un grand succès, dans le monde académique mais aussi dans la sphère militante, en fournissant une interprétation globale, et particulièrement éclairante, des transformations du capitalisme à la fin du xx<sup>e</sup> siècle. Mais c'est au prix d'une rupture certaine avec les principes exposés dans *L'amour et la justice comme compétence* : L. Boltanski retrouve à peu de choses près une posture de sociologue classique.

## Contre les sociologies « bulldozers »

Reste à comprendre pourquoi ce programme de sociologie de la critique, somme toute relativement pointu, a connu un tel écho. Outre la personnalité et la trajectoire de L. Boltanski, déjà évoqués, on peut mentionner son habileté à convoquer et synthétiser des auteurs globalement marginaux dans la sociologie des années 1980 : l'ethnométhodologie (vision d'un monde social produit par les acteurs, refus de les considérer comme des « idiots culturels »), Goffman (intérêt pour les situations), Jürgen Habermas (importance de la confrontation publique des opinions, de la critique et de la justification pour s'orienter vers l'intérêt général), Michael Walzer (coexistence d'une pluralité de principes de justice), Paul Ricoeur (critique de « l'école du soupçon »), et surtout Bruno Latour (vision de la société comme succession « d'épreuves », attention portée vers la construction des collectifs, réévaluation du rôle des objets dans la vie sociale...).

Au-delà, les travaux de L. Boltanski et de ses collègues (voir ci-contre) ont été une ressource non plus l'unité mais la plasticité des personnes et la multiplicité des logiques d'actions qu'elles peuvent adopter. Ils constituent ainsi une alternative aux « sociologies bulldozers », comme les appelle le sociologue Philippe Corcuff, qui expliquent toutes les actions par le même petit jeu de concept (« intérêt », « stratégie » et « pouvoir » chez Michel Crozier et Ehrard Friedberg, « champ », « habitus », « capital » chez P. Bourdieu par exemple). La question n'est plus de savoir si l'individu « est » stratège, réflexif ou routinier, mais dans quelle situation il l'est, sachant qu'il peut être tout cela successivement, et bien d'autres choses encore.

Mais sans doute n'a-t-on pas fini d'apprendre de L. Boltanski. Après s'être penché en quasi-anthropologue à la difficile question de l'avortement (*La Condition fœtale*, 2004), il tente dans son dernier ouvrage (*De la critique*, 2009) de définir les conditions dans lesquelles sociologie critique et sociologie de la critique pourraient se réconcilier et ouvrir la voie à une « sociologie de l'émancipation ».

Xavier Molénat

## Affaires, disputes et logiques d'action : autour de Luc Boltanski

Au sein du Groupe de Sociologie Politique et Morale (GSPM) qu'il fonde en 1985, L. Boltanski a fondé une véritable école qui, sans être nécessairement dans le suivisme, a approfondi les pistes de recherche qu'il a avancées.

Nicolas Dodier, directeur du Groupe de Sociologie Politique et Morale, a notamment travaillé sur le jugement médical (*L'Expertise médicale*, Métailié, 1993), les rapports entre machines et humains (*Les hommes et les machines*, Métailié, 1996) et a analysé comment les controverses survenues au cours de l'épidémie de Sida avaient reconfiguré l'éthique médicale (*Leçons politiques de l'épidémie de Sida*, Ehes, 2003).

Francis Chateauraynaud a analysé les disputes engendrées par les fautes professionnelles (*La Faute professionnelle*, Métailié, 1991), la compétence des experts pour distinguer les objets authentiques des contrefaçons (*Experts et Faussaires*, Métailié, 1995), ainsi que les processus par lesquels les lanceurs d'alerte parviennent à créer des débats et des polémiques sur les irrégularités qu'ils ont constatées (*Les Sombres Précurseurs*, Métailié, 1999). Nathalie Heinich a décrypté les principes qui gouvernent les controverses à propos de l'art contemporain (*Le triple jeu de l'art contemporain*, Minuit, 1998). Puis elle a étudié l'identité des artistes (*Être écrivain*, La Découverte 2000) vivant désormais dans ce qu'elle appelle un « régime de singularité » qui « valorise ce qui est hors du commun, original, unique » (*L'Élite artiste*, Gallimard, 2005)

Philippe Corcuff a approfondi la sociologie des régimes d'action, en mettant notamment en évidence un « régime de compassion » et un « régime machiavélien ».

Cyril Lemieux a décrit les diverses logiques d'action dans lesquels sont pris les journalistes, logiques dont l'aspect parfois contradictoire peut engendrer des fautes déontologiques (*Mauvaise presse*, Métailié, 2000). Il a récemment tenté d'établir une théorie universelle de l'action fondée sur la notion de « grammaire » (*Le Devoir et la Grâce*, Economica, 2009).

Elisabeth Claverie a analysé le « monde » qui s'organise autour d'une apparition de la Vierge en Bosnie (*Les Guerres de la vierge*, Gallimard, 2003), et travaille entre autres sur le Tribunal Penal International pour la Yougoslavie (TPIY) et sur les « affaires » à travers l'histoire.

Claudette Lafaye a étudié les tensions, au sein d'administrations publiques, entre les logiques de service public, d'efficacité et logique marchande. Elle a également pointé la montée d'un registre de « justification écologique » apparaissant dans les conflits autour de la sauvegarde de la nature, et analysé le lien entre mobilisations locales et défense de principes généraux autour de l'école.

Eve Chiapello, après avoir étudié les conflits entre artistes et management, s'intéresse aujourd'hui aux effets des nouvelles normes de gestion et de comptabilité.

Laurent Thévenot a approfondi la sociologie des régimes d'action (*L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, La Découverte, 2006). Il a également participé à ce que l'on appelle l'école des conventions, qui analyse les formes de la coordination entre agents économiques.

## À propos de... **LUC BOLTANSKI... EN QUELQUES OUVRAGES**

### **Les cadres. La formation d'un groupe social (Minuit, 1982)**

Comment la catégorie « cadres », typiquement française s'est-elle formée ? Comment a-t-elle réussi à s'imposer comme évidente, alors qu'elle mêle des chefs d'atelier, des ingénieurs, des représentants de commerce... ? L. Boltanski plonge dans l'histoire des rapports sociaux de l'entre-deux guerres pour décrire le travail de construction de ce groupe entre bourgeoisie et classe ouvrière, qui peu à peu va se doter d'institutions et

de valeurs communes qui lui assureront sa permanence. Une première manière pour le sociologue d'étudier comment se construit une cause collective.

## **L'amour et la justice comme compétences (Métailié, 1990)**

Le livre manifeste, dans lequel expose sa distanciation vis-à-vis de la sociologie critique pour explorer les capacités critiques des individus. Avec la description de l'*agapè*, il ouvre également des pistes pour la sociologie des régimes d'action.

## **De la justification. Les économies de la grandeur (avec Laurent Thévenot, Gallimard, 1991)**

Quel sens ordinaire de justice les individus mobilisent-ils lorsqu'ils portent une critique ou qu'ils se justifient dans des situations publiques de dispute ? Les auteurs dressent une typologie des principes de justice auxquels les personnes peuvent se référer dans leur argumentation. Autour de chacune de ces grandeurs est bâtie une « cité » (ou « monde »). Celle-ci définit un bien commun et organise le rapport entre le particulier (les individus empiriques, qui partagent une commune humanité) et le général, à savoir les principes de justice qui permettent d'ordonner les personnes (qui sont plus ou moins « grandes » selon le principe considéré) et de fonder en généralité et en légitimité les accords qu'elles passent. L. Boltanski et L. Thévenot repèrent, en s'appuyant sur des œuvres philosophiques, six mondes :

- la cité inspirée, élaborée à partir de l'œuvre de Saint-Augustin, valorise la grâce, le souci de se réaliser sans se préoccuper de l'opinion des autres, l'ascèse, le détachement. C'est l'inspiration qui fait la grandeur des artistes, de certains militants politiques mais aussi de tous ceux que l'on qualifie de « génie », « d'innovateurs », « d'originaux » ou de « désespérés ».
- Dans la cité domestique, inspirée par Bossuet, la grandeur des personnes se mesure à leur position hiérarchique dans une chaîne de dépendances personnelles. Le père, le grand-père, l'ascendant mais aussi le roi ou le patron sont grands parce qu'ils incarnent la tradition.
- Dans la cité de l'opinion, construite à partir du Léviathan de Hobbes, « la célébrité fait la grandeur ». Sont grands les individus reconnus, réputés,

ceux qui savent être accrocheurs, persuasifs, informatifs. Les stars et leaders d'opinion, les journalistes et les porte-parole culminent dans la cité de l'opinion. À l'inverse, les « petits » sont ceux qui restent méconnus, banals ou, pire, qui ne suscite que l'indifférence.

- La cité civique, appuyée sur le Contrat Social de Rousseau, « fait reposer la paix civile et le bien commun sur l'autorité d'un Souverain majestueux et impartial placé au-dessus des intérêts particuliers ». La grandeur des individus s'y mesure donc à leur capacité à sacrifier leur intérêt personnel pour servir l'intérêt général, ce qui implique souvent de s'inscrire dans un collectif (parti, syndicat, association...).
- La cité industrielle, conçue à partir de l'œuvre de Saint-Simon, valorise l'efficacité des êtres (humains ou objets), « leur productivité, leur capacité à assurer une fonction normale, à répondre utilement aux besoins ». Les grands, dans cet ordre, sont fonctionnels, s'intègre dans les rouages de l'organisation. Ils sont prévisibles et fiables.
- Dans la cité marchande, enfin, la grandeur des individus se mesure à leur richesse. Sont grands ceux qui ont achevé leur désir de posséder des biens rares, désirés par d'autres, dans un monde régi par la concurrence. La figure du millionnaire, du gagnant, s'oppose ici à celle des personnes en échec, qui croupissent et perdent.

Le caractère contradictoire de ces principes est naturellement source de conflits. Par exemple, dans un parti politique, lors de la désignation d'un candidat à une élection, certains peuvent soutenir le candidat qui a le programme le plus ambitieux (cité civique), tandis que d'autres estimeront que c'est le plus populaire qui doit se présenter pour avoir des chances de l'emporter (cité de l'opinion). Les « épreuves » sont le moment de confrontation entre divers principes de légitimité, et L. Boltanski et L. Thévenot explore également les compromis qui peuvent être établis entre l'ensemble des cités.

Cette typologie érudite suscite néanmoins des questions : pourquoi six et seulement six principes de justification ? Sont-ils là de toute éternité, peuvent-ils évoluer ? La nécessité de se justifier et la recherche de l'accord est-elle nécessairement incompatible avec l'usage de la force (qu'on pense à l'invocation de « guerres justes » ou, au quotidien, de « punition méritée »), comme le postulent les auteurs ?

**Le Nouvel Esprit du capitalisme (avec Eve Chiappello, Gallimard, 1999)**

Comment le capitalisme parvient-il à mobiliser les individus ? Quelle est l'idéologie qui justifie l'engagement dans un système en soi parfaitement amoral ? L. Boltanski et E. Chiappello identifie trois « esprits » successifs du capitalisme. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les figures dominantes sont celles de l'entrepreneur bourgeois, du capitalisme familial et des relations paternalistes qui s'y nouent. Entre 1930 et 1960, émerge un second esprit, fondé sur la grande entreprise méritocratique et la figure du cadre, auxquels s'ajoute un système de redistribution des richesses à travers l'État-providence. Mais L. Boltanski et E. Chiappello insistent sur l'apparition, au cours des années 1990, d'un troisième esprit, qui valorise la figure du « manager » ou du coach, « qui anime des projets temporaires et dont l'aptitude principale est la capacité à établir des réseaux » et à en faire profiter les autres. Ils décrivent ainsi, à travers l'analyse de manuels de management, l'émergence d'une « cité par projets ». Adoptant la vision d'un monde réticulaire, cette dernière valorise la flexibilité, la créativité et rejette la hiérarchie. Prônant l'autocontrôle au contrôle, elle prône la confiance, l'autonomie et l'épanouissement personnel.

Les deux sociologues montrent également comment le capitalisme contemporain s'est nourri des critiques intenses qui lui sont adressées dans la foulée de mai 1968. La critique sociale, issue du monde du travail, dénonce un système source de misère et d'inégalités, ainsi que d'opportunisme et d'égoïsme. La critique artiste, portée par les milieux intellectuels, vise le caractère inauthentique et aliénant du capitalisme, qui écrase l'autonomie et la liberté des individus. Le nouvel esprit du capitalisme a émergé en « récupérant » cette critique artiste, tandis que la critique sociale, à travers le déclin du Parti Communiste, des syndicats et les transformations du monde du travail (délocalisations, restructurations, substitution travail/ machine), perdait de sa force et de sa raison d'être.

## **La condition fœtale Une sociologie de l'engendrement et de l'avortement, Gallimard, 2004.**

Trente ans après sa légalisation, l'avortement fait encore problème, comme en témoigne la discussion jamais close sur le « statut de l'embryon » : qu'est-ce qu'un fœtus d'homme ? Pour aborder cette vaste question, Luc Boltanski adopte trois points de vue différents. D'abord, celui de la « grammaire » (anthropologique) de l'engendrement : faire un humain, c'est porter un être à la fois « de chair » (anonyme) et « de parole » (singulier). Avorter, c'est juger qu'il est remplaçable, garder le fœtus, c'est le décréter « unique ». L'universalité des pratiques implique que toutes les

sociétés ont eu à connaître cette question, et à la résoudre de différentes manières par des « arrangements ».

Quittant la structure pour l'histoire, L. Boltanski distingue donc trois types « d'arrangements », selon que le pouvoir de décision est attribué à un Créateur, à une tribu ou famille, ou à un État-nation. Depuis 1975, en France comme dans d'autres pays, le choix est celui des femmes, mais il est encadré par des critères comme l'existence d'un « projet parental ». Car, et c'est là le troisième point de vue, l'expérience montre que tout acte positif ou négatif sur le fœtus a besoin d'être justifié : rien ne va de soi, pour les femmes qui ont avorté, et seul l'oubli porte remède. Selon L. Boltanski, seules deux solutions d'oubli radicalement opposées s'offrent, en toute hypothèse, aux sociétés libérales : rétablir le secret ou tout confier à la technoscience. Une magistrale réflexion, plus d'une fois critiquée son parti pris de neutralité politico-morale.

---

1 - *Prime éducation et morale de classe*, Mouton, 1969 ; « Carrière scientifique, morale scientifique et vulgarisation », *Information sur les sciences sociales*, 9 (3), 1970 ; « La constitution du champ de la bande dessinée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 1, n°1, 1975 ; « Les usages sociaux de l'automobile : concurrence pour l'espace et accidents », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 1, n°2, 1975.

2 - L. Boltanski et L. Thévenot, « Finding one's way in social space : a study based on games », *Social Science information*, vol. 22, n° 4-5, 1983.

3 - L. Boltanski (avec Yann Darré et Marie-Ange Schiltz), « La dénonciation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 51, 1984

4 - Bernard Lahire, « Les limbes du constructivisme », *ContreTemps*, n°1, 2001

# BRUNO LATOUR

## DU LABORATOIRE À LA SOCIÉTÉ

Philosophe, anthropologue, Bruno Latour est l'un des représentants les plus actifs de la sociologie des sciences en France. Aujourd'hui professeur à Sciences Po-Paris et membre du centre de sociologie des organisations (CSO), Bruno Latour a fait l'essentiel de sa carrière au centre de sociologie de l'innovation (CSI) de l'école des Mines. Il y a également développé sa sociologie de la traduction.

### Les microbes sont des acteurs sociaux

Dans une interview accordée à *Sciences Humaines* (avril 1995), B. Latour revenait sur l'objet principal de ses recherches : « Pourquoi les sociologues n'admettraient-ils pas que les microbes, tels que Pasteur les a décrits, font partie de notre société ? (...) La société pensée ainsi, ce n'est ni une infrastructure d'objets, ni des objets traités comme des signes, mais un ensemble d'humains et d'objets qui entretiennent des relations. »

### Quelques ouvrages

- *La Vie de laboratoire*, La Découverte, 1979.
- *Pasteur : guerre et paix des microbes* 1984, rééd. La Découverte, 2001.
- *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, 1999, rééd. La Découverte, 2004.
- *La Fabrique du droit. Une ethnographie du Conseil d'État*, 2002, rééd. La Découverte, 2004.
- *Changer de société. Refaire de la sociologie*, 2006, rééd. La Découverte 2007. Avec Michel Callon
- *La Science telle qu'elle se fait* 1982, rééd. La Découverte, 1991.
- *Les Scientifiques et leurs alliés*, Pandore, 2005.

# Une sociologie de la traduction

Avec Michel Callon et Madeleine Akrich

- *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*, Presses de l'École des mines, 2006.

# BRUNO LATOUR, SOCIOLOGUE ICONOCLASTE

**B**runo Latour s’amuse. En tout cas, il en donne l’air. Espiègle, avec en permanence un sourire en coin, voilà plus de trente ans qu’il interroge, en sociologue et en philosophe, la façon dont la société produit ses vérités (ou « véridictions »).

Tout a commencé, à l’en croire, dès son premier terrain d’anthropologue, en 1973. jeune agrégé de philosophie, tout en poursuivant une thèse sur « l’exégèse biblique des textes de résurrection », il part enquêter, sur « l’ivoirisation des cadres » dans les usines aux alentours d’Abidjan (Côte-d’Ivoire). Il y est grandement surpris du manque de « symétrie » de ses collègues anthropologues : pourquoi emploient-ils un langage pour étudier les sociétés ivoiriennes (« mentalité », « conception du monde », « rites », « symbolisme »...) et un autre (une « vulgate marxiste ») pour penser leur société d’origine ? Que se passerait-il si l’on appliquait les outils anthropologiques aux différentes « formes de vérité les plus typiques de la modernité » : religion, science, technique, politique, droit, économie ?

## **La science, une croyance comme une autre ?**

C’est ce programme d’anthropologie à l’envers (ou symétrique) que Latour va déployer, en commençant par la science. En 1978, il publie avec Steve Woolgar, *La Vie de laboratoire*, une enquête sur le quotidien d’un laboratoire de neuroendocrinologie américain. La provocation (involontaire ?) consiste ici à ne pas se préoccuper de la véracité ou de la fausseté des énoncés produits, mais à naïvement se demander « comment un fait est-il un fait ». Les auteurs mettent en avant le rôle des dispositifs techniques et de « l’inscription littéraire » : les scientifiques seraient avant tout des écrivains qui tâchent de mettre en mot des « données » issues de l’environnement du laboratoire, en essayant de valoriser leurs recherches. Dans *Pasteur : guerre et paix des microbes* (1984), il montre comment Louis Pasteur

parvient à imposer ses découvertes en proposant de « bons objets » susceptibles de convaincre les médecins du bien-fondé de sa méthode.

« Relativisme ! », s'étranglent les gardiens du temple scientifique, qui estiment que ces analyses réduisent la science à une croyance comme une autre, ni plus ni moins vraie. « Réalisme ! », leur répond d'abord Latour : il n'a fait que décrire ce que font réellement les scientifiques dans leur laboratoire et au dehors. pourquoi le seul objet qui échapperait à la science serait-il la pratique scientifique elle-même ? pourquoi la science serait-elle fragilisée par la description que l'on en fait ? « Relationnisme », leur rétorque-t-il ensuite. Selon lui, il s'agit de comprendre comment, pour légitimer ses résultats, le scientifique doit construire et entretenir des réseaux, avec des humains et des non-humains : ses outils et ses objets de recherche, ses collègues, les financeurs de son laboratoire, d'éventuels entrepreneurs intéressés par les applications concrètes de la recherche... Pour B. Latour, c'est l'ensemble de ces « actants » (terme préféré à acteur, qui ne renverrait qu'aux membres humains du réseau) qui fait tenir une vérité scientifique. au cœur de cette théorie de l'acteur-réseau, des opérations de « traduction », c'est-à-dire de reformulation des intérêts de chacun des membres (intérêt scientifique, financier, industriel...) en un langage commun pour se mettre d'accord sur ce qu'est la réalité et assurer par là même la cohérence du réseau.

## Imposteur ou précurseur ?

Cette approche a eu beaucoup d'influence. En France, où elle marque fortement la sociologie de Luc Boltanski ou un anthropologue comme Philippe Descola (*Par-delà nature et culture*, 2005), mais aussi aux États-Unis au sein des *sciences studies*. Mais elle reste très controversée. En témoigne le fait que Bruno Latour a eu l'honneur de compter parmi les cibles d'Alan Sokal et Jean Bricmont dans leur fameux livre critique du relativisme de certains grands auteurs français, *Impostures intellectuelles* (1997).

De toute manière, le sociologue semble avoir pris un peu de champ avec la sociologie des sciences *stricto sensu*. À l'occasion sociologue du droit, il se plaît aussi en théoricien du social. Ressortant les théories de Gabriel Tarde du placard (*Changer de société*, 2006), il insiste pour que l'on cesse de croire que « le social », objet de la sociologie, existe en lui-même, comme une substance. Alors que ce qui existe, ce sont des relations : « loin d'être une denrée stable et certaine, le social n'est qu'une étincelle occasionnelle produite par le glissement, le choc, le léger déplacement d'autres phénomènes, non sociaux ».

Mais Latour se fait aussi philosophe politique et creuse sans relâche une proposition fort hétérodoxe : faire entrer la nature et les choses au sein du débat

démocratique. Récusant l'idée d'une nature qui nous serait extérieure, il part du constat que sans cesse la nature agit sur nous. Le virus du sida, la vache folle ou les déchets nucléaires sont des phénomènes naturels qui font partie de notre vie sociale, puisqu'ils commandent certaines de nos conduites : mettre des préservatifs ou s'abstenir sexuellement, éviter de manger de la viande d'origine britannique, se tenir à l'écart des sites d'enfouissement... comment dès lors confiner ces objets aux laboratoires scientifiques, alors que leur « nature » est profondément politique ? Il y a là, pour Latour, déni de démocratie. Dans *Politiques de la nature* (1999), il expose le système constitutionnel qui permettrait la représentation de ces objets au sein du débat public.

Insaisissable, brouilleur de pistes, Latour ne fera rien, on l'aura compris, pour nous aider à trancher son cas : imposteur de première ou génial précurseur ?

Xavier Molénat

## À propos de... **CHANGER DE SOCIÉTÉ. REFAIRE DE LA SOCIOLOGIE**

Plus encore qu'un livre théorique, Bruno Latour signe [ici](#)<sup>1</sup> un manifeste qui ne manquera pas d'agacer maints sociologues.

En point de mire, Émile Durkheim et tous ses héritiers. Principale erreur : croire que le social existe en lui-même, tel un matériau ou un domaine spécifique. À cette « sociologie du social », B. Latour oppose une sociologie des associations, plus apte à suivre la fluidité et le mouvement des liens et des connexions qui se créent entre les acteurs. Il se réclame en effet de la « sociologie de l'acteur-réseau » (plus connue en anglais sous l'acronyme ANT) qui, outre son attention à des regroupements collectifs toujours mouvants, se caractérise par le fait qu'elle intègre à la théorie sociale les non-humains (qu'il s'agisse de coquilles Saint-Jacques ou de microbes), considérés comme des acteurs à part entière.

Pour B. Latour, « loin d'être une denrée stable et certaine, le social n'est qu'une étincelle occasionnelle produite par le glissement, le choc, le léger déplacement d'autres phénomènes, non sociaux. » Reprochant en particulier à la sociologie critique de prétendre parler à la place des acteurs, il réhabilite la description au détriment de l'explication.

Mais il n'est pas toujours commode pour le lecteur de comprendre ce que donnerait concrètement cette sociologie de l'acteur-réseau. Rien de plus normal, semble-t-il. À la manière des dialogues philosophiques, B. Latour livre une désarmante discussion entre « L'étudiant » et « Le professeur ». L'étudiant cherche à comprendre ce qu'est l'ANT et surtout à l'appliquer. Peine perdue. « L'ANT constitue avant tout un argument négatif. Elle ne dit rien positivement sur quoi que ce soit », explique le professeur à l'étudiant perplexe. Elle ne dit pas tant comment il faut étudier les choses, que la façon dont il ne faut pas les étudier.

Catherine Halpern

---

[1](#) - La Découverte, 2006.

## **ANNEXES**

# Petit dictionnaire de la sociologie

## Acteur

Il y a deux façons d'aborder l'individu en société. On peut le considérer comme une sorte d'automate social, qui agit en fonction des rôles sociaux, des déterminismes qui pèsent sur sa destinée (le système prime sur l'acteur). La sociologie de l'action ou de l'acteur s'oppose à cette vision « hypersocialisée » de l'individu. Elle insiste sur l'autonomie dont disposent les individus (ou les groupes). Cette capacité de choix implique aussi une aptitude à raisonner, à délibérer. La sociologie de l'acteur s'intéresse aux valeurs, aux intérêts, aux capacités de jugement (rationalité) dont font preuve les acteurs.

La sociologie contemporaine offre plusieurs visages de l'acteur :

- l'*Homo œconomicus*, acteur rationnel, agit en calculant au mieux ses avantages et ses coûts. C'est le modèle du petit bourgeois, égoïste et calculateur ;
- l'acteur stratège agit en fonction d'une « rationalité limitée ». Son information et ses capacités d'analyse étant limitées, le sujet se contente d'agir de façon « raisonnable », plutôt que rationnelle. Selon le bon mot de Jon Elster, cet acteur est « un animal qui évite des gaffes » ;
- l'acteur « engagé » agit au nom de valeurs (l'honneur, la gloire, la justice, etc.), s'engage en fonction de ses projets ou de ses passions. Une variante collective de cet acteur est celle du mouvement social. Il s'agit là d'un groupe social organisé, porteur d'une forte identité, et d'un projet de transformation de société.

## Action

La sociologie de l'action s'est constituée autour de deux traditions de recherche assez différentes : la théorie de l'action individuelle et celle de l'action collective.

Alors que la naissance de la sociologie française avec Émile Durkheim s'est forgée autour d'une conception collective des phénomènes sociaux, la sociologie allemande s'est constituée plutôt à partir des actions individuelles. « La sociologie ne peut

procéder que des actions d'un, de quelques-uns, ou de nombreux individus séparés », écrit Max Weber.

Au début de son livre *Économie et Société* (1922), M. Weber énonce les mobiles qui guident les actions sociales. Il distingue quatre formes d'action typiques : « l'action traditionnelle », qui se rattache à la coutume, au domaine routinier ou aux normes sociales en vigueur ; « l'action affective », qui est guidée par les passions (la colère, la jalousie...) ; « l'action rationnelle » enfin, que M. Weber décomposait en deux catégories. D'une part, l'action rationnelle qui implique l'adéquation entre les fins et les moyens (l'activité du stratège, du savant ou de l'entrepreneur qui cherchent à ajuster au mieux leurs moyens en fonction d'un but donné) ; d'autre part, l'action rationnelle guidée par des valeurs (la gloire, l'honneur, la justice) où le sujet défend ses idéaux sans forcément rechercher l'efficacité de son action. Pour M. Weber, une même action peut relever de plusieurs logiques à la fois. Et il n'est jamais vraiment possible de démêler la part respective de chacune d'entre elles. De leur côté, les théoriciens de l'individualisme méthodologique ont fait de l'action individuelle le principe premier de l'analyse des phénomènes sociaux. La théorie de l'acteur et de l'action étant redevenue, à partir des années 1980, une préoccupation des sciences sociales, de nombreux débats ont eu lieu sur les liens entre intentions, normes, émotions et rationalité dans le cadre de la théorie de l'action.

## **Action collective**

À quelles conditions un groupe ou un ensemble d'individus passe-t-il à l'action collective sous forme de grèves, manifestations, pétitions... La question a fait l'objet de nombreuses analyses. Pour Karl Marx, la misère et la paupérisation des classes laborieuses poussent les masses à la révolte. Cependant le mouvement collectif dépend aussi des capacités d'une classe à s'organiser. L'histoire montre qu'il n'y a pas de relation automatique entre la situation de misère ou de mécontentement et la capacité à se mobiliser sous forme collective. Dans *L'Ancien Régime et la Révolution* (1856), Alexis de Tocqueville soutient que ce sont les groupes en phase d'ascension sociale qui, frustrés de ne pouvoir parvenir à leurs fins, ont plutôt tendance à se mobiliser et à se révolter. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, les précurseurs de la psychologie sociale, comme Gustave Le Bon et Gabriel Tarde, ont avancé des théories du comportement collectif en termes de psychologie des foules. Ils ont mis l'accent sur les phénomènes de contagion : manifester, c'est être entraîné dans un mouvement de foule où l'individu perd son autonomie au profit d'une sorte d'élan collectif.

Dans *La Logique de l'action collective* (1965), le sociologue américain Mancur Olson soutient que l'action collective ne naît pas spontanément de l'intérêt commun.

Alain Touraine et les sociologues des mouvements sociaux (comme Alessandro Pizzorno) ont proposé une approche de la mobilisation collective en termes de mouvements sociaux. Un mouvement social peut se constituer dès lors qu'une lutte pour des valeurs et des intérêts communs se transforme en véritable projet de société alternatif.

## **Anomie**

Dans le vocabulaire sociologique, le terme renvoie à l'idée d'un affaiblissement des mécanismes d'intégration sociale. On parlera d'anomie, par exemple, pour désigner le fait qu'une fraction de la population ne respecte plus les normes dominantes d'une société. Émile Durkheim parle de « suicide anomiste » pour caractériser les suicides qui s'expliquent par un déclin de l'intégration de l'individu au sein de la famille ou de la communauté de travail. Le déclin des valeurs morales d'une société est également pour E. Durkheim une cause d'anomie.

Pour le sociologue américain Robert K. Merton, l'anomie apparaît lorsqu'une fraction de la population n'épouse plus les valeurs d'une société. Elle peut alors prendre la forme de la déviance, de la révolte ou du retrait.

## **Aron, Raymond (1905-1983)**

Sociologue français, auteur d'une œuvre abondante et multiforme. Davantage homme de synthèse et de théorie que chercheur de terrain, plusieurs de ses ouvrages sont néanmoins considérés comme des classiques. Professeur à la Sorbonne, à l'Institut d'études politiques puis au Collège de France, R. Aron compte parmi les « reconSTRUCTEURS » (après la Seconde Guerre mondiale) de la sociologie : ainsi il crée, en 1961, le Centre de sociologie européenne.

La notoriété de R. Aron tient enfin à son statut et à sa vie d'intellectuel engagé.

## **Beck, Ulrich (né en 1944)**

Sociologue allemand, il est notamment l'auteur de *La Société du risque* (1986). Il y décrit le déclin de la structure des sociétés modernes (classes sociales, famille, rôles sociaux), qui oblige chacun à construire sa trajectoire personnelle. Il est, avec Anthony Giddens notamment, l'un des tenants de ce que l'on appelle la seconde modernité.

## **Becker, Howard** (né en 1928)

Sociologue américain, représentant de l'interactionnisme symbolique. Dans son plus célèbre ouvrage, *Outsiders* (1963), il décrit les trajectoires sociales de déviants et de marginaux (musiciens de jazz, drogués).

## **Bell, Daniel** (né en 1919)

Sociologue américain. Auteur d'ouvrages marquants sur les évolutions de la société moderne : *La Fin des idéologies* (1960) ; *La Société postindustrielle* (1974) ; *Les Contradictions culturelles du capitalisme* (1976).

## **Boudon, Raymond** (né en 1934)

Sociologue français. Tenant de l'individualisme méthodologique selon lequel les phénomènes sociaux doivent être abordés comme la résultante d'actions individuelles.

## **Bourdieu, Pierre** (1930-2002)

Sociologue français, professeur au Collège de France. Son œuvre, de réputation mondiale, s'attache à élucider les processus de domination. Sa théorie s'articule autour de quelques concepts majeurs – *habitus*, champ, capital social – qu'il a mis en œuvre dans de nombreux domaines : la culture, l'État, l'École, le domaine intellectuel.

## **Capital**

Dans le vocabulaire des sociologues, le « capital social » désigne ce que l'on appelle couramment « les relations sociales ». Dans un sens plus général, le capital social renvoie aux réseaux de relations – publiques ou privées – qu'entretiennent les personnes. Ces relations sont un « capital », car elles peuvent être mobilisées pour obtenir un soutien : trouver du travail, un logement, disposer d'une aide.

L'expression « capital social » a été utilisée avec des inflexions différentes par les sociologues. Le sociologue James Coleman l'utilise dans le cadre de la théorie du *rational choice*. Il est alors vu comme une ressource dans le cadre de la recherche d'un bien.

Pierre Bourdieu utilise la notion de capital pour rendre compte des ressources dont dispose un individu afin d'acquérir une position dans la société. Il distingue alors le capital économique (ressources financières), le capital culturel (diplômes, maîtrise de la culture légitime) et le capital social qui correspond aux réseaux des relations personnelles et familiales.

## **Champ**

De même que dans un espace clos les particules atomiques s'attirent et se repoussent en fonction de leur polarité, comme dans « un champ de forces » en physique, les individus qui vivent ensemble dans un groupe s'attirent et se repoussent mutuellement en fonction de leur personnalité, de leur centre d'intérêt, des conflits et des désirs qui les animent. Le sociologue Pierre Bourdieu s'est inspiré à son tour de la théorie des champs et importa ce terme en sociologie. Pour lui, un champ n'est rien d'autre qu'un petit bout de monde social régi par des lois et des codes qui lui sont propres : ce sont les lois du « milieu ». Les champs journalistique, littéraire ou artistique forment des mondes fermés, avec des règles de connivence que ne maîtrisent bien que ceux qui en font partie. De plus, un champ est aussi un espace de domination et de conflits. Comme dans un jeu d'échecs, les positions et les valeurs de chacun ne valent pas en soi, mais en fonction des positions respectives des autres.

## **Chicago (école de)**

Tradition intellectuelle propre à l'université de Chicago. En sociologie, elle produit, de 1910 à 1930, des travaux pionniers sur la déviance, les migrations, la ville et les problèmes de minorités. Vers 1935, Herbert Blumer développe la notion théorique d'interaction symbolique, qui marque la « seconde école de Chicago ». La microsociologie de Erving Goffman et l'ethnométhodologie de Harold Garfinkel sont des transformations ultérieures de la « tradition » de Chicago.

## **Cicourel, Aaron (né en 1928)**

Sociologue américain, promoteur d'une sociologie cognitive, proche de l'ethnométhodologie, qui envisage les phénomènes sociaux sous l'angle des interactions langagières.

## **Classes sociales**

La notion de classes sociales n'appartient pas seulement au vocabulaire marxiste. Elle a été employée assez généralement par les sociologues pour désigner les groupes sociaux ayant une position économique, un statut social et des intérêts identiques. À un certain niveau de généralité, le constat de l'existence des classes sociales n'est guère discutable : toutes les sociétés modernes sont composées de groupes distincts selon les revenus, le pouvoir, le statut ou le prestige. Les débats commencent lorsqu'on veut préciser les choses. Si Marx définit assez généralement les classes sociales par rapport à leur position dans le processus de production, il insiste avant tout sur la dynamique de la lutte de classes. Max Weber propose une analyse des classes sociales où s'entrecroisent plusieurs dimensions. Dans la société, il existe des groupes distincts selon le prestige (statut social), selon le pouvoir (partis politiques), et les classes proprement dites, qui regroupent les « groupes d'individus qui ont (...) les mêmes chances d'accès aux biens et services ». Dans la deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle, nombre de sociologues constatent un éclatement, puis un déclin, de la classe ouvrière, avec un mouvement ouvrier qui perd de son poids politique. En France, Henri Mendras a soutenu, dans les années 1980, la thèse de « l'émiettement des classes », puis d'une « moyennisation » des classes. Ainsi, après le déclin irrévocable de la paysannerie, le monde ouvrier semblait lui aussi perdre de ses caractéristiques propres face à l'essor de la classe moyenne. Plus généralement, dans les années 1980, les enquêtes d'opinion confirmaient que le sentiment d'appartenance à une classe donnée était en net recul.

## **Communauté/communautarisme**

Ethnie, famille, clan, bande, secte, association sportive... au sens large, une communauté désigne une collectivité étendue de personnes unies par des liens de sociabilité étroits, une sous-culture commune et le sentiment d'appartenir à un même groupe. C'est ainsi que l'on parle de la « communauté gay », ou de la « communauté portugaise » en France. Une communauté peut être religieuse, ethnique, politique, professionnelle... La célèbre distinction entre communauté (*Gemeinschaft*) et société (*Gesellschaft*), devenue canonique en sociologie, est due à Ferdinand Tönnies (1855-

1936). Les relations au sein d'une communauté sont celles existant au sein d'une famille ou d'une tribu, ou qui peuvent se développer entre les membres de groupes plus larges (« communauté de lieu » ou « communauté d'esprit » selon l'expression de F. Tönnies). Elles sont marquées par la proximité, la chaleur affective, la solidarité entre les membres. À l'inverse, les relations sociétales, dont les relations commerciales sont la matrice, s'établissent entre individus mus par des intérêts spécifiques. Elles sont fonctionnelles et fondées sur le calcul.

En anglais, le terme « community » désigne toutes les formes de groupements familiaux, amicaux ou locaux qui existent dans la société moderne.

Le communautarisme est un mouvement de pensée né dans les années 1980 aux États-Unis. Il s'oppose à l'individualisme excessif de la société américaine et prône la reconstruction des communautés comme des groupes d'appartenance et de reconnaissance. En anglais, le terme « community » désigne toutes les formes de groupements familiaux, amicaux ou locaux qui existent dans la société moderne.

Les communautaristes adressent aux sociétés modernes plusieurs reproches : de laisser se dissoudre les liens sociaux et se perdre l'identité, de permettre le développement d'un individualisme et d'un égoïsme sans frein. Ses critiques touchent aussi aux injustices du laisser-faire économique.

## Compréhension et explication

En sociologie, il est courant d'opposer deux démarches pour rendre compte d'un phénomène social.

Prenons l'exemple du vote :

- la démarche compréhensive consiste à reconstruire les motifs et raisons qui conduisent un individu à voter de telle ou telle façon ;
- la démarche de l'explication consiste à mettre en évidence les facteurs extérieurs liés au vote, par exemple : corrélation entre le statut social, l'âge de l'électeur et son vote.

L'opposition compréhension/explication provient de la célèbre querelle des méthodes qui a animé les sciences sociales allemandes au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle. L'explication renvoie à un modèle causal en physique, la compréhension renvoie à une démarche propre aux « sciences de l'esprit ».

Cette opposition entre les deux démarches est souvent réduite à deux types de causalité. L'explication renverrait à des déterminismes cachés, la compréhension renvoie à des choix libres et conscients. Cette opposition radicale n'est en rien nécessaire, les deux démarches pouvant être complémentaires.

## **Comte, Auguste (1798-1857)**

Philosophe français. Il est l'un des représentants du positivisme et voulut fonder une science du social qui soit autonome. En ce sens, on le considère comme un fondateur de la sociologie.

## **Conflit social**

Les conflits sont constitutifs de toute vie en société : conflits du travail, conflits familiaux, conflits politiques, conflits sociaux. Ils résultent des différences de positions sociales, d'intérêts, de valeurs, de points de vue, entre acteurs sociaux. Ils peuvent aussi être liés à une aspiration à la « reconnaissance » (dans le travail, dans la société). À ce titre, ils sont pour le sociologue un révélateur de l'organisation sociale. La sociologie peut s'intéresser aux causes des conflits, à leur dynamique interne (formes de mobilisations) ou enfin à leurs effets. Certains conflits aboutissent à des ruptures du lien social : conflit guerrier, divorce, licenciement. Mais ils peuvent aussi jouer le rôle de régulateur : c'est aussi une façon de mettre au jour et de régler des problèmes sociaux latents (dans l'entreprise, la société civile). C'est ce qu'a notamment montré Lewis Coser, dans *Les Fonctions du conflit social* (1956).

## **Constructivisme**

« On ne naît pas femme, on le devient » : la fameuse formule de Simone de Beauvoir pourrait résumer à elle seule l'optique constructiviste. Elle suppose que la réalité sociale est une construction. La féminité n'est pas qu'une affaire de sexe biologique. Elle cristallise aussi un ensemble de statuts sociaux, d'apprentissages, de conduites, de représentations, qui varient selon les sociétés et qui se construisent et se reconstruisent sans cesse. Telle est l'hypothèse de base qui guide une approche constructiviste de la réalité. Les phénomènes sociaux, de la délinquance à la religion, de l'organisation du travail aux lois, résultent d'une longue élaboration où interviennent des représentations, des règles sociales, des jeux d'acteurs.

## **Crozier, Michel**

(né en 1922)

Sociologue français. Spécialiste des organisations, il a mis au point une méthode d'étude des organisations, l'analyse stratégique, axée sur l'étude des relations de pouvoir et des stratégies des acteurs.

## CSP (ou PCS)

catégories socioprofessionnelles

La nomenclature PCS des professions est l'édition refondue de l'ancienne classification des CSP (catégories socioprofessionnelles). Créée par l'Institut national de la statistique et des études économiques (Insee) en 1954 et revue en 1982 et 2003, la grille des PCS est un outil utilisé dans les recensements et les enquêtes sociologiques pour classer les Français selon des groupes sociaux d'appartenance.

Les PCS sont réparties en huit grandes catégories : agriculteurs exploitants ; artisans ; commerçants et chefs d'entreprise ; cadres et professions intellectuelles supérieures ; professions intermédiaires ; employés ; ouvriers ; les retraités ; les autres personnes sans activité professionnelle (personnes vivant au foyer, militaires du contingent, étudiants).

## Culturalisme

Approche anthropologique selon laquelle la culture (ensemble de valeurs, de lois, de normes, de représentations collectives) est, en dernière instance, le critère déterminant d'explication des conduites humaines. Ainsi, les comportements des hommes ou des femmes dépendent en dernier ressort uniquement des modèles culturels de la société, sans autre considération relative à la biologie (M. Mead, *L'Un et l'autre sexe. Les rôles d'homme et de femme dans la société*, 1949).

## Déviance

Le terme de déviance a été introduit dans la sociologie américaine dans les années 1960. Il désigne un comportement qui se heurte à une norme sociale. Se travestir ou adhérer à une secte peuvent être des comportements déviants au regard des normes dominantes dans une société ou un groupe donné. Un acte déviant est donc relatif aux normes d'un milieu : comme les normes changent, ce qui est déviant hier peut être normal aujourd'hui, ce qui est déviant dans un groupe peut être normal pour un autre. L'étude des comportements déviants a été l'un des thèmes les plus abondamment

traités par les chercheurs de l'école de Chicago dans les années 1920. En 1963, Howard Becker, dans son ouvrage *Outsiders*, formalise la théorie de l'« étiquetage » à propos de la déviance. Il explique que les groupes sociaux dominants produisent des normes et punissent ceux qui les transgressent : ce processus d'étiquetage crée les délinquants en les stigmatisant.

## **Durkheim, Émile (1858-1917)**

Le père fondateur de la sociologie française. Il a voulu donner à la discipline une méthodologie spécifique (*Les Règles de la méthode sociologique*, 1895) qu'il a appliquée à un exemple : *Le Suicide* (1897). Il fut aussi un organisateur qui a donné à la sociologie une assise institutionnelle : il est le créateur de la revue *L'Année sociologique*.

Le thème dominant de son œuvre concerne la cohésion sociale (*De la division du travail*, 1897 ; *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, 1912). Esprit républicain, il est obsédé par le problème de la dissolution des liens sociaux dans la société industrielle.

## **Elias, Norbert (1897-1990)**

Pour le sociologue allemand Norbert Elias, l'histoire occidentale est marquée par une évolution des normes qu'il nomme un « processus de civilisation ». Ce mouvement séculaire correspond au passage du Moyen Age, où la violence des conduites est la norme, à la société moderne, où les conduites deviennent plus civilisées, plus « policées ».

## **Enquêtes**

La collecte et l'organisation des données font partie des outils de base de la sociologie. Dès les débuts du XIX<sup>e</sup> siècle, de grandes enquêtes ont été menées. Qualitatives ou quantitatives, elles demeurent au cœur du travail des sociologues.

## **Quelques grandes enquêtes en sociologie :**

L. Villermé, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie* (1840)  
F. Le Play, *La méthode sociale*, 1879.  
W. Thomas, F. Znaniecki, *Le Paysan polonais en Europe et en Amérique*, 1918.  
M. Halbwachs, *La Classe ouvrière et les niveaux de vie*, 1912.  
R. et M. Lynd, *Middletown. A study in Modern American Culture*, 1929.  
P. Lazarsfeld, *Les Chômeurs de Marienthal*, 1932.  
L. Warner, *Yankee City Series*, de 1941 à 1963.  
P. Lazarsfeld, *The People's Choice*, 1944.  
L. Wylie, *Un village du Vaucluse*, 1957.  
E. Morin, *La Métamorphose de Plozevet, Une commune en France*, 1967.  
P. Bourdieu, *La Misère du monde*, 1993.

## État

Au sens strict, l'État regroupe l'ensemble des institutions formées par le système politique (gouvernement et parlement) et les administrations (Défense, Éducation nationale, Affaires étrangères...). Mais on peut aussi, dans un sens plus large, y adjoindre les collectivités locales, les établissements publics et les services sociaux.

On parle d'Etat-nation lorsque l'État et la Nation (c'est-à-dire une population qui forme un ensemble unifié par sa langue, ses mœurs) sont en symbiose. Les conflits interethniques que l'on observe aujourd'hui (Somalie, Yougoslavie, Irak, Inde...) montrent que les Etats-nations comme la France ou l'Allemagne sont relativement rares sur la planète. L'État-providence (en anglais Welfare State) traduit l'intervention massive de l'État dans le domaine social.

La sociologie politique contemporaine s'est intéressée à différentes facettes de l'État : le fonctionnement des régimes politiques (David Easton, Robert Dahl, Raymond Aron), l'organisation de l'administration (Michel Crozier), l'analyse des politiques publiques, les partis politiques et groupes de pression, la sélection des élites...

## Ethnométhodologie

Les ethnométhodes sont, pour le sociologue américain Harold Garfinkel, les savoirs pratiques (souvent implicites) que les individus mettent en œuvre dans la vie quotidienne pour agir.

L'ethnométhodologie est une invitation à analyser les microcomportements de notre quotidien, les habitudes, décisions routinières, relations avec nos proches.

## **Fonctionnalisme**

En sciences sociales, le fonctionnalisme s'est constitué contre l'évolutionnisme qui expliquait les rites, les codes sociaux comme des héritages du passé. Pour les fonctionnalistes (Bronislaw Malinowski, Talcott Parsons), si une institution ou une pratique sociale perdurent, c'est qu'elles correspondent à une fonction, qu'elles jouent un rôle dans la société présente.

Certains auteurs défendent un néo-fonctionnalisme (Jeffrey Alexander, Niklas Luhmann, François de Singly) qui consiste à envisager les phénomènes sociaux sous l'angle de leur fonction (fonction de socialisation de la famille, des rituels...) sans verser dans une vision totalement organique et intégrée de la société.

## **Francfort (école de)**

Des années 1920 aux années 1960, l'école de Francfort a rassemblé un groupe d'intellectuels (M. Horkheimer, T. Adorno, H. Marcuse, E. Fromm) autour d'une théorie critique de la société moderne, perçue comme une entreprise de domination et d'aliénation.

## **Garfinkel, Harold**

(né en 1917)

Sociologue américain, promoteur de l'ethnométhodologie (*Studies in Ethnomethodology*, 1967).

## **Giddens, Anthony (né en 1938)**

Sociologue anglais. Fortement influencé par le marxisme, il a peu à peu pris ses distances avec cette approche pour tenter d'intégrer les sociologies critiques, les sociologies de l'action et les analyses structuralistes dans un cadre plus global.

## **Goffman, Erving (1922-1982)**

Sociologue américain. Ses recherches ont porté sur les interactions entre individus, qu'il analyse notamment à partir des relations de face à face.

## **Habermas, Jurgen (né en 1929)**

Sociologue allemand. Héritier de l'école de Francfort, il en reprend le double projet : la critique d'une pseudo « raison universelle » et la recherche d'un fondement légitime de l'ordre social. Toute son œuvre peut se lire comme une méditation autour du thème de l'universalité et de la relativité de la raison moderne.

## **Habitus**

Le concept d'habitus se trouve déjà chez Aristote (sous le nom d'*hexis*) ou dans la pensée thomiste. On le retrouve ensuite chez des auteurs aussi différents que Norbert Elias, Erwin Panofsky ou Marcel Mauss. Il désigne alors généralement l'ensemble des manières de penser et d'agir que nous acquérons au cours de notre socialisation, essentiellement durant la prime enfance. Émile Durkheim l'utilise pour désigner les façons d'être homogènes et stables que l'on trouve dans des sociétés fermées comme les « sociétés traditionnelles » ou, pour les sociétés modernes, dans les univers clos comme les monastères ou les internats. Chez ces auteurs (excepté Aristote), le concept d'*habitus* reste cependant secondaire. C'est le sociologue Pierre Bourdieu\* qui va lui faire jouer un rôle théorique prépondérant. Ce dernier reprend la définition classique de l'*habitus*, mais la systématise. Dans son acception, c'est un ensemble « de dispositions durables, génératrices de pratiques et de représentations », acquises au cours de l'histoire individuelle.

Chez P. Bourdieu, l'*habitus* désigne donc l'ensemble des manières d'agir, penser et sentir que l'individu incorpore au cours de sa socialisation. Cet *habitus* est façonné par les conditions de sa production : l'habitus d'un fils d'ouvrier n'est pas celui d'une fille de patron ou d'enseignant. Il n'est pas qu'un ensemble de normes, il est aussi un moyen d'action, qui permet de créer, de développer des stratégies.

Le concept a été aménagé, critiqué, nuancé mais il est désormais passé dans le langage courant.

## **Halbwachs, Maurice (1877-1945)**

Sociologue français, l'une des principales figures de l'école durkheimienne. Auteur d'études désormais classiques sur les classes sociales (*La Classe ouvrière et les niveaux de vie*, 1913 ; *Esquisse d'une psychologie des classes sociales*, 1933) et sur la mémoire, envisagée comme un phénomène social (*Les Cadres sociaux de la mémoire*, 1925).

## **Holisme**

De manière générale, on qualifie d'holiste (du grec *holos*, « tout, entier ») toute théorie qui privilégie le tout sur les éléments qui le composent. Dans une conception holiste, le tout n'est donc pas un simple agrégat d'éléments. En sociologie, schématiquement, l'holisme considère la société comme une entité propre « englobant » les individus et les déterminant pour une large part. C'est la conception qu'on prête en général à Émile Durkheim pour l'opposer à l'individualisme méthodologique, selon lequel l'individu est premier dans la constitution du social.

## **Idéal-type**

L'« Avare » de Molière est un personnage caricatural, que l'on a peu de risques de rencontrer dans la réalité, mais qui représente le prototype de l'avarice. Ce personnage est une sorte d'« idéal-type » des personnes avares.

Max Weber a mis en avant l'usage de l'idéal-type (ou « type idéal ») comme outil conceptuel utilisé en sciences sociales et destiné à définir les caractéristiques essentielles des conduites humaines ou des institutions sociales. Un idéal-type est un modèle, une construction intellectuelle qui ne reflète pas la réalité empirique mais permet d'en analyser les composantes.

## **Individualisme méthodologique**

Désigne une méthode d'analyse des phénomènes économiques et sociologiques qui postule que tout phénomène social doit être compris comme le produit d'actions individuelles. Penser un phénomène social revient donc à penser les actions des individus, et à tenter de saisir comment elles se combinent entre elles. Inventée par l'économiste Joseph A. Schumpeter (1883-1950), l'expression « individualisme méthodologique » a été reprise et défendue par l'économiste libéral Friedrich von

Hayek (1899-1992) et l'épistémologue Karl R. Popper (1902-1994). En France, c'est le sociologue Raymond Boudon qui en est le principal promoteur.

## **Interactionnisme symbolique**

On regroupe sous ce terme le mouvement, issu de la seconde école de Chicago, qui rassemble des sociologues comme Herbert Blumer, Erving Goffman, Howard Becker. Ils ont en commun de considérer les phénomènes sociaux sous l'angle des interactions individuelles et des représentations mises en jeu.

## **Lazarsfeld, Paul F. (1901-1976)**

Sociologue américain d'origine autrichienne. Il a dirigé de grandes enquêtes empiriques portant sur l'influence sociale (*The people's choice*, 1944 ; *Personal influence*, 1955).

## **Le Play, Frédéric (1806-1882)**

Le faible écho réservé à l'œuvre de ce penseur et réformateur social est assez injuste. Ses enquêtes monographiques sur le mode de vie des ouvriers constituent un modèle du genre. Étude des budgets familiaux, observations minutieuses, statistiques : il inaugure des techniques qui seront reprises bien après lui par les sociologues et ethnographes (*Les Ouvriers européens*, 1855). La raison principale du discrédit dont il a souffert provient de sa vision conservatrice de la famille.

## **Luhmann, Niklas (1927-1998)**

Sociologue allemand, auteur typique de la « théorie sociale » allemande. Il a cherché à construire une théorie générale de la société à partir de concepts et modèles, d'où la dimension empirique est presque totalement absente. La pensée de N. Luhmann s'inscrit dans une optique systémique.

## **Marx, Karl (1818-1883)**

Ni sociologue, ni philosophe, ni économiste, mais un peu de tout cela à la fois. Le penseur allemand a laissé une marque profonde sur la sociologie. On retient notamment sa vision dynamique et conflictuelle de l'ordre social, sa théorie des classes et de l'idéologie.

## **Merton, Robert K. (1910-2003)**

Sociologue américain. Dans son livre le plus célèbre, *Éléments de théorie et de méthode sociologique* (1949), il s'attache à souligner la nécessaire articulation entre la recherche empirique et la théorie en sociologie.

## **Mills, Charles Wright (1916-1962)**

Sociologue critique de la société américaine. Il a pris position contre la tendance hyperthéorique de la sociologie (il raille la « suprême théorie » de Talcott Parsons) et prend partie pour une sociologie historique et comparative (*L'Imagination sociologique*, 1959). Dans *L'Élite du pouvoir* (1956), il décrit la formation des élites (industrielle, politique, militaire) aux États-Unis.

## **Modernité/modernisation**

Pour les pères fondateurs de la sociologie, le passage des sociétés traditionnelles aux sociétés industrielles suppose une dissolution des modes d'organisation des sociétés traditionnelles. La religion, les corporations, la communauté villageoise, l'artisanat, les notabilités locales vont disparaître avec l'industrialisation et l'urbanisation.

La ville moderne, la grande industrie, le marché sont marqués par de nouvelles formes de sociabilité où l'individu devient anonyme et déraciné. Les relations sociales deviennent impersonnelles. Elles se manifestent par la distance, le formalisme et le calcul froid... caractéristiques des rapports marchands ou administratifs.

Chez les sociologues contemporains, le thème de la modernité a donné lieu à de nombreuses études (Anthony Giddens, *Les Conséquences de la modernité*, 1990 ; Alain Touraine, *Critique de la modernité*, 1992 ; E. Morin, *La Métamorphose de Plozevet*, 1967 ; Henri Mendras, *La Seconde Révolution française*, 1988), où l'on retrouve les thèmes de l'individualisme, de l'urbanisation, de la division du travail et des sphères de la société...

## **Morin, Edgar (né en 1921)**

Sociologue et philosophe. Comme sociologue, il a surtout étudié la culture de masse. Comme philosophe, il est le théoricien de la complexité. Mais ces deux aspects de l'œuvre ne sont pas dissociables, car E. Morin aborde l'étude des phénomènes sociaux comme celle de phénomènes complexes.

## **Mouvement social**

Mouvement ouvrier, mouvement féministe... Toute action collective organisée de façon durable peut être qualifiée de mouvement social. Alain Touraine a proposé une définition précise : un mouvement collectif devient mouvement social dès lors qu'il est porteur d'un projet de transformation sociale marqué par trois caractéristiques : la totalité, l'opposition, l'identité. Ainsi, le mouvement ouvrier fut le prototype du mouvement social. En revanche, le mouvement féministe (qui possède un principe d'identité et d'opposition, mais pas de totalité) ne correspond pas à cette définition.

## **Olson, Mancur (1932-1998)**

Sociologue américain. Dans son livre *La Logique de l'action collective* (1965), il a essayé de démontrer, avec les arguments du *rational choice*, qu'une communauté d'intérêt entre individus ne suffit pas à former une communauté d'action. Même si une action commune (grève, action syndicale) conduit à obtenir des avantages collectifs, un individu n'a pas forcément intérêt à y participer. En effet, participer à une organisation a un coût (coût d'adhésion au syndicat) alors que tout le monde profite des acquis obtenus. Un individu « rationnel » n'a donc pas intérêt à participer à un mouvement collectif puisque de toute façon il en percevra les bénéfices (sans en payer le coût).

Pour lever le paradoxe (qui aboutit à démontrer l'impossibilité de mouvement collectif !), M. Olson explique qu'un individu ne s'engage dans un mouvement que s'il existe des incitations sélectives (sous forme de récompenses ou de sanction individuelles et non pas simplement un avantage collectif). C'est pourquoi l'adhésion syndicale est beaucoup plus forte dans les branches où le syndicat participe à la gestion des carrières individuelles, à l'accès à l'emploi...

# Organisation

À mi-chemin entre l'individu et la société globale s'interpose une instance intermédiaire : celle de l'organisation. L'école comme l'entreprise, le parti politique comme l'association sportive en sont des expressions les plus courantes. Ces organisations encadrent, réglementent et orientent les actions individuelles autant qu'elles sont transformées par elles. La sociologie des organisations constitue un champ autonome et particulièrement vaste de la sociologie, notamment anglo-saxonne. En France, le principal représentant de la sociologie des organisations est Michel Crozier.

# Paradigme

Selon le philosophe et historien des sciences Thomas Kuhn, un paradigme désigne un cadre de pensée dominant au sein d'une communauté scientifique et propre à une époque donnée. La médecine biologique qui explique tous les troubles physiques par des causes physiologiques et les traite par des voies organiques (médicaments, opération...) est, par exemple, le paradigme dominant de la médecine actuelle.

# Pareto, Vilfredo (1848-1923)

Economiste et sociologue italien, il a passé sa carrière de professeur à Lausanne. V. Pareto a construit une théorie générale de la société dans laquelle il cherche à articuler, comme nombre d'auteurs de son époque, les liens entre économie et sociologie. Il a établi une distinction entre « actions logiques » (domaine de l'économie, parce les conduites sont fondées sur l'intérêt et le calcul) et actions « non logiques » (domaine d'étude de la sociologie, où les actions sont fondées sur les sentiments ou les croyances).

V. Pareto, critique des idées socialistes, est aussi considéré comme un théoricien des élites.

Ouvrages principaux : *Cours d'économie politique* (1896-1897) ; *Traité de sociologie générale* (1916) ; *Les Systèmes socialistes* (1902).

# Parsons, Talcott (1902-1979)

Sociologue américain. Contre l'empirisme alors dominant aux États-Unis, il a forgé, à partir des années 1940, une théorie très conceptuelle du système social. Les deux concepts centraux de son œuvre sont ceux d'« action » et de « système ». Les actions individuelles peuvent s'articuler entre elles et former un système stable parce qu'elles sont orientées par les normes et les valeurs intégrées par les acteurs.

## **Positivismisme**

Le positivisme est une philosophie de la connaissance apparue au XIX<sup>e</sup> siècle. Cette doctrine proclame que le vrai savoir doit se débarrasser des vaines spéculations métaphysiques et croyances pour s'appuyer sur la mise en relation des faits. Tous les positivismes ne professent pas néanmoins exactement la même doctrine. Il y a quelques principes communs qui les unissent : le rejet du discours philosophique, qualifié de « métaphysique », qui n'est que vaine spéculation sur des concepts ; la nécessité de s'en tenir aux faits et à leur relation, à l'expérimentation et à la validation empirique des hypothèses ; le souci de la précision, de la mesure et de la démonstration rigoureuse.

## **Rational choice (ou choix rationnel)**

Mode d'analyse des comportements selon lequel l'individu est un agent rationnel, qui ne cherche qu'à maximiser ses intérêts. Ce modèle est issu de la microéconomie : notamment des travaux du Prix Nobel Kenneth Arrow, mais également de l'école du *Public Choice* (Gordon Tullock et James Buchanan), de la théorie du capital humain (Theodore Schultz et Gary Becker), qui entendent étendre le champ de cette démarche à l'ensemble des comportements humains : éducation, famille, religion... Le courant du choix rationnel a fait l'objet en sociologie de multiples développements, commentaires et réfutations.

## **Rationalisation**

Max Weber voit dans la rationalisation des activités humaines le trait dominant de la modernité. Tous les domaines de l'activité sociale (l'économie, le droit, la science, les arts) se dégagent de l'emprise de la tradition pour suivre leur propre logique. D'apparence simple et univoque, le terme de rationalisation comporte en fait trois

dimensions combinées mais relativement distinctes : le calcul stratégique, l'universalisation et la spécialisation des fonctions sociales.

## **Rationalité**

Au sens le plus général, la rationalité renvoie, en sociologie, aux « raisons » (c'est-à-dire aux motifs conscients) qui poussent un individu à agir de telle ou telle façon. On parle alors de « rationalité subjective ». Dans ce sens, il se peut que deux rationalités soient contradictoires. Dans un sens plus restreint, la rationalité suppose l'efficacité et la cohérence entre les buts et les moyens de l'action. Est rationnelle une action qui recherche les moyens les plus efficaces pour atteindre un but donné. Pour les économistes classiques, le postulat de rationalité des comportements implique simplement que l'Homo œconomicus soit un calculateur avisé qui effectue des choix en tenant compte du solde de ses coûts, de ses gains et de ses risques.

## **Rationalité limitée**

Herbert A. Simon parle de « rationalité limitée » pour souligner le fait que les acteurs ne sont pas capables d'élaborer les choix les plus rigoureux (faute d'information suffisante, de capacités de raisonnement et de temps). La plupart du temps, ils se contentent d'adopter des solutions raisonnables plutôt que rationnelles, satisfaisantes plutôt qu'optimales.

## **Réflexivité**

Chez des sociologues comme Anthony Giddens, la réflexivité désigne une spécificité de notre époque, où la production et la circulation de savoirs sur les pratiques sociales modifient ces mêmes pratiques. Par exemple, la diffusion de statistiques sur la hausse des divorces, montrant qu'ils sont de mieux en mieux acceptés, peut contribuer à en augmenter le nombre.

Plus généralement, certains sociologues parlent d'individu réflexif pour souligner que les acteurs ne sont pas aveugles sur les raisons de leur action, ou qu'ils gardent toujours une distance subjective par rapport à elles, notamment parce que les normes et les rôles que chacun doit jouer sont de moins en moins établis. Comme le dit Harold Garfinkel, les acteurs ne sont pas des « idiots culturels ».

En un dernier sens, la réflexivité s'entend comme une exigence de la pratique sociologique. Il s'agit, pour le chercheur, de tenter de savoir tout ce que le savoir qu'il produit à propos de tel ou tel objet doit aux outils qu'il utilise (statistiques, entretiens...), mais aussi à sa propre histoire, sa position institutionnelle, au fait d'être un intellectuel...

## **Schütz, Alfred (1899-1959)**

« Banquier le jour, sociologue la nuit », dira Edmund Husserl à propos de A. Schütz. Le soir en effet, le conseiller financier construit une théorie du monde social inspirée de la phénoménologie (*La Construction signifiante du monde social*, 1932), en tentant de décrire l'expérience individuelle du monde social comme immédiate et ordinaire, grâce au travail d'interprétation et aux connaissances que possèdent les acteurs. Immigré aux États-Unis en 1933, il reprendra sa double activité de sociologue et de banquier à New York.

## **Simmel, Georg (1858-1918)**

Sociologue allemand, contemporain de Max Weber, théoricien de l'interaction et des « formes sociales ». Pour G. Simmel, la vie sociale est le produit d'un mouvement contradictoire entre la « vie » et les « formes ». La vie est pulsion, création, désir, émotions, affection, innovations. Les formes, ce sont les conventions, les institutions, les règles et normes qui encadrent la vie sociale.

## **Simon, Herbert A. (1916-2001)**

Les économistes le connaissent pour son prix Nobel d'économie (1978) et pour ses travaux sur les organisations. Les théoriciens des sciences cognitives le connaissent comme le créateur, avec Alan Newell, du premier programme d'intelligence artificielle. Une même problématique unit ses recherches, au carrefour de la psychologie, de la sociologie et de l'intelligence artificielle : l'étude des processus de décision dans les grandes organisations. H.A. Simon cherche à construire un modèle du raisonnement de l'homme en situation sociale.

## **Sociabilité**

Relations de voisinage, rencontres avec des amis, conversations avec des collègues de travail, participation à une association... autant d'indices de ce que les sociologues nomment la « sociabilité ». Georg Simmel définit la sociabilité comme « la base ludique de la socialisation ».

## **Socialisation**

En psychologie sociale, la socialisation désigne le processus par lequel les individus intègrent les normes, les codes de conduite, la culture de la société à laquelle ils appartiennent. La socialisation peut être vue sous l'angle du conditionnement (un individu ne fait qu'intégrer passivement les règles de son milieu), mais aussi dans une relation plus interactive entre individu et société.

## **Spencer, Herbert (1820-1903)**

Philosophe et sociologue anglais. Théoricien de l'évolutionnisme, il a cherché à transposer les lois de l'évolution biologique à l'histoire et aux sociétés humaines. La société est vue comme un organisme biologique qui évolue de formes simples et indifférenciées vers des formes complexes, marquées par la différenciation des fonctions et l'hétérogénéité. H. Spencer a eu une très grande influence sur la sociologie anglo-saxonne au début du siècle.

## **Structure/Structuralisme**

Le structuralisme (qui privilégie la recherche des lois, des invariants, derrière la complexité des apparences) a connu son heure de gloire en France dans les années 1960. Au même moment, la notion de « système » avait plutôt la faveur des Anglo-Saxons. Mais le succès de la notion de structure ne reposait-il pas sur une équivoque ?

La mode du structuralisme commence à s'essouffler à partir du milieu des années 1970 (R. Boudon, *A quoi sert la notion de structure ?*, 1968). Le structuralisme connaît son « chant du cygne » (F. Dosse, *Histoire du structuralisme*, 1991). S'amorce alors un retour de l'acteur et de l'individu.

## **Systémique**

Système politique, système économique, système social... la vision systémique en sciences sociales renvoie à quelques principes : les phénomènes sociaux sont interdépendants et ne peuvent donc être analysés comme des éléments séparés ; il existe des phénomènes de feed-back : par exemple, le cycle d'action/réaction dans un conflit ; la société se subdivise en sous-systèmes relativement autonomes, ayant des fonctions spécialisées et en interaction permanente.

De ce point de vue assez général, l'approche systémique peut être un moyen privilégié d'étude des groupes humains, des organisations, des sociétés globales. Nombre de sociologues ont intégré, sous des formes différentes, l'idée de système dans leur théorie : Talcott Parsons et sa théorie du système social ; Niklas Luhmann, Edgar Morin et les phénomènes d'auto-organisation ; Michel Crozier dans *L'Acteur et le Système* (1977) ; Pierre Bourdieu et sa théorie des champs. Depuis la fin du xx<sup>e</sup> siècle les sociologies de l'acteur, de l'individu prennent le pas sur les analyses systémiques.

## **Tarde, Gabriel (1843-1904)**

Philosophe et sociologue, son œuvre a acquis une audience internationale au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, avant de sombrer dans l'oubli puis d'être remise au goût du jour par des sociologues comme Bruno Latour. Ses essais comme *Les Lois de l'imitation* (1890), *L'Opinion et la foule* (1901), portent sur les mécanismes de l'influence sociale.

## **Tocqueville, Alexis de (1805-1859)**

Issu d'une vieille famille de la noblesse normande, Tocqueville est une personnalité politique doublé d'un écrivain hors pair, connu surtout pour son ouvrage foisonnant publié au retour de son séjour en Amérique (1831- 1832), *De la démocratie en Amérique*, et sa remarquable analyse historique, *L'Ancien Régime et la Révolution* (1856).

## **Tönnies, Ferdinand (1855-1936)**

L'un des pères de la sociologie allemande. Il fut président de la société allemande de sociologie, créée en 1909 avec Max Weber et Werner Sombart. On retient surtout de lui la distinction entre les notions de *Communauté et Société* (*Gemeinschaft und*

*Gesellschaft*), titre de son ouvrage le plus connu (1<sup>re</sup> édition 1887, plusieurs fois remaniée : l'édition de référence est celle de 1912).

## **Touraine, Alain (né en 1925)**

Sociologue français. Il a mené de pair une réflexion théorique sur la société et des enquêtes sur les mouvements sociaux (mouvement ouvrier, mouvement anti-nucléaire, étudiants...).

Puis, prenant conscience que l'engagement des individus s'est désormais tourné vers la « recherche de soi » et la quête d'une identité personnelle plutôt que vers les mouvements collectifs ses recherches se sont tournées vers une sociologie de l'acteur : (*Le Retour de l'acteur*, 1984).

## **Utilitarisme**

Conçue par les philosophes anglais Jeremy Bentham (1748-1842) et John Stuart Mill (1806-1873), cette doctrine morale et sociale considère que le comportement de l'homme en société s'appuie sur deux principes : l'individu agit d'abord en fonction de ses intérêts personnels, et son comportement est rationnel. Il est au fondement de la doctrine économique classique et néoclassique de l'*Homo œconomicus*.

## **Violence symbolique**

Elle consiste à faire passer pour « naturelles » dans l'esprit des gens, les représentations dominantes (la doxa). La violence symbolique est développée par des institutions et s'appuie sur des effets d'autorité. Pour P. Bourdieu, par exemple, la transmission par l'école de la culture scolaire (qui véhicule les normes des classes dominantes) est une violence symbolique exercée à l'encontre des classes populaires.

## **Weber, Max (1864-1920)**

Ce sociologue allemand fait partie de cette génération de penseurs qui, comme Émile Durkheim en France, va donner corps à la discipline sociologique, proposer des outils d'analyse, et une représentation de la société moderne. Le thème dominant de son

œuvre (*Économie et Société*, 1922 ; *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, 1920) concerne les fondements culturels et sociaux du monde moderne qu'il envisage sous l'angle de la « rationalisation » de la vie sociale. Sa démarche part de l'étude de l'action sociale et son outil privilégié d'analyse est l'idéal-type.

# Quelques livres clés de la sociologie

- 1887 F. Tönnies, *Communauté et société*
- 1895 E. Durkheim, *Les Règles de la méthode sociologique*
- 1902 C.H. Cooley, *Human nature and social order*
- 1905 M. Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*
- 1909 C.H. Cooley, *Social organization*
- 1911 R. Michels, *Les Partis politiques*
- 1912 E. Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*
- 1913 W. Sombart, *Le Bourgeois*
- 1918 G. Simmel, *Sociologie et épistémologie*  
W. Thomas et F. Znaniecki, *Le Paysan polonais en Europe et en Amérique*
- 1922 M. Weber, *Économie et Société*
- 1934 M. Halbwachs, *La Morphologie sociale*
- 1937 T. Parsons, *The Structure of Social Action*
- 1939 N. Elias, *La Civilisation des mœurs*
- 1941-1959 L.W. Warner et al., *Yankee City Series* (5 vol.)
- 1943-1948 P. Lazarsfeld, B. Berelson et H. Gaudet, *The People's Choice*
- 1949 R.K. Merton, *Éléments de théorie et de méthode sociologique*
- 1950 S. Stouffer, *The American Soldier* D. Riesman, *La Foule solitaire*
- 1951 T. Parsons, *The Social System*
- 1956 C. Wright-Mills, *L'Élite du pouvoir*  
L. Coser, *Les Fonctions du conflit social*  
R. Aron, *18 leçons sur la société industrielle*
- 1957 R. Dahrendorf, *Classes et conflits de classes dans les sociétés industrielles*  
R. Hoggart, *La Culture du pauvre*
- 1958 J.G. March et H. Simon, *Les Organisations*
- 1959 C. Wright-Mills, *L'Imagination sociologique*  
E. Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*
- 1962 D. Bell, *La Fin des idéologies*
- 1963 H. Becker, *Outsiders*  
M. Crozier, *Le Phénomène bureaucratique*
- 1965 M. Olson, *Logique de l'action collective*
- 1966 T. Parsons, *Sociétés. Essai sur leur évolution comparée*  
R. Nisbet, *La Tradition sociologique*
- 1967 E. Garfinkel, *Studies in Ethnomethodology*  
P. Berger et T. Luckmann, *La Construction sociale de la réalité*

- E. Morin, *La Métamorphose de Plozevet*
- 1968 R. Boudon, *A quoi sert la notion de structure ?*
- 1969 H. Blumer, *Symbolic Interactionism, Perspective and Method*  
J.H. Goldthorpe et al., *L'Ouvrier de l'abondance*
- 1970 P. Bourdieu et J.-C. Passeron, *La Reproduction*  
A.O. Hirschman, *Face au déclin des entreprises et des institutions*  
J. Baudrillard, *La Société de consommation*
- 1973 D. Bell, *Vers la société postindustrielle*
- 1977 R. Boudon, *Effets pervers et ordre social*  
M. Crozier et E. Friedberg, *L'Acteur et le Système*  
R. Inglehart, *The Silent Revolution*
- 1978 T. Schelling, *La Tyrannie des petites décisions*
- 1979 P. Bourdieu, *La Distinction*  
R. Sennett, *Les Tyrannies de l'intimité*  
B. Latour, S. Woolgar, *La Vie de laboratoire*  
C. Lasch, *Le Complexe de Narcisse*
- 1980 P. Braud, *Le Suffrage universel contre la démocratie*
- 1981 J. Habermas, *Théorie de l'agir communicationnel*
- 1982 L. Boltanski, *Les Cadres, la formation d'un groupe social*  
A. Touraine, *Le Retour de l'acteur*  
A. Giddens, *La Constitution de la société*
- 1984 N. Luhmann, *Systèmes sociaux, Esquisse d'une théorie générale*
- 1985 R. Bellah et al., *Habits of the Heart : Individualism and Commitment in American Life*
- 1986 U. Beck, *La Société du risque*  
R. Boudon, *L'Idéologie*
- 1988 H. Mendras, *La Seconde Révolution française, 1965-1984*
- 1989 P. Bourdieu, *La Noblesse d'État*  
J. Elster, *The Cement of Society*
- 1990 J.-M. Berthelot, *L'Intelligence du social*  
M. Davis, *City of Quartz*
- 1991 L. Boltanski et L. Thévenot, *De la justification. Les économies de la grandeur*
- 1992 D.S. Massey et N.A. Denton, *American apartheid. Segregation and the Making of the Underclass*
- 1993 P. Bourdieu (dir.), *La Misère du monde*
- 1994 F. Dubet, *Sociologie de l'expérience*
- 1995 Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*  
R. Castel, *Les Métamorphoses de la question sociale*
- 1996 M. Castells, *La Société en réseau*

- 1997 P. Bourdieu, *Méditations pascaliennes*
- 1998 L. Chauvel, *Le Destin des générations.*  
*Structure sociale et cohortes en France au xx<sup>e</sup> siècle*  
B. Lahire, *L'Homme pluriel*
- 1999 L. Boltanski et Eve Chiapello, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*  
S. Beaud et M. Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière*
- 2000 P. Bourdieu, *Les Structures sociales de l'économie*
- 2001 Michel Wieviorka, *La Différence*
- 2002 F. Dubet, *Le Déclin de l'institution*
- 2003 R. Castel, *L'Insécurité sociale*
- 2004 I. Wallerstein, *World-system analysis : an introduction*  
J.-C. Kaufmann, *L'Invention de soi. Une théorie de l'identité*
- 2005 V. Zelizer, *The purchase of intimacy*
- 2006 B. Latour, *Changer de société. Refaire de la sociologie*
- 2007 I. Théry, *La Distinction de sexe*
- 2008 G.E. Andersen, *Trois leçons sur l'État providence*
- 2009 L. Boltanski, *De la critique*

# Bibliographie générale

Il n'est pas question ici de fournir une bibliographie concernant l'ensemble de la connaissance sociologique et de ses spécialités. Nous avons privilégié des ouvrages de synthèse, présentant les grandes problématiques et les principaux courants.

## Quelques introductions à la sociologie

R. Aron, *Les Etapes de la pensée sociologique*, Gallimard, 2003 (1<sup>re</sup> éd. 1967).

P. Berger, *Invitation à la sociologie*, La Découverte, 2006 (éd. originale 1963).

P. Lazarsfeld, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, Gallimard, 1971 (éd. originale 1948).

## Dictionnaires

A. Akoun et P. Ansart (dir.), *Dictionnaire de sociologie*, Le Robert/Seuil, 1999.

R. Boudon, P. Besnard, M. Cherkaoui et B.-P. Lécuyer, *Dictionnaire de sociologie*, Larousse, 2003.

R. Boudon et F. Bourricaud, *Dictionnaire critique de la sociologie*, Puf, 2004 (1<sup>ère</sup> édition 1982).

M. Borlandi, R. Boudon, M. Cherkaoui, B. Valade (dirs.), *Dictionnaire de la pensée sociologique*, Puf, 2005.

G. Ferréol (dir.), *Dictionnaire de sociologie*, Armand Colin, 3<sup>e</sup> éd. 2003.

Collectif, *Dictionnaire de sociologie*, Albin Michel, collection Encyclopédia Universalis, 2007.

## Sur la sociologie contemporaine

J.-M. Berthelot (dir.), *La Sociologie française contemporaine*, Puf, 2003.

P. Corcuff, *Les Nouvelles Sociologies*, Armand Colin, 2007.

B. Coulmont et C. Béraud, *Les Courants contemporains de la sociologie*, Puf, 2008.

J.-P. Durand et R. Weil, *Sociologie contemporaine*, Vigot, 3<sup>e</sup> éd. revue et augmentée 2006.

C. Javeau, *Leçons de sociologie*, Armand Colin, 2005.

H. Mendras, *Éléments de sociologie*, Armand Colin, 2003 (1<sup>re</sup> édition 1975).

P. Riutort, *Précis de sociologie*, Puf, 2004

L. Voyé, *Sociologie. Construction du monde. Construction d'une discipline*, De Boeck, 1998.

## Épistémologie

J.-M. Berthelot (dir.), *Sociologie. Épistémologie d'une discipline. Textes fondamentaux*, De Boeck, 2000.

J.-M. Berthelot, *L'Intelligence du social*, Puf, 1990.

Bruno Frère et Marc Jacquemain (dirs.), *Épistémologie de la sociologie. Paradigmes pour le XXI<sup>e</sup> siècle*, De Boeck, 2008.

J.-C. Passeron, *Le Raisonnement sociologique. Un espace non-poppérien de l'argumentation*, Albin Michel, 2006.

M. Wieviorka, *Les Sciences Sociales en mutation*, éd. Sciences Humaines, 2006.

M. Wieviorka, *9 leçons de sociologie*, R. Laffont, 2009.

### **Méthodologie**

S. Beaud et F. Weber, *Guide de l'enquête de terrain*, La Découverte, 2003.

H. Becker, *Les Ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, La Découverte, 2002 (éd. originale 1998).

J.-C. Combessie, *La Méthode en sociologie*, La Découverte, 2007.

M. Grawitz, *Méthodes des sciences sociales*, Dalloz, 11<sup>e</sup> éd., 2000.

### **Histoire de la sociologie**

J.-M. Berthelot, *La Construction de la sociologie*, Puf, « Que sais-je ? », 2005.

F. Gresle et C.H. Cuin, *Histoire de la sociologie*, La Découverte, 2 tomes, 2002.

J. Heilbron, *Naissance de la sociologie*, Agone, 2006.

N. Herpin, *Les Sociologues américains et le siècle*, Puf, 1973.

G. Houdeville, *Le Métier de sociologue en France depuis 1945. Renaissance d'une discipline*, Presses Universitaires de Rennes, 2008.

M. Lallement, *Histoire des idées sociologiques*. Tome 1 : des origines à Weber, 3<sup>e</sup> édition, Armand Colin, 2006 ; Tome 2 : de Parsons aux contemporains, 3<sup>e</sup> édition, Armand Colin, 2007.

P. Masson, *Faire de la sociologie. Les grandes enquêtes françaises depuis 1945*, La Découverte, 2008.

B. Milly et J.-P. Delas, *Histoire des pensées sociologiques*, 3<sup>e</sup> édition, Armand Colin, 2009.

L. Mucchielli, *La Découverte du social. Naissance de la sociologie*, La Découverte, 1998.

L. Mucchielli, *Mythe et histoire des sciences humaines*, La Découverte, 2004.

## **Ouvrages thématiques**

Alain Accardo, *Introduction à une sociologie critique. Lire Pierre Bourdieu*, Agone, 2006.

R. Aron, *La Sociologie allemande contemporaine*, Puf, 2007.

A. Coulon, *L'École de Chicago*, Puf, 2002.

A. Coulon, *L'Ethnométhodologie*, Puf, 2002.

P. Corcuff, *Les Nouvelles Sociologies*, Armand Colin, 2008.

F. Dubet, *L'Expérience sociologique*, La Découverte, 2007.

M. Dubois, *Premières leçons sur la sociologie de Raymond Boudon*, Puf, 2000.

J.-P. Durand, *La Sociologie de Marx*, La Découverte, 1995.

Michel de Fornel, Albert Ogien, Louis Quéré (dirs.), *L'Ethnométhodologie, une sociologie radicale*, La Découverte, 2001.

Y. Grafmeyer et I. Joseph, *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Flammarion, 2009.

N. Heinich, *La Sociologie de Norbert Elias*, La Découverte, 1997.

I. Joseph (dir.), *Le Parler frais d'Erving Goffman*, Minuit, 1998 (1<sup>re</sup> édition 1989).

B. Lahire (dir.), *Le Travail sociologique de Pierre Bourdieu*, La Découverte, 2001.

D. Martuccelli, *Sociologies de la modernité*, Gallimard, 1999.

Pierre Mercklé, *Sociologie des réseaux sociaux*, La Découverte, 2004.

Mohamed Nachi, *Introduction à la sociologie pragmatique*, Armand Colin, 2006.

Jean Nizet, *La Sociologie de Anthony Giddens*, La Découverte, 2007.

J.-M. de Queiroz et M. Ziolkowski, *L'Interactionnisme symbolique*, Presses universitaires de Rennes, 1997.

G. Rocher, *Talcott Parsons et la sociologie américaine*, Puf, 1972.

Philippe Steiner, *La Sociologie de Durkheim*, La Découverte, 2005.

Collectif, *Pierre Bourdieu, son œuvre, son héritage*, éd. Sciences Humaines, coll. Petite Bibliothèque de Sciences Humaines, 2008.

F. Vandenberghe, *La Sociologie de Georg Simmel*, La Découverte, 2001.

# Index thématique

Acteur : [79](#), [80](#), [159](#), [163](#), [164](#), [170](#), [188](#), [195](#), [202](#), [203](#), [205](#), [222](#)  
Action : [10](#), [43](#), [44](#), [54](#), [58](#), [59](#), [67](#), [72](#), [76](#), [77](#), [101](#), [105-107](#), [109](#), [151](#), [164](#), [174](#), [178-181](#), [183](#), [188](#), [190](#), [201](#)  
– collective : [159](#), [200](#)  
Actionnalisme : [154](#)  
Actionnisme : [134](#), [135](#), [136](#)  
Adaptation : [69](#), [81](#)  
Agriculteurs : [16](#), [132](#)  
Aliénation : [39](#), [195](#)  
Analyse stratégique : [162](#)  
Anomie : [228](#)  
Argent : [61](#)  
Art : [52](#), [84](#), [125](#), [126](#), [141](#), [126](#),  
Artistes : [94](#), [143](#), [144](#), [215](#), [216](#), [217](#)  
Association : [60](#), [147](#), [218](#)  
Autonomie : [22](#), [40](#), [68](#), [139](#)  
Autorité : [134](#), [151](#)  
Biologie : [48](#), [67](#), [72](#), [131](#)  
Bourgeois, bourgeoisie : [8](#), [16](#), [34-41](#), [117](#), [118](#), [129](#), [141](#), [142](#), [146](#), [148](#), [149](#), [152](#),  
[161](#), [203](#), [205](#), [208,217](#), [218](#)  
Bureaucratie, bureaucrates : [37](#), [45](#)  
Capital : [32](#), [37](#)  
– culturel : [140](#), [143](#)  
– social : [144](#)  
Capitalisme, capitaliste : [8](#), [14](#), [35](#), [36](#), [38](#), [41-46](#), [74](#), [122](#), [123](#), [161](#), [186](#), [192](#), [213](#),  
[218](#), [219](#), [229](#), [240](#)  
Carrière : [45](#), [70](#), [86](#), [89](#), [94](#), [150](#), [163](#), [191](#), [210](#), [236](#)  
Catégorie socioprofessionnelle : [16](#), [41](#), [211](#), [231](#), [232](#)  
Champs (théorie des) : [143](#), [144](#), [229](#), [239](#)  
Changement : [8](#), [16](#), [26](#), [34](#), [38](#), [41](#), [51](#), [60](#), [95](#), [96](#), [132](#), [162](#), [163](#), [165](#), [166](#), [167](#), [169](#)  
Chicago (École de) : [9](#), [13](#), [20](#), [65-67](#), [70](#), [76](#), [78](#), [79](#), [82](#), [84](#), [85](#), [91](#), [93](#), [94](#), [229](#), [232](#),  
[235](#)  
Chômage : [38](#), [65](#), [161](#), [166](#), [189](#), [191](#)  
Cinéma : [124-126](#), [146](#), [181](#)  
Citoyenneté : [30](#), [160](#), [176](#)  
Classe moyenne : [27](#), [230](#)  
Classe sociale : [27](#), [36](#), [41](#), [71](#), [145](#), [161](#), [173](#), [192](#), [198](#), [228](#), [230](#), [234](#)

Cognitive (approche) : [14](#), [78](#), [100](#), [204](#), [230](#), [238](#)  
Columbia (École de) : [10](#), [13](#), [135](#)  
Communautarisme : [230](#)  
Communauté : [50](#), [65](#), [74](#), [79](#), [176](#),  
Communauté et société : [10](#), [118](#), [159](#), [192](#), [196](#), [209](#), [228](#), [235](#), [236](#), [239](#)  
Communication : [10](#), [67](#), [79](#), [81](#), [82](#), [123](#), [134](#), [165](#),  
Complexité : [55](#), [70](#), [127](#), [129-131](#), [192](#), [236](#)  
Compréhension : [12,46,123,157,231](#)  
Conflit : [34](#), [37](#), [41](#), [60](#), [62](#), [161](#), [162](#), [191](#), [192](#), [208](#), [231](#), [239](#)  
Conformisme : [31](#), [73](#)  
Connaissance : [8](#), [10](#), [11](#), [22](#), [109](#), [123](#), [126](#), [127](#), [131](#), [156](#), [186](#), [188,192](#), [237](#)  
Connaissance (sociologie de la) : [14](#), [49](#), [72](#), [74](#), [78](#), [96-98](#), [102](#), [134](#)  
Conservatisme : [122](#), [162](#)  
Consommation : [14,44,57,90,151,173](#)  
Constructivisme : [101](#), [102](#), [231](#)  
Conversation (analyse de) : [79,107,109](#)  
Coopération : [91](#), [164](#)  
Corps social : [9](#)  
Couple : [99](#), [101](#), [195](#), [205](#)  
Criminologie : [48](#), [56](#)  
Crise : [29](#), [50](#), [51](#), [53](#), [70](#), [133](#), [162](#), [164](#), [166](#), [167](#), [198](#), [199](#), [201](#)  
Croyances : [39](#), [45](#), [51](#), [83](#), [125](#), [134](#), [136](#), [137](#), [161](#), [237](#)  
Culture : [13](#), [31](#), [58](#)  
– de masse : [125](#), [236](#)  
Décision : [43](#), [99](#), [107](#), [109](#), [114](#), [137](#), [139](#), [149](#), [158](#), [166](#), [187-192](#), [219](#), [233](#), [238](#)  
Délibération : [107](#), [166-169](#)  
Délinquance : [65](#), [84](#), [93](#), [94](#), [231](#)  
Démocratie : [25-31](#), [123](#), [133](#), [154](#), [155](#), [160](#), [184](#), [186](#), [220](#), [223](#), [239](#)  
Désinstitutionnalisation : [182](#), [193](#)  
Désordre : [8,21,53](#), [121](#), [127](#), [129,138](#)  
Déterminisme : [34](#), [42](#), [43,76](#), [138](#), [139](#), [144](#), [145](#), [157](#), [163](#), [207,227](#), [231](#)  
Déviance : [8](#), [85](#), [86](#), [88](#), [89](#), [93](#), [94](#), [228](#), [229](#), [232](#)  
Dialectique (démarche) : [28](#), [35](#), [36](#), [99](#), [101](#), [122](#), [126](#)  
Distinction : [60](#), [141](#), [143](#), [144](#), [145](#), [146](#), [147](#), [151](#), [152](#), [193](#), [202](#)  
Domination : [15](#), [40](#), [41](#), [44](#), [45](#), [108](#), [110](#), [123](#), [140-143](#), [146-149](#), [151](#), [153](#), [173](#), [175](#),  
[176](#), [197](#), [210](#), [213](#), [229](#), [233](#)  
Droits de l'homme : [39](#), [157](#), [212](#), [213](#)  
Dynamique sociale : [22](#), [129](#)  
Échange : [14](#), [15](#), [57](#), [60](#), [61](#), [68](#), [76](#), [78](#), [107](#), [167](#)  
École (éducation) : [27](#), [31](#), [69](#), [87](#), [140](#), [141](#), [148-150](#), [164-166](#), [175](#), [198](#), [199](#), [201](#),  
[204-206](#), [209](#), [216](#), [229](#), [240](#)

Écologie urbaine : [65](#)  
Économie : [16](#), [32-35](#), [42-44](#), [48](#), [57](#), [60](#), [61](#), [129](#), [133](#), [135](#), [161](#), [183](#), [186](#), [195](#), [217](#), [221](#), [236](#), [237](#) 238  
Éducation : [13](#), [48](#), [52](#), [53](#), [54](#), [55](#), [60](#), [109](#), [150](#), [173](#), [175](#), [201](#), [203](#), [204](#), [210](#), [237](#)  
– nationale : [165-167](#), [233](#)  
Effets pervers : [134](#)  
Égalité : [26](#), [28](#), [30](#)  
Élites : [27](#), [162-164](#), [169](#), [233](#), [235](#), [237](#)  
Émotions : [117](#), [119](#), [126](#), [227](#), [238](#)  
Épistémologie : [62](#)  
Érotisme : [184](#)  
Espace social : [143](#)  
État : [26](#), [30](#), [40](#), [114](#), [162](#), [173](#), [194](#)  
État-nation : [19](#), [233](#)  
Ethnographie : [220](#), [224](#)  
Ethnométhodologie : [105](#), [108](#), [111](#)  
Étudiant : [26](#), [36](#), [73](#), [87](#), [89](#), [122](#), [142](#), [148](#), [196](#), [225](#), [232](#), [239](#)  
Évolutionnisme : [70](#), [233](#), [239](#)  
Exclusion : [60](#), [116](#)  
Expérience sociale : [176](#), [195-198](#)  
Famille : [13](#), [26](#), [29](#), [30](#), [48](#), [50](#), [59](#), [61](#), [69](#), [72](#), [83](#), [139](#), [140](#), [152](#), [159](#), [164](#), [170](#), [175](#), [191-193](#), [203-206](#), [219](#), [228](#), [230](#), [233](#), [235](#), [237](#)  
Femme : [48](#), [78](#), [80](#), [81](#), [83](#), [89](#), [107](#), [108](#), [119](#), [121](#), [132](#), [140](#), [150](#), [190](#), [192](#), [205](#), [211](#), [219](#), [220](#), [231](#)  
Fonctionnalisme : [16](#), [72](#), [76](#), [105](#), [233](#)  
Francfort (École de) : [12](#), [122](#), [123](#), [233](#), [234](#)  
Gestes : [142](#), [202](#)  
Goûts : [60](#), [144](#), [145](#), [151](#), [152](#), [206](#)  
Grève : [141](#), [161](#), [167](#), [224](#), [227](#), [236](#)  
Groupe, groupement : [11](#), [14](#), [39](#), [41](#), [44](#), [50-54](#), [60](#), [69](#), [72-74](#), [85-87](#), [94](#), [108](#), [132](#), [137](#), [154](#), [173](#), [192](#), [200](#), [203-205](#), [210](#), [211](#), [217](#), [225](#), [227-233](#), [239](#)  
Habitus : [15](#), [144-146](#), [148](#), [151](#), [177](#), [202](#), [209](#), [214](#), [229](#), [234](#)  
Idéal-type : [43](#), [234](#), [240](#)  
Identité : [38](#), [50](#), [94](#), [100](#), [132](#), [143](#), [158](#), [159](#), [180](#), [181](#), [195](#), [197](#), [198](#), [205](#), [215](#), [227](#), [230](#), [236](#), [239](#)  
Idéologie : [32](#), [33](#), [34](#), [35](#), [38](#), [39](#), [123](#), [124](#), [134](#), [148](#), [150](#), [218](#), [229](#), [235](#)  
Imaginaire : [124](#), [125](#), [126](#), [127](#), [131](#), [158](#), [173](#)  
Imitation : [49](#), [50](#), [56](#), [60](#)  
Individu : [8](#), [39](#), [56](#), [59](#), [85](#), [90](#), [96](#), [129](#), [144](#), [159](#), [160](#), [163](#), [193](#), [202](#), [204](#), [229](#), [231](#), [236](#), [237](#), [239](#)  
Individualisme : [28](#), [129](#), [173](#), [195](#), [230](#)

– méthodologique : [134](#), [136](#), [234](#)  
Industrielle (société) : [36](#), [41](#), [51](#), [191](#), [232](#)  
Inégalités : [160](#), [176](#), [196](#), [197](#)  
– scolaires : [134](#), [140](#), [149](#), [151](#), [173](#)  
– sociales : [28](#), [41](#), [133](#), [140](#), [149](#), [190](#)  
Influence : [104](#), [146](#), [179](#), [235](#)  
Innovation : [73](#), [132](#), [162](#), [164](#), [167](#), [220](#)  
Institution (institutionnelle,  
institutionnalisation) : [12](#), [13](#), [25](#), [31](#), [49](#), [56](#), [69](#), [72](#), [99](#), [108](#), [110](#), [113](#), [125](#), [133](#), [148](#),  
[149](#), [160](#), [172](#), [173](#), [180](#), [183](#), [186](#), [195](#), [198](#), [199](#), [201](#), [204](#), [206](#), [209](#), [217](#), [232](#), [233](#),  
[234](#), [238](#), [240](#)  
Intégration : [16](#), [50](#), [69](#), [70](#), [73](#), [159](#), [186](#), [194](#), [196](#), [197](#), [228](#)  
Intellectuels : [56](#), [122](#), [125](#), [141](#), [142](#), [219](#), [233](#)  
Interaction : [15](#), [55](#), [59](#), [60](#), [61](#), [76-81](#), [83](#), [85](#), [94](#), [98](#), [103](#), [107](#), [108](#), [110](#), [111](#), [127](#),  
[133](#), [161](#), [165](#), [170](#), [178](#), [182](#), [187](#), [192](#), [195](#), [203](#), [205](#), [209](#), [224](#), [228](#), [229](#), [230](#), [233](#),  
[238](#), [239](#)  
Interactionnisme, iste : [11](#), [66](#), [76](#), [77](#), [82-84](#), [106](#)  
– symbolique : [15](#), [85](#), [93](#), [235](#)  
Intérêt : [29](#), [123](#), [214](#), [222](#), [236](#)  
– général : [167](#), [218](#)  
Internet : [133](#), [173](#)  
Intervention : [132](#)  
Jeu social : [11](#), [76](#), [78](#), [134](#), [144](#), [147](#), [150](#)  
Jeunes, jeunesse : [128](#), [132](#), [159](#), [165](#), [197-199](#), [203](#)  
Justice : [39](#), [51](#), [53](#), [69](#), [109](#), [211-214](#), [217](#), [227](#)  
Laboratoire : [65](#), [109](#), [141](#), [220-222](#)  
Lecture : [25](#), [81](#), [146](#), [148](#), [196](#), [206](#)  
Légitimité : [44](#), [57](#), [151](#), [166](#), [217](#), [218](#)  
Libéralisme : [31](#), [184](#)  
Liberté : [15](#), [28](#), [30](#), [39](#), [53](#), [62](#), [70](#), [117](#), [128](#), [133](#), [138](#), [160](#), [161](#), [163](#), [170](#), [175](#), [219](#)  
Lien social : [14](#), [29](#), [58](#), [59](#), [61](#), [182](#), [191](#), [231](#)  
Management : [9](#), [162](#), [169](#), [216](#), [219](#)  
Manifestation : [128](#)  
Marché : [133](#), [141](#), [161](#), [165](#), [172](#), [187](#), [192](#), [196](#), [199](#), [235](#)  
– financier : [73](#)  
Marginaux : [94](#), [133](#), [228](#)  
Marxisme : [33](#), [41](#), [119](#), [233](#)  
Matérialisme : [35](#)  
Médias : [122](#), [123](#), [143](#), [147](#), [150](#), [156](#), [204](#)  
Méthode : [9](#), [11](#), [26](#), [43](#), [48-50](#), [54](#), [55](#), [57](#), [71](#), [72](#), [84](#), [89](#), [93](#), [107](#), [109](#), [126](#), [127](#), [128](#),  
[131](#), [151](#), [162](#), [166](#), [167](#), [169](#), [201](#), [222](#), [231](#), [232](#), [234](#), [235](#)  
Méthodologie : [42](#), [77](#), [128](#), [185](#), [232](#)

Mobiles (des conduites) : [134](#), [227](#)  
Modernité : [7](#), [14](#), [15](#), [42](#), [60-62](#), [95](#), [128](#), [132](#), [154-159](#), [161](#), [172](#), [174-176](#), [179](#), [184-187](#), [191-193](#), [221](#), [228](#), [235](#), [237](#)  
Mœurs : [14](#), [25](#), [31](#), [54](#), [60](#), [116](#), [117](#), [118](#), [119](#), [120](#), [121](#), [233](#)  
Mondialisation : [95](#), [133](#), [161](#), [172](#), [173](#), [176](#)  
Morale : [37](#), [47](#), [48](#), [50-54](#), [61](#), [68](#), [93](#), [117](#), [118](#), [123](#), [180](#), [198](#), [204](#), [210](#), [212](#), [215](#), [219](#), [240](#)  
Mort : [35](#), [57](#), [124](#), [125](#), [126](#), [127](#)  
Mouvement social : [38](#), [157](#), [198](#), [227](#), [228](#), [236](#)  
Multiculturalisme : [161](#)  
Musiciens (musique) : [84](#), [85](#), [89](#), [93](#), [94](#), [132](#), [133](#), [144](#), [146](#), [228](#)  
Mythes : [45](#), [125](#), [224](#)  
Nature : [8](#), [12](#), [14](#), [40](#), [50](#), [66](#), [68](#), [71](#), [86](#), [93](#), [100](#), [103](#), [122](#), [125](#), [126](#), [127](#), [129](#), [152](#), [157](#), [158](#), [172](#), [175](#), [183](#), [185](#), [187](#), [188](#), [191](#), [199](#), [216](#), [220](#), [222](#), [223](#)  
Noblesse : [118](#), [148](#), [150](#), [239](#)  
Normes : [16](#), [49](#), [68](#), [69](#), [73](#), [76](#), [79](#), [85](#), [86](#), [93](#), [94](#), [105](#), [106](#), [119](#), [147](#), [148](#), [172](#), [176](#), [194](#), [195](#), [202](#), [210](#), [216](#), [227](#), [228](#), [232](#), [234](#), [237](#), [238](#), [240](#)  
Objet (d'une recherche) : [11](#), [55](#), [59](#), [102](#), [113](#), [125](#), [127](#), [131](#), [144](#), [151](#), [178](#), [183](#), [201](#), [212](#), [222](#), [223](#), [238](#)  
Objets : [60](#), [92](#), [96](#), [152](#), [210](#), [214](#), [215](#), [218](#), [222](#), [223](#)  
Observation participante : [79](#), [81](#), [86](#), [87](#), [88](#), [132](#)  
Opinion(s) : [56](#), [74](#), [138](#), [149](#), [158](#), [166](#), [168](#), [212](#), [214](#), [217](#), [218](#), [230](#), [239](#)  
Ordre social : [7](#), [12](#), [15](#), [40](#), [67](#), [68](#), [69](#), [106](#), [129](#), [134](#), [234](#), [235](#)  
Organisation : [8](#), [9](#), [13](#), [15](#), [16](#), [22](#), [34](#), [43-46](#), [48](#), [60](#), [65](#), [81](#), [97](#), [143](#), [160](#), [162](#), [164](#), [170](#), [190](#), [218](#), [220](#), [231-233](#), [235](#), [236](#), [238](#), [239](#)  
– auto-organisation : [127](#), [129](#), [239](#)  
Ouvrier, classe ouvrière : : [8](#), [16](#), [35](#), [37](#), [41](#), [48](#), [140](#), [142](#), [145](#), [148](#), [150](#), [154](#), [155](#), [157](#), [159](#), [162](#), [170](#), [198](#), [199](#), [204](#), [208](#), [211](#), [217](#), [230](#), [232](#), [234](#), [235](#), [236](#), [239](#)  
Paradigme : [14](#), [70](#), [126](#), [127](#), [150](#), [154](#), [161](#), [173](#), [191](#), [194](#), [195](#), [236](#)  
Parti politique : [218](#), [236](#)  
Passion : [14](#), [28](#), [42](#), [43](#), [152](#), [155](#), [158](#), [227](#)  
Pathologie : [8](#), [9](#), [65](#)  
Paysan, paysannerie : [8](#), [38](#), [65](#), [142](#), [204](#), [230](#), [232](#)  
Personnalité : [44](#), [65](#), [94](#), [193](#), [197](#), [200](#), [201](#), [204](#), [229](#)  
Phénoménologique (sociologie) : [95](#), [97](#), [101](#)  
Philosophie : [13](#), [22](#), [23](#), [32-34](#), [42](#), [54](#), [58](#), [59](#), [62](#), [67](#), [68](#), [74](#), [116](#), [122](#), [134](#), [135](#), [136](#), [138](#), [141](#), [148](#), [155](#), [177](#), [182](#), [221](#), [237](#)  
Photographie : [84](#), [89](#), [90](#), [92](#), [146](#)  
Politesse : [60](#), [77](#), [79](#), [87](#), [120](#)  
Politique : [7](#), [22](#), [23](#), [25](#), [26](#), [29](#), [30](#), [31](#), [33](#), [34](#), [35](#), [40-44](#), [46](#), [48](#), [50](#), [52](#), [54-57](#), [59-61](#), [69](#), [70](#), [75](#), [83](#), [114](#), [118](#), [123](#), [136](#), [141](#), [149](#), [152](#), [155](#), [156](#), [173](#), [184](#), [186](#), [190](#), [191](#),

[194](#), [199](#), [203](#), [204](#), [212](#), [215](#), [217](#), [218](#), [220](#), [221](#), [230](#), [231](#), [233](#), [235](#), [236](#), [239](#)  
Positivisme : [7](#), [8](#), [22](#), [123](#), [231](#), [237](#)  
Postindustrielle (société) : [14](#), [154](#), [192](#), [193](#), [229](#)  
Postmodernité : [186](#), [187](#), [192](#), [193](#)  
Pouvoir : [15](#), [26](#), [30](#), [36](#), [40](#), [41](#), [44](#), [45](#), [68](#), [71](#), [108](#), [110](#), [113](#), [118](#), [120](#), [121](#), [144](#), [149](#), [158](#), [160](#), [161](#), [162](#), [164](#), [170](#), [173](#), [200](#), [214](#), [219](#), [230](#), [231](#), [235](#)  
Présentation (de soi) : [80](#)  
Privé/public : [29](#), [40](#), [158](#), [208](#), [229](#)  
Production : [8](#), [16](#), [34](#), [35](#), [37](#), [38](#), [52](#), [59](#), [61](#), [69](#), [90](#), [92](#), [99](#), [106](#), [109](#), [123](#), [126](#), [132](#), [154](#), [161](#), [162](#), [170](#), [186](#), [203](#), [230](#), [234](#), [238](#)  
Prolétariat : [35](#), [36](#), [37](#), [38](#), [41](#), [161](#)  
Proximité : [128](#), [230](#)  
Psychologie : [47](#), [48](#), [49](#), [56](#), [58](#), [161](#), [193](#)  
– des foules : [228](#)  
– économique : [56](#)  
– sociale : [228](#), [234](#), [238](#)  
Pudeur, impudeur : [117](#), [118](#), [119](#), [120](#)  
Quotidienne : [43](#), [44](#), [49](#), [61](#), [79](#), [81](#), [82](#), [96](#), [97](#), [98](#), [106](#), [108](#), [111](#), [126](#), [145](#), [148](#), [178](#), [180](#), [181](#), [185](#), [233](#)  
Raison : [11](#), [16](#), [22](#), [57](#), [58](#), [60](#), [122](#), [123](#), [140](#), [155-159](#), [164](#), [186](#), [192](#), [201](#), [207](#), [213](#), [234](#)  
Rational choice (ou choix rationnel) : [14](#), [16](#), [140](#), [229](#), [236](#), [237](#)  
Rationalisation : [8](#), [16](#), [43](#), [44](#), [45](#), [119](#), [157](#), [186](#), [237](#), [240](#)  
Rationalisme : [7](#), [12](#), [129](#), [213](#),  
Rationalité : [16](#), [45](#), [109](#), [122](#), [134](#), [137](#), [139](#), [170](#), [192](#), [227](#), [237](#)  
– limitée : [16](#), [227](#), [237](#)  
Recherche : [10](#), [13](#), [14](#), [44](#), [56](#), [65](#), [71](#), [72](#), [79](#), [84](#), [85](#), [89](#), [112](#), [124](#), [125](#), [130](#), [141](#), [190](#), [201](#), [215](#), [222](#), [227](#), [235](#), [239](#)  
Reconnaissance : [128](#), [143](#), [158](#), [159](#), [161](#), [201](#), [230](#), [231](#)  
Réflexivité : [109](#), [147](#), [177-183](#), [187](#), [188](#), [189](#), [191](#), [197](#), [238](#)  
Règle : [53](#), [79](#), [205](#)  
Relations sociales : [44](#), [61](#), [80](#), [229](#), [235](#)  
Religion : [8](#), [21](#), [23](#), [30](#), [39](#), [45](#), [50-52](#), [57](#), [58](#), [60](#), [68](#), [69](#), [74](#), [75](#), [95](#), [96](#), [100](#), [136](#), [221](#), [231](#), [235](#), [237](#)  
Reproduction : [15](#), [59](#), [72](#), [140](#), [149](#),  
Réseau : [16](#), [56](#), [222](#), [225](#)  
Retraité : [161](#),  
Révolution : [25](#), [27](#), [34](#), [36](#), [38](#), [58](#), [60](#), [74](#), [118](#), [132](#), [155](#), [235](#)  
– française : [7](#), [8](#), [21](#), [52](#), [228](#), [239](#)  
– industrielle : [7](#), [8](#), [161](#)  
Risque : [172](#), [179](#), [189](#), [191](#), [228](#)  
Rites : [52](#), [60](#), [79](#), [82](#), [119](#), [137](#), [221](#), [233](#)

Rituels d'interaction : [77](#), [79](#)

Rôles : [77](#), [80](#), [99](#), [101](#), [146](#), [147](#), [159](#), [192](#), [194](#), [195](#), [198](#), [202](#), [205](#), [227](#), [228](#), [233](#), [238](#)

Sacré : [44](#), [52](#), [201](#)

Savoir : [8](#), [74](#), [86](#), [87](#), [97](#), [187](#), [207](#), [211](#), [237](#), [238](#)

Science : [7](#), [9](#), [11](#), [12](#), [21](#), [22](#), [23](#), [42](#), [43](#), [47](#), [48](#), [49](#), [51](#), [52](#), [54](#), [61](#), [68](#), [74](#), [75](#), [100](#), [103](#), [106](#), [109](#), [119](#), [123](#), [124](#), [124](#), [135](#), [138](#), [179](#), [186](#), [190](#), [191](#), [192](#), [201](#), [220](#), [221](#), [222](#), [224](#), [231](#), [237](#)

Sciences (sociologie des) : [74](#), [75](#), [109](#), [220](#), [223](#)

Sens : [10](#), [12](#), [27](#), [36](#), [45](#), [53](#), [54](#), [68](#), [71](#), [76](#), [77](#), [97](#), [98](#), [100](#), [101](#), [107](#), [109](#), [111](#), [123](#), [136](#), [137](#), [151](#), [152](#), [156](#), [157](#), [158](#), [159](#), [175](#), [177](#), [178](#), [180](#), [182](#), [183](#), [217](#)

Sentiments : [49](#), [50](#), [119](#), [207](#), [237](#)

Sexualité : [118](#), [158](#), [161](#), [184](#)

Situation : [37](#), [73](#), [85](#), [98](#), [105](#), [106](#), [108](#), [109](#), [110](#), [114](#), [121](#), [137](#), [143](#), [166](#), [187](#), [190](#), [200](#), [202](#), [203](#), [205](#), [207](#), [214](#), [228](#), [230](#), [238](#)

Sociabilité : [59](#), [79](#), [230](#), [235](#), [238](#)

Socialisation : [59](#), [62](#), [72](#), [100](#), [101](#), [105](#), [137](#), [145](#), [148](#), [179](#), [194](#), [199](#), [201](#), [202](#), [203](#), [204](#), [205](#), [206](#), [207](#), [208](#), [209](#), [233](#), [234](#), [238](#)

Solidarité : [29](#), [53](#), [55](#), [230](#)

– mécanique/organique : [51](#)

Subjectivité : [10](#), [61](#), [147](#), [182](#), [195](#)

Suicide : [8](#), [49](#), [50](#), [54](#), [55](#), [88](#), [144](#), [228](#), [232](#)

Sujet : [61](#), [121](#), [127](#), [155](#), [156](#), [157](#), [158](#), [159](#), [160](#), [161](#), [182](#), [188](#), [227](#)

Système/systémique : [16](#), [68](#), [69](#), [79](#), [139](#), [145](#), [149](#), [151](#), [156](#), [159](#), [161](#), [162](#), [165](#), [166](#), [169](#), [170](#), [175](#), [180](#), [186](#), [193](#), [194](#), [195](#), [197](#), [201](#), [227](#), [235](#), [237](#), [239](#)

Technocratie : [162](#)

Traduction (sociologie de la) : [220](#), [222](#)

Travail : [9](#), [32](#), [34](#), [37](#), [38](#), [47](#), [51](#), [59](#), [60](#), [61](#), [85](#), [94](#), [101](#), [107](#), [113](#), [118](#), [154](#), [183](#), [202](#), [204](#), [205](#)

Tribu : [81](#), [204](#), [230](#)

Type social : [51](#)

Utilitarisme : [239](#)

Valeurs : [39](#), [43](#), [51](#), [52](#), [68](#), [69](#), [73](#), [74](#), [81](#), [90](#), [128](#), [129](#), [136](#), [140](#), [160](#), [162](#), [182](#), [192](#), [194](#), [201](#), [204](#), [209](#), [217](#), [227](#), [208](#), [228](#), [231](#), [237](#)

Ville : [65](#), [66](#), [67](#), [229](#), [235](#)

Violence : [8](#), [14](#), [116](#), [118](#), [119](#), [161](#), [172](#), [184](#), [232](#)

– symbolique : [15](#), [148](#), [149](#), [151](#), [224](#), [240](#)

Vote : [173](#), [189](#), [231](#)

# Index des noms de personnes

Adorno T. : [122](#), [123](#), [233](#)  
Althusser L. : [39](#)  
Aron R. : [13](#), [33](#), [36](#), [141](#), [228](#), [233](#)  
Arrow K. : [237](#)  
Augustin saint : [217](#)  
Austin J. : [151](#)  
**Bachelard G.** : [151](#)  
Baudrillard J. : [14](#)  
Becker G. : [237](#)  
Becker H. : [13](#), [15](#), [66](#), [76](#), [84-94](#), [228](#), [232](#), [235](#)  
Bell D. : [14](#), [192](#), [229](#)  
Benjamin W. : [122](#)  
Berger P.L. : [95-98](#), [101](#), [102](#), [205](#)  
Berthelot J.-M. : [9](#), [12](#)  
Blumer H. : [66](#), [76](#), [84](#), [86](#), [91](#), [93](#), [229](#), [235](#)  
Boltanski L. : [17](#), [141](#), [210-219](#), [222](#)  
Boudon R. : [11](#), [13](#), [15](#), [16](#), [31](#), [39](#), [134-140](#), [195](#), [229](#), [234](#)  
Bouglé C. : [20](#), [56](#), [57](#)  
Bourdieu P. : [11](#), [12](#), [13](#), [15](#), [26](#), [110](#), [140](#), [142-153](#), [177](#), [178](#), [182](#), [194](#), [195](#), [202](#), [209](#), [210](#), [212](#), [214](#), [224](#), [229](#), [233](#), [234](#), [239](#), [240](#)  
Broca P.P. : [47](#)  
Burgess E.W. : [20](#), [84](#)  
Burguière A. : [119](#)  
Castells M. : [15](#),  
Cicourel A. : [78](#), [229](#)  
Coleman J. : [229](#)  
Comte A. : [7](#), [8](#), [11](#), [20-23](#), [48](#), [231](#)  
Condorcet M.-J. de : [23](#)  
Cooley C. : [20](#)  
Corcuff P. : [98](#), [183](#), [214](#), [215](#)  
Coser L. : [110](#), [231](#),  
Crozier M. : [9](#), [13](#), [15](#), [16](#), [162-170](#), [195](#), [214](#), [231](#), [233](#), [236](#), [239](#)  
**Dahrendorf R.** : [36](#), [41](#)  
Descartes R. : [157](#), [158](#)  
Dodier N. : [215](#)  
Dubet F. : [15](#), [150](#), [154](#), [175](#), [180](#), [194-201](#)  
Duerr H.P. : [120](#), [121](#)

Durkheim E. : [8-13](#), [20](#), [23](#), [42](#), [47-57](#), [59](#), [67](#), [68](#), [79](#), [88](#), [101](#), [107](#), [137](#), [140](#), [144](#),  
[151](#), [185](#), [186](#), [194](#), [208](#), [209](#), [225](#), [227](#), [228](#), [232](#), [234](#), [240](#)  
Ehrenberg A. : [182](#), [193](#)  
Elias N. : [13](#), [14](#), [88](#), [116-121](#), [151](#), [184](#), [207](#), [208](#), [232](#), [234](#)  
Elster J. : [227](#)  
Engels F. : [32](#), [37](#)  
Feuerbach L. : [39](#),  
Foucault M. : [118](#), [194](#)  
Freud S. : [79](#), [101](#)  
Freund J. : [59](#)  
Friedberg E. : [16](#), [162](#), [170](#), [214](#)  
Friedmann G. : [13](#), [125](#)  
Fromm E. : [122](#), [233](#)  
Furet F. : [119](#)  
Garfinkel H. : [15](#), [77](#), [78](#), [105-107](#), [109-112](#), [178](#), [229](#), [233](#), [238](#)  
Giddens A. : [15](#), [41](#), [179](#), [184-193](#), [228](#), [233](#), [235](#), [238](#)  
Goffman E. : [13](#), [14](#), [66](#), [77-83](#), [91](#), [101](#), [151](#), [195](#), [209](#), [214](#), [229,233](#), [235](#)  
Gramsci A. : [39](#)  
Gurvitch G. : [13](#),  
Habermas J. : [122](#), [123](#), [214](#), [234](#)  
Halbwachs M. : [20](#), [48](#), [56](#), [57](#), [208](#), [232](#), [234](#)  
Hayek F. von : [30](#), [136](#), [234](#)  
Hegel F. : [33](#), [34](#), [38](#), [101](#)  
Hobbes T. : [68](#), [217](#)  
Horkheimer M. : [122](#), [233](#)  
Kaufmann J.-C. : [180-181](#), [209](#)  
Lahire B. : [15](#), [102](#), [150](#), [177](#), [182](#), [183](#), [202-208](#), [213](#)  
Latour B. : [17,92,109,214,220-225,239](#)  
Lazarsfeld P. : [10](#), [67](#), [71](#), [76](#), [134](#), [135](#), [232](#), [233](#), [235](#)  
Le Bon G. : [20](#), [228](#)  
Le Play F. : [9](#), [11](#), [20](#), [37](#), [232](#), [235](#)  
Lefort C. : [40](#), [128](#)  
Levi-Strauss C. : [101](#), [151](#)  
Lévy-Bruhl L. : [48](#), [136](#)  
Locke J. : [68](#), [157](#)  
Lombroso C. : [48](#)  
Luckmann T. : [95-98](#), [101](#), [102](#), [205](#)  
Lukács G. : [39](#)  
Lynd R. : [67](#), [232](#)  
Lyotard J.-F. : [156](#), [186](#)

**Machiavel N.** : [160](#)  
**Malinowski B.** : [67](#), [72](#), [233](#)  
**Mannheim K.** : [39](#), [116](#)  
**Marcuse H.** : [122](#), [233](#)  
**Marshall A.** : [67](#)  
**Marx K.** : [7](#), [12](#), [14](#), [20](#), [32-40](#), [42](#), [61](#), [101](#), [122](#), [151](#), [185](#), [228](#), [230](#), [235](#)  
**Mauss M.** : [20](#), [48](#), [49](#), [56](#), [57](#), [234](#)  
**Mayo E.** : [9](#)  
**Mead G.H.** : [20](#), [76](#), [79](#), [93](#), [100](#)  
**Mendras H.** : [27](#), [230](#), [235](#)  
**Merton R.K.** : [71-75](#), [228](#), [235](#)  
**Mills C.W.** : [235](#)  
**Montesquieu, C. de** : [23](#), [25](#), [48](#), [54](#)  
**Morin E.** : [14](#), [16](#), [124-133](#), [233](#), [235](#), [236](#), [239](#)  
**Mosca G.** : [20](#)  
**Olson M.** : [228](#), [236](#)  
**Pareto V.** : [20](#), [36](#), [67](#), [68](#), [236](#)  
**Park R.** : [20](#), [65](#)  
**Parsons T.** : [13](#), [16](#), [67-70](#), [71](#), [76](#), [101](#), [105](#), [160](#), [194](#), [233](#), [235](#), [237](#), [239](#)  
**Passeron J.-C.** : [26](#), [140](#), [141](#), [148](#)  
**Pizzorno A.** : [228](#)  
**Popper K.** : [123](#), [136](#), [234](#)  
**Quételet A.** : [22](#)  
**Radcliffe-Brown A.** : [72](#), [79](#)  
**Rousseau J.-J.** : [218](#)  
**Sacks H.** : [78](#)  
**Saint-Simon C.H. de** : [21-23](#), [48](#), [218](#)  
**Schegloff E.** : [78](#)  
**Schumpeter J.** : [36](#), [136](#), [234](#)  
**Schutz A.** : [77](#), [95](#), [97](#), [106](#), [238](#)  
**Simiand F.** : [48](#), [56](#), [57](#)  
**Simmel G.** : [12](#), [13](#), [20](#), [58-62](#), [79](#), [101](#), [138](#), [185](#), [238](#)  
**Simon H.** [16](#), [170](#), [237](#), [238](#)  
**Singly F. de** : [193](#), [196](#), [233](#)  
**Small A.** : [13](#), [20](#), [65](#)  
**Smith A.** : [36](#), [68](#)  
**Sombart W.** : [20](#), [239](#),  
**Spencer H.** : [20](#), [239](#)  
**Stoetzel J.** : [13](#), [135](#)  
**Tarde G.** : [20](#), [49](#), [56](#), [223](#), [228](#), [239](#)

Thomas W. : [20](#), [65](#), [73](#), [232](#)  
Tocqueville A. de : [7](#), [20](#), [25-31](#), [36](#), [136](#), [228](#), [239](#)  
Tönnies F. : [10](#), [20](#), [230](#), [239](#)  
Touraine A. : [13](#), [14](#), [16](#), [154-161](#), [172](#), [193](#), [228](#), [235](#), [236](#), [239](#)  
Veblen T. : [151](#)  
Villermé L.R. : [8](#), [37](#), [232](#)  
Warner L.W. : [67](#), [87](#), [91](#), [233](#)  
Weber M. : [8](#), [10](#), [12-16](#), [20](#), [33](#), [36](#), [42-46](#), [55](#), [58](#), [67](#), [68](#), [74](#), [79](#), [97](#), [101](#), [116](#), [136](#),  
[151](#), [185](#), [186](#), [227](#), [230](#), [234](#), [237](#), [238](#), [239](#), [240](#)  
Wieviorka M. : [154](#), [242](#)  
Wittgenstein L. : [112](#), [151](#), [177](#)  
Worms R. : [20](#), [56](#)  
Wright E.O. : [41](#)  
Znaniecki F. : [65](#), [232](#)

# Table des notes de lecture

- L'Arrangement des sexes* (E. Goffman) [83](#)  
*Outsiders* (H. Becker) [93](#)  
*Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ?* (Ian Hacking) [103](#)  
*Une commune en France : la métamorphose de Plozévet* (Edgar Morin) [132](#)  
*Le Paradigme perdu* (Edgar Morin) [133](#)  
*L'Inégalité des chances* (Raymond Boudon) [140](#)  
*Un nouveau paradigme* (Alain Touraine) [161](#)  
*L'Acteur et le Système* (Michel Crozier) [170](#)  
*Sociologie des mobilités* (John Urry) [176](#)  
*La Société du risque* (Ulrich Beck) [191](#)  
*Le Déclin de l'institution* (François Dubet) [201](#)  
*Ego, pour une sociologie de l'individu ; L'Invention de soi* (J.-C. Kaufmann) [209](#)  
*Les cadres. La formation d'un groupe social ; De la justification...* (L. Boltanski) [217](#)  
*Changer de société. Refaire de la sociologie* (B. Latour) [225](#)

Achévé d'imprimer en août 2009 par Hérisséey  
Dépôt légal : troisième trimestre 2009



# La SOCIOLOGIE

- Histoire
- Idées
- Courants

Éditions  
ACQUA